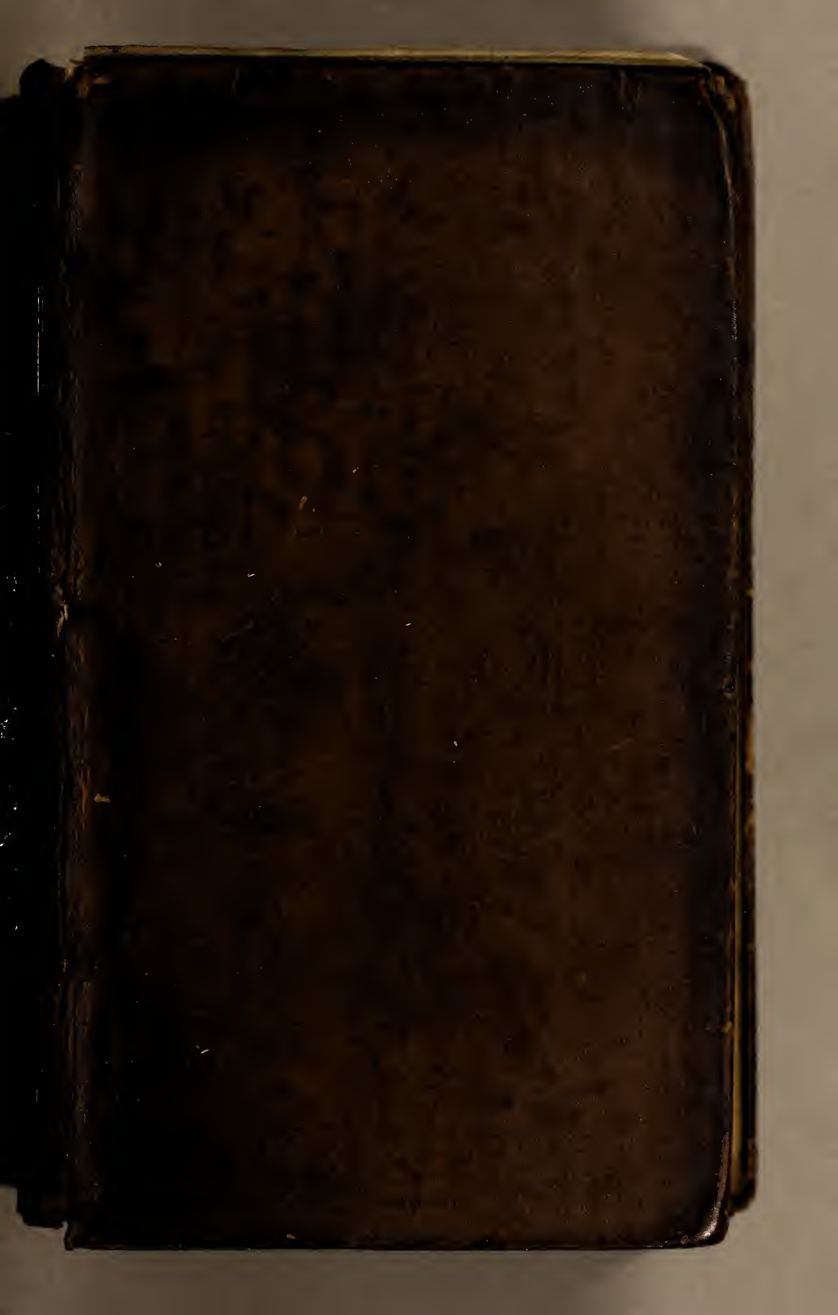



GAUDEO.

HISTOIRE
DE
LA DÉCOUVERTE
ET
DE LA CONQUÊTE
DU PEROU,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL
D'AUGUSTIN DE ZARATE;

Par S. D. C.

TOME SECOND.



A PARIS,
PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. XLII.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

TABLE DES CHAPITRES DU SECOND VOLUME.

LIVRE CINQUIEME.

De ce qui se passa au Pérou sous le Viceroi Nugnez Vela.

LIVRE SIXIEME.

Du voyage de la Gasca au Pérou. De la défaite de Pizarre & du rétablissement de la Paix.

LIVRE SEPTIEME.

Contenant la défaite de Pizarre & le rétablissement de la tranquillité publique.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DU PEROU.

LIVRE CINQUIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre va à Cusco. On le nomme pour Procureur Général du Pays.

DANS ce temps-là Gonzale Pizarre, frere du Marquis Dom François Pizarre, étoit, comme on l'avoit déja dit, dans la la Province des Charcas occupé à son ménage de campagne. Il y étoit accompagné de dix ou douze de ses amis : & ayant appris la nouvelle de l'arrivée du Viceroi

& les raiſons de ſa venue, avec les reglemens qu'il apportoit & qu'il faiſoit exécuter rigoureuſement, il prit la réſolution d'aller à Cuſco ſous prétexte d'y apprendre des nouvelles d'Eſpagne, & de mettre quelque ordre aux affaires de Fernand Pizarre ſon frere, ſuivant les dépêches qu'il lui envoyoit pour cela. Comme il étoit occupé à faire quelque proviſion d'argent pour ſon voyage, il recevoit des lettres de toutes parts, tant des Magiſtrats que des Particuliers, qui tâchoient de lui perſuader que c'étoit à lui de paroître, & d'agir pour les intérêts communs dans cette occaſion, & de ſe charger de proteſter contre les ordonnances, en demandant quelque délai pour leur exécution ou y cherchant quelque autre remede : puiſqu'il y étoit particulierement intereſſé, comme celui à qui le Gouvernement du pays appartenoit de droit. Quelques-uns lui offroient leurs biens & leurs perſonnes : d'autres lui mandoient que le Viceroi avoit dit publiquement qu'il lui feroit couper la tête : ainſi on tâchoit par toutes ſortes de moyens de l'irriter, & de l'obliger de ſe rendre à Cuſco pour s'oppoſer à l'entrée du Viceroi dans cette Ville. Conſidérant donc tout cela qui s'accommodoit fort bien au deſir qu'il avoit tou-

jours eu d'être Gouverneur du Pérou, il amasse une somme considérable, tant de ses propres revenus, que de ceux de Fernand Pizarre, & se rend à Cusco accompagné de vingt personnes. Tous les Habitans de cette Ville allerent au devant de lui, & le reçurent avec de grandes démonstrations de joie. Il arrivoit chaque jour à Cusco des gens qui fuyoient de la Ville de los Reyes, parceque le Viceroi y exerçoit tous les jours quelque nouvelle rigueur, irritant ainsi de plus en plus les Habitans. Il se faisoit plusieurs assemblées dans la Maison de Ville de Cusco, tant des Magistrats, que de tous les Habitans en général. On examinoit ce qu'il faudroit faire quand le Viceroi viendroit; s'il faudroit le recevoir, ou non. Les uns étoient d'avis qu'on le reçût, & qu'à l'égard des Ordonnances on envoyât des Députés pardevers Sa Majesté pour la supplier très-humblement d'apporter quelque remede au mal qu'elles causoient & de les changer. D'autres disoient, que si une fois on le recevoit, pressant comme il faisoit à toute rigueur l'exécution de ces réglemens, il commenceroit par leur ôter tous leurs Indiens; & que quand une fois cela seroit fait, de quelque sorte que les

choſes ſe paſſaſſent dans la ſuite, ils auroient bien de la peine à les ravoir. Enfin on ſe détermina, & Gonzale Pizarre fut élu par la Ville de Cuſco pour Procureur Général, & Diegue Centeno qui étoit là de la part de la Ville de Plata, pour ſon Subſtitut. Il fut auſſi réſolu que Pizarre en cette qualité iroit à la Ville de los Reyes, pour y faire devant l'Audience Royale, les remontrances convenables ſur le ſujet des Reglemens. Les ſentimens furent aſſez partagés au commencement, pour ſçavoir s'il iroit accompagné par des troupes, & en état de ſe défendre en cas de beſoin, ou non; mais enfin on conclut pour l'affirmative. Pour colorer & pour appuyer cette réſolution on alleguoit pluſieurs raiſons. » Premierement, que le Viceroi avoit » fait battre le tambour à los Reyes, » ſous prétexte de vouloir châtier ceux » qui s'étoient emparés de l'artillerie: » De plus, que c'étoit un homme d'une » rigueur & d'une dureté exceſſives, » qui exécutoit les Ordonnances ſans » aucun égard aux ſupplications & aux » remontrances qu'on lui pouvoit faire, & ſans vouloir attendre l'Audien» ce Royale, à qui il n'appartenoit pas » moins qu'à lui de délibérer & de

» conclure ſur l'exécution ou la ſuſpen-
» ſion de ces Reglemens. Enfin on ajou-
» toit que le Viceroi avoit dit pluſieurs
» fois, qu'il avoit ordre de Sa Majeſté
» de faire couper la tête à Gonzale Pi-
» zarre, à cauſe des troubles paſſés, &
» de la mort de Dom Diegue. » D'autres, qui parloient avec un peu plus de modération & de retenue, pour trouver un prétexte honnête de faire accompagner Gonzale Pizarre par des troupes, diſoient, *que pour ſe rendre à la Ville de los Reyes, il lui falloit paſſer par des lieux où l'Ynca étoit en armes, & qu'ainſi pour ſe défendre contre lui il falloit auſſi néceſſairement être armé.* Il y en avoit enfin quelques-uns qui parloient plus franchement, & plus ouvertement, & ne craignoient pas de dire, *qu'il étoit néceſſaire d'avoir des troupes pour ſe défendre du Viceroi, qui étoit un homme roide & inflexible, & qui ne ſe tenoit pas toujours dans les bornes de la juſtice & de l'équité; ſi bien qu'il n'étoit pas fort ſûr de n'avoir auprès de lui d'autre garant qu'elle.* On ne manqua pas de gens éclairés & habiles pour mettre ces raiſons dans tout leur jour, & en faire une eſpece de manifeſte, par lequel on prétendoit montrer, *qu'il n'y avoit rien en cela qui bleſſât le reſpect dû à l'autorité*

Souveraine: mais que c'étoit une chose qu'on pouvoit faire de plein droit, puisque la justice permet de repousser la force par la force, & se mettre ainsi à couvert d'une injuste violence qu'on nous veut faire ; & qu'enfin on peut résister par des voies de fait à un Juge qui agit plutôt par voies de fait que par forme de justice. On conclut donc que Gonzale Pizarre leveroit des troupes, & pour cela plusieurs Habitans de Cusco offroient & leurs biens & leurs personnes, & quelques-uns disoient hautement qu'ils exposeroient gaiement leur vie pour cette cause. A l'égard du voyage de Gonzale Pizarre, pour faire les supplications & les remontrances dont on a parlé, on lui donna le titre de Procureur Général du Pays ; & pour se défendre contre l'Ynca, on le nomma pour commander l'Armée en qualité de Général. On dressa des Actes de toutes ces résolutions comme on fait ordinairement pour donner quelque couleur à de semblables affaires : ainsi donc on commença à lever des troupes, prenant pour les payer les deniers de la Caisse Royale, les biens des défunts, & quelques autres dépôts, sous couleur de prêt. Après cela on envoya le Capitaine François d'Almendras avec quelques gens pour garder les passa-

ges, afin qu'on ne pût apprendre leurs résolutions, ni la disposition de leurs affaires dans la Ville de los Reyes. Paul frere de l'Ynca pourvut fort bien de son côté par le moyen de ses Indiens, à ce que personne ne pût passer pour en aller donner avis. Le Conseil de Cusco écrivit à celui de la Ville de Plata, pour lui représenter les grands inconvéniens qui arriveroient si les Ordonnances étoient mises en exécution, & le préjudice extrême qu'ils en recevroient tous. Ils ajoutoient que cela les avoit obligés à prendre des mesures pour y pourvoir, & qu'ils les prioient très-humblement d'approuver leurs résolutions ; puisqu'aussi-bien leur autorité y étoit intervenue par le moyen du Capitaine Diegue Centeno, qui étoit leur Député, & y avoit consenti en leur nom, & qu'ainsi ils leur demandoient & leur approbation & leur secours, les priant de se rendre tous à Cusco, avec leurs armes & leurs chevaux. Outre cela Gonzale Pizarre écrivit en son particulier à tous les Habitans de cette Ville pour leur faire les mêmes sollicitations. Il y avoit alors en la Ville de Plata pour Lieutenant de Vaca de Castro, en qualité de Gouverneur du Pérou, un Habitant de la même Ville,

nommé Louis de Ribera, & pour Juge ordinaire un autre Habitant du lieu, nommé Antoine Alvarez, lesquels ayant appris ce qui se passoit à Cusco, revoquerent incontinent les pouvoirs, & la commission de Diegue Centeno, & répondirent au nom de toute la Justice de la Ville à la Régence de Cusco, que quand il iroit de leurs biens & de leur vie, ils étoient résolus d'obéir aux ordres de Sa Majesté; disant que leur Ville lui avoit toujours été fidelle contre tous ceux qui s'étoient détournés de son service, & qu'ils vouloient encore continuer dans la même fidélité. Qu'à l'égard de Diegue Centeno, ils ne lui avoient donné d'autre pouvoir, que de consentir en leur nom à ce qui seroit jugé utile pour le service de Sa Majesté, le bien & l'avantage de ses Royaumes, & la conservation des Habitans naturels du pays; & qu'ainsi puisqu'en l'élection de Gonzale Pizarre & en tout ce qu'on avoit arrêté de plus, ils ne voyoient rien qui tendît à cela, on ne pouvoit pas justement dire que le consentement que Centeno y avoit fondé, fût donné dans son pouvoir légitime, ni qu'il les liât ou les engageât en aucune sorte à le ratifier; puisque tout ce qui s'étoit passé étoit con-

traire à ſes ordres. Cette Lettre ne fut pourtant pas écrite d'un conſentement univerſel, parceque Gonzale Pizarre avoit auſſi des amis dans cette Ville, qui tâchoient de gagner des gens en ſa faveur, & de les engager à ſon ſervice : Ils prirent même plus d'une fois la réſolution de tuer Louis de Ribera & Antoine Alvarez : mais ils n'en purent venir à bout, parceque l'un & l'autre ſe précautionnoient ſoigneuſement, en attendant les proviſions du Viceroi, qui n'avoient encore pû parvenir juſqu'à eux, à cauſe qu'ils étoient fort éloignés. Ils ordonnerent cependant ſous de grandes peines, que perſonne n'eût à ſortir de la Ville. Ce qui n'empêcha pourtant pas que pluſieurs n'en ſortiſſent, & ne s'en allaſſent à Cuſco.

CHAPITRE II.

Ce que le Viceroi fit à los Reyes, ayant appris les mouvemens & les troubles qui étoient dans le Pays.

LE Viceroi ayant fait ſon entrée en la Ville de los Reyes, & y ayant été reçu en pompe dans le mois de Mai de l'an mil cinq cent quarante-quatre,

perſonne n'oſoit lui parler de ſuſpendre l'exécution des Ordonnances, parceque tous les Magiſtrats lui en ayant déja parlé en Corps, & lui ayant fait là-deſſus les ſupplications & les remontrances convenables, accompagnées de pluſieurs raiſons qui faiſoient voir la néceſſité de cette ſuſpenſion, tout cela avoit été inutile. Il leur promettoit ſeulement qu'après leur exécution, il en écriroit à Sa Majeſté, pour lui faire connoître qu'il étoit de ſon intérêt que ces Réglemens fuſſent révoqués, & qu'il y alloit, & de ſon ſervice, & de l'intérêt même des Habitans naturels du Pays; puiſqu'il reconnoiſſoit & avouoit franchement qu'ils étoient préjudiciables, tant aux intérêts de Sa Majeſté, qu'au bien de ces Pays-là : Et que ſans doute ſi ceux qui les avoient dreſſés avoient eu une connoiſſance exacte de l'état des choſes, jamais ils n'auroient conſeillé à Sa Majeſté de les faire. Il ajoutoit à cela qu'il falloit que de tous les endroits du Royaume on lui envoyât des Députés, & qu'il écriroit conjointement avec eux à Sa Majeſté ce qui ſeroit convenable; ne doutant point qu'il ne reçût après cela des Ordres de ſa part pour remédier à ce mal : Mais qu'il ne pouvoit pas de lui-même

ſuſpendre l'exécution, & qu'il falloit de néceſſité qu'il continuât comme il avoit commencé, puiſque ſon pouvoir & ſes Ordres ne s'étendoient pas à autre choſe. Dans ce tems-là les Licenciés Cepeda & Alvarez, & le Docteur Texada, trois des Auditeurs, arriverent à los Reyes, ayant laiſſé le Licencié Zarate malade à Truxillo. Incontinent le Viceroi donna ordre qu'on formât l'Audience; & pour cela on fit tous les préparatifs néceſſaires pour la réception ſolemnelle du Sceau Royal comme dans un Tribunal qui ſe formoit nouvellement en ce pays-là. On mit donc ce Sceau dans une caſſette portée ſur un cheval ſuperbement enharnaché, & couvert d'une houſſe magnifique de toile d'or, marchant ſous un dais de drap d'or: Les Magiſtrats de la Ville portoient le dais en robes longues de velours cramoiſi de la même ſorte qu'on fait en Eſpagne pour la réception de la perſonne du Roi. Jean de Léon tenoit la bride du cheval: il étoit nommé pour faire dans cette occaſion la fonction de Chancelier à la place du Marquis de Camaraſa, Préſident de Cazorla, qui avoit les Sceaux. On forma auſſitôt l'Audience, & on commença à déliberer ſur les affaires. Dès

les premiers jours il arriva une chofe qui renouvella les diffenfions qui avoient déja commencé à paroître entre le Viceroi & les Auditeurs. Voici ce que c'eft. Le Viceroi arrivant au Tambo ou Palais de Guavra, où nous avons dit qu'il étoit, tandis qu'on délibéroit fur fa réception à los Reyes, il trouva écrit fur une des murailles de ce Tambo, des paroles à-peu-près de ce fens ici. *Quiconque voudra me dépouiller de ma maifon & de mes biens, je tâcherai de le dépouiller lui-même de la vie, & de l'ôter du monde.* Le Viceroi ayant lû cela, diffimula pour un tems : mais dans la fuite étant perfuadé que celui qui avoit écrit ou fait écrire ces paroles, étoit Antoine de Solar, Habitant de Médina del Campo, à qui appartenoit ce pays de Guavra, & qu'il favoit n'être pas bien intentionné pour lui ; ce qu'il avoit connu, parceque quand il arriva dans ce lieu-là, il avoit trouvé le Tambo defert, fans qu'il y eût dedans ni Chrétien ni Indien ; il ne doutoit donc nullement que tout cela n'eût été fait par les ordres d'Antoine de Solar. Ainfi après avoir diffimulé & caché fon reffentiment pendant quelque tems, peu de jours après qu'il eut été reçu à los Reyes, il fit appeller

Solar, & lui parlant tête à tête ſur le ſujet de ces paroles qu'on avoit trouvées écrites ſur la muraille du Tambo de Guavra, il lui reprocha outre cela de lui avoir parlé à lui-même avec beaucoup d'inſolence. Enſuite le Viceroi commanda qu'on fermât les portes du Palais, & fit venir un de ſes Chapelains pour confeſſer Solar, le voulant faire pendre à un pilier d'une galerie qui regardoit ſur la place. Solar ne voulut pas ſe confeſſer, & la conteſtation dura tant, que le bruit s'en répandit dans la Ville. Alors l'Archevêque & quelques autres perſonnes de qualité vinrent & ſupplierent très-humblement le Viceroi de différer cette exécution. Au commencement on ne pouvoit rien obtenir de lui; mais enfin il accorda de la différer juſqu'au lendemain, faiſant mettre cependant Solar dans la priſon, avec les fers aux pieds & aux mains. Le lendemain venu, la colere du Viceroi ſe trouva un peu modérée; de ſorte qu'il ne voulut pas faire pendre le priſonnier, mais il le retint ainſi étroitement gardé pendant deux mois ſans faire aucune information ni procédures pour l'inſtruction du procès. Là-deſſus les Auditeurs viſitant un Samedi la priſon, & étant bien inſ-

truits du fait par des requêtes qu'on leur avoit préſentées ſur ce ſujet, ils voulurent voir Solar, & ils lui demanderent pourquoi il étoit là priſonnier. Il répondit qu'il n'en ſavoit rien. Ayant examiné la choſe, ils ne trouverent aucunes procédures faites contre lui, & ni le Prevôt ni les Greffiers ne leur pûrent dire autre choſe, ſinon que le Viceroi l'avoit fait prendre, & avoit donné ordre qu'on le mît dans la priſon où il étoit. Le Lundi ſuivant les Auditeurs en parlerent au Viceroi, lui dirent qu'ils ne trouvoient aucunes procédures faites contre Solar, & par conſéquent qu'ils ne ſavoient point les raiſons pour leſquelles il étoit priſonnier, mais que ſeulement on leur avoit dit que c'étoit par ſes ordres : qu'ainſi s'il n'y avoit point d'informations contre lui pour faire voir la Juſtice de ſa détention, ils ne pouvoient s'empêcher ſelon les Loix & le Droit d'ordonner qu'il feroit mis en liberté. Le Viceroi leur répondit que c'étoit lui qui l'avoit fait arrêter, & même avoit voulu le faire pendre, tant pour ces paroles qu'on avoit trouvées écrites ſur la muraille du Tambo, que pour des inſolences qu'il lui avoit dites à lui-même, dont il n'avoit pû avoir de témoins ;

mais qu'il croyoit qu'il avoit juſtement pû le faire arrêter de ſa propre autorité, en qualité de Viceroi, & même qu'il pouvoit le faire mourir ſans être obligé de leur rendre compte pour quoi il le faiſoit. Les Auditeurs lui répondirent, que ſon autorité ne pouvoit s'étendre qu'autant que la Juſtice & les Loix du Royaume le permettoient. Ils en demeurerent là ſans pouvoir convenir ni s'accorder là-deſſus, ſi bien que le Samedi ſuivant, les Auditeurs viſitant la priſon, ordonnerent que Solar en ſeroit mis hors, en lui donnant ſa maiſon pour priſon, & dans une autre viſite ils le mirent en pleine liberté. Le Viceroi fut fort ſenſible à cet affront, & cherchoit occaſion de ſe venger des Auditeurs. Voici celle qu'il crut trouver favorable, & qu'il prit. Ils logoient tous trois ſéparément chacun chez un des Bourgeois de la Ville, qui étoient trois des plus riches, leſquels leur donnoient à manger, & leur fourniſſoient tout ce qui leur étoit néceſſaire, tant pour eux, que pour leurs Valets. Au commencement cela s'étoit fait du conſentement du Viceroi : ce qui ne dura gueres, puiſque tandis qu'ils cherchoient, ou faiſoient préparer & meubler des mai-

ſons pour ſe loger, s'étant paſſé un peu de tems, le Viceroi leur fit dire, » qu'il ne ſembloit pas tout-à-fait hon- » nête qu'ils vêcuſſent comme ils fai- » ſoient aux dépens des Bourgeois, & » que ſans doute cela ne ſeroit pas agréa- » ble à Sa Majeſté : Qu'ainſi il étoit à » propos qu'ils cherchaſſent des maiſons » pour ſe loger en leur particulier, puiſ- » qu'autrement la choſe ſonneroit tou- » jours mal : il ajoutoit qu'il ne trou- » voit pas non plus de bonne grace qu'ils » marchaſſent par les rues comme ils fai- » ſoient, accompagnés par les Bourgeois » & les Négocians. Les Auditeurs ré- pondoient à cela » qu'on ne pouvoit » pas trouver en tout tems des maiſons » à louer, & qu'il falloit néceſſairement » attendre que les baux de quelques unes » fuſſent finis : Qu'au reſte à l'avenir ils » mangeroient à leurs propres dépens, » ſans vouloir en aucune ſorte être à » charge aux Sujets de Sa Majeſté : mais » qu'à l'égard de marcher par les rues » dans la compagnie des Bourgeois, ils ne » croyoient pas que ce fût une choſe ni » criminelle ni défendue, ni même en au- » cune maniere contraire à la bienſéance, » d'autant plus qu'ils avoient ſouvent vû » en Eſpagne les Conſeillers de Sa Ma- jeſté

» jesté, dans quelque Tribunal que ce fût, » en user de la sorte. Ils ajoutoient que » cela même avoit son usage & son utili- » té, parceque les Negocians en allant » & venant informoient les Auditeurs de » leurs affaires, ou les en faisoient souve- » nir. » A la verité on peut dire que le Viceroi & les Auditeurs ne furent jamais bien ensemble, & que leur mésintelligence parut toujours dans toutes les occasions qui s'en présenterent. Ainsi on rapporte que le Licentié Alvarez fit un jour prêter serment à un Procureur sur ce que cet homme avoit donné de l'argent à Alvarez de Cueto, beau-frere du Viceroi, pour avoir ses sollicitations, & obtenir par ce moyen l'Office qu'il souhaitoit. Ce procedé d'Alvarez chagrina, dit-on, beaucoup le Viceroi.

CHAPITRE III.

Le Viceroi fait des préparatifs pour la Guerre.

PENDANT tout ce tems-là les passages pour aller à Cusco étoient si bien gardés, que ni par le moyen des Indiens ni par celui des Espagnols on ne pouvoit avoir aucune nouvelle de ce qui s'y

passoit. On avoit seulement appris que Gonzale Pizarre étoit venu dans cette Ville, & que tous ceux qui s'en étoient fuis de los Reyes, & de plusieurs autres endroits, s'y étoient aussi rendus sur le bruit de la guerre. Là-dessus le Viceroi & les Auditeurs conjointement expediérent des Mandemens par lesquels ils ordonnoient à tous les Habitans de Cusco, & à ceux des autres Villes qu'ils eussent à reconnoitre & recevoir Blasco Nugnez pour Viceroi, & à se rendre à la Ville de los Reyes avec leurs armes & leurs chevaux, pour lui offrir leur service. Tous ces Mandemens se perdirent par les chemins : néanmoins celui qui étoit pour la Ville de la Plata y fut enfin apporté, en vertu duquel Louis de Ribera & Antoine Alvarez conjointement avec les autres Officiers du lieu, reçurent Blasco Nugnez pour Viceroi avec beaucoup de solemnité & de démonstration de joie : Puis pour témoigner leur soumission & leur obéissance aux ordres qu'ils avoient reçus, on équipa très-bien vingt-cinq Cavaliers, autant que cette Ville en pouvoit faire, pour les envoyer au Viceroi. Celui qui les conduisoit étoit le Capitaine Louis de Ribera : Ils prirent donc le chemin de los Reyes,

marchant par des lieux deserts & écartés, de peur que Gonzale Pizarre ne leur fît couper les passages & ne les fît arrêter en chemin. Il y eut aussi quelques Particuliers Habitans de Cusco qui reçurent ces Mandemens, en conséquence desquels quelques-uns se rendirent auprès du Viceroi pour lui offrir leurs services, comme on le dira ci-après. Comme les choses en étoient-là, le Viceroi eut des nouvelles certaines de ce qui se passoit à Cusco. Cela l'obligea à employer tous ses soins pour augmenter promptement le nombre de ses troupes, en faisant de nouvelles levées : ce qu'il pouvoit aisément faire, ayant bien de l'argent; parce que le Licencié Vaca de Castro avoit fait embarquer plus de cent mille écus qu'il avoit tiré de Cusco pour envoyer à Sa Majesté, dont le Viceroy se saisit, & les employa au paiement des Troupes. Il fit Capitaine de Cavalerie Dom Alfonse de Montemajor, & Diegue Alvarez de Cueto, son beau-frere : & Capitaines d'Infanterie Martin de Robles, & Paul de Meneses; d'Arquebusiers, Gonzale Diaz de Pignera. Il donna le Commandement general de toutes les Troupes à Vela Nugnez, son frere, & fit Diegue d'Urbina Mestre de Camp gé-

néral, & Jean d'Aguire Sergent Major. Le nombre de ses Troupes étoit de six cens hommes de guerre, sans compter les Bourgeois. Il y avoit cent Cavaliers, deux cens Arquebusiers, & le reste étoient des Piquiers. Il fit faire une grande quantité d'arquebuses tant de fer, que de la fonte de quelques cloches qu'il ôta pour cela de la grande Eglise. Il faisoit aussi fort souvent faire l'exercice à ses troupes, & faisoit quelquefois donner de fausses allarmes pour s'assurer de la disposition où étoient les esprits; parce-qu'on croyoit que la plûpart ne suivoient pas ses ordres de bon cœur, & n'étoient pas fort bien intentionnés pour son service. Il eut alors quelque soupçon que le Licencié Vaca de Castro à qui il avoit depuis peu donné la Ville pour prison, avoit quelque intelligence & entretenoit quelque négociation secrette avec ses créatures & les gens qui lui étoient affectionnés. Un jour donc à l'heure du dîné, il fit donner une fausse allarme, faisant dire que Gonzale Pizarre venoit, & qu'il étoit déja fort près : Et comme les troupes furent assemblées sur la place, il envoya Diegue Alvarez de Cueto son beau-frere, qui prit prisonnier Vaca de Castro. En même tems il fit aussi prendre

par des Huissiers Dom Pedro de Cabrera, son beau-pere Hernan Mexia de Gusman, le Capitaine Laurent d'Aldana, Melchior Ramirez & son frere Baltasar Ramirez, & les fit tous transporter du côté de la mer, les faisant mettre sur un vaisseau dont il nomma pour Capitaine Jerôme de Zurbano qui étoit de Bilbao. Peu de jours après il fit mettre en liberté Laurent d'Aldana, & envoya Dom Pedro & Fernand Mexia à Panama, Melchior & Baltasar Ramirez à Nicaragua, & pour Vaca de Castro, il le laissa prisonnier dans le vaisseau, sans que jamais on déclarât à aucun d'eux de quoi ils étoient accusés, sans informations & sans aucunes procedures juridiques.

CHAPITRE IV.

Alfonse de Caceres & Jerôme de la Cerna se saisissent de deux navires à Arequipa, & les amenent au Viceroi.

QUAND ces mouvemens & ces troubles commencerent au Pérou, il venoit d'y arriver au port d'Arequipa deux navires chargés de marchandises. Gonzale Pizarre les fit retenir, & même

les acheta à dessein de s'en servir, pour faire plus commodément transporter toute son artillerie, à cause des grandes difficultés qu'il y avoit de la mener par terre, vû la longueur du chemin; mais sur-tout pour se rendre par ce moyen maître du Port de los Reyes, & se saisir des vaisseaux que le Viceroi y avoit. Il comprenoit fort bien une chose qui est certaine & indubitable: Que quiconque est maître de la mer le long de cette côte du Pérou, on peut dire qu'il est maître du pays, y pouvant faire tout le mal qu'il lui plaît, en débarquant dans les lieux dépourvûs de monde pour les garder, sans qu'on puisse l'en empêcher, à cause de la grande étendue de ces côtes. Il faut ajouter encore qu'il a la commodité de pouvoir aisément se pourvoir d'armes & de chevaux par le moyen des vaisseaux qui viennent au Pérou pour y en amener, & qu'il peut empêcher d'y aborder tous les bâtimens qui viennent de Castille & apportent des étoffes ou d'autres marchandises. Le Viceroi ayant appris l'achat des deux navires & le dessein de Gonzale Pizarre, cela lui causa beaucoup d'inquiétude, & lui faisoit craindre un mauvais succès dans ses affaires, parcequ'il ne se trouvoit point en état de résister

par mer à des vaisseaux bien pourvus d'artillerie, comme se devoient être ceux dont il craignoit la venue. Il prit néanmoins pour cela les meilleures mesures qu'il lui fut possible, & il fit autant qu'il put tous les préparatifs qu'il jugea necessaires pour une bonne défense. Il fit donc équiper & armer un des vaisseaux qui étoient dans le Port, faisant mettre dessus huit pieces de canon de fonte, & quelques autres de fer, avec des arquebuses & des arbalêtres, pour s'opposer à ceux qu'il attendoit, & qu'il craignoit, & faire au moins toute la résistance qui lui seroit possible. Il nomma pour Capitaine de ce vaisseau Jerôme de Zurbano, qui étoit de la Ville de Bilbao en Biscaye. Toutes ces précautions n'étoient pas nécessaires au Viceroi, parcequ'il étoit arrivé heureusement pour lui, que les Capitaines Alfonse de Caceres & Jerôme de la Cerna de la Ville d'Arequipa, ayant su le dessein de Gonzale Pizarre, étoient entrés une nuit dans ces deux navires qui attendoient l'arrivée de l'artillerie, & ayant payé largement le Maître & quelques Matelots qu'ils trouverent dessus, ils s'en étoient emparés, & abandonnant leurs biens, leurs maisons & leurs Indiens, avoient mis à la voile pour

ſe rendre à la Ville de los Reyes. Quand ils arriverent au Port, le Viceroi fut d'abord averti de leur venue par le moyen de quelques ſentinelles qu'il avoit fait mettre dans une Iſle voiſine. Ne doutant pas qu'ils ne vinſſent comme ennemis, il s'avança vers le Port avec de la Cavalerie, & cependant Jerôme de Zurbano fit faire une décharge de ſon artillerie contre les deux navires qui d'abord amenerent les voiles en ſigne de paix; puis quelques-uns de ceux qui étoient deſſus ſe mirent dans une chaloupe, & vinrent trouver le Viceroi, à qui ils remirent les vaiſſeaux. Ce qui lui fut très-agréable, & lui fit un plaiſir ſingulier, auſſi bien qu'à toute la Ville, parcequ'ils ſe voyoient par-là à couvert d'un danger qu'ils avoient fort craint.

CHAPITRE V.

Ce que faiſoit alors Gonzale Pizarre à Cuſco.

GONZALE Pizarre étoit cependant à Cuſco, où il levoit des Troupes qu'il payoit fort ſoigneuſement, & faiſoit tous les autres préparatifs néceſſaires pour la guerre. Il aſſembla juſqu'à cinq cens

cens hommes, dont il fit Meſtre de camp général le Capitaine Alfonſe de Toro. Il fit Capitaine de Cavalerie Dom Pedro de Porto-Carrero, retenant une partie des Cavaliers ſous ſon étendart, pour en former une Compagnie, dont il étoit en particulier le Commandant, bien qu'il fût auſſi le Général de toute l'Armée. Il nomma pour Capitaines de Piquiers, Gumiel, & le Bachelier Jean Belez de Guevara, & pour Capitaine d'Arquebuſiers Pierre Cermeno. Il avoit fait faire trois étendards, un où étoient les Armes du Roi, qui étoit celui de Dom Pedre de Porto-Carrero, & un autre où étoient les Armes de la Ville de Cuſco, qui fut confié à Antoine Altamirano, Juge de Police de cette Ville, qui étoit de Hontiveros, & à qui depuis Gonzale Pizarre fit couper la tête, comme étant dans les intérêts de Sa Majeſté. Le troiſieme étendard où étoient ſes Armes, étoit porté par ſon Enſeigne : mais après il le donna au Capitaine Pierre de Puelles. Il nomma pour commander l'Artillerie Fernand Bachicao, qui aſſembla & fit mettre en état vingt pieces de campagne, toutes fort bonnes, avec les munitions néceſſaires, de poudre, de boulets, & de toutes les autres choſes

dont on pouvoit avoir beſoin pour ſe ſervir utilement & avantageuſement du canon. Gonzale Pizarre ayant donc ainſi levé des Troupes,& les ayant aſſemblées à Cuſco, en qualité de Général, il tâcha de les bien diſpoſer en ſa faveur, en couvrant ſes deſſeins des plus ſpécieux prétextes qu'il put trouver : & juſtifiant ſon entrepriſe criminelle par toutes les raiſons que ſon eſprit lui pouvoit dicter : il leur repréſentoit donc : » Que lui & » ſes freres avoient découvert ce Pays, » l'avoient conquis & rangé ſous la do- » mination de Sa Majeſté à leurs propres » frais, & que déja ils lui en avoient en- » voyé des ſommes très conſidérables » d'or & d'argent, comme tout le mon- » de le ſavoit très bien. Que cependant » après la mort du Marquis, non-ſeule- » ment le Roi n'en avoit point donné le » Gouvernement ni à ſon fils, ni à lui » qui parloit, bien que cela eût dû ſe » faire ſuivant les promeſſes & les con- » ventions faites dès le commencement » de la découverte ; mais que de plus il » envoyoit à cette heure un homme cruel » & inflexible pour les dépouiller de tous » leurs biens ; puiſqu'il étoit évident » qu'il n'y avoit perſonne dans tout le » Pays, qui d'une maniere ou d'autre ne

» fût compris dans les Ordonnances.
» Que Blasco Nugnez Vela à qui on en
» avoit commis l'exécution, la faisoit
» faire avec la derniere rigueur, n'écou-
» tant ni requêtes ni supplications, & di-
» sant même à ceux qui lui vouloient
» faire, avec toute sorte d'humilité, quel-
» ques remontrances, des paroles dures
» & injurieuses : Qu'ils étoient eux-mê-
» mes témoins de ce qu'il disoit, & de
» plusieurs autres choses de même natu-
» re. Qu'enfin on disoit publiquement
» que le Viceroi avoit ordre de lui
» faire couper la tête, à lui qui n'avoit
» jamais rien fait contre le service de Sa
» Majesté, mais au contraire lui avoit
» toujours été fidele, comme cela étoit
» de notoriété publique. Que pour tou-
» tes ces raisons il avoit résolu, du con-
» sentement de la ville de Cusco, d'aller
» lui-même à celle de los Reyes, pour
» représenter leurs griefs, & faire leurs
» très humbles supplications sur le su-
» jet des Ordonnances, devant l'Au-
» dience Royale : puis envoyer des
» Députés au nom de tout le Royau-
» me à Sa Majesté, afin de l'informer
» du véritable état des choses, & de
» ce qui sembloit nécessaire dans les
» conjonctures où elles se trouvoient, ne

» doutant pas que Sa Majesté en étant
» bien informée, n'y apportât les remedes
» convenables : que si néanmoins elle ne
» le faisoit pas, après avoir fait de leur
» côté toutes leurs diligences, ils obéi-
» roient à ses ordres avec une soumission
» pleine & entiere & sans aucune réserve.
» Qu'à l'égard de son voyage & de sa
» comparution devant le Viceroi, les
» menaces de ce Ministre, & les troupes
» qu'il avoit assemblées, faisoient assez
» clairement connoître qu'il n'y avoit
» aucune sûreté pour lui, ni pour ceux
» qui iroient avec lui, à moins qu'ils ne
» fussent en état de se défendre contre sa
» violence : Qu'ainsi on avoit jugé à
» propos qu'il levât de son côté des
» troupes pour l'accompagner, sans
» qu'il eût pour cela la moindre inten-
» tion du monde de faire aucun mal à
» personne, à moins qu'on l'attaquât.
» Qu'il les prioit donc de le suivre dans
» ce voyage, & d'observer exactement
» dans leur marche les regles & les or-
» dres de la Guerre : qu'enfin lui & ces
» Gentilshommes qui étoient avec lui,
» les récompenseroient libéralement de
» leurs peines, comme de braves Sol-
» dats qui leur auroient aidé à travailler
» utilement à la conservation de leurs

» biens. « Ce diſcours, par lequel Gonzale Pizarre tâchoit de perſuader à ſes troupes la juſtice de ſa cauſe, & la droiture de ſes intentions, ne fut pas ſans effet : Tous s'offrirent de le ſuivre & de le défendre courageuſement, & juſqu'à la mort. Il ſortit donc ainſi de Cuſco, accompagné de tous les Habitans de la Ville. Après qu'il eut mis ſes troupes en ordre, quelques-uns qui l'avoient ainſi concerté, lui demanderent dès le ſoir même de leur ſortie, permiſſion de retourner à Cuſco, pour y faire quelques préparatifs pour leur voyage. Puis dès le lendemain de bon matin, vingt-cinq des plus conſidérables de la Ville, qui au commencement avoient conſenti aux ſupplications qu'on ſe propoſoit de faire ſur le ſujet des Ordonnances, voyant que les démarches qu'on faiſoit, commençoient à devenir criminelles & contraires au ſervice de Sa Majeſté, & à l'obéiſſance qu'on lui devoit, & conſidérant de plus les grands mouvemens que cela cauſoit dans le Pays, prirent la réſolution d'abandonner le parti de Gonzale Pizarre, & d'aller offrir leurs ſervices au Viceroi. Ils l'exécuterent comme ils l'avoient réſolu, marchans à grandes journées par des chemins écartés, & des

lieux déſerts, parcequ'ils ne doutoient pas que Gonzale Pizarre ne les fît ſuivre. comme il fit en effet Les principaux de ce concert étoient Gabriel de Roias, Gomez de Roias ſon neveu, Garcilaſo de la Véga, Pierre de Barco, Martin de Florence, Jerôme de Soria, Jean de Sayavedra, Jerôme Coſtilla, Gomez de Leon, Louis de Leon, & Pierre Manjares. Ils étoient 25 en tout, comme on l'a déja dit, qui partirent enſemble de Cuſco, n'ayant pas oublié de prendre avec eux les mandemens qu'ils avoient reçus de la part de l'Audience Royale, par leſquels il leur étoit enjoint, ſur peine d'être déclarés rebelles, de ſe rendre inceſſamment à los Reyes. Quand Gonzale Pizarre apprit cette nouvelle le lendemain, & qu'il vit que toute ſon armée en paroiſſoit émue, & comme ébranlée, il fut ſur le point d'abandonner ſon entrepriſe, & de s'en retourner dans le pays de Charcas avec cinquante Cavaliers de ſes amis, & de s'y fortifier le mieux qu'il lui ſeroit poſſible. Néanmoins après y avoir bien penſé, il jugea que le parti le moins périlleux pour ſa vie, étoit de ſuivre ſon premier deſſein, & continuer ſon premier voyage. Ayant donc pris ſa réſolution, il tâcha d'encourager ſes gens, en leur diſant, que ſi ces

Cavaliers s'en étoient ainsi allés, c'étoit sans doute pour avoir été mal informés du véritable état des affaires à los Reyes ; qu'il avoit reçu des Lettres des principaux habitans de cette Ville, qui l'assuroient qu'avec cinquante Cavaliers seulement, il pouvoit s'assurer d'une heureuse issue & d'une favorable conclusion dans les affaires qui le menoient, sans qu'il y courût aucun risque, parceque tout le monde étoit dans les mêmes sentimens que lui là-dessus. Il continua donc son voyage, mais fort lentement, à cause de la peine & de l'embarras qu'il avoit à faire mener son Artillerie. En effet il étoit obligé de la faire porter sur les épaules des Indiens avec des leviers : Il avoit fallu pour cela l'ôter de dessus les affuts, & il falloit douze Indiens pour porter chaque piece, qui ne pouvoient marcher qu'environ cent pas, chargés d'un tel fardeau : puis douze autres entroient en leur place, & de cette maniere il y avoit trois cens Indiens assignés à chaque piece. La difficulté des chemins extrêmement raboteux, étoit cause qu'on ne les pouvoit mener sur les affuts : ainsi il falloit plus de six mille Indiens pour l'Artillerie seule avec ses munitions.

CHAPITRE VI.

Gaspard de Roias & quelques autres de l'Armée de Gonzale Pizarre, voulant passer au service du Viceroi, lui envoient demander un Sauf-conduit.

PLUSIEURS Gentilshommes, & autres personnes considérables qui accompagnoient Gonzale Pizarre, commençoient à se repentir de s'être engagés dans cette affaire. Dans le commencement ils avoient à la vérité été d'avis qu'on fît des remontrances & des supplications sur le sujet des Ordonnances, & pour cela ils avoient offert, & leurs biens & leurs personnes : mais voyant le tour que les affaires prenoient, & comment Gonzale Pizarre s'emparoit peu-à-peu d'un empire, qui ne leur paroissoit pas tout à-fait juste, & se rendoit maître absolu de tout, ayant déja, avant qu'ils partissent de Cusco, rompu la caisse de Sa Majesté, & pris l'argent qui y étoit, sans le consentement, & même contre l'avis & la volonté des Magistrats, ils étoient fâchés de l'engagement où ils s'étoient mis. Ils souhaitoient donc fort de se retirer du mauvais pas où

ils ſe trouvoient embarraſſés, d'autant plutôt qu'il leur ſembloit déja voir des ſignes tout aſſurés d'un mauvais ſuccès. Le principal de ceux qui avoient ces ſentimens, étoit Gaſpard Rodriguez de Champ-rond, frere du Capitaine Pedro Anzurez, de qui les Indiens lui avoient été commis après ſa mort. Lui donc & quelques autres des principaux de l'Armée concerterent enſemble d'abandonner Gonzale Pizarre, & de paſſer au ſervice du Viceroi : ſa ſévérité les embarraſſoit, & les faiſoit un peu héſiter, craignant qu'encore qu'ils ſe rendiſſent à lui, & lui allaſſent offrir leurs ſervices, il ne laiſſât pas néanmoins de les faire punir pour ce qui s'étoit paſſé, & où ils avoient eu part. Ils réſolurent donc de prendre des meſures pour exécuter ſûrement leur deſſein, en prévenant les inconvéniens qu'ils craignoient. Pour cela ils envoyerent par des chemins fort ſecrets & fort écartés, un Prêtre nommé Baltaſar de Loayſa, qui étoit de Madrid, pour porter des lettres & des dépêches de leur part au Viceroi & à l'Audience Royale, par leſquelles ils demandoient qu'on leur accordât le pardon du paſſé, & un ſauf-conduit, moyennant quoi ils promettoient de ſe rendre inceſſamment

auprès d'eux ; ajoutant que comme ils tenoient quelque rang dans l'Armée de Pizarre, étant du nombre de ses Capitaines, on pouvoit à-peu-près s'assurer que tous leurs amis & leurs domestiques les imiteroient bien-tôt après, & que peut-être l'Armée de Gonzale Pizarre se déferoit & se dissiperoit ainsi d'elle-même. Les principaux qui écrivirent cela, furent Gaspard Rodriguez, Philippe Gutierrez, Arias Maldonat & Pierre de Ville-Castin. Ils étoient en tout vingt-cinq qui avoient fait cette partie. Baltasar de Loaysa se rendit à los Reyes avec beaucoup de diligence ; & pour se mieux cacher, il ne voulut point se joindre avec Gabriel de Roias, Garcilaso, & les autres que nous avons dit qui s'en étoient fuis de Cusco. Etant donc arrivé fort secretement à los Reyes, il rendit ses dépêches au Viceroi & aux Auditeurs, & on lui fit incontinent expédier le sauf-conduit qu'il demandoit : mais le bruit en fut bien-tôt répandu par toute la Ville. Plusieurs des Habitans, & autres personnes qui panchoient un peu en secret du côté de Gonzale Pizarre, parcequ'il soutenoit un parti conforme à leur intérêt & à leurs avantages, apprenant la chose, ne purent s'empêcher d'en avoir quel-

que chagrin, parcequ'ils ne doutoient presque pas que par le départ de ces Gentilshommes, son Armée ne se dissipât, & qu'ainsi le Viceroi ne trouvant plus aucune opposition, ne fît exécuter les Reglemens avec la derniere rigueur.

CHAPITRE VII.

Pierre de Puelles, Lieutenant de Guanuco, prend le parti de Gonzale Pizarre, & après lui les gens que le Viceroi envoyoit à sa poursuite, font la même chose.

QUAND le Viceroi fut reçu en la ville de los Reyes, Pierre de Puelles qui étoit de Seville, lui vint baiser les mains & lui faire ses soumissions. Il étoit alors Lieutenant du Gouverneur Vaca de Castro dans la ville de Guanuco. Comme il y avoit long tems qu'il étoit dans les Indes, on l'estimoit beaucoup par l'expérience qu'il avoit des affaires de ce Pays-là. Le Viceroi le confirma donc dans son emploi de Lieutenant de Guanuco, par une nouvelle commission de sa part, & le renvoya dans cette Ville, en lui donnant ordre de tenir prêts tous les

habitans, afin qu'en cas de besoin ils fussent en état de se rendre auprès de lui avec leurs armes & leurs chevaux, aussitôt qu'ils en recevroient l'ordre de sa part. Pierre de Puelles fit ce que le Viceroi lui avoit ordonné : & non-seulement il tint prêts & en état les gens de la Ville, mais il retint même quelques Soldats qui y étoient venus de la Province de Chachapoias avec Gomez de Soliz & Bonifaz. Il attendoit ainsi les ordres du Viceroi, qui quand il crut qu'il étoit tems, lui envoya Jerôme de Villegas de Burgos, avec une lettre pour Pierre de Puelles, par laquelle il lui ordonnoit de le venir incessamment trouver avec tous ses gens. Quand Villegas fut arrivé à Guanuco, ils consulterent ensemble sur cette affaire; & après l'avoir bien examinée, ils crurent que s'ils alloient trouver le Viceroi, & prenoient son parti, ils pourroient faire pancher entierement la balance de son côté, & le faire réussir heureusement dans ce qu'il entreprenoit; & qu'après cela quand il auroit vaincu & défait Gonzale Pizarre, ne trouvant plus d'opposition, il feroit exécuter les Ordonnances à toute rigueur, ce qui leur feroit à tous d'un préjudice extrême, puisque si on ôtoit

les Indiens à ceux qui en avoient, non-ſeulement les Bourgeois à qui ils appartenoient, en recevroient du préjudice, mais auſſi les Soldats, puiſque quand on auroit ôté les Indiens aux Bourgeois qui en avoient, ils ne ſeroient plus en état de fournir, comme ils faiſoient, à la ſubſiſtance des gens de guerre. Ils convinrent donc tous de paſſer au ſervice de Gonzale Pizarre, & partirent incontinent pour l'aller trouver en quelque lieu qu'il fût, & ſe rendre à lui. Le Viceroi fut auſſi-tôt averti de la choſe par un Capitaine Indien, nommé Yllatopa: Il regarda cela comme un fâcheux contretems, & en eut beaucoup de chagrin. Pour tâcher d'en prévenir le mal, après y avoir penſé, il crut qu'on pourroit couper chemin à ceux qui l'abandonnoient ainſi, pour ſe jetter dans le parti de ſes ennemis, en faiſant occuper les paſſages de la vallée de Xauxa, par où ces Déſerteurs devoient néceſſairement paſſer. Il donna donc ordre à Vela Nugnez ſon frere, de prendre quarante hommes armés à la legere, & de s'avancer promptement pour couper le paſſage à Pierre de Puelles & à ſes gens. Il envoya auſſi avec Vela Nugnez, Gonzale Diaz, Capitaine d'Arquebuſiers; & des quarante hom-

mes, il y en avoit trente de sa Compagie, les dix autres furent des parens & des amis de Vela Nugnez, qui voulurent bien l'accompagner dans ce voyage. Afin qu'ils fussent en état de faire plus de diligence, le Viceroi fit acheter des deniers Royaux, trente-cinq mulets, qui coûterent plus de douze mille ducats. Ils partirent donc de los Reyes tous en bon équipage, & firent vingt lieues de chemin jusqu'à Guadachili. Là on apprit qu'ils avoient formé le dessein de tuer Vela Nugnez, & de se rendre à Gonzale Pizarre. Voici comment la chose se découvrit. Quelques Coureurs qui alloient devant, rencontrerent à quatre lieues de Guadachili en la Province de Pariacaca, Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, que le Viceroi avoit envoyé à Cusco pour voir s'il y auroit quelque moyen d'accommodement avec Gonzale Pizarre. Un Soldat Espagnol, qui étoit d'Avila, voyant ce Provincial, le tira à part, & lui dit en secret le complot qu'on avoit fait contre Vela Nugnez, afin qu'il l'en avertît, & qu'il pût prendre ses précautions, parcequ'autrement ils le tueroient infailliblement la nuit suivante. Le Provincial ayant reçu cet avis, se pressa fort pour

avancer chemin, ramenant avec lui les Coureurs qu'il avoit rencontrés, parcequ'il leur apprit que toute leur diligence feroit inutile, & que Pierre de Puelles, & fes gens, avoient paffé par Xauxa il y avoit déja deux jours, & qu'ainfi il leur feroit impoffible de les joindre. Quand ils furent arrivés à Guadachili, il dit la même chofe à tous les autres, les affurant qu'il ne leur ferviroit de rien de continuer leur route : puis il avertit Vela Nugnez en particulier du péril qui le menaçoit, afin qu'il fe mît en fûreté. Nugnez ayant reçu cet avis, en fit part à quatre ou cinq de fes amis & de fes parens, qui l'accompagnoient dans cette courfe ; fi bien que le foir ils firent fortir leurs chevaux comme pour les mener à l'abreuvoir, puis ils fe jettèrent promptement deffus, & fe fauverent à la faveur de l'obfcurité, ayant le Provincial pour conducteur & pour guide. Quand on fut qu'ils s'en étoient allés, Jean de la Tour, Pierre Hita, George Griego, & les autres Soldats qui étoient du complot, s'en allerent pendant la nuit au corps de garde; & mettant à tous les Soldats qui y étoient l'arquebufe dans la poitrine, ils les obligeoient à leur promettre de s'en aller avec eux. Prefque

tous le promirent & l'exécuterent, & en particulier le Capitaine Gonzale Diaz. On lui fit le même traitement qu'aux autres, & même on le traita plus rigoureusement en apparence, comme si on eût craint quelque chose de sa part, car on lui lia les mains : cependant on croit qu'il étoit du complot, & que même il en étoit le Chef. La plûpart des gens à los Reyes ne doutoient presque pas qu'il ne fît ce qu'il fit en effet, parcequ'il étoit gendre de Pierre de Puelles, contre qui on l'envoyoit, & on ne voyoit gueres d'apparence qu'étant bien avec son beau-pere, il voulût servir d'instrument pour le faire prendre. Ils partirent donc ainsi tous montés sur les mulets qui avoient coûté si cher, & s'en allerent se rendre à Gonzale Pizarre, qu'ils trouverent près de Guamanga. Pierre de Puelles avec ses gens, y étoit arrivé deux jours avant eux, & y avoit trouvé tout le monde si étonné & si découragé par la froideur, que Gaspard Rodriguez & ceux de son parti commençoient à faire paroître, que s'il eût tardé trois jours à venir, vraisemblablement toute l'Armée de Pizarre se seroit dissipée. Mais Puelles, tant par le renfort qu'il leur amenoit, que par ce qu'il leur dit, leur fit reprendre cœur, & les fit

résoudre

résoudre à continuer leur voyage, les assurant que si Gonzale Pizarre avec ses troupes ne vouloit pas aller, il iroit lui seul avec les siennes, & qu'il espéroit être assez fort pour prendre le Viceroi, & le chasser du Pays, tant il étoit haï. Pierre de Puelles étoit accompagné de près de quarante Cavaliers, & de vingt Arquebusiers. Les uns & les autres acheverent de se confirmer dans la résolution de continuer leur voyage, par l'arrivée de Gonzale Diaz & de sa Compagnie. Vela Nugnez cependant se rendit à los Reyes, & fit savoir au Viceroi ce qui s'étoit passé. Il en fut touché, comme la chose le méritoit, voyant que ses affaires commençoient à prendre un assez méchant tour. Le lendemain Rodrigue Nigno, fils de Fernand Nigno, Juge de Police de Tolede, & trois ou quatre autres, qui n'avoient pas voulu suivre Gonzale Diaz, se rendirent à los Reyes. On leur avoit fait mille avanies parcequ'ils n'avoient pas voulu suivre les autres; on leur avoit ôté leurs armes, leurs chevaux, & jusqu'à leurs habits: Ainsi Rodrigne Nigno se rendit avec un méchant pourpoint, & un vieux haut-de chausse, sans bas, n'ayant que de méchans souliers de corde dans les pieds, &

un bâton à la main, étant venu à pied dans ce bel équipage. Le Viceroi le reçut avec beaucoup d'affection, louant sa fidélité & sa constance, & lui disant qu'il paroissoit plus grand & plus noble, couvert de ces méchans haillons, quand on considéroit la raison pourquoi il les portoit, que n'auroient pû le faire paroître sans cela les habits les plus magnifiques.

CHAPITRE VIII.

Quelques gens poursuivent Baltasar de Loaysa, pour lui ôter ses dépêches. Yllan Suarez de Carvajal est tué par les gens du Viceroi. Le Viceroi peu après est lui-même arrêté prisonnier.

APRÈS qu'on eût expédié les dépêches de Baltasar de Loaysa, & qu'on les lui eût mises entre les mains, il partit incontinent pour se rendre à l'Armée de Gonzale Pizarre. Son départ étant su dans la ville de los Reyes, & la plûpart jugeant que par les ordres qu'il portoit, les Troupes de Pizarre pourroient aisément se dissiper d'elles-mêmes, & qu'ainsi le Viceroi demeureroit maître paisible & absolu de tout,

ſi-bien qu'il feroit exécuter les Ordonnances à toute rigueur, & que leur entiere ruine ſeroit par-là inévitable, quelques Habitans & quelques Soldats prirent la réſolution de pourſuivre Loayſa, & quand ils l'auroient joint, de lui ôter ſes dépêches. Loayſa étoit parti un Samedi au ſoir dans le mois de Septembre de l'an mil cinq cent quarante-cinq, & avec lui le Capitaine Fernand de Zavallos, chacun ſur un mulet, ſans autre compagnie, & ſans aucun embarras qui les pût tarder. Le lendemain Dimanche quand il fut nuit, vingt-cinq Cavaliers ſortirent de la Ville pour les ſuivre, réſolus de ne s'arrêter ni jour ni nuit juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint Loayſa. Les principaux de ceux qui firent cette entrepriſe, étoient Dom Baltaſar de Caſtro, fils du Comte de la Gomera, Lorenço Mexia, Rodrigue de Salazar, Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le galant, François d'Eſcovedo, Jerôme de Carvajal, & Pierre Martin de Cecilia, accompagnés par d'autres juſqu'au nombre de vingt-cinq en tout, comme on l'a dit. Ils ſe mirent donc en chemin, faiſant une extrême diligence, ſi-bien qu'à un peu moins de quarante lieues de la Ville de los Reyes, ils joignirent Loayſa & Za-

vallos, qu'ils trouverent dormans dans un Tambo. Ils prirent leurs lettres & leurs dépêches, qu'ils envoyerent à Gonzale Pizarre, par un Soldat qui marcha le plus diligemment qu'il lui fut possible, par des routes & des chemins abregés; qui lui étoient connus. Cependant les porteurs des paquets demeurerent prisonniers, & bien gardés avec Pierre Martin & ses compagnons, qui continuerent leur chemin, s'informant du camp de Gonzale Pizarre; lequel de son côté ayant reçu des dépêches que le Soldat lui apportoit, les communiqua fort secretement au Capitaine Carvajal, qu'il avoit fait depuis peu de jours son Mestre de Camp Général, à cause de la maladie d'Alfonse de Toro, qui avoit cette charge à leur sortie de Cusco. Après cela il communiqua aussi cette affaire aux autres Capitaines, & aux principaux de son Armée qui n'avoient point eu de part au dessein de l'abandonner, ni à la demande du sauf-conduit. Quelques-uns poussés par des motifs de haine & d'inimitiés particulieres, d'autres par des mouvemens d'envie, & d'autres enfin par l'espérance de profiter de quelques Indiens qui appartenoient aux accusés, conseilloient à Gonzale Pizarre d'en faire un

exemple, & de les punir rigoureusement pour empêcher qu'à l'avenir d'autres ne fussent assez hardis pour former de semblables entreprises. Après quelque délibération, la résolution fut prise, que de tous ceux qui paroissoient clairement par le sauf-conduit avoir eu part à cette affaire, on feroit mourir le Capitaine Gaspard Rodriguez, Philippe Gutierrez, fils d'Alfonse Gutierrez, Trésorier de Sa Majesté, qui demeuroit à Madrid, & un Gentilhomme de Galice nommé Arias Maldonat qui avoit demeuré avec Philippe Gutierrez, une ou deux journées derriere, dans la ville de Guamanga, sous prétexte d'y faire quelques préparatifs pour le voyage. Gonzale Pizarre envoya donc Pierre de Puelles avec quelques Cavaliers qui les prit à Guamanga, & leur fit couper la tête. Gaspard Rodriguez étoit au Camp, où il commandoit près de deux cens Piquiers. On n'osa exécuter ouvertement ce qu'on avoit résolu à son égard, parcequ'il étoit un homme des plus considérables de l'Armée, riche & fort aimé. Voici donc ce qu'on fit pour se défaire de lui. Gonzale Pizarre fit tenir prêts cent cinquante Arquebusiers de la Compagnie de Cermeno, il fit aussi mettre l'Artillerie en état;

puis il fit aſſembler tous les Capitaines dans ſa Tente, diſant qu'il avoit à leur communiquer quelques dépêches qu'il avoit reçues de los Reyes. Tous s'y étant rendus, & Gaſpard Rodriguez auſſi, quand il vit la Tente environnée de Soldats, & l'Artillerie en état auprès, il voulut ſe retirer, feignant d'avoir quelque affaire preſſée. Alors en préſence de tous les Capitaines, le Meſtre de Camp Carvajal s'approcha de lui comme ſans deſſein, & ſans faire ſemblant de rien, il trouva moyen de ſaiſir l'épée de Rodriguez à la garde, & de la tirer du fourreau; puis il lui dit de ſe confeſſer à un Prêtre qu'on avoit fait venir pour cela, parcequ'on alloit le faire mourir ſans délai. Gaſpard Rodriguez eut beau reculer, & faire tout ſon poſſible pour éviter la mort, offrant de ſe juſtifier clairement de toutes les accuſations qu'on pourroit lui faire, tout cela lui fut inutile, il fallut ſe réſoudre à mourir: on lui fit en effet couper la tête. Ces exécutions étonnerent aſſez tout le monde, parcequ'elles furent les premieres que Gonzale Pizarre eut entrepriſes depuis le commencement de ſa tyrannie: mais ſur-tout elles épouvanterent beaucoup ceux qui ſavoient bien

en leur conſcience qu'ils avoient eu part au deſſein pour lequel on avoit fait mourir Rodriguez & les autres. Peu de jours après Dom Baltazar & ſes Compagnons arriverent au Camp avec leurs priſonniers Baltazar de Loayſa, & Fernand de Zavallos. Le jour même qu'ils arriverent, on dit que Gonzale Pizarre avoit envoyé ſon Meſtre de Camp Carvajal, ſur le chemin par lequel il croyoit qu'ils devoient venir, avec ordre, s'il les rencontroit, de faire étrangler Loayſa & Zavallos : mais heureuſement pour eux, ceux qui les emmenoient, s'éloignerent du grand chemin, & prirent un détour, ſi bien que Carvajal les manqua. Après cela quand on les préſenta à Gonzale Pizarre, il y eut tant de gens qui intercederent pour eux, qu'il leur accorda la vie. Il chaſſa Loayſa hors de ſon Camp, & l'envoya à pied, & ſans aucune proviſion; mais il emmena avec lui Fernand de Zavallos, & plus d'un an après étant en la Province de Quito, il l'établit Commiſſaire ſur ceux qui travailloient aux mines d'or : Puis ſur ce qu'on lui rapporta qu'il s'étoit exceſſivement enrichi dans cet emploi, & qu'ainſi il falloit bien qu'il eût volé, il le crut aiſément par la haine qu'il lui portoit à cauſe

de ce qui s'étoit passé, & le fit perdre.

Pour revenir maintenant à la suite de notre Histoire, il faut voir ce qui se passoit à los Reyes. Le départ de Dom Baltazar de Castro & de ses Compagnons pour aller à la poursuite Loaysa, n'avoit pû être si secret, qu'il ne fût venu à la connoissance du Capitaine Diegue d'Urbina, Mestre de Camp Général du Viceroi, qui faisant la ronde par la Ville, & étant allé à la demeure de quelques-uns de ceux qui s'en étoient fuis, & n'y ayant trouvé ni eux ni leurs armes, ni leurs chevaux, ni leurs Indiens, ni leurs Valets, cela lui fit soupçonner la vérité. Il alla donc trouver le Viceroi qui étoit au lit, & l'assura que la plûpart des Habitans de la Ville s'en étoient fuis, parce que lui-même le croyoit en effet ainsi. Le Viceroi en fut ému comme la chose le méritoit ; il se leva promptement, fit battre le tambour ; & ayant fait venir ses Capitaines, il leur donna ordre de visiter promptement toutes les maisons de la Ville : Ce qui ayant été fait, on reconnut ceux qui manquoient. On trouva que Diegue de Carvajal, Jerôme de Carvajal, & François Escovedo, neveux du Commissaire

Yllan

Yllan Suarez de Carvajal étoient du nombre des abſens. Le Viceroi le ſoupçonnoit déja d'être partiſan de Gonzale Pizarre, & de le favoriſer dans ſes entrepriſes. Il ne douta donc pas que ſes neveux ne fuſſent partis par ſes ordres, ou tout au moins qu'il n'eût eu connoiſſance de leur départ, d'autant plutôt qu'ils demeuroient dans la même maiſon que lui, bien qu'à la vérité ils puſſent ſortir par une porte différente & éloignée de la principale ſortie de cette maiſon. Pour s'éclaircir de ſes ſoupçons, le Viceroi envoya Vela Nugnez ſon frere, avec quelques Arquebuſiers, pour prendre le Commiſſaire, & le lui amener. En arrivant chez lui ils le trouverent au lit; ils le firent habiller, & l'emmenerent au logis du Viceroi, qu'ils trouverent vêtu & armé, couché ſur un lit de repos, parcequ'il n'avoit preſque pas dormi de toute la nuit. Quelques-uns qui étoient préſens diſent, qu'à peine le Commiſſaire étoit entré dans la chambre, que le Viceroi ſe leva bruſquement, & lui dit ces paroles: *Traître, tu as donc envoyé tes neveux au ſervice de Gonzale Pizarre.* Le Commiſſaire lui répondit: *ne m'appellez point traître, Monſeigneur, car à la*

vérité je ne le ſuis pas. Le Viceroi repliqua en jurant ; *Tu es traître au Roi.* Le Commiſſaire repliqua auſſi de ſon côté, en faiſant le même jurement : *Monſeigneur, je ſuis auſſi bon & auſſi fidele Serviteur du Roi, que vous.* Le Viceroi en colere de la hardieſſe & de la liberté avec laquelle cet homme lui répondoit, mit l'épée à la main, & s'approcha de lui : Quelques-uns diſent qu'il lui en donna un coup dans la poitrine, & le bleſſa. Le Viceroi a toujours ſoutenu qu'il ne l'avoit point frappé, mais que ſes Valets & ſes Halebardiers voyant l'inſolence de ce Commiſſaire, & la fierté avec laquelle il répondoit à leur Maître, ne l'avoient pû ſouffrir, & l'avoient tué ſur-le-champ à coups de halebardes & de pertuiſanes, ſans lui donner le tems de ſe confeſſer, ni de proferer une ſeule parole. Auſſi-tôt après le Viceroi fit emporter le corps pour l'enterrer : mais comme ce Commiſſaire étoit fort aimé, il n'oſa le faire paſſer par la grande cour de ſon Hôtel, où il y avoit toutes les nuits cent Soldats de garde, craignant que cela ne cauſât quelque bruit & quelque ſcandale. Il le fit donc deſcendre par une galerie qui donnoit ſur la place, où quelques Indiens, & quelques Négres

le reçurent & l'enterrerent dans une Eglise voisine, sans l'ensevelir & sans aucune cérémonie, mais tout ainsi qu'il étoit vêtu d'une longue robe d'écarlate.

Trois jours après quand les Auditeurs prirent le Viceroi prisonnier, comme on le dira bientôt, une des premieres choses qu'ils firent, fut d'examiner les circonstances de la mort du Commissaire. Ils commencerent donc les informations & les procédures par-là. On vérifia qu'à la minuit on l'avoit enlevé de chez lui, & conduit au logis du Viceroi, & que depuis il n'avoit plus paru : puis on fit déterrer le corps, & visiter les blessures. Quand le bruit de cette mort fut répandu par la Ville, tout le monde en fut scandalisé, parcequ'il n'y avoit personne qui ne sût que le Commissaire avoit toujours favorisé les affaires du Viceroi ; & sur-tout qu'il avoit employé sa peine & ses soins, afin qu'on le reçût dans la Ville de los Reyes, contre le sentiment de la plûpart des Magistrats du lieu. La mort du Commissaire arriva la nuit du Dimanche au Lundi le treiziéme jour du mois de Septembre de l'an mil cinq cent quarante-quatre. Le lendemain dès le matin, le Viceroi envoya Dom Alfonse de Montemayor avec

trente Cavaliers, à la pourſuite de Dom Baltazar & des autres qui avoient couru après Loayſa & Zavallos : Mais Montemayor & ſes gens après avoir fait une journée ou deux, apprirent que ceux qu'ils pourſuivoient étoient déja ſi loin, qu'il leur ſeroit impoſſible de les atteindre : ainſi ils s'en retournerent. En revenant ils apprirent que Jérôme de Carvajal, un des neveux du Commiſſaire, s'étoit égaré de ſa compagnie pendant la nuit, & que ne pouvant trouver le chemin pour rejoindre ſes Camarades, il s'étoit caché dans des roſeaux. Il le chercherent, & l'ayant trouvé, ils l'emmenerent priſonnier pour le mettre entre les mains du Viceroi, qu'ils trouverent lui-même priſonnier à leur retour : ce qui fut ſans doute fort avantageux à Carvajal, qui ſans cela couroit grand riſque.

Après que le chagrin du Viceroi fut un peu diſſipé, & ſa colere paſſée, il prenoit grand ſoin de ſe juſtifier autant qu'il pouvoit ſur le ſujet de la mort du Commiſſaire : il en expliquoit les raiſons à tous ceux qui lui parloient, appuyant ſur les juſtes ſoupçons qu'il avoit eus, & faiſant un récit aſſez étendu de toutes les circonſtances de l'affaire & de la ma-

niere de la mort. Il fit même faire par le Licencié Cepeda quelques informations ſur les crimes dont il accuſoit ce Commiſſaire. Le principal fondement de toutes les accuſations étoit » que vraiſemblablement il avoit eu connoiſſance de » la fuite de ſes neveux, puiſqu'ils de- » meuroient dans la même maiſon que » lui. On ajoutoit qu'en pluſieurs choſes » que le Viceroi lui avoit recommandées » touchant les affaires de la guerre, il » ne s'employoit pas avec tout le ſoin & » toute la diligence qui euſſent été né- » ceſſaires. On appuyoit fort auſſi ſur ce » que le Commiſſaire ſe trouvoit inté- » reſſé en ſon particulier par l'éxécution » des Ordonnances Royales; parceque » ſi elles étoient exactement obſervées, » il ſeroit obligé auſſi-bien que les » autres de quitter les Indiens qu'il te- » noit, comme Officier de Sa Majeſté; ce » qu'il s'étoit empêché de faire juſques- » là, à cauſe des troubles qui étoient » dans le Pays. Enfin le Viceroi ſe » plaignoit de ce que lui ayant donné, » dès le commencement des mouvemens, » quelques dépêches pour les envoyer » au Licencié Carvajal ſon frere; qui » étoit alors à Cuſco, afin d'apprendre » par ſon moyen ce qui s'y paſſoit, il ne

» lui avoit jamais rendu aucune réponſe » là-deſſus, bien qu'il lui fût ſans doute » très-facile d'avoir commerce avec ſon » frere, par le moyen des Indiens tant » des deux freres, que de Sa Majeſté, qui » tous étoient ſur le chemin de Cuſco, » & étoient à la diſpoſition & en la puiſ- » ſance du Commiſſaire. Il faut avouer que toutes ces accuſations, outre qu'elles paroiſſoient aſſez foibles, ne furent jamais bien prouvées.

Le Viceroi voyant donc que toutes ces affaires lui avoient mal réuſſi, & que la mort du Commiſſaire étoit cauſe que tout le monde faiſoit paroître beaucoup de froideur & de mécontentement, cela lui fit changer le deſſein qu'il avoit eu juſques là d'attendre Gonzale Pizarre à los Reyes qu'il avoit fait fortifier pour cela même de quelques baſtions & de quelques remparts. Il réſolut de ſe retirer à quatre vingt lieues de-là dans la Ville de Truxillo, & de dépeupler entierement celle de los Reyes, faiſant conduire par mer les vieillards, les impotens, les femmes, & tous les effets, meubles & bagages, parcequ'il avoit des vaiſſeaux ſuffiſamment pour cela : & à l'égard de ceux qui pouvoient porter les armes, les faiſant aller par terre, em-

menant les Habitans de tous les lieux de la plaine par où il passeroit, & envoyant les Indiens sur la Montagne. Le but que le Viceroi se proposoit en cela, & la raison principale qui l'obligeoit à prendre une telle résolution, c'étoit afin que Gonzale Pizarre arrivant à los Reyes, & trouvant la Ville déserte & destituée de tous les rafraîchissemens qu'il auroit espéré d'y trouver, après la fatigue d'une si longue route, & un si grand embarras d'artillerie & de bagage, cela rebutât ses troupes, & les obligeât de se débander. Il ne doutoit presque pas que la chose n'arrivât ainsi, quand ceux qui suivoient Pizarre considéreroient alors qu'il leur resteroit encore un si long chemin à faire jusqu'à Truxillo par un Pays désert & sans aucuns vivres. De plus il se croyoit presque réduit à la nécessité de prendre ce parti, quand il considéroit qu'il ne se passoit presque point de jours que plusieurs de ses gens n'allassent trouver son ennemi pour se rendre à lui à mesure qu'on croyoit qu'il approchoit. Voulant donc exécuter cette résolution, dès le Mardi quinzieme de Septembre, deux jours après la mort du Commissaire, il commanda Diégue Alvarez de Cueto, avec quelque Cavalerie, lui donnant

ordre de prendre les enfans du Marquis Dom François Pizarre, & de les conduire à la mer; puis les mettre dans un navire, & demeurer pour les garder, eux & le Licencié Vaca de Castro; donnant pour cela à Cueto le commandement de la flotte, parcequ'il craignoit que Dom Antoine de Ribera & sa femme, qui avoient la charge & le soin de Dom Gonzale, & de ses freres enfans du Marquis, ne les cachassent. Cela fit beaucoup de bruit, le Peuple s'en émut, & les Auditeurs le trouverent fort mauvais, particulierement le Licencié Zarate, qui alla supplier le Viceroi avec de grandes instances de retirer la Dona Francisca d'un lieu ou elle ne pouvoit demeurer avec bienséance, parmi des Matelots & des Soldats, étant comme elle étoit une Demoiselle belle & riche, & qui commençoit à être grande.

Non-seulement il ne put rien obtenir là-dessus; mais de plus le Viceroi lui dit assez ouvertement ce qu'il avoit resolu de faire, & lui déclara que son intention étoit de se retirer. Il trouva tous les Auditeurs fort éloignés de son sentiment là-dessus. Ils lui dirent que Sa Majesté les ayant envoyés pour résider dans cette Ville ils étoient résolus de

n'en point ſortir que par un nouvel ordre de la même part, & qu'ainſi il pouvoit compter que toutes ſes inſtances ſur ce ſujet ſeroient inutiles. Le Viceroi voyant cela, forma le deſſein de ſe ſaiſir du Sceau Royal, & de l'emporter avec lui à Truxillo, afin que ſi les Auditeurs ne le vouloient pas ſuivre, ils demeuraſſent à los Reyes comme perſonnes privées, ſans pouvoir tenir Audience, ni expédier aucune affaire. Les Auditeurs ayant eu avis de cela, envoyerent appeller le Chancelier, lui ôterent le Sceau, & le mirent entre les mains du Licencié Cepeda, comme le plus ancien de tous. Cela ſe fit par trois des Auditeurs en l'abſence du Licencié Zarate. Le ſoir du même jour ils s'aſſemblerent tous quatre en la maiſon du Licencié Cepeda, & réſolurent de faire préſenter une Requête au Viceroi, afin qu'il retirât les enfans du Marquis de deſſus les navires où il les avoit fait mettre. Après que cet arrêté fut couché ſur le Regiſtre, le Licencié Zarate ſe retira chez lui, parcequ'il étoit indiſpoſé. Les autres Auditeurs demeurerent pour conſulter enſemble ſur les moyens de ſe défendre des entrepriſes du Viceroi, en cas qu'il voulût exécuter ſa réſolution, &

les embarquer eux-mêmes par force ; comme on publioit qu'il le prétendoit faire. Ils convinrent de dresser un Acte par lequel ils ordonnoient au nom & en l'autorité du Roy, à tous les Habitans de la Ville, & aussi aux Capitaines & aux Soldats : *Qu'au cas que le Viceroi les voulût faire embarquer, & les arracher de cette Ville par force & par violence contre leur volonté, ils les secourussent, & leur aidassent à s'opposer à l'éxécution d'une telle entreprise, comme à une chose injuste, & une voie de fait contraire aux Ordres exprès de Sa Majesté, comme il paroissoit clairement par les nouvelles Ordonnances & par les Provisions mêmes de leurs Charges.* Après que cet Acte fut dressé & expédié, ils le communiquerent secretement au Capitaine Martin de Robles, le priant de se tenir prêt avec ses gens, pour accourir à leur secours au premier avertissement qu'il en recevroit de leur part. Martin de Robles leur promit de le faire, n'étant pas bien avec le Viceroi, quoiqu'il fût un de ses Capitaines : quelques autres personnes des plus considérables de la Ville, à qui ils communiquerent leur résolution, leur promirent aussi la même chose. Ce soir là donc tout le monde étoit en attente, & cha-

cun ſe tenoit prêt : cependant ce qui s'étoit paſſé ne put être ſi ſecret que le Viceroi ne le ſût, ou n'en eût au moins de grands ſoupçons. Preſque auſſi-tôt qu'il commença à faire obſcur, Martin de Robles étant allé à la maiſon du Licencié Cepeda, lui dit qu'il penſât bien à ce qu'ils avoient commencé, & que s'ils différoient plus long-temps d'apporter un remede convenable au mal qui ſe préparoit contr'eux, il pourroit leur en coûter la vie à tous, parceque le Viceroi ſavoit déja toute l'affaire. Incontinent Cepeda envoya appeller le Licencié Alvarez & le Docteur Texada. Ils prirent tous enſemble la réſolution de ſe défendre ouvertement du Viceroi, s'il entreprenoit de les faire prendre. Là-deſſus quelques-uns de leurs amis, & quelques Soldats de la Compagnie de Martin de Robles, qui ſe tenoient tout prêts, ſe rendirent auprès d'eux. Le Meſtre de Camp Diegue d'Urbina, qui cette nuit-là faiſoit la ronde, ayant rencontré quelques-uns de ces Soldats, ſoupçonna la vérité. Il alla donc trouver le Viceroi, & lui dit ce qui ſe paſſoit, & les ſoupçons qu'il avoit là-deſſus, afin qu'on y pût apporter quelque remede. Le Viceroi lui répondit qu'il ne de-

voit rien craindre, puiſqu'ils avoient affaire à des Docteurs qui n'auroient pas le courage de rien entreprendre. Diegue d'Urbina s'en retourna donc pour continuer à faire ſa ronde : Il rencontra en chemin quelques Cavaliers qui alloient vers la maiſon de Cepeda ; il retourne encore chez le Viceroi, le preſſe avec de grandes inſtances d'apporter quelque remede au mal, tandis qu'il étoit encore temps. Le Viceroi s'arma & fit ſonner l'allarme, puis il ſe rendit à la place avec les cent Soldats qui étoient cette nuit de garde dans la cour de ſon Palais, & ſes domeſtiques, réſolu d'aller à la maiſon de Cepeda, ſe ſaiſir des Auditeurs, châtier les mutins, & rétablir le calme dans la Ville. Quand il fut dans la place, étant encore près de ſa porte, il vit qu'il ne pouvoit arrêter les Soldats qui paſſoient par-là, & qui tous prenoient le chemin de la maiſon de Cepeda, parceque la Cavalerie qui rempliſſoit les rues, les pouſſoit de ce côté-là. Cependant ſi le Viceroi eût ſuivi ſon premier deſſein, il n'y auroit pas trouvé apparemment grande difficulté, ni beaucoup de réſiſtance ; parceque ceux qui l'accompagnoient étoient en beaucoup plus grand nombre que ceux

qui étoient alors auprès de Cepeda. Il en fut empêché par Alfonſe Palomino, Juge de Police de la Ville, qui lui dit que tous les gens de guerre étoient à la maiſon de Cepeda, prêts à le venir attaquer; qu'ainſi le parti qu'il avoit à prendre étoit de ſe fortifier dans ſon Palais, ce qu'il pouvoit aiſément faire, mais qu'il n'avoit pas aſſez de monde pour aller attaquer les Auditeurs. Le Viceroi crut ce que Palomino lui diſoit, & ſe retira dans ſon Hôtel avec les Capitaines Vela Nugnez ſon frere, Paul de Meneſes, Jérôme de la Cerna, Alfonſe de Caceres, Diegue d'Urbina, & autres de ſes ſerviteurs, parens & amis. Il laiſſa à la grande porte qui donne ſur la rue, les cent hommes de ſa garde ordinaire, avec ordre de ne laiſſer entrer perſonne.

Dans ce même tems on rapporta aux Auditeurs que le Viceroi étoit dans la place réſolu de marcher contre eux, & les attaquer. Comme ils avoient peu de monde, ils prirent le parti de ſortir de la maiſon, parcequ'ils conſidéroient que ſi le Viceroi les y venoit aſſieger, faiſant occuper toutes les avenues, il empêcheroit par ce moyen qu'il ne pût venir un plus grand nombre de gens à leur

ſecours. Ils s'avancerent donc du côté de la place ; & alors avec ceux qui ſe joignirent à eux ſur le chemin, ils avoient environ deux cens hommes. Pour juſtifier leur conduite ils firent publier l'Acte qu'ils avoient dreſſé ; mais il fut entendu de fort peu de gens à cauſe du grand bruit qui ſe faiſoit. Ils arriverent à la place, que le jour commençoit à paroître. Alors on commençoit à tirer quelques coups d'arquebuſes de deſſus le Corridor du Viceroi, & d'occuper tout le devant de la place. Cela chagrinant fort les Soldats qui accompagnoient les Auditeurs, ils réſolurent d'attaquer le Palais du Viceroi, d'y entrer par force, & de tuer tous ceux qui leur feroient réſiſtance. Les Auditeurs les appaiſerent, & les retinrent ; puis ils envoyerent Frere Gaſpard de Carvajal, Supérieur des Dominicains, & Antoine de Robles, frere de Martin de Robles, pour dire de leur part au Viceroi, qu'ils ne demandoient autre choſe de lui, ſinon qu'il ne les fît point embarquer par force, & contre les ordres de Sa Majeſté ; & que ſans ſe mettre en défenſe il ſe rendît à la grande Egliſe, où ils alloient l'attendre, parcequ'autrement il mettroit en péril & lui-même & tous ceux qui l'ac-

compagnoient. Pendant que ces Envoyés s'acquittoient de leur commiſſion, les cent Soldats de la garde du Viceroi paſſerent dans le parti des Auditeurs : Si bien que l'entrée de la cour étant libre à tout le monde, pluſieurs Soldats s'y jetterent & pillerent les chambres de ſes Officiers, qui donnoient ſur cette cour. Dans ce tems-là le Licencié Zarate ſortit de ſa maiſon pour aller trouver le Viceroi : il rencontra en chemin les autres Auditeurs ; & voyant qu'il lui étoit impoſſible de paſſer pour ſuivre ſon premier deſſein, il s'en alla avec eux à l'Egliſe.

Le Viceroi ayant oui ce qu'on lui avoit envoyé dire, & voyant que ſon Palais étoit plein de Soldats, & que les ſiens même en qui il ſe fioit, l'avoient abandonné, il ſe réſolut d'aller à l'Egliſe, & ſe remettre entre les mains des Auditeurs qui l'y attendoient. Ils le menerent armé comme il étoit de ſa cotte de mailles & de ſa cuiraſſe à la maiſon du Licencié Cepeda. Là voyant le Licencié Zarate avec les autres Auditeurs il lui dit : *Quoi, vous auſſi que je croyois ſi fort de mes amis, & en qui j'avois tant de confiance, vous contribuez à me faire prendre priſonnier.* Zarate répondit, que *qui-*

conque lui avoit dit cela mentoit, & *que personne n'ignoroit qui étoit ceux qui l'avoient fait prendre*, & *si lui qui parloit y avoit eu quelque part*, *ou non*. Aussi-tôt après on donna ordre de faire embarquer le Viceroi pour l'envoyer en Espagne, parceque si Gonzale Pizarre arrivant à los Reyes, le trouvoit prisonnier, il ne manqueroit pas de le faire mourir. Ils craignoient de plus, que quelques parens & amis du Commissaire pour venger sa mort, ne tuassent le Viceroi; & qu'après tout s'il étoit tué, de quelque maniere que la chose arrivât, on leur en imputeroit tout le blâme. Au reste ils étoient fort embarrassés & ne savoient gueres ce qu'ils devoient faire pour le mieux. S'ils l'embarquoient seul, ils craignoient que cela ne tournât mal, & qu'il ne revînt bientôt en état de les attaquer : il sembloit donc qu'ils étoient fâchés de ce qu'ils avoient fait. Enfin ils élurent pour Chef & Capitaine Général le Licencié Cepeda & tous ensemble conduisirent le Viceroi à la mer pour le faire mettre dans un navire.

Ils ne purent exécuter la chose comme ils se l'étoient proposé, parceque Diegue Alvarez de Cueto qui commandoit les vaisseaux, voyant le grand nombre de

gens

gens qui venoient, & sachant aussi qu'ils tenoient le Viceroi prisonnier, envoya Jerôme de Zurbano, Capitaine de vaisseau, dans une chaloupe, avec quelques Arquebusiers, & quelques pieces d'artillerie pour assembler toutes les chaloupes & tous les bateaux qui étoient là, & les amener au bord de l'Amiral, avec ordre d'aller ensuite trouver les Auditeurs, pour leur demander qu'ils missent le Viceroi en liberté. On ne voulut pas seulement l'écouter; mais on lui tira quelques coups d'arquebuse de dessus terre, à quoi il répondit de son côté de la même maniere, puis se retira. Les Auditeurs envoyerent dire à Cueto qu'il leur remît la flotte & les enfans du Marquis, & qu'ils lui remettroient le Viceroi dans un navire, parcequ'autrement il courroit risque de perdre la vie. Le Viceroi lui même consentit à cette ambassade qui fut faite par le Frere Gaspard de Carvajal; il se rendit à la flotte, & étant monté sur le vaisseau du commandant Diegue Alvarez de Cueto, il lui fit sa commission, & lui exposa l'état des choses en présence du Licencié Vaca de Castro, qui étoit prisonnier sur ce vaisseau. Cueto considérant le péril où étoit le Viceroi, envoya à terre les enfans du Mar-

quis avec Dom Antoine & sa femme, les faisant mettre dans la même chaloupe qui avoit amené Carvajal à son bord. Les Auditeurs n'accomplirent pas encore de leur côté ce qu'ils avoient promis, & menaçoient de faire couper la tête au Viceroi si on ne vouloit pas leur remettre la flotte. Le Capitaine Vela Nugnez, frere du Viceroi, fit plusieurs allées & venues pour cela; mais jamais les Capitaines des vaissaaux n'y voulurent consentir : les Auditeurs furent donc obligés de retourner à la Ville avec le Viceroi sous bonne garde. Deux jours après ceux qui étoient sur les vaisseaux, apprirent que les Auditeurs & les Capitaines qui étoient de leur parti, avoient resolu de mettre un grand nombre d'Arquebusiers dans des chaloupes pour entrer dans les navires & s'en rendre maîtres. On auroit peut être pû obliger Cueto à les remettre volontairement, mais bien qu'on eût fait faire là-dessus de grandes offres à Jerôme de Zurbano, il avoit été absolument impossible de le fléchir, & il étoit plus maître sur la flote à cet égard que Cueto, parcequ'il avoit là-dessus à sa disposition tous les Soldats & tous les Matelots qui étoient fort Partisans du Viceroy. Les Capitaines des na-

vires prirent donc la resolution de sortir du Port de los Reyes & de croiser le long des côtes, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des ordres de la part de Sa Majesté, de ce qu'ils auroient à faire. Ils considéroient qu'il y avoit dans la Ville & dans tout le Royaume, plusieurs amis & serviteurs du Viceroi, avec un grand nombre d'autres personnes qui n'avoient eu aucune part à sa prison, & que tous les jours plusieurs de ceux qui étoient affectionnés au service de Sa Majesté se venoient rendre à eux. Leurs navires étoient passablement armés, & assez bien pourvûs : il y avoit dessus dix ou douze canons de fer, & trois ou quatre pieces de fonte, avec plus de quarante quintaux de poudre. Ils avoient aussi plus de quatre cens quintaux de biscuit, cinq cens sacs de Maïz & une grande quantité de chair salée; ce qui étoit des provisions suffisantes pour long-tems. Pour l'eau, on ne pouvoit pas les empêcher d'en prendre par tout où il leur plaisoit le long de la côte. Ils n'avoient que vingt-cinq Soldats; & considérant aussi qu'ils n'avoient point assez de Matelots pour dix navires qui étoient en leur puissance, & que d'ailleurs il n'étoit pas sûr pour eux d'en laisser quelques-uns dans le

Port, de peur qu'on s'en ſervît pour les pourſuivre, dès le lendemain de la priſon du Viceroi ils firent brûler quatre des plus petits navires qu'ils ne pouvoient emmener, & deux barques de pêcheurs qui étoient échouées, & avec les ſix autres vaiſſeaux qui leur reſtoient, ils mirent à la voile. Les quatre où ils avoient mis le feu, furent entierement conſumés parcequ'on ne put y entrer pour l'éteindre ; les deux barques furent ſauvées avec peu de dommage. Les navires s'en allerent mouiller au Port de Guavra, qui eſt à dix-huit lieues au-deſſous de celui de los Reyes. Ils firent dans ce lieu proviſion d'eau & de bois dont ils manquoient. Ils emmenoient avec eux le licencié Vaca de Caſtro, & ils reſolurent d'attendre là à Guavra quelle ſeroit la ſuite de la priſon du Viceroi. Les Auditeurs ayant appris cela, & conſidérant que les navires ne s'éloigneroient ſans doute pas beaucoup de ce Port, par l'attachement que ceux qui les montoient avoient pour le Viceroi, qu'ils voyoient en danger de perdre la vie, ils réſolurent d'envoyer des gens par mer & par terre pour tâcher de s'en rendre Maîtres à quelque prix que ce fût. Pour cela ils donnerent ordre à Diegue

Garcias d'Alfaro, Habitant de los Reyes, qui étoit fort entendu dans les choſes qui regardent la marine, de faire radouber & équiper les deux barques qui étoient échouées. Après que cela fut fait, & qu'on les eut miſes en état, Alfaro lui même ſe mit deſſus avec trente Arquebuſiers, ſuivant la côte en deſcendant. On envoya auſſi par terre Dom Jean de Mendoze & Ventura Beltran, avec quelques Soldats. Les uns & les autres ayant appris que les navires étoient à l'ancre devant Guavra, Diegue Garcias ſe mit de nuit avec ſes deux barques, derriere un fanal qui étoit dans le Port, fort près des navires, enſorte pourtant qu'il ne pouvoit en être vû. En même tems ceux qui étoient ſur terre commencerent à tirer. Ceux des vaiſſeaux crurent que c'étoit quelques amis du Viceroi, qui cherchoient à s'embarquer; ainſi ils envoyerent Vela Nugnez à terre avec une chaloupe pour s'informer de ce qui ſe paſſoit. Il approcha de terre ſans pourtant ſortir de ſa chaloupe: Alors Diegue Garcias s'étant approché, fit faire feu, & preſſa ſi fort Nugnez, qu'il fut obligé de ſe rendre. On envoya incontinent ſaire ſavoir à Cueto ce qui ſe paſſoit, en l'aſſurant que s'il ne vouloit pas re-

mettre la flotte entre les mains des Auditeurs, on feroit mourir le Viceroi & Vela Nugnez. Cueto, craignant qu'on n'executât effectivement cette menace, remit la flotte contre le sentiment de Jerôme de Zurbano, qui n'y auroit jamais consenti, s'il eût été present : mais deux jours avant que Diegue Garcias arrivât, il avoit mis à la voile avec le vaisseau qu'il commandoit, & s'en étoit allé du côté de Terre Ferme, parceque Cueto lui avoit donné ordre de suivre la côte en descendant, & se saisir de tous les vaisseaux qu'il rencontreroit, afin que les Auditeurs ne s'en pussent servir. Aussitôt que la flotte fut partie de los Reyes, on craignit que les parens & amis du Commissaire ne tuassent le Viceroi, comme ils avoient en effet dessein de le faire : c'est pourquoi on resolut de le transporter dans une Isle qui est à deux lieues de-là. On le mit donc sur une de ces barques faites de roseaux secs, que les Indiens nomment Henea, avec vingt hommes pour le garder ; après cela quand les Auditeurs surent ce qui s'étoit passé à l'égard de la flotte, & comment ils en étoient les maîtres, ils prirent la resolution d'envoyer le Viceroi à Sa Majesté, avec une information dressée contre

lui. Ils convinrent donc avec le Licentié Alvarez qui étoit un des quatre Auditeurs, qu'il emmeneroit le Viceroi prisonnier en Espagne : on lui donna pour cela huit mille écus. On fit donc toutes les dépêches nécessaires que le Licencié Zarate ne signa point. Alvarez s'en alla par terre jusqu'à Guavra, où on fit conduire le Viceroi par mer dans une des barques de Diegue Garcias, & là on le lui mit entre les mains. Il mit aussi-tôt à la voile avec trois navires sans attendre les dépêches de l'Audience qui n'étoient pas encore arrivées. On remena le Licentié Vaca de Castro toujours prisonnier sur le même vaisseau, au Port de los Reyes.

CHAPITRE IX.

Il se fait un complot à Lima, pour délivrer le Viceroi. Ce qui se passa là dessus

TANDIS que le Viceroy étoit dans l'Isle dont on a parlé, Alfonse de Montemayor, & ceux qui étoient allés avec lui à la poursuite de Loaysa, retournerent à los Reyes. Les Auditeurs les firent arrêter & desarmer, & les envoye-

rent prisonniers avec quelques Capitaines du Viceroi, & ceux qui étoient venus de Cusco, en la maison du Capitaine Martin de Robles, & dans celles de quelques Bourgeois de la Ville. Ces prisonniers étoient persuadés que si le Viceroi étoit en liberté, il seroit en état de s'opposer à la venue de Gonzale Pizarre, & d'empêcher les desordres & le mal qu'on en craignoit, tant au prejudice des interêts de Sa Majesté, qu'au dommage du Pays. Ils concerterent donc entr'eux de s'assembler, de prendre les armes, de retirer le Viceroy de l'Isle où il étoit encore alors, lui rendre la liberté, & le rétablir dans sa Charge: & de plus, s'il se trouvoit qu'il fût nécessaire pour l'exécution de ce dessein, de faire arrêter les Auditeurs, ou au cas qu'on ne le pût, de les tuer, ils résolurent de le faire, puis prendre possession de la Ville au nom de Sa Majesté. Il leur eût été facile par les moyens qu'ils avoient concertés, d'exécuter la chose selon leur projet, si un Soldat ne l'eût découvert à Cepeda, qui sans perdre le tems, de concèrt avec les autres Auditeurs, fit prendre les principaux auteurs de ce complot, qui étoient Alfonse de Montemayor, Pablo de Meneses, Alfonse de

Caceres

Caceres, Alfonse de Barrionuevo, & quelques autres. Ils firent toutes les diligences néceſſaires en cela, comme dans une affaire de grande conſéquence, & où ils étoient ſi intereſſés. Ainſi ils firent donner la queſtion à quelques-uns des priſonniers, qui eurent aſſez de fermeté & de patience pour ne rien confeſſer. Il eſt vrai pourtant qu'Alfonſe de Barrionuevo avoua une partie de l'affaire, dans l'eſpérance que les Auditeurs s'en contenteroient, & ne le feroient pas tourmenter davantage. Barrionuevo, ſur ſa confeſſion, fut d'abord condamné à perdre la tête, mais enſuite on ſe contenta de lui faire couper la main droite: Alfonſe de Montemayor, & les autres furent bannis de la ville & du pays. Dom Alfonſe ſouffrit beaucoup, & eut des peines incroyables juſqu'à ce qu'il ſe fût rendu auprès du Viceroi à Tumbez: comme on le marquera dans la ſuite. Après toutes ces révolutions, on fit ſavoir à Gonzale Pizarre tout ce qui s'étoit paſſé, eſpérant que cela l'obligeroit à congedier ſes troupes. On ſe trompoit beaucoup: car il étoit fort éloigné de cette penſée, croyant que tout ce qu'on diſoit, & tout ce qu'on faiſoit, même la priſon du Viceroi, étoit un faux

bruit, ou un jeu joué pour l'obliger à congedier ses troupes, & après cela le prendre, & le faire punir quand ils le verroient seul : il marchoit donc toujours en ordre, & même avec plus de précaution qu'auparavant.

Cependant le Licencié Alvarez avoit mis à la voile, emmenant le Viceroi & ses freres. Dès le premier jour de leur navigation il alla trouver le Viceroi dans sa chambre, pour lui témoigner qu'il étoit fâché de tout ce qui s'étoit passé, & qu'il souhaitoit de se reconcilier avec lui. Cet Auditeur avoit veritablement été le principal promoteur de tout ce qui s'étoit fait contre le Viceroi, & celui qui avoit le plus contribué à sa prison, & à la punition de ceux qui cherchoient à le rétablir dans sa liberté & dans son Gouvernement. Alvarez lui dit donc, *que quand il avoit accepté la charge de l'emmener, il ne l'avoit fait que dans le dessein de lui rendre service, & pour le tirer des mains de Cepeda, & l'empêcher de tomber en celles de Gonzale Pizarre, qu'on attendoit dans peu à los Reyes. Pour lui mieux persuader la sincérité de ses intentions, il lui déclara que dès ce moment il étoit en pleine liberté : Que de plus il lui remettoit le commandement du*

vaiſſeau, & ſe mettoit lui-même entre ſes mains, & en ſa puiſſance, le ſuppliant très-humblement de lui pardonner tout ce qui s'étoit paſſé, tant à l'égard de ſa priſon, que de toutes les autres choſes qui étoient arrivées depuis, d'autant plûtôt qu'il lui aſſuroit alors la liberté & la vie. En même tems il commanda à dix hommes qu'on lui avoit donnés pour la garde du Viceroi, de lui obéir au lieu de le tenir priſonnier. Le Viceroy lui ſçut fort bon gré de la faveur qu'il lui faiſoit : il l'accepta & prit le commandement du vaiſſeau; mais il ne fut pas long tems à maltraiter Alvarez de paroles. Ils continuerent cependant leur route le long de la côte juſqu'à Truxillo, où il leur arriva ce qu'on dira ci après.

CHAPITRE X.

Les Auditeurs envoient une Ambaſſade à Gonzale Pizarre pour l'obliger à congédier ſes Troupes. Ce qui ſe paſſe là-deſſus.

Dès que le Licentié Alvarez mit à la voile, on jugea à los Reyes qu'il étoit de concert avec le Viceroi, tant par quelques indices qu'il en donna a-

vant de s'embarquer, que parcequ'il partit sans attendre les dépêches que les Auditeurs lui devoient envoyer le lendemain, & qui avoient été retardées d'un jour, à cause que Zarate n'y donnoit pas son consentement. Les Auditeurs furent fort sensibles à cela, sur-tout quand ils pensoient qu'Alvarez avoit été le premier auteur de la prison du Viceroi, celui qui y avoit le plus contribué, & donné tous les ordres nécessaires pour cela. Tandis qu'ils étoient encore là-dessus en quelque incertitude, & en attente pour savoir la verité du fait, ils jugerent à propos d'envoyer vers Gonzale Pizarre, pour lui faire savoir ce qui s'étoit passé. *Ils lui représentoient aussi qu'en conséquence de leurs provisions, & des ordres exprès qu'ils avoient de la part de Sa Majesté, de faire ce qui seroit convenable pour l'administration de la Justice, & pour mettre un bon ordre dans le pays, ils avoient suspendu l'exécution des Ordonnances, comme on le demandoit, & même envoyé le Viceroi en Espagne, qui étoit plus qu'on n'avoit jamais demandé, & plus qu'on ne pouvoit raisonnablement prétendre. Qu'ainsi ne restant plus aucun prétexte aux mouvemens commencés, ils lui ordonnoient de congedier incontinent ses Troupes, & que s'il*

vouloit venir à la Ville de los Reyes, sa venue fût en homme pacifique, & sans aucun appareil de guerre. Qu'au reste s'il vouloit pour la sureté de sa personne être accompagné de quelques gens, on lui accordoit la liberté de pouvoir amener avec lui quinze ou vingt Cavaliers. Après que ces ordres furent expediés, les Auditeurs voulurent obliger quelques Habitans de la ville de les porter à Gonzale Pizarre, dans le lieu où ils pourroient apprendre qu'il seroit : mais on ne trouva personne qui se voulût charger de cette commission, à cause du péril qu'on y trouvoit. Gonzale Pizarre & ses Capitaines, disoit-on, nous reprocheront que nous nous opposons à leurs justes desseins, quoiqu'ils ne marchent que pour les interêts du bien public, & que ce qu'ils font soit pour nous aussi-bien que pour eux. Les Auditeurs voyant cela, donnerent ordre à Augustin, Trésorier Général de Sa Majesté dans ce Royaume du Pérou, conjointement avec Dom Antoine de Ribera, Habitant de los Reyes, d'aller faire la notification dont il s'agissoit. Ils leur donnerent leurs lettres de créance en forme, après quoi ils partirent, & se rendirent dans la vallée de Xauxa où étoit alors campée l'armée de Gonzale Pizar-

re ; il avoit été averti de cette ambaſſade qu'on lui devoit faire ; & il craignoit que ſi les Envoyés lui venoient faire publiquement leur notification, cela ne fît mutiner ſes troupes, qui avoient une forte paſſion d'aller à Lima en corps d'armée pour être en état de piller la ville ſur le premier prétexte qu'ils en trouveroient. Voulant donc pourvoir à cela, il envoya ſur le chemin par où les Députés devoient venir, un de ſes Capitaines nommé Jerôme de Villegas avec trente Arquebuſiers à cheval. Celui-ci les ayant rencontrés, laiſſa paſſer Dom Antoine de Ribera pour continuer ſa route juſqu'au camp : mais il prit Auguſtin de Zarate, lui ôta les dépêches qu'il portoit, & le remena par le même chemin par lequel il étoit venu juſqu'à la Province de Pariacaca, où il le tint dix jours priſonnier, ſes gens faiſant tout leur poſſible pour l'intimider, afin qu'il ne s'acquittât point de ſa commiſſion. Il demeura donc là juſqu'à ce que Gonzale Pizarre y fût arrivé, qui alors le fit venir devant lui pour lui dire le ſujet de ſa venue. Zarate avoit été averti qu'il y alloit de ſa vie, s'il entreprenoit d'executer ponctuellement ſes ordres, & de notifier la proviſion dans les formes.

Après donc qu'il eût parlé en particulier à Gonzale Pizarre, & lui eût dit tout ce qu'on lui avoit ordonné de dire, Pizarre le fit mener à une tente où tous ses Capitaines étoient assemblés, & lui commanda de dire les mêmes choses qu'il venoit de lui dire à lui-même. Zarate ayant compris son intention, parla veritablement à tous ces Officiers de la part des Auditeurs; mais il usa d'adresse, & se servit du pouvoir assez étendu que lui donnoit la lettre de créance qu'on lui avoit ôtée. Il ne leur parla donc point de congedier les troupes, qui étoit le point délicat, mais seulement de certaines choses qui regardoient le service de S. M. & le bien du pays; leur représentant, *que puisque le Viceroi étoit embarqué, & la demande qu'on faisoit de suspendre l'execution des Ordonnances accordée, il étoit juste que comme ils l'avoient promis par leurs lettres, ils payassent ce que le Viceroy Blasco Nugnez Vela avoit pris des revenus de Sa Majesté; qu'ils pardonnassent aux Habitans de Cusco qui avoient quitté leur Camp pour passer au service du Viceroi, puisqu'on ne pouvoit pas nier qu'ils n'eussent eu de bonnes raisons pour le faire; qu'ils envoyassent de leur part à Sa Majesté pour s'excuser & se disculper touchant ce qui*

s'étoit passé. Il ajoûta encore quelques autres choses de même nature, à quoi ceux à qui il parloit ne repondirent autre chose, sinon qu'il diroit aux Auditeurs *qu'il étoit nécessaire pour le bien du pays, qu'ils en fissent Gouverneur Gonzale Pizarre, moyennant quoi on pourvoiroit incontinent à tout ce qu'il leur avoit représenté : mais que si on refusoit de faire ce qu'ils disoient, ils mettroient la Ville au pillage.* Zarate auroit bien voulu ne se point charger d'une pareille réponse, s'il avoit pû s'en empêcher : mais ne pouvant faire autrement, il retourna, & la rapporta aux Auditeurs à qui elle donna beaucoup de chagrin & d'inquietude. Pizarre n'avoit pas encore déclaré si ouvertement ses sentimens, n'ayant jusques-là témoigné prétendre autre chose, sinon que le Viceroi s'en allât du pays, & que l'exécution des Ordonnances fût suspendue. Les Auditeurs après quelque déliberation envoyerent dire aux Officiers de l'Armée qu'ils ne pouvoient leur accorder ce qu'ils demandoient, ni même en déliberer, à moins qu'il parût quelqu'un qui en fît la demande dans les formes ordinaires. Là-dessus tous les Procureurs ou Députés des villes qui étoient à l'Armée, prirent les devans ; & ceux

de quelques autres villes qui étoient à los Reyes, s'étant joints à eux, ils présenterent une Requête en forme, par laquelle ils demandoient par écrit la même chose qu'on avoit auparavant demandée de bouche. Les Auditeurs considerant que c'étoit là une affaire fort délicate, & qu'ils n'étoient point en droit d'accorder ce qu'on leur demandoit, mais qu'ils se trouvoient encore moins en état de le refuser, parce que Gonzale Pizarre étoit alors fort près de la Ville, & avoit fait occuper tous les passages, afin que personne n'en pût sortir : ils prirent la résolution de comuniquer cette affaire aux personnes les plus considérables de la ville, pour savoir leurs sentimens, & avoir leurs avis là-dessus. Ils dresserent un Acte en forme de leurs déliberations, pour être communiqué à Dom Frere Jerôme de Loaysa, Archevêque de los Reyes, à Dom Frere Jean Solano, Archevêque de Cusco, à Dom Garci Dias, Evêque de Quito, à Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, à Augustin de Zarate, au Trésorier, au Maître des comptes & au Contrôleur de Sa Majesté, afin qu'ils vissent ce que les Procureurs de toutes les villes du Royaume demandoient, &

qu'ils leur dissent franchement leurs sentimens là-dessus. Ils leur expliquoient ouvertement & assez au long, les raisons qui les obligeoient à demander leur avis sur ce sujet, avouant sans détours, que ce n'étoit pas pour s'y conformer & pour le suivre, parcequ'il n'étoit plus en leur liberté ni des uns ni des autres, de faire autre chose que ce que Gonzale Pizarre & ses Capitaines voudroient leur prescrire, mais qu'ils en usoient ainsi pour avoir en eux des témoins de l'oppression sous laquelle ils gémissoient les uns & les autres. Pendant que cela se passoit à los Reyes, Gonzale Pizarre s'approcha si près de la Ville, qu'il n'en étoit qu'à un quart de lieue : il s'y campa, & fit mettre son artillerie en état. Le jour s'étant passé sans qu'on lui envoyât les provisions pour le Gouvernement en forme, comme il les avoit demandées il envoya dès la nuit suivante son Mestre de Camp général avec trente Arquebusiers qui prit jusqu'à vingt-huit personnes de ceux qui étoient venus de Cusco, & des autres dont Pizarre se plaignoit, parce qu'ils avoient favorisé le Viceroi. Du nombre de ces Prisonniers, furent Gabriel de Roias, Garcilasso de la Vega, Melchior Verdugo, le Licencié Carva-

jal, Pierre de Barco, Machin de Florence, Alfonſe de Caceres, Pierre de Manjares, Louis de Leon, Antoine Ruys de Guevara, & quelques autres des plus conſidérables du Pays. Il les fit mettre dans la priſon publique dont il ſe rendit maître, en ayant ôté les clefs au Concierge. Les Auditeurs voyoient tout cela ſans pouvoir s'y oppoſer, & ſans oſer même y contredire, parcequ'en toute la Ville il n'y avoit pas cinquante hommes de guerre : tous les ſoldats du Viceroi & des Auditeurs étoient paſſés au camp de Gonzale Pizarre, qui avec ceux qu'il avoit auparavant, ſe trouvoit alors accompagné de douze cens hommes bien armés. Le lendemain quelques Capitaines de Gonzale Pizarre entrerent dès le matin dans la Ville, & dirent aux Auditeurs qu'ils euſſent à dépêcher les proviſions ſans aucun délai, ou qu'autrement on alloit mettre la Ville à feu & à ſang, & qu'on commenceroit par eux. Les Auditeurs s'excuſerent autant qu'ils pûrent, diſant qu'ils n'avoient aucun pouvoir ni aucun droit de faire ce qu'on leur demandoit. Là-deſſus le Meſtre de Camp Carvajal fit ſortir de la priſon en leur préſence quatre de ceux qu'il y avoit fait mettre, & en fit ſur le champ pendre

trois à un arbre, qui furent Pierre de Barco, Machin de Florence, & Jean de Sayavedra. Il ne leur donna pas une demi-heure de tems pour se confesser, & se préparer à la mort, & il ajoûtoit l'insulte & la moquerie à sa cruauté, en leur faisant des railleries, particulierement à Pierre de Barco qui fut le dernier executé, à qui il disoit, que comme il avoit été un brave Capitaine des plus considérables & des plus riches du pays, & qui y avoit fait plusieurs conquêtes, il vouloit qu'il fût distingué dans sa mort comme dans sa vie, & qu'il lui accordoit comme un grand privilége & une marque singuliere d'honneur, de choisir lui-même à quelle branche de l'arbre il vouloit qu'on l'attachât. Louis de Leon en échapa par l'intercession de son frere qui étoit soldat de Gonzale Pizarre, & qui demanda comme une grace singuliere qu'on lui accordât la vie. Les Auditeurs voyant cela, & le Mestre de camp les menaçant de faire pendre de la même maniere tous les autres prisonniers, & de faire piller la ville, s'ils ne dépêchoient promptement les provisions qu'on leur demandoit, ils firent prier ceux à qui ils avoient auparavant communiqué l'affaire, d'en dire leur sen-

timent : ce qu'ils firent, étant tous unanimement d'avis qu'on accordât la demande. Les Auditeurs expédierent donc les provisions en faveur de Gonzale Pizarre, par lesquelles ils l'établissoient Gouverneur du Pays, jusqu'à ce que Sa Majesté en eût autrement ordonné ; sans préjudice de l'autorité & des droits de l'Audience Royale, à qui il prêteroit serment de renoncer à cette charge toutes fois & quantes qu'il plairoit à Sa Majesté & aux Auditeurs de le lui ordonner : promettant aussi de se représenter pour obéir à justice lorsqu'il y auroit des plaintes contre lui. Après que cette commission fût expédiée, & quelle eût été remise entre les mains de Pizarre, il entra dans la Ville, faisant marcher toutes ses troupes en ordre. Le Capitaine Bachicao conduisoit l'Avantgarde avec l'artillerie qui consistoit en vingt pieces de campagne, & plus de six mille Indiens, qui, comme on l'a déja dit, la portoient sur leurs épaules avec toutes les munitions nécessaires : & qui occupoient ainsi toutes les rues par où ils passoient. Il avoit trente Arquebusiers pour la garde de l'artillerie & cinquante canonniers. Après lui marchoit la Compagnie du Capitaine Diegue de Gumiel,

où il y avoit deux cens Piquiers. Enfuite venoit la Compagnie du Capitaine Guevara, compofée de cent cinquante Arquebufiers, puis celle du Capitaine Pierre Cermeno, qui étoit de deux cens. Après ces trois Compagnies d'Infanterie qui marchoient devant Gonzale Pizarre comme fes Eftafiers, il paroiffoit lui-même monté fur un grand cheval, n'ayant que fa cotte de maille, & par-deffus une efpece de jufte-au-corps de drap d'or. Après lui marchoient trois Capitaines de Cavalerie, Dom Pedro de Porto Carrero au milieu, portant l'étendart de fa Compagnie, où étoient les armes du Roi ; à fa main droite marchoit Antoine Altamirano avec l'étendart de la Ville de Cufco ; & à fa gauche Pierre de Puelles, portant celui où étoient les armes de Gonzale Pizarre. Après eux marchoient toute la Cavalerie en ordre de bataille. Dans cet ordre ils s'avancerent vers la maifon de l'Auditeur Zarate, où les autres Auditeurs étoient affemblés. Il avoit fait le malade afin de ne fe pas trouver à l'Audience pour y recevoir Pizarre, qui laiffa toute fa Cavalerie en ordre dans la Place, & s'en alla trouver les Auditeurs qui le reçurent, & lui prêterent ferment. De-

là il alla à la Maiſon de Ville, où tous les Magiſtrats étoient aſſemblés, & où ils le reçurent avec les ſolemnités accoutumées en pareilles occaſions, puis de-là il ſe rendit à ſon logement. Son Meſtre de Camp général fit loger la Cavalerie & l'infanterie dans les divers quartiers de la Ville chez les Bourgeois, avec ordre à eux de donner à manger à ces nouveaux hôtes. Cela ſe paſſa dans la fin du mois d'Octobre de l'an mil cinq cent quarante-quatre, quarante jours après la priſon du Viceroi. Dans la ſuite Gonzale Pizarre demeura dans cette Ville de Lima, exerçant ſon autorité dans toutes les choſes qui concernoient la Guerre & le Commandement des Troupes, ſans ſe mêler de l'adminiſtration de la Juſtice, qu'il laiſſoit entierement aux Auditeurs qui s'aſſembloient pour tenir leurs ſéances dans la maiſon du Tréſorier Alfonſe Riquelme. Auſſi-tôt qu'il eut commencé les fonctions de ſa Charge de Gouverneur, il envoya à Cuſco Alfonſe de Toro en qualité de ſon Lieutenant, Pierre de Fuentes à Arequipa, & François d'Almendras dans la Ville de Plata, dans la même qualité, & d'autres de même dans les autres Villes.

CHAPITRE XI.

L'âge & les qualités de Gonzale Pizarre & de son Mestre de Camp. Ce que firent les Habitans de Charcas qui venoient pour servir le Viceroi.

Comme on aura beaucoup à parler dans la suite de cette Histoire, de Gonzale Pizarre, & de son Mestre de Camp général, jusqu'à ce qu'ils fussent vaincus, & qu'on les eût fait mourir, les Lecteurs ne seront peut-être pas fâchés qu'on leur fasse ici en abregé le portrait de ces deux hommes, & qu'on marque leur âge & leurs qualités. Quand Gonzale Pizarre s'empara ainsi par usurpation & par force de l'autorité du Gouvernement, il étoit âgé d'environ quarante ans, grand & de belle taille, fort bien proportionné dans tous les membres, le teint fort brun; la barbe noire & fort longue. Il avoit beaucoup d'inclination pour la guerre; il supportoit le travail & la peine avec une extrême patience; il étoit fort bon homme de cheval, tiroit très bien de l'arquebuse; & quoiqu'il n'eût pas un grand génie, & s'exprimât d'une maniere un peu grossiere, & en des termes

termes mal polis, il ne laiſſoit pas de faire bien entendre ſes penſées, & d'expliquer clairement ſes intentions. Il ne ſavoit point garder un ſecret, ni s'empêcher de le découvrir ; ce qui lui fut ſouvent d'un grand préjudice dans ſes affaires & dans ſes guerres. Il n'étoit pas libéral, & n'aimoit pas à donner ; ce qui lui fut auſſi préjudiciable. Il étoit extrêmement abandonné aux femmes, tant aux Indiennes qu'aux Eſpagnoles.

Le Capitaine Carvajal étoit d'auprès d'Arevala, d'un Village nommé Ragama ; il étoit d'aſſez baſſe naiſſance, & d'une famille de Gabeleurs. Il avoit été longtems ſoldat en Italie dès le tems du Comte Pierre de Navarre. Il étoit à la bataille de Pavie, où le Roi de France fut pris priſonnier. De-là il retourna en Eſpagne avec une femme de bonne famille nommée Dona Catalina de Leyton ; ils diſoient qu'ils étoient mariés ; mais la plûpart des gens croyoient que cela n'étoit point, & quelques-uns aſſuroient qu'il avoit été Moine, & même Profès. Etant de retour en Eſpagne, il demeura quelque tems dans la Commanderie d'Heliche en qualité d'Econome ; de-là il paſſa dans la nouvelle Eſpagne avec cette perſonne qu'il appelloit ſa femme.

Le Viceroi de ce Pays lui donna une Charge, par le moyen de laquelle il ſubſiſta quelque tems, juſqu'à ce que les Indiens du Pérou s'étant ſoulevés, le Viceroi du Mexique l'envoya avec le ſecours dont on a parlé ci-devant. Comme il étoit arrivé dans une conjoncture favorable pour obtenir aiſément quelque choſe, le Marquis Dom François Pizarre lui donna quelques Indiens à Cuſco, où il demeura juſqu'à la venue du Viceroi Blaſco Nugnez Vela. Alors il étoit ſur le point de retourner en Eſpagne avec une ſomme conſidérable qu'il avoit acquiſe par le moyen de ſes Indiens : mais n'ayant pû trouver de commodité pour s'embarquer, il demeura dans le Pays. Il étoit âgé de quatre-vingts ans, à ce qu'il diſoit, dans le tems dont nous parlons, lorſque Gonzale Pizarre entra à Lima avec ſon armée. Il étoit de taille médiocre pour la hauteur, mais il étoit fort gros, le viſage plein, & fort haut en couleur. Il entendoit bien la guerre, & étoit habile en cela, parcequ'il en avoit fait fort longtems le métier. Il ſupportoit le travail & la peine avec plus de facilité que ſon âge ne ſembloit le pouvoir permettre : car il ne quittoit preſque jamais ſes ar-

mes ni le jour ni la nuit ; & quand il étoit tant soit peu nécessaire, il ne se couchoit point, ni ne dormoit, sinon quelques momens assis sur un siége, & la tête appuyée sur sa main. Il aimoit fort le vin, si bien que quand il n'en trouvoit pas de celui qu'on apportoit d'Espagne, il buvoit de ce breuvage fort que les Indiens font, plus qu'aucun autre Espagnol qu'on ait vû. Il étoit fort cruel, & il lui arriva souvent de tuer diverses personnes pour des sujets fort légers, & quelques-uns même sans aucun sujet, sinon le prétexte de faire observer exactement la discipline militaire. Il n'étoit touché d'aucune compassion pour ceux qu'il faisoit mourir : mais dans le tems même qu'il les faisoit mener au supplice, il les railloit, leur disoit des plaisanteries, & leur faisoit des complimens. Il étoit fort mauvais Chrétien & fort impie : ce qu'il faisoit assez paroître dans toutes ses paroles & dans toutes ses actions. Il avoit beaucoup de passion & d'avidité pour s'enrichir ; ce qui fit qu'il pilla le bien de plusieurs personnes, en les menaçant, leur faisant craindre la mort, puis leur accordant la vie pour de l'argent. Aussi lui-même finit la sienne fort misérablement, & avec

peu d'eſpérance de ſon ſalut, comme on le dira dans la ſuite.

Pour retourner maintenant à notre Hiſtoire, il faut ſe ſouvenir de ce que nous avons dit du Capitaine Louis de Ribera, Lieutenant du Gouverneur dans la Ville de Plata, d'Antoine Alvarez, Juge ordinaire de la même Ville, qui avec tous les Habitans du lieu, s'étoient mis en campagne pour aller trouver le Viceroi. Ils marcherent long-tems par des lieux déſerts, ſans apprendre aucune nouvelle de ce qui ſe paſſoit. Enfin pourtant ils apprirent la priſon du Viceroi, & les heureux ſuccès de Gonzale Pizarre. Louis de Ribera & Antoine Alvarez comme les Principaux, après pluſieurs délibérations ſur ce qu'il y avoit à faire dans cette occaſion, n'oſerent retourner à Plata. Il s prirent donc le parti de s'en aller ſur les montagnes parmi les Indiens ; quelques-uns néanmoins de ceux qui les accompagnoient, retournerent dans cette Ville dont ils étoient partis, & les autres ſe rendirent à los Reyes où Gonzale Pizarre leur pardonna ; mais il ſe rendit maître de leurs Indiens & de leurs terres, & envoya François d'Almendras pour en prendre poſſeſſion en ſon nom pour le rembourſement des frais de

la guerre. Almendras étant arrivé dans la Province des Charcas, pardonna à quelques-uns des fuyards, qui retournerent dans la Ville dont ils étoient fortis quelque tems auparavant. Ils y vivoient le mieux qu'il leur étoit possible, quoique dépossédés de leurs biens, & même assez maltraités par Almendras, jusqu'au changement qui arriva dans la suite, comme on le dira.

Retournons maintenant au Viceroi. Après que le Licencié Alvarez l'eût mis en liberté, les deux autres navires sur lesquels étoient ses freres, & plusieurs des ses serviteurs & de ses amis qu'on chassoit du Pérou, aussi-bien que lui, se joignirent au vaisseau sur lequel il étoit. Ils continuerent ainsi leur route jusqu'à ce qu'il arriverent au Port de Tumbez. Là le Viceroi & Alvarez se mirent à terre, laissant dans les navires des gens pour les garder. Aussi-tôt qu'ils furent dans ce lieu, ils commencerent à tenir Audience, & à dépêcher des Commissions de tous côtés, par lesquelles le Viceroi après avoir fait une relation de sa prison, de la venue de Gonzale Pizarre, & de tout ce qui étoit arrivé, ordonnoit à tous les fideles serviteurs de Sa Majesté, de le venir trouver. Il envoya

ces ordres à Quito, à Saint-Michel, à Puerto Viejo & à Truxillo. Il nomma aussi des Capitaines pour aller de divers côtés : entre les autres il donna charge à Jerôme de Pereira d'aller dans la Province de Bracamoros. Toutes ces diligences ne furent pas sans effet, il venoit de divers endroits plusieurs personnes se rendre auprès de lui. Ainsi il se fortifioit de son mieux, faisant amas autant qu'il pouvoit de toutes les provisions & les munitions qui lui étoient nécessaires. Il donnoit aussi ordre qu'on tirât de l'argent de toutes les Caisses Royales ; ce qui s'exécutoit avec beaucoup de diligence, puisque de divers endroits on lui apportoit tout ce qui se trouvoit dans la Caisse. Ce n'est pas que ses ordres ne fussent reçus fort différemment par les Habitans des lieux où il les envoyoit. Les uns s'enfuyoient & alloient trouver Gonzale Pizarre, à qui ils rapportoient ce qui se passoit ; les autres abandonnant leurs maisons, se sauvoient dans les montagnes. Gonzale Pizarre sçut bientôt que le Viceroi étoit à Tumbez, & ce qu'il faisoit, le bruit de ses préparatifs étant parvenu dans peu de tems à los Reyes : Pizarre vit même plusieurs des Mandemens & des Commissions du

Viceroi. Il ne négligea pas de donner là dessus tous les ordres qu'il jugea nécessaires, ordonnant aux Capitaines Gonzale Diaz, Jerôme Villegas, & Fernand d'Alvarado qui étoit son Lieutenant à Truxillo, d'assembler tout ce qu'ils pourroient de soldats en ces quartiers-là, pour empêcher qu'ils n'allassent trouver le Viceroi, & se jettassent dans son parti; comme aussi pour être en état de lui donner de l'occupation & de l'inquiétude, & l'empêcher par ce moyen, de pouvoir travailler à ses préparatifs avec tant de commodité & tant de loisir. Cependant il leur défendoit en même-tems de lui donner bataille, quand même ils se croiroient assez forts & leurs troupes assez nombreuses pour le pouvoir faire avec avantage.



CHAPITRE XII.

Gonzale Pizarre & ses Capitaines prennent la résolution d'envoyer l'Auditeur Texada en Espagne, pour rendre compte à Sa Majesté de l'état des choses. Le Licencié Vaca de Castro se sauve avec le navire dans lequel il étoit prisonnier, & qui étoit celui sur lequel le Capitaine Bachicao devoit transporter Texada à Terre Ferme. Bachicao s'embarque, il se rend maître des vaisseaux que le Viceroi avoit à Tumbez. Le Viceroi se retire avec ses gens à Quito, & Bachicao se rend à Terre Ferme.

IL y avoit déja quelque tems qu'on proposoit d'envoyer des Députés à Sa Majesté au nom de Gonzale Pizarre, & de tout le Royaume, pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé. Quelques-uns souhaitoient fortement qu'on fît cette démarche, comme étant absolument nécessaire pour justifier leur conduite; d'autres, particulierement le Mestre de Camp & le Capitaine Bachicao, étoient d'un avis contraire & disoient qu'il étoit plus à propos d'attendre que Sa Majesté envoyât pour savoir d'où venoit qu'on ne

ne lui envoyoit point d'argent comme à l'ordinaire, & qu'alors on l'informeroit de tout. Ils ajoutoient qu'on ne devoit pas douter que le Viceroi n'eût déja amplement inſtruit Sa Majeſté là-deſſus, & que ſans doute on ajouteroit plus de foi à ſon récit qu'à tout ce qu'ils pourroient dire de leur côté. Cette réflexion faiſoit qu'on étoit fâché de n'avoir pas dès le commencement pris les Auditeurs pour les envoyer en Eſpagne, rendre compte à Sa Majeſté de la priſon du Viceroi. Enfin après pluſieurs délibérations, on ſe détermina à envoyer le Docteur Texada au nom de l'Audience, tant pour cela que pour faire à Sa Majeſté la relation de ce qui étoit arrivé depuis. On prit auſſi la réſolution d'envoyer avec Texada, François Maldonat, Maître d'Hôtel de Gonzale Pizarre, avec des Lettres de ſon Maître, ſans lui donner aucun titre, créance ni pouvoirs. On conſidéroit qu'en faiſant ce qu'on vient de dire, on faiſoit deux choſes qu'on regardoit comme utiles & avantageuſes, l'une, c'eſt qu'on envoyoit des Députés pour contenter ceux qui étoient de ce ſentiment; l'autre c'eſt que par ce moyen on rompoit l'Audience, parcequ'envoyant, comme ils le prétendoient faire, le Doc-

teur Texada un des Auditeurs, le Licencié Zarate ne pouvoit pas tenir ſeul l'Audience. On communiqua cette réſolution à Texada, qui y conſentit, moyennant qu'on lui donnât ſix mille écus pour les frais du voyage; & incontinent le Licencié Cepeda & lui firent toutes les dépêches néceſſaires qu'ils ſignerent eux deux ſeuls. Après que tout cela fut fait; on réſolut de ſe ſervir pour faire ce voyage, d'un vaiſſeau qui étoit dans le Port, ſur lequel le Licencié Vaca de Caſtro étoit priſonnier. Le Docteur Texada & François Maldonat s'y devoient embarquer, & Fernand Bachicao devoit commander ce vaiſſeau bien pourvû d'artillerie, & de ſoixante & dix hommes d'équipage, avec ordre de prendre tous les vaiſſeaux qu'ils trouveroient le long de la côte. Cela étant ainſi arrêté, toutes choſes miſes en état, & le Docteur Texada prêt à s'embarquer, le Licencié Vaca de Caſtro fit ſi bien par le moyen d'un de ſes amis nommé Garcia de Montalve qui l'étoit allé viſiter, qu'il gagna les Matelots, les uns par careſſes & par flatteries, & les autres en partie par force; ſi bien qu'il ſe rendit maître du vaiſſeau, & le fit incontinent mettre à la voile. Quand cela fut ſû par Gon-

zale Pizarre, il en eut beaucoup de chagrin, tant parceque c'étoit un obstacle au voyage de Texada, que parcequ'il soupçonnoit quelques personnes d'avoir aidé à Castro, sans quoi il ne croyoit pas que la chose eût pû se faire. Aussitôt on fit mettre les soldats sous les armes, & on commença à faire prendre prisonniers tous les Cavaliers & Gentilshommes contre qui on avoit des soupçons, tant de ceux qui avoient fui de Cusco lorsque Gonzale Pizarre y étoit, que de ceux des autres lieux qui ne s'étoient point rendus auprès de lui. On les fit tous mettre dans la prison publique, & parmi les autres, le Licencié Carvajal, à qui François de Carvajal, Mestre de Camp Général, envoya dire qu'il eût à se confesser & faire son testament, parceque sa mort étoit résolue. Il fit ce qu'on lui disoit, & se prépara à la mort avec beaucoup de fermeté & de courage. Cependant on le pressoit d'expédier promptement; le Bourreau étoit présent avec des cordes pour lier & pour étrangler le prisonnier, qu'on ne doutoit pas qui ne fût arrivé à sa derniere heure, d'autant plutôt qu'en considérant son rang & sa qualité, on ne pouvoit s'imaginer qu'on en fût venu jusques-là pour

le laisser vivre, & ne lui faire que la peur. On jugeoit aussi que la mort du Licencié Carvajal seroit suivie de celle de la plûpart des autres prisonniers, ce qu'on regardoit comme une grande perte, parcequ'ils étoient des principaux du Pays, & de ceux qui avoient témoigné le plus d'affection & le plus de zele pour le service de Sa Majesté. Les choses étant dans ces termes, & le Licencié Carvajal dans un péril si pressant d'une mort présente, quelques personnes sages allerent parler en sa faveur à Gonzale Pizarre. On le prioit de considérer que Carvajal étoit un des principaux du Pays; que le Viceroi avoit déja fait mourir son frere injustement, & mal à propos, comme cela étoit alors connu de tout le monde, puisqu'une des principales raisons du Viceroi, pour se disculper de la mort du Commissaire Carvajal, étoit que son frere le Licencié Carvajal accompagnoit Gonzale Pizarre, ce qui pourtant n'étoit pas vrai, comme Pizarre le savoit très-bien par des Lettres du Commissaire même qui lui apprenoit que son frere le Licencié étoit venu pour offrir ses services au Viceroi. Ils disoient donc que tout bien considéré il n'étoit pas à propos de le

faire mourir, pour ne pas renouveller dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes les mécontentemens que la mort du Commiſſaire Carvajal ſon frere y avoit fait naître. Ils ajoûtoient qu'on pouvoit juſtement eſpérer de bons ſervices du Licencié Carvajal, quand ce ne ſeroit que pour venger la mort de ſon frere. Qu'à l'égard de la fuite de Vaca de Caſtro, ni lui ni les autres priſonniers n'y avoient ſans doute eu aucune part; mais qu'on voyoit bien qu'il ne falloit que le moindre prétexte pour les accuſer, parcequ'ils étoient ſuſpects & odieux. Gonzale Pizarre étoit fatigué de toutes ces ſollicitations, il ne vouloit plus qu'on lui en parlât, & c'eſt ce qu'il diſoit d'abord à tous ceux qui le vouloient encore faire. Le Licencié Carvajal & ſes amis voyant cela, penſerent à prendre une autre voie pour ſe tirer d'affaire; ils donnerent au Meſtre de Camp un lingot d'or du poids de quarante marcs, & lui promirent outre cela ſecretement de lui en donner beaucoup davantage, ſi bien qu'ils le fléchirent; il accepta les offres qu'on lui fit, ſuſpendit l'exécution, & fit tant auprès de Gonzale Pizarre, que le Licencié Carvajal & les autres furent mis en liberté. Auſſi-tôt après on penſa à preſ-

ſer le départ de Fernand Bachicao, & juſtement dans ce tems là il arriva au Port un Brigantin d'Arequipa, ſur lequel avec quelques autres qu'on avoit équipés, on mit beaucoup d'artillerie de celle que Gonzale Pizarre avoit tiré de Cuſco, & Bachicao s'y embarqua avec le Docteur Texada, François Maldonat, & ſoixante Arquebuſiers, qui furent tout ce qu'on put trouver qui vouluſſent bien faire ce voyage. Ils ſuivirent la côte, ſur l'avis qu'ils avoient eu que le Viceroi étoit au Port de Tumbez. Ils arriverent à ce Port un matin de fort bonne heure; & les gens du Viceroi ne les eurent pas plutôt apperçûs, qu'ils crierent aux armes, & ſe mirent en défenſe. Le Viceroi croyant que ce fût Gonzale Pizarre lui-même, qui vînt accompagné de beaucoup de Troupes, ſe retira fort à la hâte avec cent cinquante hommes, & prit la route de Quito. Néanmoins quelques-uns de ſes gens ne le voulurent pas ſuivre dans ſa fuite, & aimerent mieux ſe rendre à Bachicao, qui prit auſſi deux navires qu'il trouva dans ce Port. De-là il alla à Porto Viejo, & en d'autres endroits, où il raſſembla juſqu'à cent cinquante hommes qu'il fit embarquer ſur ſes vaiſſeaux Cependant le Viceroi marcha à grand'hâte & ſans s'arrêter juſqu'à Quito.

CHAPITRE XIII.

Bachicao arrive à Panama. Ce qu'il y fit.

BACHICAO s'étant emparé, comme on vient de le dire, de la flotte du Viceroi, suivit sa route pour se rendre au Port de Panama : il passa à Porto Viejo, où il fit quelques soldats qui voulurent bien le suivre. Entre les autres furent Barthelemy Perez & Jean Dalmos, Habitans de Porto Viejo. Tandis qu'il étoit occupé à prendre quelques rafraîchissemens dans l'Isle des Perles, à vingt lieues de Panama, les Habitans de cette Ville furent avertis de sa venue, & lui envoyerent deux Députés pour savoir ses intentions, & le prier de n'entrer point avec des gens de guerre dans l'étendue de leur Jurisdiction. Il répondit que s'il venoit accompagné par des soldats, ce n'étoit que pour être en état de se défendre du Viceroi, & qu'il n'avoit à leur égard aucun dessein de leur faire ni mal ni déplaisir; qu'il conduisoit le Docteur Texada, Auditeur de Sa Majesté, lequel par ordre & par commission de l'Au-

dience Royale, lui alloit rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé au Pérou; qu'au reſte s'il mettoit pied à terre, ce ſeroit ſeulement pour ſe pourvoir des choſes néceſſaires, & ſe rembarquer auſſi-tôt. Ainſi il les raſſura ſi bien, qu'ils ne s'oppoſerent plus à ſon entrée, & ne ſe mirent point du tout en état de l'empêcher. Comme il arrivoit au Port, deux navires qui y étoient mirent à la voile pour en ſortir; l'un fut pris par un des Brigantins qui le ramena au Port, avec le Maître & le Contre Maître du vaiſſeau pendus aux vergues, ce qui fâcha beaucoup ceux de Panama, qui purent aiſément juger par-là que les intentions ne répondoient pas aux paroles, mais comme ils jugerent qu'il étoit trop tard pour penſer à ſe mettre en défenſe, ils n'entreprirent point de le faire. Ils demeurerent donc ainſi avec beaucoup de crainte & d'inquiétude, ſoumis, eux & tout ce qu'ils poſſédoient à la diſcrétion de Bachicao qui n'étoit pas moins cruel que le Meſtre de Camp Carvajal, s'il ne l'étoit même plus, grand jureur & grand blaſphémateur, en qui parmi tant de vices on ne voyoit reluire aucune étincelle de vertu. Il entra donc dans la Ville, où le Capitaine Jean de Guſman qui y

étoit faiſant des ſoldats pour le Viceroi, n'oſa l'attendre, ſi bien que s'étant retiré, tous ſes ſoldats paſſerent au ſervice de Bachicao, qui ſe rendit auſſi maître de l'artillerie que Vaca de Caſtro avoit amenée dans le Vaiſſeau ſur lequel il s'étoit ſauvé. Cet homme emporté & brutal ſe voyant donc ainſi maître de la Ville de Panama, commença à y exercer une cruelle tyrannie, diſpoſant à ſa fantaiſie des biens & des facultés de tous les Habitans, violant impunément le droit & la juſtice, opprimant la liberté publique, & tenant tout le monde dans une telle contrainte, que perſonne n'oſoit faire que ce qu'il plaiſoit à ce Tyran. Il fit publiquement couper la tête de ſa propre autorité à deux de ſes Capitaines qui avoient fait deſſein de le tuer; il fit encore d'autres ſemblables actes de Juſtice, ſans autre formalité que de faire publier par un crieur public: *Le Capitaine Fernand Bachicao ordonne que telle choſe ſe faſſe*, uſurpant ainſi une autorité ſouveraine, & abſolue, ſans aucun égard aux loix ni aux formes de la Juſtice. Le Licencié Vaca de Caſtro qui étoit dans ce tems-là à Panama, n'apprit pas plutôt la venue de Bachicao, qu'il s'enfuit à Nombre de Dios, où il s'embarqua ſur la mer du

Nord avec Diegue Alvarez de Cueto, & Jerome Zurbano. Le Docteur Texada & François Maldonat ſe rendirent auſſi au même lieu, où ils s'embarquerent tous enſemble pour l'Eſpagne. Le Docteur Texada mourut en chemin dans le canal de Bahama. Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés en Eſpagne, François Maldonat & Diegue Alvarez de Cueto prirent la poſte pour l'Allemagne, où étoit alors le Roi afin de lui rendre compte chacun de ſon ambaſſade. Le Licencié Vaca de Caſtro demeura à la Tercere, l'une des Açores, d'où il ſe rendit à Liſbonne, puis de là à la Cour. Il diſoit qu'il n'avoit oſé venir par Séville, à cauſe du pouvoir & du crédit qu'y avoient les freres & les parens & amis du Capitane Jean Tello, à qui, comme nous l'avons dit, Caſtro avoit fait couper le cou dans le tems qu'il vainquit Dom Diegue d'Almagro le fils. Il ne fut pas plutôt arrivé à la Cour, qu'on le mit en arrêt dans ſa maiſon, par ordre des Seigneurs du Conſeil des Indes : on lui fit quelques accuſations, ſur quoi on lui intenta procès ; & pendant qu'on l'inſtruiſoit, & qu'on examinoit l'affaire, on le retint toujours priſonnier dans la Citadelle d'Arevalo pendant plus de cinq ans ; depuis on lui aſſigna une

maiſon à Simanca, où il devoit demeurer ſans en ſortir ; après quoi par le changement qui arriva à la Cour, on lui donna pour priſon la Ville de Valladolid avec ſon territoire, juſqu'à ce que l'affaire fût jugée définitivement.

CHAPITRE XIV.

Le Viceroi arrive à Quito ; il aſſemble ſon Armée & ſe met en marche, prenant la route de Saint-Michel.

LE Viceroi étant ſorti de Tumbez avec environ cent cinquante hommes dans le tems que Bachicao y arriva & lui prit ſa flotte, ſe rendit avec eux à Quito, où on le reçut de bonne volonté. Là il augmenta ſes Troupes juſqu'au nombre de deux cens hommes, avec leſquels il demeuroit en ce Pays-là fertile & abondant en vivres, dans la réſolution d'y attendre les Ordres de Sa Majeſté ſur ce qui ſe paſſoit au Pérou, après qu'elle en auroit été inſtruite par Diegue Alvarez de Cueto. Il tenoit cependant de bonnes gardes ſur les paſſages, & des eſpions ſur les chemins, afin de pouvoir être inſtruit des démarches, que feroit Gonzale

Pizarre à los Reyes éloigné de Quito de plus de trois cens lieues, comme on l'a déja remarqué ci-devant. Dans ce tems-là quatre ſoldats de Gonzale Pizarre pour quelque mécontentement qu'ils en reçurent, prirent ſecretement une barque dans laquelle ils s'enfuirent voguant le long de la côte à force de rames depuis le Port de los Reyes juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés dans un lieu où ils puſſent débarquer, pour ſe rendre commodément par terre à Quito. Quand ils y furent arrivés, ils rapporterent au Viceroi, » combien les Habitans de los » Reyes & des autres lieux étoient mé» contens de Gonzale Pizarre, pour les » grandes véxations qu'il leur faiſoit, » chaſſant les uns de leurs maiſons, & les » dépouillant de leurs biens, enſorte » qu'ils demeuroient à la charge des au» tres ; leur impoſant de plus à tous des » charges ſi peſantes qu'ils ne les pou» voient plus ſupporter, & en étoient ſi » las, que s'ils voyoient quelqu'un qui » vînt au nom & de la part de Sa Majeſté, » ils ſeroient ravis de ſe pouvoir joindre » à lui pour ſortir d'une ſi cruelle op» preſſion, & ſe délivrer de la violence » & de la tyrannie de cet uſurpateur. » Par ce diſcours & pluſieurs autres ſem-

blables que ces quatre ſoldats firent au Viceroi, ils lui firent naître l'envie & former la réſolution de ſortir de Quito, & de prendre la route de Saint Michel. Il avoit pour ſon Général un Habitant de Quito, nommé Diegue d'Occampo, lequel dès que le Viceroi arriva à Tumbez, étoit allé lui offrir ſes ſervices, & l'avoit en effet fort bien ſervi, & de ſa perſonne & de ſon bien dans tous ſes beſoins; enſorte qu'il avoit dépenſé pour cela des ſommes conſidérables. Le Licencié Alvarez accompagnoit auſſi toujours le Viceroi, ſi bien qu'avec lui ſeul il tenoit l'Audience, en vertu d'un ordre de Sa Majeſté qu'il avoit pardevers lui, lequel portoit que lorſque le Viceroi ſeroit arrivé à los Reyes il pourroit tenir l'Audience avec un ou deux des Auditeurs les premiers qui ſeroient arrivés en attendant les autres, & tout de même en cas que deux ou trois d'eux vinſſent à mourir. Pour cela il avoit fait graver un nouveau ſceau qu'il avoit commis à Jean de Léon, Juge de Police de la Ville de los Reyes, lequel par la nomination du Marquis de Camaraſa, Adelantado ou Préſident de Cazorla & Grand Chancelier des Indes, avoit été choiſi pour Chancelier de cette Au-

dience, & s'étant ſauvé d'auprès de Gonzale Pizarre, étoit venu trouver le Viceroi. Il expédioit donc toutes les proviſions qu'il jugeoit néceſſaires, ſous le nom de Dom Carlos, & les ſcelloit du ſceau Royal, ſignées de lui & du Licencié Alvarez. De cette maniere il y avoit deux Audiences au Pérou ; l'une en la Ville de los Reyes, & l'autre avec le Viceroi : ſi bien qu'il arrivoit ſouvent qu'on voyoit ſur une même affaire deux Arrêts oppoſés & contraires l'un à l'autre. Quand le Viceroi voulut partir de Quito, il envoya Diegue Alvarez de Cueto ſon beau-frere en Eſpagne pour informer Sa Majeſté de tout ce qui s'étoit paſſé, & lui demander du ſecours pour être en état de rétablir ſon autorité au Pérou, & de faire avantageuſement la Guerre à Gonzale Pizarre. Cueto paſſa en Eſpagne ſur la même flotte ſur laquelle étoient Vaca de Caſtro & Texada, comme on l'a déja dit. Le Viceroi ſe rendit donc à Saint-Michel, qui eſt à cent cinquante lieues de Quito, réſolu d'y demeurer juſqu'à ce qu'on eût reçu des ordres de la part de Sa Majeſté. Il y demeura tenant toujours ſon armée ſur pied pour conſerver ſon honneur & ſa réputation en qualité de Viceroi du Pérou, & pour

être dans un lieu qui lui paroiſſoit commodément ſitué pour y pouvoir aiſément recevoir les Troupes qui pourroient venir d'Eſpagne, & de divers endroits des Indes. En effet il faut néceſſairement paſſer par ce lieu-là quand on va par terre, ſurtout quand on mene des chevaux ou d'autres bêtes. Il eſpéroit donc que par ce moyen ſon armée ſe groſſiroit, & qu'il deviendroit de jour en jour plus fort, & mieux en état de faire la guerre. Les Habitans de Saint-Michel reçurent le Viceroi le mieux qu'il leur fut poſſible, & lui fournirent, ſelon leur pouvoir, les choſes dont il avoit beſoin. Il étoit donc dans ce lieu-là occupé à aſſembler des hommes, des chevaux & des armes; ſi bien qu'en peu de tems il eut juſqu'à cinq cens hommes paſſablement équipés; quelques-uns pourtant manquoient d'armes défenſives & tâchoient de ſe pourvoir de leur mieux de quelques corſelets de fer, ou de cuir bien ſec & bien dur.



CHAPITRE XV.

Gonzale Pizarre envoie quelques Capitaines pour assembler des troupes, afin d'observer le Viceroi, & être en état de s'opposer à ses desseins.

LORSQUE Gonzale Pizarre envoya le Capitaine Bachicao avec les Brigantins pour prendre la flotte du Viceroi, il dépêcha aussi en même temps deux de ses Capitaines, l'un nommé Gonzale Diaz de Pinera, & l'autre Jerôme de Villegas, pour aller rassembler tous les gens de guerre qu'ils trouveroient dans les Villes de Truxillo & de Saint-Michel, & se mettre en état de faire tête au Viceroi, & s'opposer à ses desseins. Ces deux Capitaines avec environ quatre-vingts hommes qu'ils purent rassembler, demeurerent à Saint-Michel jusqu'à ce qu'ils apprirent la venue du Viceroi ; mais ne se trouvant pas assez forts ils n'oserent l'y attendre : ils s'avancerent donc dans le Pays du côté de Truxillo, & se posterent dans une Province qu'on appelle Collique, qui est à quarante lieues de Saint-Michel. De-là ils firent savoir à Gonzale

Gonzale Pizarre la venue du Viceroi, & comment ses Troupes grossissoient tous les jours; ensorte qu'il étoit à propos de penser sérieusement à y apporter le remede convenable, parceque le péril alloit toujours en croissant, & qu'ainsi il étoit tems d'y pourvoir. Ces deux Capitaines apprirent aussi alors, que le Viceroi avoit envoyé un des siens, nommé Jean de Pereira, dans la Province des Chachapoyas, pour assembler tout ce qu'il pourroit de gens de ces côtés-là, où il n'y a pas beaucoup d'établissemens d'Espagnols. Ils crurent aisément que Pereira & ceux qui le suivoient, ne penseroient point à eux : ainsi ils résolurent de leur couper chemin; & une nuit ayant surpris leurs sentinelles, ils les attaquerent à l'improviste, les surprirent dormant avec beaucoup de sécurité, & ainsi les désirent, & s'en rendirent les maîtres sans peine. Ils firent couper la tête à Pereira, & à deux des principaux de ceux qui l'accompagnoient, & forcerent les autres qui étoient au nombre d'environ soixante Cavaliers, de s'engager au service de Gonzale Pizarre, en les menaçant de la mort s'ils refusoient de le faire, puis ils retournerent à leur poste. Le Viceroi eut beaucoup de cha-

grin de cette aventure, & résolut de chercher quelque occasion d'avoir sa revanche : pour cela il sortit fort secretement de S. Michel avec cent cinquante Cavaliers, & s'avança du côté où étoient ces deux Capitaines Gonzale Diaz & Villegas ; il les surprit comme ils avoient surpris les siens, les ayant trouvés faisant moins bonne garde qu'ils n'auroient dû faire, sur tout après l'avantage qu'ils venoient de remporter sur des ennemis qu'ils avoient facilement vaincus par leur trop grande sécurité. Le Viceroi arriva donc une nuit à Collique, & les attaqua brusquement sans leur donner le tems de se mettre en ordre pour faire quelque résistance : ainsi chacun s'enfuit & se sauva le mieux qu'il put : si bien que Gonzale Diaz presque seul se retira dans une Province où il n'y avoit que des Indiens ennemis qui l'attaquerent & le tuerent. Fernand d'Alvarado s'enfuit aussi, & Jerôme de Villegas fit la meme chose, & ayant depuis rassemblé quelques gens, il se mit plus avant en terre du côté de Truxillo. Après cette action le Viceroi retourna à Saint Michel.

CHAPITRE XVI.

Gonzale Pizarre avec son armée marche contre le Viceroi Blasco Nugnez Vela. Ce qu'il fait en chemin. Le Viceroi apprend sa venue, & sort de Saint Michel pour se retirer avec ses gens. Pizarre le suit plus de cent lieues, & dans cette poursuite lui prend plus de trois cens hommes.

GONZALE PIZARRE voyant que son ennemi se fortifioit de jour en jour, & grossissoit le nombre de ses Troupes, mais sur-tout ayant appris la défaite de ses Capitaines par le Viceroi, il résolut de marcher contre lui avec toute la diligence possible, pour empêcher qu'il ne se fortifiât davantage, l'attaquer & le défaire, s'il le pouvoit joindre. Il savoit très-bien qu'il ne se passoit presque pas de jour qu'il n'arrivât au Viceroi des soldats, des chevaux & des armes qui venoient d'Espagne & de divers endroits des Indes, & qui étoient presque nécessairement obligés de débarquer au port de Tumbez, comme on l'a déja dit. Il craignoit aussi qu'il n'arrivât bien-tôt quelque dépêche de la part de sa Majes-

té en faveur du Viceroi, ce qui ne manqueroit pas ſans doute de produire un méchant effet pour lui, & de faire perdre courage, ou faire changer de ſentimens & de parti à bien des gens. Ces conſidérations le firent donc réſoudre à aſſembler ſes Troupes, & marcher en perſonne contre l'ennemi avec deſſein de le combattre s'il le pouvoit joindre, & l'obliger d'en venir à une bataille qui pût décider du ſort des uns & des autres. Il donna donc ſes ordres à tous les Officiers, fit faire revûe & payer une montre aux Troupes, & commença à envoyer devant à Truxillo les chevaux & le bagage, demeurant ſeulement lui & les principaux de ſon armée, pour les ſuivre bien-tôt après ſans embarras. Dans ce tems-là il arriva un Brigantin d'Arequipa qui apportoit plus de cent mille écus pour Gonzale Pizarre : il arriva auſſi un autre vaiſſeau venant de Terre-Ferme, qui appartenoit à Gonzale Martel de la Puente, & lequel ſa femme lui envoyoit afin qu'il s'en retournât chez lui. Cela étant venu ſi à propos, rendit Gonzale Pizarre & ſes gens ſi fiers & ſi orgueilleux, qu'ils ſe croyoient au-deſſus de tout, & à-peu-près en état de braver la puiſſance de Dieu même : car s'ils n'oſoient pas ou

vertement prononcer un tel blaſphême ; il s'en falloit peu qu'ils ne le penſaſſent. Ils mirent ſur les Navires une grande quantité d'arquebuſes, de piques & de munitions & équipages de guerre ; puis plus de cent cinquante hommes des principaux s'y embarquerent, emmenant avec eux pour donner plus de crédit à leurs affaires & les autoriſer mieux, l'Auditeur Cepeda, & Jean de Caceres Tréſorier de Sa Majeſté. Par le départ de Cepeda, Gonzale Pizarre trouvoit moyen de rompre l'Audience, parcequ'il ne demeuroit plus dans la Ville de los Reyes que le ſeul Licencié Zarate qu'il comptoit pour peu de choſe, parcequ'il étoit malade. De plus, Blas de Soto ſon frere avoit épouſé une fille de Zarate ; il eſt vrai que ce mariage s'étoit fait contre le ſentiment & la volonté du pere, mais c'étoit toujours un lien. Nonobſtant donc cette alliance & les raiſons qu'il y avoit de s'aſſurer de cet Auditeur, Pizarre pour plus grande ſureté, & par le conſeil de quelques-uns de ſes Capitaines, emporta le Sceau Royal. Il s'embarqua pour aller par mer, laiſſant pour ſon Lieutenant dans la Ville de los Reyes le Capitaine Lorenço d'Aldana, avec quatre-vingt ſoldats de garniſon qui

parurent ſuffiſans pour garder la Ville, y conſerver la tranquillité, & empêcher qu'il ne ſe fît aucun mouvement contre ſon ſervice ; d'autant plutôt que la plûpart des habitans de cette Ville l'accompagnoient dans ſon expédition. Il s'embarqua dans le mois de Mars de l'an mil cinq cent quarante-cinq, & alla par mer juſqu'au Port de Santa, qui eſt à quinze lieues de Truxillo ; il y débarqua, & ſe trouva le jour des Rameaux à Truxillo. Il y attendit quelque tems que toutes ſes troupes l'y vinſſent joindre : il avoit envoyé pour cela ſes ordres de divers côtés : mais voyant qu'elles tardoient, il fit ſortir ſon Armée de la Ville, & s'en alla dans la Province de Collique, où il demeura quelques jours, juſqu'à ce que ceux qu'il attendoit fuſſent arrivés. Ayant fait la revûe de ſes troupes, il trouva qu'il avoit plus de ſix cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Le Viceroi en avoit bien à-peu-près autant, ainſi il n'y avoit pas grand avantage ni de part ni d'autre pour le nombre : mais Pizarre en avoit un grand, en ce que ſes gens étoient beaucoup mieux armés & mieux fournis de tout ce qui leur étoit néceſſaire, que ceux de ſon ennemi ; & ſur-tout en ce que c'étoient

tous de vieux ſoldats fort aguerris qui s'étoient trouvés en pluſieurs occaſions périlleuſes, & en pluſieurs combats, qui de plus connoiſſoient fort bien le Pays & tous les paſſages difficiles. Ceux du Vice-roi au contraire étoient la plûpart des nouveaux venus d'Eſpagne, gens peu accoutumés à la guerre, mal armés, & ayant de méchante poudre. Gonzale Pizare prit grand ſoin de faire des proviſions de vivres, & de toutes les choſes néceſſaires pour ſon armée : ſur-tout parce-qu'il avoit à paſſer par un pays déſert depuis la Province de Motupe, juſqu'à la Ville de Saint Michel, qui eſt un chemin de vingt-deux lieues où on ne trouve aucunes habitations, point d'eau ni aucuns rafraîchiſſemens, mais par tout des ſables brûlans, & une extrême chaleur. Comme on ne pouvoit donc faire ce chemin ſans beaucoup de peine, d'incommodité & de péril, il prit toutes les précautions qu'il jugea néceſſaires, & eut grand ſoin de faire les proviſions convenables d'eau & de toutes les autres choſes dont on pourroit avoir beſoin. Il donna auſſi ordre à tous les Indiens des environs, d'apporter une grande quantité de cruches & de vaiſſeaux propres à porter de l'eau. Les Soldats laiſſerent là tout

le bagage & les vêtemens qui ne leur étoient pas nécessaires, afin que les Indiens les leur portassent ; sur tout on eut grand soin qu'ils prissent une quantité suffisante d'eau, tant pour les chevaux & les bêtes, que pour les personnes. Ainsi ils chargeoient les Indiens pour se décharger eux-mêmes, & avoir de quoi boire, & se rafraîchir par le chemin. Quand tout fut en état, & qu'ils furent prêts à partir, Gonzale Pizarre envoya devant vingt-cinq Cavaliers par la route ordinaire qu'on avoit accoutumé de suivre dans ce désert, afin que les espions du Viceroi les voyant, lui rapportassent, & lui fissent aisément croire qu'il venoit par-là : cependant il fit prendre une autre route à son Armée par le même désert, & ils marcherent le plus diligemment qu'il leur fut possible, portant sur leurs chevaux les vivres qui leur étoient nécessaires. Le Viceroi n'apprit la venue de cette Armée, que lorsqu'elle fut fort près de lui. Aussi-tôt il fit sonner l'allarme, disant qu'il alloit à la rencontre des ennemis pour les combattre ; mais dès que ses Troupes furent assemblées & hors de la Ville, il prit une route toute opposée du côté de la montagne de Caxas ; marchant avec toute

la

la diligence possible. Environ quatre heures après Gonzale Pizarre apprit sa retraite. si bien que sans s'arrêter dans la Ville de S. Michel, ni prendre d'autres provisions que celles qu'il avoit déjà, il prit seulement des guides pour le conduire par le chemin que le Viceroi suivoit dans sa fuite. Ils firent cette nuit-là huit lieues, & prirent en chemin quelques-uns de ceux qui avoient demeuré derriere. Après cela ils continuerent à poursuivre les ennemis, en prirent plusieurs, & tout le bagage de leur Armée. Pizarre faisoit pendre quelques-uns des prisonniers, selon qu'il le jugeoit à propos, & ceux que bon lui sembloit, & continuoit cependant à marcher avec beaucoup de diligence par des lieux terribles & difficiles, où on ne trouvoit point de vivres, & prenant pourtant toujours quelques-uns des ennemis. Il envoyoit aussi, par le moyen des Indiens, des lettres aux principaux de l'Armée du Viceroi, les sollicitant de le tuer, & leur promettant non seulement de leur pardonner tout le passé, mais encore de leur donner de grandes recompenses. De cette maniere ils firent fort promptement plus de cinquante lieues; si bien que les chevaux étoient si fatigués, qu'ils ne pouvoient plus porter leurs charges, & les

hommes de leur côté ne pouvoient plus les ſuivre, tant par leur extrême laſſitude, que par le manquement de vivres. Ils arriverent enfin à Ayabaca, où ils ſe repoſerent & ſe rafraîchirent, ceſſant de pourſuivre le Viceroi avec tant de précipitation, non ſeulement pour ſe délaſſer, mais auſſi parcequ'ils voyoient bien qu'ils ne le pourroient joindre, tant il avoit fait grande diligence, & étoit loin devant eux. De plus Gonzale Pizarre avoit eu quelques avis de la part de quelques-uns des principaux de ceux qui accompagnoient le Viceroi, qui lui promettoient de le tuer, ou de lui mener priſonnier. Cela fut cauſe que dans la ſuite le Viceroi fit mourir pluſieurs Gentilshommes & Officiers de ſon Armée. Cependant Pizarre ayant pris à Ayabaca les proviſions dont-il avoit le plus de beſoin, continua ſa marche & ſa pourſuite en bon ordre : il eſt vrai que quelques-uns de ſes gens ceſſerent de le ſuivre, les uns par laſſitude, les autres par mécontentement. Nous les laiſſerons pour quelque tems ainſi, le Viceroi ſe retirant à grande hâte vers Quito, & Gonzale Pizarre le pourſuivant, pour reciter ce qui ſe paſſoit pendant ce tems-là en d'autres lieux.

CHAPITRE XVII.

Il y a quelques murmures & quelques troubles dans la Ville de los Reyes. Lorenço d'Aldana, Lieutenant dans cette Ville, les appaise le mieux qu'il peut, sans se déclarer entierement pour sa Majesté : cependant les Partisans de Pizarre le tiennent pour suspect.

GONZALE Pizarre ne voulut mener avec lui presqu'aucun de ces Soldats du Viceroi qu'il avoit pris en le poursuivant, tant à cause qu'il ne se fioit gueres en eux, que parcequ'il trouvoit déja n'avoir que trop de monde, vû le petit nombre des ennemis. Il y avoit encore une autre raison plus considérable : c'est que dans cette poursuite ils manquoient de vivres, & n'en trouvoient presque point sur la route, parceque le Viceroi enlevoit autant qu'il lui étoit possible, toutes les provisions des lieux par où il passoit. Pizarre envoyoit donc ceux qu'il prenoit en divers endroits du Païs à Truxillo, à los Reyes, & en d'autres lieux où ils vouloient aller. Cependant il en fit pendre quelques-uns des principaux dont il

croyoit avoir le plus de ſujet de ſe plaindre. Ces Soldats donc du Viceroi ainſi épars en divers endroits, commencerent à tenir pluſieurs diſcours en ſa faveur, & contre la tyrannie de Gonzale Pizarre: il ſe trouvoit aſſez de gens qui les écoutoient favorablement, tant parceque ce qu'ils diſoient leur paroiſſoit juſte & raiſonnable, qu'à cauſe que la plûpart des Eſpagnols qui ſont au Pérou, ſont autant ou plus amis des nouveautés, qu'on le ſauroit être en aucun lieu du monde; mais ſur-tout les Soldats & tous les gens oiſifs & ſans occupation. A l'égard des bons Bourgeois, & des principaux Habitans des Villes, ils ſouhaitent preſque toujours la paix, comme une choſe qui leur eſt avantageuſe & neceſſaire pour leur repos, & pour la conſervation de leurs biens; parceque pendant la guerre ils ſont tourmentés & rançonnés en diverſes manieres, & ſont ſouvent plus expoſés que les Soldats qui vont aux coups, le moindre prétexe ſuffiſant à ceux qui gouvernent, pour les faire mourir, afin d'avoir leur bien, & en gratifier les partiſans de leur tyrannie, & de leurs injuſtices. Tous ces diſcours & toutes ces menées dont on vient de parler, ne ſe purent faire ſi ſecretement, que la choſe ne vînt

à la connoiſſance des Lieutenans de Gonzale Pizarre, qui chacun dans l'étendue de ſa Juriſdiction, en firent le châtiment & la punition, ſelon qu'ils le jugerent à propos, & ſelon la diſpoſition où ils étoient à l'égard de tout ce qui ſe paſſoit. Dans la Ville de los Reyes, où la plûpart de ceux dont nous parlons s'étoient rendus, le prévôt du lieu, nommé Pierre Martin de Cecilia, grand partiſan de Gonzale Pizarre, en fit pendre pluſieurs. A l'égard de Lorenço d'Aldana, Lieutenant du Gouverneur dans la même Ville, il fut toujours fort retenu, & ſe ménagea extrêmement, ne voulant rien faire qui pût dans la ſuite lui attirer des reproches de part ou d'autre; il empêchoit autant qu'il lui étoit poſſible, qu'on ne fît mourir perſonne, & même qu'on ne fît ni de tort ni d'outrage à perſonne. Ce fut la conduite qu'il garda pendant tout le tems qu'il fut là; car bien qu'il y tînt la place de Gonzale Pizarre, il ne voulut jamais rien faire de conſiderable en ſa faveur; c'eſt pourquoi les partiſans de Pizarre le regardoient comme un homme gagné, d'autant plutôt qu'il recevoit bien tous ceux qui étoient affectionnés au Viceroi. Cela faiſoit que de tous les endroits du Pays, ils ſe rendoient dans ces lieux où Aldana comman-

doit, parcequ'ils s'y croyoient plus en sûreté qu'ailleurs. Les partisans de Gonzale Pizarre en faisoient de grandes plaintes, & particulierement un Juge de Police de la Ville, nommé Christoval de Burgos, qui en parloit si hautement, que Lorenço d'Aldana se crut obligé de lui en faire des reproches en public, de le maltraiter de paroles, & même de le faire mettre en prison pour quelque tems. On ne manquoit pas d'écrire à Gonzale Pizarre tous les soupçons qu'on avoit contre Aldana, & on lui persuadoit aisément qu'ils étoient bien fondés; mais quoiqu'il les crût veritables, il ne témoigna jamais aucune défiance de lui, parcequ'étant si éloignés, comme ils l'étoient, il ne jugea pas qu'il pût entreprendre sans péril de lui ôter son emploi; d'autant plutôt qu'Aldana étoit accompagné de plusieurs gens de guerre, & qu'il étoit fort aimé par les principaux Habitans de la Ville. Voyons maintenant ce qui se passoit alors dans la Province des Charcas.



CHAPITRE XVIII.

Diegue Centeno & quelques autres Habitans du Pays des Charchas tuent le Lieutenant de Gonzale Pizarre en ce Pays-là, & se déclarent en faveur de Sa Majesté.

NOUS avons déja dit ci-devant comment plusieurs Habitans de la Ville de Plata ayant reçu les ordres du Viceroi, s'étoient mis en chemin pour lui aller offrir leurs services; mais qu'ayant appris sa prison sur la route, ils retournerent dans leurs maisons. Gonzale Pizarre en conserva toujours beaucoup de ressentiment, & envoya pour son Lieutenant dans cette Ville un des plus cruels ministres de sa tyrannie, nommé François d'Almendras, homme rude, brutal, & sans conscience: il lui recommanda sur toutes choses de se défier de ceux qui s'étoient mis en devoir d'aller servir le Viceroi, & de leur faire même connoître dans toutes les occasions qui s'en présenteroient, les sujets de plainte qu'il avoit contr'eux: Almendras, suivant ses instructions, avoit ôté aux principaux leurs Indiens, & leur faisoit payer de

gros impôts pour fournir aux frais de la guerre ; & outre cela, pour mieux exécuter ses ordres là-dessus, il les maltraitoit dans toutes les occasions qui s'en présentoient, & même pour des sujets très-legers ; en voici un exemple. Un des principaux, nommé Dom Gomez de Luna, avoit dit dans sa maison, qu'il n'étoit pas possible qu'à quelque heure le Roi ne fût le maître & ne regnât en ce Païs-là. Almendras le fait prendre pour cela seul, & le fait mettre dans la prison publique : là-dessus les Magistrats de la Ville l'allerent supplier de remettre en liberté Dom Gomez, ou tout au moins de le mettre dans une prison plus honnête & plus conforme à sa qualité. Comme il ne leur donnoit là-dessus aucune réponse satisfaisante, un d'eux lui dit hautement, que s'il ne vouloit pas remettre Gomez en liberté, ils l'y mettroient malgré lui. Le Lieutenant dissimula sur l'heure : mais la nuit suivante vers la minuit, il alla à la prison, fit lier Dom Gomez, & l'ayant fait conduire dans la place publique, lui fit couper la tête. Tous les Habitans de la Ville furent fort émûs de cette cruauté ; il leur sembloit qu'il y alloit de leur interêt, & que cet outrage les regardoit tous ; mais sur-tout un nommé Diegue Centeno, qui étoit de Ville-

Rodrigue, en fut vivement touché, parcequ'il étoit fort des amis de Dom Gomez. Centeno dans le commencement avoit suivi Gonzale Pizarre, & l'avoit accompagné depuis Cusco jusqu'à los Reyes, comme un des principaux de son parti, en qualité de Procureur & de Député de la Province des Charchas. Ensuite connoissant la mauvaise intention de Pizarre, & voyant bien que ses desseins ne se bornoient pas à ce qu'il en avoit publié dans le commencement, Centeno lui demanda congé, & retourna dans sa maison. Il y étoit donc dans le tems de la mort de Dom Gomez, qu'il résolut de venger le mieux qu'il lui seroit possible, tant parcequ'il étoit fort de ses amis, qu'à cause du peu de sûreté qu'il voyoit pour la vie de tous, sous la domination d'un homme si violent, si emporté & si cruel qu'étoit ce François d'Almendras, qui n'avoit ni piété ni conscience. Centeno forma donc le dessein de se défaire de ce méchant homme, & de remettre ce Pays sous l'obéissance de Sa Majesté : il communiqua sa pensée aux principaux Habitans du lieu, & particulierement à Lope de Mendoze, Alfonse Perez d'Esquivel, Alfonse de Camargo, Fernand Nugnez de Segura, Lope de Mendieta, Jean Ortis de Zarate son frere,

& à quelques autres qu'il crut bien intentionnés. Il les trouva tous dans les dispositions qu'il souhaitoit, si bien qu'ils prirent ensemble la résolution d'exécuter ce qu'il leur avoit proposé, & ils choisirent pour cela un Dimanche matin, qu'ils allerent, selon leur coutume, trouver le Lieutenant à sa maison, pour l'accompagner à l'Eglise. Quand ils se virent tous ensemble, bien que François d'Almendras eût beaucoup de gardes; Diegue Centeno s'approcha de lui, comme s'il eût voulu lui parler de quelque affaire, & lui ayant donné quelques coups de poignard, ils le prirent & le traînerent à la place, où ils lui firent publiquement couper la tête, comme à un traître; puis ils se déclarerent hautement pour Sa Majesté, sans avoir aucune peine à appaiser le peuple, parceque François d'Almendras étoit fort haï. Ainsi tous les Habitans se déclarerent en faveur de Sa Majesté, & se mirent en état de soutenir le parti qu'ils avoient pris, & de s'employer de tout leur pouvoir au rétablissement de l'autorité Royale dans le Pays. C'est ainsi qu'ils parloient de leur entreprise, & qu'ils justifioient leurs desseins. Ils choisirent donc Diegue Centeno pous les commander en Chef, & lui de son côté nomma des Capitaines de Cava-

lerie & d'Infanterie, & commença à lever des Troupes qu'il payoit de ses propres deniers, car il étoit alors un des plus riches de tout le Pays; les autres Habitans lui aidoient aussi & contribuoient de leur côté à la dépense, Diegue Centeno étoit de très-bonne famille, il descendoit du fameux Hernan Centeno si renommé en Castille; il pouvoit avoir alors trente-cinq ans ou environ, homme fort agréable & fort liberal, qui avoit beaucoup de merite, & étoit fort brave de sa personne. Il possedoit dans ce tems-là plus de trente mille écus de rente: mais environ deux ans après, lorsqu'on eut découvert les mines de Potosi, il devint, par le moyen de ses Indiens, riche de plus de cent mille écus de rente, parcequ'il se trouva fort voisin de ces mines. Après qu'il eut assemblé des Troupes, il s'appliqua soigneusement à les bien pourvoir d'armes, & de toutes les choses necessaires: il mit des gardes sur les passages, afin qu'on ne sût pas ce qui s'étoit passé, jusqu'à ce que ses affaires fussent en bon ordre, & tout son monde en état; il envoya aussi un de ses Capitaines, nommé Lope de Mendoze, aux mines de Porco & d'Arequipa, pour rassembler les gens qui y étoient, & prendre, s'il pouvoit, Pierre de Puentes, qui étoit là

en qualité de Lieutenant de Gonzale Pizarre : mais Puentes n'eut pas plutôt appris par les Indiens ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas, qu'il s'enfuit, laissant la Ville à l'abandon ; si bien que Mendose y entra sans aucune opposition, & sans y trouver la moindre difficulté : il en tira tout ce qu'il put d'hommes, de chevaux & d'armes, comme aussi tout l'argent qu'il y trouva, après quoi il retourna joindre Diegue Centeno en la Ville de Plata, pour prendre des mesures sur ce qu'ils auroient à faire.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno acheve d'assembler ses Troupes. Le discours qu'il leur fit.

QUAND Lope de Mendoze fut de retour, ils se trouverent dans la Ville de Plata jusqu'à deux cens cinquante hommes bien équipés. Diegue Centeno leur expliqua ses intentions, & leur representa ce qui s'étoit passé dans l'entreprise de Gonzale Pizarre. » Vous savez, leur dit-» il, que Pizarre sortit de Cusco sous pré-» texte d'aller seulement faire de très-hum-» bles remontrances sur le sujet des Regle-

» mens que Sa Majesté envoyoit. Vous n'i-
» gnorez pas qu'il fit mourir par le chemin
» le Capitaine Gaspard de Roias, Philip-
» pe Gutierrez & Arias Maldonat, &
» qu'auparavant il avoit traité avec les Au-
» diteurs & quelques-uns des Habitans de
» los Reyes, pour faire prendre le Viceroi;
» ce qui avoit été exécuté, puisqu'on l'avoit
» pris effectivement & embarqué. Ensuite
» quand Pizarre fut arrivé aux portes de
» la Ville, avant que d'y avoir été reçu,
» il y fit entrer son Mestre de Camp, qui
» en presence des Auditeurs, fit arrêter
» & mettre prisonniers jusqu'à vingt-
» cinq des plus considérables & des plus
» riches du Pays, seulement parcequ'ils
» s'étoient rendus auprès du Viceroi; &
» fit pendre, sans aucune forme de procès,
» Pierre de Barco, Machin de Florence,
» & Jean de Sayavedra. Après cela Pi-
» zarre rompit l'Audience, envoyant les
» Auditeurs l'un d'un côté, l'autre de l'au-
» tre, les ayant contraints auparavant par
» force & par violence, de lui envoyer
» des provisions de Gouverneur. Vous
» savez encore combien il a fait mourir
» de gens, outre ceux que l'on vient de
» nommer, sur de simples soupçons qu'ils
» étoient bien intentionnés pour le Vice-
» roi, & disposés à prendre son parti. Que

» non content de cela il a pris tout l'or &
» l'argent qui étoit dans les Caiſſes de Sa
» Majeſté, impoſé des tributs exceſſifs ſur
» le Royaume, juſqu'à la ſomme de cent
» cinquante mille ducats qu'il exigeoit ri-
» goureuſement des Bourgeois & des Ha-
» bitans, par des taxes qu'il regloit à ſa
» fantaiſie. Qu'après cela ajoutant toujours
» crime ſur crime, il avoit une ſeconde
» fois levé des Troupes contre le ſervice
» de Sa Majeſté dans la Ville de los Reyes,
» marché contre le Viceroi, & ſoulevé &
» mis en trouble le Royaume en divers en-
» droits; qu'il avoit même ſouffert qu'on
» tînt publiquement des diſcours contrai-
» res au reſpect & à l'obéiſſance qu'on de-
» voit à Sa Majeſté. » Après cela pour les
toucher auſſi par des interêts particuliers,
Centeno leur repréſenta « combien de dé-
» partemens ou repartitions d'Indiens, Pi-
» zarre avoit ôtés à pluſieurs à qui ils ap-
» partenoient légitimement, pour ſe les
» appliquer à lui-même. Il leur repréſenta
encore pluſieurs autres choſes qui ſeroient
un peu longues à rapporter, n'oubliant pas
de leur mettre devant les yeux « l'obli-
» gation où ils étoient, comme bons &
» fideles ſujets, de faire tout ce qui dé-
» pendroit d'eux pour le ſervice de leur
» Souverain, & pour ne s'attirer pas le

» juſte reproche d'être des ſujets infidé-
» les, traîtres & rebelles à leur Roi. » Par toutes ces raiſons, & pluſieurs autres qu'il leur repréſenta, il les diſpoſa ſi bien à faire ce qu'il ſouhaitoit, & obéir à ſes ordres en tout ce qu'il leur commanderoit, & aller par tout où il lui plairoit; qu'ils s'offrirent tous de le faire de tout leur cœur. Après cela Diegne Centeno envoya un Capitaine avec une partie des Troupes pour demeurer à Chicuito, qui appartient en particulier au Roi, & eſt ſitué entre Orcaza & les Charcas: il donna ordre à cet Officier de garder les paſſages de ce côté-là, juſqu'à ce que tout fût prêt & en état pour l'exécution de leur principal deſſein. Voyons maintenant ce qui ſe paſſoit en même-tems à Cuſco, où quelques jours auparavant on avoit appris ce qui étoit arivé à Plata.



CHAPITRE XX.

Le Capitaine Alfonse de Toro, Lieutenant de Gonzale Pizarre à Cusco, assemble tout ce qu'il peut de Troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Le discours qu'il leur fit.

NONOBSTANT toutes les précautions que put prendre Diegue Centeno, & les gardes qu'il mit sur les passages, on ne put empêcher, sur tout après le voyage de Lope de Mendoze à Arequipa, que par le moyen des Indiens & des Espagnols même, le bruit de ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas, ne se répandît en divers endroits, & qu'on ne sût même le nombre des Troupes, des arquebuses & des chevaux qu'avoit Centeno, & presque toutes les autres particularités qu'on auroit pû souhaiter de savoir. Le Capitaine Alfonse de Toro en fut donc informé. Quand il apprit la chose, il étoit hors de Cusco, avec environ cent hommes, & même il en étoit éloigné de cent lieues pour garder un passage, parcequ'il croyoit sur quelques lettres qu'il avoit reçues de Gonzale Pizarre, que le Viceroi étoit mon-

té sur la montagne, & avoit pris sa route de ce côté-là. Sur les premieres nouvelles qu'il apprit de ce qui s'étoit passé à Plata, il retourna promptement à Cusco, où il commença à lever des Troupes; & ayant fait assembler les Habitans & les Magistrats de la Ville, il leur dit ce qu'il avoit appris des Charcas, & comment le Capitaine Diegue Centeno s'y étoit soulevé, ajoutant que comme il y avoit à Cusco des hommes & des chevaux suffisamment pour marcher contre lui, il étoit résolu de le faire, parceque la chose lui paroissoit juste. Là dessus il leur représenta les raisons qu'il avoit, & sur quoi il se fondoit principalement, leur disant: « Que Diegue Centeno s'étoit » soulevé sans aucune cause legitime, de » sa propre autorité, & pour ses interêts » particuliers, sous prétexte du service » de Sa Majesté. Que Gonzale Pizarre » étoit Gouverneur de ce Royaume, & » devoit être tenu & consideré par eux » comme tel, qui les maintenoit en paix » & en repos, en attendant que Sa Ma- » jesté envoyât là-dessus ses ordres, à » quoi on étoit résolu d'obéir; qu'ainsi » le soulevement de Centeno étant cri- » minel, & son entreprise injuste, on » étoit très-bien fondé à lui résister, & à

» le châtier comme il le meritoit. Qu'il
» les prioit de se souvenir comment Gon-
» zale Pizarre s'étoit engagé pour l'inte-
» rêt du bien public, à demander la ré-
» vocation des Ordonnances : qu'il avoit
» exposé en cela ses biens & sa personne
» pour leurs interêts communs, puisque
» c'étoit une verité connue & indubita-
» ble, que si les Reglemens étoient mis
» en exécution, ils seroient tous entiere-
» ment dépouillés de leurs biens. Mais
» qu'outre leur bien & leur avantage que
» Pizarre avoit procuré en cela, dont ils
» devoient lui savoir gré, & lui en te-
» nir compte, il étoit clair qu'il n'avoit
» rien fait contre les ordres de Sa Ma-
» jesté, & ne s'étoit en aucune maniere
» déclaré contr'elle, puisqu'allant pour
» faire des remontrances, & présenter
» Requête sur le sujet des Reglemens,
» il avoit trouvé en arrivant à los Reyes,
» que les Auditeurs avoient déja fait
» prendre le Viceroi, & l'avoient en-
» voyé hors du Royaume, dont Gonzale
» Pizarre avoit été déclaré Gouverneur.
» Qu'au reste s'il avoit marché contre le
» Viceroi, il ne l'avoit fait qu'à la ré-
» quisition, & par les ordres même de
» l'Audience Royale, & que pour preuve
» de cela, le Licentié Cepeda, Audi-

» teur de Sa Majesté, & même Doyen de
» l'Audience, l'avoit accompagné dans
» cette derniere expédition. Il ajoutoit
» encore qu'il n'y avoit personne qui fût
» Juge compétent pour décider, si les
» Auditeurs avoient pû donner le Gou-
» vernement ou non, & que c'étoit-là
» une chose sur laquelle il falloit neces-
» sairement attendre la résolution & les
» ordres de Sa Majesté; d'autant plutôt
» que jusques-là on n'avoit rien vû qui
» fût contraire au droit & aux prétentions
» de Gonzale Pizarre. » Après ce discours & plusieurs autres choses de même nature qu'il leur dit, & qui seroient trop longues à rapporter, tous lui offrirent leurs biens & leurs personnes, disant, qu'ils reconnoissoient la justice de ce qu'il leur avoit représenté. A la vérité ils le faisoient plus par crainte que de bonne & franche volonté, parcequ'ils redoutoient extrêmement Alfonse de Toro qui avoit brusquement fait pendre quelques personnes, & s'étoit rendu redoutable à tout le monde, étant connu de tous pour un homme rude & févere, ou pour mieux dire, brutal & emporté; ce qui faisoit que personne n'osoit s'opposer à ses volontés, ni le contredire en rien. Là-dessus donc on dressa un Acte, par lequel après

avoir récité ce qui s'étoit passé dans la Province des Charcas par le moyen du Capitaine Centeno, on ajoutoit que non content d'avoir fait mourir le Capitaine François d'Almendras, il avoit de plus levé des Troupes, & étoit sorti hors des bornes de la Province. A la vérité on faisoit cela principalement pour contenter, ou pour amuser le peuple, & lui faire croire qu'on agissoit avec beaucoup de raison & de justice : car au fond les Conseillers qui avoient fait & signé l'Acte, n'ignoroient pas la verité des choses. En effet, outre ce qu'on représentoit dans les assemblées publiques sur l'état des choses & la nécessité des tems, par où on faisoit tout son possible pour justifier ce qu'on avoit entrepris, ou pour l'excuser au moins par des prétextes spécieux : de plus ceux qui avoient le plus de part aux affaires disoient souvent, & en la presence & en l'absence de Gonzale Pizarre, que le Roi lui devoit donner, & lui donneroit sans doute le Gouvernement du Pérou, ou qu'autrement ils n'obéiroient point à ceux qu'on leur enverroit, & ne les recevroient point, parce que cela étoit l'intention & la volonté de Gonzale Pizarre.

CHAPITRE XXI.

Alfonse de Toro sort de Cusco avec ses Troupes pour marcher contre Diegue Centeno. Celui-ci se retire plus avant dans le Pays, & Alfonse de Toro le suit jusqu'à la Ville de Plata; de-là il retourne à Cusco, laissant Alfonse de Mendoze à Plata avec quelques Soldats.

APRÈS cela sous le prétexte qu'on vient de dire, Alfonse de Toro commença à faire des Soldats dont il se déclara lui-même Capitaine Général & Commandant en chef, nommant, comme il jugea à-propos, les Capitaines & les Officiers. Il agit en tout cela avec beaucoup de rigueur, & fit faire les choses plutôt par force & par violence, que par la raison, la douceur & les bons traitemens ou l'argent. Il juroit & protestoit publiquement de faire pendre tous ceux qui refuseroient de consentir & de contribuer à son entreprise: il fit même conduire quelques personnes jusqu'au pied de la potence, ne leur accordant la vie qu'à force de supplications. Il maltraitoit les autres de paroles, & leur disoit des choses injurieuses & outrageantes. Par ces manieres pleines de violence, il

fit tous ses préparatifs sans qu'il lui en coutât que fort peu : en effet, il parut par ses comptes, qu'il n'avoit dépensé qu'un peu plus de vingt mille écus dans cette affaire. Il prit tous les chevaux qui se trouverent alors dans la Ville, & obligea tous les Habitans qui étoient en état de porter les armes, de marcher en personne à cette expédition. De cette maniere il assembla jusqu'à trois cens hommes passablement bien armés & équipés, avec lesquels il sortit de Cusco, & s'avança jusqu'à six lieues de la Ville, pour occuper un poste nommé Urcos, où il demeura trois semaines. Cependant les passages étoient si bien bouchés, qu'il ne pouvoit savoir aucunes nouvelles de ce que faisoient ses ennemis, parceque tous les Indiens favorisoient Diegue Centeno, & faisoient bonne garde sur les chemins. Ainsi Alfonse de Toro étoit obligé d'être toujours sur ses gardes, craignant qu'on ne le surprît; aussi se précautionnoit-il beaucoup, & se tenoit non seulement toujours prêt à tous évenemens, mais de plus il châtioit fort rigoureusement tous ceux qui osoient dire le moindre mot contre ses desseins & son entreprise; de sorte que par crainte tous paroissoient fort bien disposés pour le

ſuivre. Après le ſéjour que nous venons de dire qu'il fit à Urcos, il prit la réſolution d'en partir pour aller chercher les ennemis ; & s'étant mis en marche, il s'avança jusqu'au Village del Rey. Diegue Centeno ſe retira, parceque ſes Troupes étant partagées, comme elles étoient, & n'en ayant qu'une partie avec lui, il ſe trouvoit trop foible pour attendre l'ennemi. Ils ſe trouverent campés à douze lieues les uns des autres, & on envoya des Députés & des Otages de part & d'autre, pour voir s'il y auroit quelque moyen d'accommodement : mais comme on n'en trouva point, & qu'on ne put convenir de rien, Alfonſe de Toro décampa & s'avança pour combattre ſes ennemis. Ils en furent avertis, & ne jugerent pas à-propos de tenter le hazard d'une Bataille, parceque s'ils étoient vaincus, cela feroit perdre courage à leurs amis, & releveroit le cœur & les eſpérances de leurs adverſaires. De plus ils croyoient encore qu'il étoit à-propos de ſe ménager, afin qu'en tous cas, & quoi qu'il pût arriver, il y eût toujours quelques gens bien diſpoſés pour le ſervice de Sa Majeſté. Ces reflexions les obligerent donc à ſe retirer peu-à-peu, prenant grand ſoin d'emmener avec eux

une bonne quantité de ces grands moutons chargés de vivres & de provisions, & emmenant aussi les principaux Caciques de la Province. De cette maniere ils se retirerent au travers d'un Païs désert de plus de quarante lieues d'étendue, jusqu'à ce qu'ils arrivassent dans un lieu qu'on appelle Casabindo, qui est l'endroit par où Diegue de Roias entra dans la Riviere de la Plata. Alfonse de Toro, les suivit jusqu'à la Ville de Plata, qui est à cent quatre vingt lieues de Cusco, il entra dans la place, & la trouvant abandonnée & dépourvue de toutes les choses necessaires pour y pouvoir subsister, & n'ayant pas d'ailleurs les vivres dont il auroit eu besoin, outre cela le Païs étant comme abandonné par l'absence des Caciques, il résolut de ne poursuivre pas davantage les ennemis. Il prit donc les devans avec cinquante hommes pour retourner à Cusco, laissant le reste de ses Troupes derriere, avec ordre de le suivre sans se presser. Pour plus grande sûreté il laissa à l'arriere-garde un de ses Capitaines nommé Alfonse de Mendoze, avec trente hommes des mieux montés, afin que si par hazard il apprenoit que Diegue Centeno retournât, il put rassembler toutes les Troupes, & se retirer

retirer en ordre jusqu'à ce qu'ils eussent joint leur Général.

CHAPITRE XXII.

Diegue Centeno retourne contre Alfonse de Toro, lui prend plusieurs de ses gens, puis rassemble toutes ses Troupes dans la Ville de Plata.

Le départ d'Alfonse de Toro pour retourner à Cusco ne put être si secret que Diegue Centeno n'en fût incontinent averti par le moyen des Indiens. Il fut surpris d'un si prompt changement ; & considérant qu'Alfonse de Toro se retiroit fort à la hâte, sans faire marcher tous ses gens en ordre, il soupçonna que cela pouvoit venir de quelque défiance qu'il avoit d'eux, & qu'apparemment il les avoit trouvés mal disposés & de mauvaise volonté : ces conjonctures firent donc prendre à Centeno la résolution de retourner & de les poursuivre à son tour, dans l'espérance d'en tirer avantage, parceque plusieurs sans doute se rendroient à lui sans peine. Il fit incontinent prendre les devans au Capitaine Lope de Mendoze avec cinquante hommes armés à la legere : ce Capitaine arriva dans peu de

tems au Collao, & bien qu'Alfonse de Toro & la plûpart de ses gens fussent déja passés outre ; il attrapa néanmoins environs cinquante des derniers, à qui il prit quelques chevaux & leurs armes. Néanmoins il les leur rendit après cela, & leur donna même à chacun quelque argent, moyennant quoi ils lui promirent, & lui jurerent de le servir dans l'occasion. Il en fit pourtant pendre quelques-uns des plus suspects, pour être fort amis d'Alfonse de Toro. Après cela il retourna promptement avec ses gens à la Ville de Plata, pour y attaquer Alfonse de Mendoze : mais celui-ci ayant appris ce qui s'étoit passé, en étoit déja parti à grand hâte, & avoit pris une autre route que celle par où on venoit à lui, afin d'éviter la rencontre des ennemis. Peu de tems après Diegue Centeno arriva aussi à Plata avec le reste de ses troupes : ils se joignirent donc tous ensemble, & s'occuperent soigneusement à faire tous les préparatifs qui leur étoient nécessaires pour soutenir la guerre, & particulierement ils faisoient travailler avec soin à faire des arquebuses. Alfonse de Toro se retira cependant à Cusco, craignant extrêmement qu'on ne le poursuivît : parceque si on l'avoit fait, on auroit pû

fort aiſément ſe rendre maître de la Ville. Mais Diegue Centeno jugea plus à propos alors de demeurer en la Ville de Plata, où il groſſiſſoit tous les jours ſes Troupes, & faiſoit proviſion d'argent, ce qu'il pouvoit facilement faire, à cauſe de la quantité qu'il y en a dans cette Province. Voyons maintenant ce qui ſe paſſoit cependant à los Reyes.

CHAPITRE XXIII.

Il y a quelques mouvemens & quelques troubles dans la Ville de los Reyes: Lorenço d'Aldana les appaiſe, & y met ordre par ſa prudence.

TOUT ce qui s'étoit paſſé dans la Province des Charcas fut bien-tôt ſû à los Reyes, & comme il y avoit dans ce dernier lieu pluſieurs Soldats du nombre de ceux qui étoient affectionnés au Vice-roy, ils parloient preſque tout ouvertement d'aller ſe joindre à Diegue Centeno. D'ailleurs quand on conſidéroit le peu de ſoin que Lorenço d'Aldana prenoit de les châtier, cela faiſoit ſoupçonner qu'il en fût lui même le Chef. On avoit auſſi les mêmes ſoupçons contre Antoine de Ribera qu'on ſavoit fort

bien être affectionné au ſervice de Sa Majeſté, comme il le fit paroître dans la ſuite, bien qu'il fût beau-frere de Pizarre, & qu'il fît ſemblant, comme pluſieurs autres, de ſuivre ſon parti. Ces ſoupçons cauſoient beaucoup de crainte & d'inquiétude aux amis de Pizarre. D'un autre côté ceux qui étoient bien intentionnés pour le ſervice de Sa Majeſté, ne jugeoient pas à propos de rien entreprendre, parcequ'ils étoient perſuadés que les choſes ſe feroient beaucoup mieux & avec plus d'ordre par le moyen de Lorenço d'Aldana qu'ils voyoient aſſez clairement qui les favoriſoit. On connoiſſoit ſa capacité, & on ne doutoit pas non plus de ſes bonnes intentions : ainſi on eſpéroit que par ſa conduite les affaires prendroient un bon tour, & qu'il réuſſiroit fort bien en tout ce qu'il entreprendroit. Cependant il étoit toujours fort reſervé, continuant à bien traiter tout le monde : de maniere que perſonne ne pouvoit avoir aucune certitude de ſa réſolution & de ſes deſſeins. On apprit alors à los Reyes comment le Viceroi avec le peu de gens qui le purent ſuivre, s'étoit retiré juſqu'à la Province de Popayan, & comment par le chemin il avoit fait mourir quelques Capitaines

& quelques perſonnes conſidérables de ſon armée, comme Rodrigue d'Ocampo, Jerôme de la Cerna, Gaſpard Gil, Olivera & Gomès Eſtacio; les uns parcequ'ils vouloient s'enfuir & l'abandonner; les autres parcequ'ils entretenoient commerce par lettres avec Gonzale Pizarre, & cherchoient l'occaſion de pouvoir tuer le Viceroi. Il fit examiner les faits; & croyant avoir des preuves ſuffiſantes de la verité, il crut auſſi être bien fondé & même obligé par de bonnes raiſons à leur faire ſouffrir cette peine. Quand ces nouvelles furent ſues à los Reyes, elles y produiſirent des effets differens, ſelon la differente diſpoſition des eſprits. A l'égard de ceux qui étoient bien intentionnés pour le ſervice de Sa Majeſté; elles les rendirent un peu plus réſervés & plus retenus: mais à l'égard des amis de Gonzale Pizarre, & des partiſans de ſa tyrannie, les bons ſuccès qu'il avoit eus contre le Viceroi, les rendirent ſi fiers & ſi orgueilleux, qu'ils crurent être en état de s'ouvrir franchement avec Lorenço d'Aldana, & de lui déclarer tout ouvertement leurs ſentimens. Ils allerent donc le trouver, & lui dirent, qu'il y avoit dans la Ville des gens ſuſpects & inquiets, qui cherchoient occaſion de

remuer, & qu'il étoit à propos de les chasser & de les punir de quelques discours scandaleux qu'ils avoient tenus. Ils s'offrirent de fournir toutes les preuves qu'on pourroit souhaiter de ce qu'ils avançoient, & le supplierent de faire là-dessus de son côté toutes les diligences nécessaires. Il leur répondit que rien de ce qu'ils lui disoient n'étoit venu à sa connoissance; qu'autrement il n'auroit pas manqué d'en faire un juste châtiment, & que s'il savoit qui étoient ceux dont ils vouloient parler, il feroit là dessus ce qui seroit convenable. Cependant ces partisans de Pizarre s'enhardissant de plus en plus, firent prendre quinze personnes de ceux qu'ils soupçonnoient; Diegue Lopès de Zunica fut du nombre. Après qu'ils furent prisonniers, on vouloit leur faire donner la question, & les faire condamner à mort par le Prevôt Pierre Martin; & ils couroient effectivement tous grand risque de perdre la vie, si Lorenço d'Aldana n'étoit accouru promptement pour les tirer des mains de leurs ennemis. Il les fit mener à son logis sous prétexte qu'ils y seroient mieux gardés. Après cela il leur fournit tout ce qui leur étoit nécessaire, & par un accord fait avec eux, il leur fit donner un vaisseau sur

lequel ils s'embarquerent, & se sauverent ainsi de péril qui les menaçoit. Cela chagrina fort les amis de Pizarre, non seulement de voir les prisonniers sauvés, mais sur-tout parceque Lorenço d'Aldana ne voulut pas permettre qu'on fît là-dessus ni enquête ni information; ce qui leur faisoit soupçonner qu'il s'étoit découvert, & déclaré à ceux qui s'étoient ainsi sauvés par son moyen, & qu'il avoit fait quelque accord & quelque traité secret avec eux. On ne manquoit pas d'écrire tout cela à Gonzale Pizarre, & de lui donner soigneusement avis de tout ce qui se passoit, afin qu'il y donnât ordre mais il ne voulut rien innover, ni rien entreprendre la-dessus contre Lorenço d'Aldana, craignant, comme on l'a dit, qu'étant éloigné comme il étoit, les choses ne lui réussissent pas bien.

CHAPITRE XXIV.

Gonzale Pizarre envoie le Capitaine Carvajal, son Mestre de Camp Général, contre Diegue Centeno.

GONZALE Pizarre ayant appris ce qu'avoit fait Diegue Centeno, & tout ce qui s'étoit passé dans la Province

des Charcas, il crut qu'il ne falloit pas differer d'y apporter quelque remede, ni laiſſer le tems aux ennemis de ſe fortifier, & d'attirer un plus grand nombre de gens à leur parti. Il lui ſembloit qu'il ne lui manquoit plus que de défaire Centeno pour être abſolument & tranquillement maître de tout le pays. Il conſulta donc là-deſſus avec les principaux de ſon armée, ſur les moyens qu'il falloit employer pour venir heureuſement à bout de ſes deſſeins à cet égard. Après plusieurs délibérations, comme l'affaire leur paroiſſoit de conſéquence, & que Gonzale Pizarre ne pouvoit pas entreprendre cette expédition en perſonne, parceque tout n'étoit pas fait avec le Viceroi, & que pourtant il n'y avoit point de tems à perdre, on conclut enfin que le Capitaine Carvajal ſeroit chargé de cette entrepriſe. On dépêcha donc promptement au nom & de la part de Gonzale Pizarre les ordres & les commiſſions qu'on jugea néceſſaires. Ce qu'il y avoit de plus conſidérable étoit la levée de l'argent & des troupes; & ce fut auſſi ce qui fit accepter cet emploi à Carvajal, parcequ'il crut en pouvoir aiſément tirer du profit. Il partit donc de Quito accompagné ſeulement de vingt perſonnes, en qui il

se fioit fort, & qui étoient de ses amis particuliers. Veritablement il y eut d'autres motifs que ceux qu'on alleguoit publiquement qui firent prendre la résolution de charger Carvajal de cette entreprise : c'est que les principaux de l'armée de Gonzale Pizarre insisterent fort là-dessus ; les uns pour avoir plus de part au Gouvernement par son absence, les autres par la crainte qu'ils avoient de son humeur cruelle & farouche & de ses emportemens brutaux, qui lui faisoient tuer le plus legerement du monde ceux contre qui il avoit le moindre soupçon : cependans les uns & les autres déguisoient leurs véritables sentimens, & les couvroient de prétextes specieux, en disant que l'importance de l'affaire demandoit la capacité & l'expérience d'une personne telle qu'étoit le Mestre de Camp. Il partit donc de Quito, & se rendit à Saint Michel, où les Principaux du lieu allerent au-devant de lui pour le recevoir, & le conduire au logis qu'on lui avoit préparé. Quand il y fut arrivé ; il fit mettre pied à terre à six des plus considérables de la Ville, & les fit entrer avec lui dans la maison, sous prétexte d'avoir à leur communiquer quelque chose de la part du Gou-

verneur : puis quand ils furent entrés, & qu'on eût fait fermer les portes, & posé des gardes, il leur dit. *Que Gonzale Pizarre se plaignoit extrêmement d'eux, de ce qu'ils lui avoient toujours été contraires dans tout ce qui s'étoit passé ; mais principalement de ce qu'ils avoient reçu & favorisé le Viceroi, & lui avoient fourni avec empressement tout ce qui étoit nécessaire pour son armée. Que cela lui avoit d'abord fait prendre la résolution de mettre la Ville à feu & à sang, sans épargner personne : mais qu'après ayant fait réflexion que ceux qui avoient fait le mal, étoient les Magistrats & les Principaux du lieu, que le Peuple avoit été obligé de suivre par force ou par crainte, il avoit resolu de châtier ceux qu'il régardoit comme les coupables, sans faire de mal aux autres. Ajoutant encore qu'il y en avoit même quelques-uns des plus considérables avec qui il avoit jugé à propos de dissimuler pour des raisons qu'il en avoit : mais que pour faire un exemple qui servît d'avertissement à tout le Royaume, il avoit choisi les six prisonniers comme les principaux de cette Ville, pour les punir comme ils l'avoient merité.* ils leur fit donc dire de se confesser, parceque leur derniere heure étoit venue, & qu'il alloit les faire mourir sur le champ. Ils avoient beau

alléguer des raiſons pour ſe diſculper, tout étoit inutile : il en fit donc étrangler un dont il ſe plaignoit particulierement, parcequ'il avoit beaucoup contribué à la gravûre du Sceau Royal, dont le Vice-roi ſe ſervoit dans toutes ſes dépêches, & que c'étoit lui qui avoit montré comment il le falloit faire, étant fort verſé dans cet Art. Cependant le bruit de ce qui ſe paſſoit ſe répandit dans la Ville ; de ſorte que les femmes des priſonniers en étant averties, prierent les Prêtres & les Moines du lieu de les vouloir accompagner juſqu'à la maiſon où leurs maris étoient en ſi grand péril. Ils s'y rendirent donc tous enſemble, & y entrerent par une fauſſe porte que les gens de Carvajal n'avoient point vue, & où par conſéquent ils n'avoient point mis de gardes. Ils entrerent donc tous juſques dans la chambre du Meſtre de Camp, & les femmes des priſonniers ſe jetterent à ſes pieds avec beaucoup de larmes & de ſupplications. Enfin il ſe laiſſa flechir, & leur accorda la vie de leurs maris, en ſe réſervant néanmoins de les punir de telle autre maniere qu'il le jugeroit à propos. Il le fit auſſi, car il les bannit de la Province, & les condamna à perdre tous leurs Indiens, & outre cela à payer de

grosses amendes pour les frais de la guerre. Après avoir fait exécuter tout ce qu'il avoit ordonné, il passa outre, & se rendit à Truxillo, rassemblant sur la route par-tout où il passoit, tout l'argent & tous les Soldats qu'il pouvoit trouver. Il avoit résolu de faire mourir un Habitant de Truxillo nommé Melchior Verdugo, parcequ'il avoit toujours été dans le parti du Viceroi. Verdugo en ayant été averti, s'étoit retiré dans la Province de Caxalmaca, où étoient ses Indiens; le Mestre de Camp étant pressé ne voulut pas s'arrêter à le poursuivre : mais après avoir tiré quelque argent sous prétexte de prêt, il passa outre, & se rendit à los Reyes, assemblant toujours le plus de gens qu'il pouvoit, sans donner d'argent à aucun; mais seulement des chevaux & des armes qu'il prenoit par-tout où il en pouvoir trouver. Il gardoit tout l'argent pour lui, pillant les Caisses Royales, les tombeaux & les dépôts publics. Quand il fut arrivé à los Reyes, il y acheva ses préparatifs, & se trouva en état d'en partir avec deux cens hommes bien équipés, & beaucoup d'argent qu'il avoit tiré de par-tout : il prit la route de Cusco par la Montagne, & se rendit à Guamanga, d'où il tira tout ce qu'il

put, comme il avoit fait dans les autres lieux. Sept ou huit jours après qu'il fut parti de los Reyes, on découvrit dans cette Ville quelques complots, sur quoi quinze des plus considérables du lieu furent mis prisonniers, du nombre desquels étoient Jean Velasquès, Vela Nugnès, neveu du Viceroi, un autre Gentilhomme de sa maison, nommé François Giron, & François-Rodriguez qui étoit de Villalpando. On leur fit souffrir de cruelles tortures, par la violence desquelles on apprit d'eux, qu'ils avoient concerté avec Pierre Manxarres, Habitant des Charcas, de tuer Lorenço d'Aldana, le Prevôt Pierre Martin & les autres amis & partisans de Gonzale Pizarre, puis de faire déclarer la Ville en faveur de Sa Majesté, ne doutant presque point que la plûpart de ceux qui suivoient comme par force le Capitaine Carvajal, ne se rangeassent incontinent de leur parti, après quoi ils iroient tous ensemble trouver le Capitaine Diegue Centeno. On fit d'abord étrangler Giron & un autre : on accorda la vie par l'intercession & les sollicitations de plusieurs personnes à Jean Velasquez ; mais on lui fit couper la main droite, & on fit souffrir à tous les autres de si cruelles

tortures qu'ils en demeurerent eſtropiés pour toute leur vie. Manxarres ſe ſauva par la fuite, & fut plus d'un an errant & caché ſur les montagnes : mais enfin il tomba entre les mains des Capitaines de Gonzale Pizarre, qui le firent pendre ; cependant Pierre Martin ſoupçonnant que quelques-uns de ceux qui ſuivoient le Capitaine Carvajal, étoient de ce complot, il fit donner la queſtion à un des priſonniers nommé François de Guſman pour en découvrir la verité. Guſman ne confeſſant rien, Pierre Martin l'interrogea particulierement ſur le ſujet d'un Soldat qui ſuivoit Carvajal, nommé Perucho d'Aguirre qui étoit de Talavera, & de quelques autres de ſes amis, lui demandant s'ils ſavoient le complot : Guſman pour ſe délivrer des tourmens, dit qu'oui. Après cette confeſſion Pierre Martin le condamna par une Sentence dans les formes, à ſe faire Moine dans le Monaſtere de la Merci : ce qui fut executé, ſi bien qu'on lui fit prendre l'habit ; puis il demanda au Greffier de lui donner par écrit comment par la confeſſion de Guſman il paroiſſoit que Perucho d'Aguirre & les autres qu'il lui nomma, étoient du complot. Le Greffier croyant de bonne foi qu'on lui faiſoit cette de-

mande pour des raiſons qu'on lui allegua, ſans aucun deſſein de nuire à perſonne, il fit ce qu'on lui demandoit. Pierre Martin n'eut pas plutôt cet écrit entre les mains, qu'il l'envoya par le moyen des Indiens à Carvajal qui arrivoit alors à Guamanga. Carvajal là-deſſus ſans autre examen & ſans autre preuve fit pendre Perrucho d'Aguirre & cinq autres avec lui à un même arbre. Peu de tems après le Greffier ayant reconnu la faute qu'il avoit faite de donner le témoignage qu'on lui avoit demandé, envoya promptement au Meſtre de Camp une copie de la confeſſion de Guſman, avec la révocation qu'il en avoit faite, aſſurant qu'il n'avoit chargé Aguirre & les autres que pour ſe délivrer des tortures qu'on lui faiſoit ſouffrir ; mais cela fut inutile & arriva trop tard, parceque l'execution étoit déja faite. Ceux qu'on fit ainſi mourir proteſterent toujours de leur innocence, & les Confeſſeurs qui les accompagnoient au ſupplice, le dirent au Meſtre de Camp : mais cela ne ſervit de rien.



CHAPITRE XXV.

Carvajal ayant appris la fuite de Diegue Centeno, retourne à los Reyes.

PENDANT que ces exécutions se faisoient à Guamanga, le Capitaine Carvajal apprit ce que nous avons dit ci-devant, que Diegue Centeno n'osant attendre Alfonse de Toro, s'étoit retiré par un pays désert jusqu'à la Province de Casabindo. Le Mestre de Camp voyant donc que les affaires de son parti alloient si bien, crut que sa présence n'étoit pas nécessaire en ce pays-là, & prit la résolution de retourner à los Reyes. Il est vrai qu'il y eut aussi une autre raison qui contribua à lui faire prendre ce parti, c'est qu'il y avoit eu autrefois quelque démêlé entre Alfonse de Toro & lui, dès le tems que Gonzale Pizarre partit de Cusco avec ses troupes, parcequ'alors Toro avoit la Charge de Mestre de Camp Général, & que s'étant trouvé un peu indisposé sur le chemin, on avoit donné cet emploi à Carvajal, qui l'avoit toujours conservé depuis : il craignoit donc que Toro retournant victorieux, & plus fort que lui en nombre de Soldats, ne renouvellât

renouvellât leur ancien démêlé, & ne cherchât à se venger, ce qui le détermina entierement au retour. Outre cela encore quelques Habitans de los Reyes lui avoient écrit, & lui avoient marqué la froideur de Lorenço d'Aldana pour les interêts de Gonzale Pizarre, & la nécessité qu'il y avoit qu'il vînt, s'il lui étoit possible, y donner quelque ordre: il retourna donc effectivement : mais peu de jours après qu'il fut arrivé, il apprit le retour de Diegue Centeno contre Alfonse de Toro. Sur cette nouvelle il assembla ses Troupes, & se prépara à partir une seconde fois pour marcher contre lui, faisant benir ses étendarts, & n'oubliant pourtant pas à faire de nouvelles exactions sur les Habitans de los Reyes. Il nommoit son armée, *l'heureuse armée de la liberté contre le Tyran Diegue Centeno.* Il envoya des Messagers à Cusco par la montagne, & lui prit cependant le chemin de la plaine droit à Arequipa, d'où il tira beaucoup d'argent : Il reçut en ce lieu des lettres de Cusco, tant de la part des Magistrats que de celle d'Alfonse de Toro, par lesquelles » ils le prioient tous » avec beaucoup d'instance de se rendre » dans cette Ville; puisqu'il sembloit à » propos qu'étant la Capitale du Royau-

» me, l'armée qui devoit marcher con-
» tre les rebelles en fortit plutôt que d'un
» autre endroit. Ils lui promettoient de
» plus de lui fournir des fecours confi-
» dérables d'hommes, de chevaux &
» d'armes, & que les Principaux de la
» Ville l'accompagneroient dans fon ex-
» pedition : ils ajoutoient enfin qu'il étoit
» lui-même un des Habitans de cette
» Ville; & qu'ainfi il étoit jufte qu'il lui
» fît cet honneur. Par ces raifons &
quelques autres femblables ils lui perfuaderent d'aller à Cufco; il avoit pourtant toujours quelque défiance & quelque crainte du Capitaine Alfonfe de Toro, parcequ'on lui rapportoit quelques difcours qu'il avoit tenus contre lui en fon abfence, mais enfin il fe détermina à y aller. Quand Alfonfe de Toro fut averti de fa venue, il fit tous les préparatifs qu'il jugea néceffaires pour l'entreprife de Carvajal : cependant il faifoit toujours paroître quelque chagrin, de ce qu'ayant commencé cette guerre, y ayant foutenu de grandes fatigues, & remporté quelques avantages, Gonzale Pizarre eût néanmoins envoyé un autre Commandant à qui il fut obligé d'obéir, & qu'encore ce Commandant fût Carvajal avec qui on n'ignoroit pas qu'il avoit

eu des démêlés. Il dissimuloit pourtant autant qu'il lui étoit possible, & cachoit son ressentiment, disant, qu'il ne souhaitoit autre chose, sinon que tout allât bien, & que les affaires réussissent heureusement, qui que ce pût être qui en eût la conduite. Avec tout cela, malgré toute sa politique & toutes ses précautions, il lui échappoit quelquefois des paroles qui marquoient assez ce qu'il avoit dans le cœur. Les Habitans de Cusco qui n'ignoroient pas cela, esperoient que la venue de Carvajal apporteroit quelque changement dont ils pourroient tirer avantage. Les choses en étoient là, quand on apprit que Carvajal entroit le lendemain dans la Ville avec deux cens hommes, tant Cavaliers qu'Arquebusiers. Alfonse de Toro prit grand soin de faire prendre les armes à tous ceux qui étoient en état de les porter, si bien que toutes ces précautions & le soin qu'il prenoit que tous gardassent bien leurs rangs, & fussent en bon ordre, joint au chagrin qu'il témoignoit quand ils ne le faisoient pas, firent croire qu'il avoit quelque mauvaise intention, bien qu'il n'en eût rien dit à personne. Aussi il se posta comme dans une espece d'embuscade sur le chemin par où Carvajal devoit passer.

Carvajal l'ayant appris, fit marcher ses gens en ordre, & leur commanda de charger à balle. Alfonse de Toro parut à côté, comme s'il étoit venu pour lui couper chemin. Ils furent ainsi un peu de tems à s'observer l'un l'autre; puis voyant qu'aucun ne commençoit l'attaque, ils se joignirent comme amis. Carvajal fut fort irrité de cette maniere d'agir de Toro; mais il dissimula sur l'heure, & jusqu'à ce qu'il fût entré à Cusco, où il fut fort bien reçu. Peu de jours après il fit prendre un soir quatre des Principaux du lieu, & les fit pendre sur le champ, sans en rien communiquer à Alfonse de Toro, & sans alleguer aucune raison ni aucune cause de cette cruelle exécution. Quelques uns de ceux qui furent ainsi traités étoient des amis particuliers d'Alfonse de Toro, qui jugea néanmoins à propos de dissimuler son ressentiment. Cette cruauté non attendue jetta l'étonnement & la frayeur dans l'ame de tous les Habitans, si bien qu'aucun n'osa refuser d'aller avec lui. Il sortit donc de Cusco avec trois cens hommes bien équipés, & prit le chemin du Collao pour se rendre dans la Province des Charcas, où étoit Diegue Centeno. Comme Centeno étoit beaucoup plus fort en nombre,

de gens que Carvajal, on croyoit que celui-ci ne réussiroit pas dans son entreprise, d'autant plutôt que la plûpart de ceux qui le suivoient, le faisoient par force & non de leur bon gré, parcequ'il ne leur donnoit aucune paie, & les traitoit fort mal & fort rigoureusement. Aussi ce Carvajal étoit un homme fort brutal & fort emporté, ennemi des honnêtes gens, mauvais Chrétien, blasphémateur, cruel, si bien qu'on croyoit que ses propres gens le massacreroient infailliblement, pour se délivrer de la tyrannie d'un si méchant homme. Outre cela la plûpart voyoient bien que le droit & la justice étoient du côté de Centeno, qui d'ailleurs étoit un homme d'honneur & de vertu, & qui de plus avoit de quoi donner à ceux qui le servoient, parcequ'il étoit fort riche. Laissons pour un peu de tems Carvajal & son expédition, & voyons cependant ce qui se passoit alors à Quito, & ce qui arriva au Viceroi Blasco Nugnez Vela.



CHAPITRE XXVI.

Ce qu'eurent à ſouffrir Gonzale Pizarre & ſes gens dans la pourſuite du Viceroi, qui ſe retire dans la Province de Benalcazar : Gonzale Pizarre demeure cependant à Quito pour l'obſerver.

NOUS avons dit dans les Chapitres précedens, comment Gonzale Pizarre avoit pourſuivi le Viceroi depuis la Ville de Saint Michel juſqu'à celle de Quito, c'eſt-à-dire, 150 lieues de chemin. Cette pourſuite ſe faiſoit avec beaucoup d'ardeur & de précipitation : il ne ſe paſſoit preſque point de jour que les Coureurs des deux partis ne ſe viſſent & ne ſe parlaſſent. Pendant tout le long du chemin ni les uns ni les autres ne deſſellerent point leurs chevaux : cependant les gens du Viceroi étoient plus alertes ; car s'ils ſe repoſoient quelques momens pendant la nuit, c'étoit toujours ſans quitter leurs vêtemens, & tenans leurs chevaux par le licou, ſans s'amuſer à planter des piquets, ni faire les autres choſes accoutumées pour accommoder les chevaux pendant la nuit. Il eſt vrai que

dans ces ſables on n'a guéres accoutumé de ſe ſervir de piquets pour attacher les chevaux, il faudroit les enfoncer trop avant pour les faire tenir ; & d'ailleurs comme on n'y trouve point d'arbres en pluſieurs endroits, la néceſſité a enſeigné une maniere qui équipolle à peu près à l'uſage des piquets ; c'eſt qu'on a des petits ſacs qu'on remplit de ſable, puis on y fait un trou aſſez profond, on y jette ce ſac auquel eſt attaché le licou du cheval ; enſuite on recouvre le trou, & on foule & preſſe le ſable deſſus autant qu'on peut, afin que le ſac tienne aſſez pour n'être pas arraché par le cheval ſans un effort conſidérable. Les gens du Viceroi ne ſe donnoient donc pas même cette peine ; mais ils tenoient eux-mêmes le licou de leurs chevaux de la main, afin d'être plus prêts à partir à tout moment en cas de beſoin. Ceux qui pourſuivoient & ceux qui étoient pourſuivis, ſouffrirent beaucoup les uns & les autres par la diſette des vivres ; mais ſur-tout les gens de Gonzale Pizarre, parceque le Viceroi prenoit grand ſoin de faire retirer tous les Indiens & les Caciques, afin que ſon ennemi trouvât toute la route déſerte & dépourvûe. Le Viceroi ſe retiroit donc ainſi avec beaucoup de précipita-

tion : il emmenoit avec lui huit ou dix chevaux des meilleurs qu'il avoit pû trouver dans le Pays, que quelques Indiens lui menoient en main : & quand il y en avoit quelqu'un que la lassitude empêchoit de pouvoir suivre, il leur faisoit couper les jarrets, afin que les ennemis ne pussent s'en servir ou en profiter. Sur cette route Gonzale Pizarre fut fortifié par le Capitaine Bachicao, qui venoit de Terre-Ferme avec trois cens cinquante hommes & vingt vaisseaux, avec une grande quantité d'artillerie : il s'étoit approché de la côte assez près de Quito ; il débarqua & se trouva sur la route au devant de Pizarre. Quand ils furent arrivés à Quito, l'armée se trouva composée de plus de huit cens hommes, parmi lesquels on voyoit les Principaux du Pays, tant Bourgeois & Habitans que Soldats. Pizarre étoit là dans un repos & une tranquillité où à peine aucun Tyran, ni aucun Usurpateur aient jamais pu se trouver. En effet cette Province est abondante en vivres, & on y avoit découvert de riches mines d'or. Gonzale Pizarre s'étoit aussi approprié tous les Indiens qui appartenoient aux Principaux du Pays, parceque les uns avoient suivi le Viceroi, & étoient encore actuellement

avec

avec lui, & que les autres l'avoient au moins ſuivi, & favoriſé dans le tems qu'il étoit à Quito. Par ce moyen Pizarre amaſſoit beaucoup d'argent, puiſque des ſeuls Indiens du Tréſorier Rodrigue Nugnez de Bonilla, il tira en huit mois de tems, près de huit cens marcs d'or, y ayant pourtant d'autres repartitions d'Indiens meilleures que celle-là, & Pizarre en ayant plus de vingt autres auſſi bonnes. Dans ce lieu il ſe ſaiſit auſſi de tous les revenus & de tous les deniers appartenans à Sa Majeſté; il pilla même les tombeaux. Pendant le tems qu'il étoit à Quito, il apprit que le Viceroi étoit à quarante lieues de-là en la Ville de Paſto, par où on entre dans le Gouvernement de Benalcazar : il réſolut de l'y aller checher. Il faut remarquer que ce fut preſque tout d'une ſuite, & ſans prendre que fort peu de repos, qu'il pourſuivit le Viceroi juſques-là; car il demeura d'abord fort peu de tems à Quito; ſi bien que par de-là cette Ville, il y eut quelque rencontre entre les gens des deux partis, dans un lieu qu'on appelle Rio Caliente. Le Viceroi ayant appris à Paſto la venue de Gonzale Pizarre, en ſortit promptement, & ſe retira plus loin juſquà la Ville de Popayan; il fut

poursuivi par son ennemi jusqu'à vingt lieues par-delà Pasto : mais comme après cela il auroit fallu passer par un Païs désert & destitué de vivres, Pizarre prit la résolution de retourner à Quito, & y retourna en effet. On peut bien dire, qu'on n'a gueres vû une poursuite si longue & si opiniâtre, puisqu'on la peut compter dès la Ville de Plata, d'où Gonzale Pizarre partit d'abord jusques par-delà celle de Pasto ; c'est-à-dire plus de sept cens grandes lieues, qui en valent plus de mille des lieues communes de Castille. Etant de retour à Quito, il étoit si fier & si orgueilleux de tant d'avantages & d'heureux succès qu'il avoit eus, qu'il lui échapoit souvent de parler de Sa Majesté d'une maniere peu respectueuse ; disant que le Roi seroit obligé de gré ou de force de lui accorder le Gouvernement du Pérou : alléguant des raisons qui l'y obligeroient nécessairement, & témoignant assez ouvertement que s'il ne le faisoit pas, il ne trouveroit point en lui d'obéissance. Il est vrai que quelquefois il déguisoit, & sembloit faire profession d'être toujours prêt à se soumettre aux ordres de Sa Majesté ; mais tous ses Officiers étoient fort persuadés du contraire, & publioient assez fran-

chement ses folles & injustes prétentions. Il demeura ainsi pendant quelque tems à Quito, faisant tous les jours des festins & de grandes réjouissances, & s'abandonnant lui & les siens à toutes sortes de licences, & particulierement à la débauche des femmes. On assure qu'il fit tuer un Bourgeois de Quito, dont il entretenoit la femme, & qu'il donna pour cela une bonne somme d'argent à un Soldat Hongrois, nommé Vincent Pablo, que les Seigneurs du Conseil des Indes firent depuis pendre à Valladolid l'an mil cinq cent cinquante & un. Pizarre se voyant donc avec de bonnes Troupes qui témoignoient beaucoup d'affection & d'empressement pour son service, les uns de bonne volonté, & les autres par force & par crainte, il lui sembloit que personne ne pouvoit s'opposer à ses desseins, ni l'empêcher de jouir tranquillement de sa grandeur. A l'égard de Sa Majesté, il ne doutoit pas qu'elle ne fût obligée de garder des mesures & des ménagemens, & d'envoyer des gens pour faire quelque accord & quelque traité avec lui. Ce fut dans le tems qu'il se flattoit de ces orgueilleuses pensées, qu'arriva le soulevement de Diegue Centeno, contre qui il envoya, comme on l'a dit, le Capitaine Carvajal.

CHAPITRE XXVII.

Gonzale Pizarre envoie Pierre Alfonse de Hinoiosa avec sa flotte à Terre-Ferme.

GONZALE Pizarre demeura long-tems à Quito de la maniere que nous venons de dire, sans y apprendre aucunes nouvelles du Viceroi, ni quelles mesures ou quelles résolutions il prenoit dans ses affaires. Les uns disoient qu'il vouloit s'en retourner en Espagne par la voie de Carthagene, les autres qu'il iroit à Terre-Ferme, pour occuper le passage, assembler des troupes & faire des provisions d'armes & d'autres choses necessaires pour exécuter les ordres qu'il recevroit de Sa Majesté. D'autres encore disoient qu'il attendroit sans doute ses ordres au Popayan où il étoit : mais personne ne s'imaginoit qu'il pût trouver moyen dans ce lieu-là de lever ni d'équiper des soldats, pour se mettre en état d'entreprendre quelque chose. Toutes ces réflexions firent que Gonzale Pizarre & ses Capitaines jugerent à propos qu'il se rendît maître de la Province de Terre-Ferme, pour occuper le passage; ce qui ne pouvoit lui être qu'avantageux, quoiqu'il

arrivât. Ainsi, tant par cette raison de l'avantage qu'il en esperoit, que pour empêcher le Viceroi d'occuper ce poste, il fit retourner de ce côté la flotte que Fernand Bachicao en avoit amenée, nommant pour la commander en qualité de Général, Pierre Alfonse de Hinoiosa avec deux cens cinquante hommes. Il lui donna ordre en faisant sa route, de cotoyer le païs de la Buenaventura, & la riviere de Saint Jean. Hinoiosa partit incontinent, & de Porto Viejo il envoya un Vaisseau commandé par le Capitaine Rodrigue de Carvajal, avec ordre d'aller droit à Panama pour rendre à quelques-uns des principaux Habitans de cette Ville, des lettres de Gonzale Pizarre, par lesquelles il les prioit de le favoriser dans ses affaires. Le prétexte qu'il prenoit pour envoyer de nouveau sa flotte de ce côté-là étoit beau & specieux. « Il leur disoit qu'il avoit
» appris avec chagrin le pillage, les exac-
» tions & les violences de Bachicao, &
» le tort qu'il avoit fait aux Habitans de
» Panama, tandis qu'il y avoit séjourné;
» leur protestant que cela avoit été fait
» contre ses intentions, & contre ses or-
» dres, puisqu'il n'en avoit donné d'au-
» tres à Bachicao que de conduire dans
» leur Ville le Docteur Texada, sans faire

» aucun tort, ni aucune violence à per-
» ſonne. Qu'ainſi il leur envoyoit main-
» tenant Pierre-Alfonſe de Hinoioſa avec
» de l'argent, pour payer ceux à qui on
» auroit pris quelque choſe, & réparer au-
» tant qu'il lui étoit poſſible le dommage
» & le préjudice qu'ils avoient reçu. Qu'au
» reſte s'ils voyoient Hinoioſa armé, &
» avec des forces conſidérables, ce n'é-
» toit qu'à cauſe du Viceroi, & de quel-
» ques-uns de ſes Capitaines, qui, à ce
» qu'on lui avoit rapporté, étoient en ces
» quartiers-là, & y levoient des Trou-
» pes pour le ſervice de leur maître. Rodrigue de Carvajal, porteur de ces lettres, ayant environ quinze hommes ſur ſon Vaiſſeau, arriva près de Panama, & aborda à trois lieues de la Ville, dans l'endroit qu'on nomme l'Ancon. Là il apprit par quelques gens qu'il y trouva, qu'il y avoit à Panama deux Capitaines du Viceroi, l'un nommé Jean de Guſman, & l'autre Jean d'Yllanes, qui y étoient venus avec des ordres de ſa part pour lever des Troupes & acheter des armes, puis le retourner trouver avec ce ſecours dans la Province de Benalcazar, où il les attendoit; qu'ils avoient déjà enrôlé plus de cent ſoldats, & fait bonne proviſion d'armes & de cinq ou ſix petites pieces de ca-

non ; qu'il y avoit quelque tems que tout cela étoit prêt, & que leur premiere intention avoit été de le mener au Viceroi : mais qu'après ils avoient changé d'avis, & pris la résolution de demeurer à Panama pour défendre cette Ville contre les gens de Gonzale Pizarre ; qu'ils ne doutoient pas qu'ils ne fissent ce qu'ils pourroient pour l'occuper & s'en rendre maîtres. Rodrigue de Carvajal instruit de toutes ces particularités, ne jugea pas-à-propos de débarquer ; il envoya seulement secretément & pendant la nuit un de ses Soldats pour rendre les lettres de Pizarre à ceux à qui elles étoient adressées. Ce Soldat les mit entre les mains de quelques Habitans, qui en donnerent connoissance aux Magistrats de la Ville, & aux Capitaines du Viceroi : le Soldat fut pris, & on sut par lui la venue de Hinoiosa, ses ordres & ses intentions. Aussitôt on prit les armes, & on équipa deux Brigantins qu'on envoya pour prendre le vaisseau de Carvajal, lequel de son côté, voyant le retardement de son Soldat, soupçonna la verité, & mit à la voile pour aller du côté des Iles des Perles, attendre Hinoiosa pour se rejoindre à lui. Ainsi les Brigantins ne le pouvant joindre, s'en retournerent à Panama. Le Gou-

verneur de la Province, nommé Pierre de Casaos, qui étoit de Seville, alla promptement à la Ville de Nombre de Dios, où ayant amassé toutes les armes, sur-tout les arquebuses qu'il y put trouver, & fait équiper tous les Habitans du lieu, il les emmena avec lui à Panama, où il fit tous les préparatifs qu'il jugea necessaires pour résister à Hinoiosa. Les Capitaines du Viceroi faisoient aussi de leur côté la même chose; & il y eut là-dessus quelque démelé pour le commandement entre-eux, & Casaos: mais enfin on convint que Casaos commanderoit en qualité de Général, & qu'eux ils commanderoient à part leurs gens, & auroient leur Etendard. La necessité de leur commune défense les obligea à faire cet accommodement; car il y avoit déja quelque-tems qu'ils étoient en différend, parceque Casaos s'opposoit à quelques désordres qu'ils vouloient faire, & leur conseilloit de se retirer avec leurs gens, pour aller servir le Viceroi, puisque c'étoit pour cela qu'ils les avoient levés. Eux de leur côté n'avoient nullement cette intention, & comme ils se voyoient considérablement forts par un assez bon nombre de Soldats, ils se moquoient des ordres du Gouverneur, & ne lui obéissoient en aucune maniere.

CHAPITRE XXVIII.

Hinoiosa va à Panama. Ce qui lui arrive en chemin.

APRÈS que Pierre-Alfonse de Hinoiosa eut envoyé le Capitaine Rodrigue de Carvajal à Panama, de la maniere qu'on l'a dit, il se mit lui-même à la voile avec dix Vaisseaux, & vint en côtoyant toujours la terre jusqu'à la Buenaventura, qui est un petit lieu situé à l'embouchure de la riviere de Saint Jean, par où on entre dans le Gouvernement de Benalcazar. Son intention étoit d'apprendre en ce lieu-là quelques nouvelles du Viceroi, & de ce qu'il faisoit, & s'il trouvoit dans ce Port quelques vaisseaux, de s'en saisir, afin que le Viceroi ne pût s'en servir pour retourner au Pérou. Quand Hinoiosa fut arrivé au Port, il fit mettre à terre quelques Soldats, qui prirent huit ou dix des Habitans du lieu : on les interrogea sur ce qu'ils savoient du Viceroi, & il y en eut un qui dit que le Viceroi étoit au Popayan, « faisant des préparatifs, & assemblant autant qu'il pouvoit, des hommes & des armes, pour passer au Pé-

« rou : Que voyant que Jean d'Yllanes
» & Jean de Gusman, qu'il avoit en-
» voyés à Terre-Ferme pour faire la
» même chose, tardoient long-tems à
» retourner, il avoit résolu d'envoyer
» Vela Nugnez, son frere, avec quel-
» ques Caporaux, à Panama, pour ache-
» ver les levées qu'on pouvoit faire en
» ce païs-là, & les lui amener : Qu'il
» avoit donné cette commission à son
» frere, afin que les affaires allassent
» mieux entre les mains d'une personne
» de considération, & qu'il lui avoit
» donné tout l'argent qu'il avoit pû tirer
» des coffres du Roi. Cet homme ajou-
» toit encore, que le Viceroi avoit mis
» entre les mains de son frere un fils bâ-
» tard de Gonzale Pizarre, âgé d'envi-
» ron douze ans, qu'il avoit pris à Qui-
» to, & qu'il faisoit mener à Panama,
» dans la pensée qu'il se trouveroit-là
» quelques Marchands, qui voyant cet
» enfant maltraité, le racheteroient pour
» faire plaisir à Gonzale Pizarre, & ac-
» quérir ses bonnes graces. De plus,
» disoit encore cet homme, le Viceroi
» ne doutant pas que la flotte de Ba-
» chicao n'eût pris tous les Vaisseaux
» qu'elle auroit pû rencontrer & dans ce
» Port, & ailleurs, il avoit donné ordre

» que les Indiens coupassent & prépa-
» rassent le bois qu'il falloit pour bâtir
» un Brigantin, & qu'avec le goudron,
» les étoupes, & les autres choses neces-
» saires, ils l'apportassent à ce Port de la
» Buenaventura, afin que les Charpentiers
» le pûssent bâtir, & le mettre à l'eau
» en trois ou quatre jours de tems. Qu'ain-
» si Vela Nugnez étoit parti du Popayan
» avec ces ordres & ces dispositions; qu'il
» étoit à une journée de-là, & l'avoit
» envoyé devant, lui qui leur parloit,
» pour épier & savoir s'il y auroit sû-
» reté à venir dans ce Port. » Hinoiosa instruit de toutes ces particularités, envoya deux de ses Capitaines, avec quelques Soldats, qui prirent deux routes differentes, suivant l'avis de cet homme qui leur avoit dit les choses au vrai comme elles étoient : en effet un de ces Capitaines rencontra Vela Nugnez, & l'autre trouva Rodrigue Meria, & Sayavedra avec le fils de Gonzale Pizarre qu'ils emmenoient pour le dessein qu'on a dit. Les uns & les autres avoient beaucoup d'argent qui fut pris & pillé par les Soldats de Hinoiosa; puis ils conduisirent les prisonniers à ses vaisseaux, où on fit de grandes rejouissances pour un si

heureux ſuccès. En effet ils trouvoient qu'il leur étoit fort avantageux d'avoir pris priſonnier Vela Nugnez, & l'empêcher par ce moyen d'aller à Panama, où ſe joignant avec les gens qu'il y avoit, il pouvoit s'oppoſer à leur entrée, & leur donner beaucoup de peine: mais ils étoient encore plus aiſes d'avoir recouvré le fils de Gonzale Pizarre, par le ſervice qu'il lui rendoient en cela, & l'eſperance qu'il leur en auroit beaucoup d'obligation, & leur donneroit ſans doute quelques marques de ſa reconnoiſſance. Ils mirent ainſi à la voile, emmenant avec eux leurs priſonniers.

CHAPITRE XXIX.

Hinoioſa entre à Panama. Ce qui ſe paſſe ſur ce ſujet.

HINOIOSA faiſant route pour ſe rendre à Panama, rencontra Rodrigue de Carvajal, qui lui apprit ce qui ſe paſſoit dans cette Ville, où on n'avoit point voulu le recevoir, mais où on s'étoit mis en état de défenſe pour l'empêcher d'y entrer, Il lui dit donc qu'il falloit prendre ſes meſures là deſſus, & mettre tou-

tes choses en bon état sur leur flotte. Ce qui ayant été fait, Hinoiosa parut devant Panama avec onze vaisseaux, & deux cens cinquante Soldats. Sa venue causa de grands mouvemens dans la Ville, où on se mit en état de lui resister; chacun se rangea à son poste, & tous ensemble sous la conduite de leur Général Pierre de Casaos, se rendirent sur le Port pour s'opposer à la descente des ennemis. Il y avoit dans cette Ville plus de cinq cens hommes assez bien armés, mais la plûpart étoient ou des Marchands, ou des Artisans peu faits à la guerre, & dont plusieurs ne savoient guéres se servir de leurs armes, y en ayant beaucoup qui ne savoient pas tirer une Arquebuse. Il y en avoit même plusieurs qui n'avoient nullement dessein de combattre, ni de s'opposer à la descente de ces gens qui venoient du Pérou, dont ils ne croyoient pas que la venue leur dût être préjudiciable, mais plutôt utile & avantageuse. Les Marchands esperoient d'en debiter mieux leurs denrées, & les Artisans de gagner aussi quelque chose, chacun selon son métier & sa profession. De plus, les Négocians riches considéroient qu'ils avoient au Pérou leurs Associés, leurs Facteurs, & la plûpart de leurs effets, &

que Gonzale Pizarre apprenant l'opposition qu'on faisoit à ceux qui venoient de sa part, chercheroit sans doute à s'en venger, & le pourroit aisément faire, en se saisissant de leurs effets & maltraitant leurs Associés & leurs Facteurs. Nonobstant tout cela, ceux qui ne craignoient rien de semblable, & n'avoient aucuns interêts de cette nature, firent tant qu'on prit les armes, & qu'on se mit en état de défense. Ceux qui commandoient, & avoient le plus de part au dessein de s'opposer à la descente, étoient le Général Pierre de Casaos, Arias d'Azevedo, Jean Fernandez de Rebollido, André Daraysa, Jean de Zabala, Jean de Gusman, Jean d'Yllanes, Jean Vendrel, & quelques autres des principaux de Panama, qui vouloient s'opposer à l'entrée de Hinoiosa dans cette Ville; les uns, parceque'ils étoient bons & fideles serviteurs de Sa Majesté; les autres, parceque le passé leur faisoit craindre l'avenir, & qu'ils appréhendoient d'être traités par ce dernier comme ils l'avoient été auparavant par Bachicao. Hinoiosa voyant la résistance qu'on lui faisoit, fit débarquer ses Troupes à deux lieues de Panama, & les fit marcher vers cette Ville le long de la côte, ayant d'un côté des ro-

chers qui les défendoient de la Cavalerie, & faisant voguer près de terre les chaloupes des navires avec de l'Artillerie ; afin de pouvoir plus aisément découvrir les ennemis s'ils venoient pour l'attaquer. Hinoiosa n'avoit que deux cens hommes, en ayant laissé cinquante sur ses vaisseaux pour les garder, avec ordre qu'aussi-tôt qu'ils verroient le combat commencé, il fissent pendre Vela Nugnez & les autres prisonniers. Pierre de Casaos de son côté sortit de la Ville, & s'avança au devant de Hinoiosa pour le combattre : mais comme ils étoient presque à la portée de l'Arquebuse les uns des autres & prêts d'en venir aux mains, les Ecclésiastiques de la Ville, Prêtres & Moines en sortirent avec les Croix couvertes & autres marques de douleur & de deuil, & commencerent à s'entremettre pour empêcher le combat. Ils les firent d'abord convenir d'une treve pour ce jour là, afin de pouvoir trouver quelque moyen d'accommodement, & on donna des ôtages de part & d'autre pour la sûreté commune des deux partis. Hinoiosa nomma de son côté pour cette négociation, Dom Baltasar de Castille, fils du Comte de la Gomera, & ceux de Panama nommerent Dom Pedro de Cabre-

ra. Ceux du parti de Hinoiosa disoient » qu'ils ne savoient pas pourquoi on » s'opposoit à leur entrée, puisqu'ils n'a» voient aucune intention de faire ni mal » ni dommage à personne, mais plutôt » de réparer le tort & les outrages que » les Habitans de cette Ville avoient re» çus de Bachicao, & de prendre, en » payant, les vivres & les vêtemens dont » ils pourroient avoir besoin. Qu'ils » avoient ordre exprès de Gonzale Pi» zarre de ne faire aucun tort ni aucune » violence à personne, & de ne faire » aucun acte d'hostilité, si on ne les y » contraignoit en les attaquant. Qu'ils » ne demandoient donc autre chose que » la liberté d'acheter les provisions dont » ils avoient besoin, & de réparer leurs » vaisseaux pour s'en retourner, parce» que leur principal dessein en venant » là avoit été de chercher le Viceroi, & » l'obliger à s'en retourner en Espagne, » selon l'intention & les ordres des Au» diteurs, qui l'avoient fait embarquer » pour cela, parcequ'il n'apportoit que » du trouble & du désordre au Pérou. » Que puisqu'ils ne le trouvoient point » là, ils n'avoient aucune intention d'y » faire que peu de séjour, non de s'y » arrêter, ou de s'y établir comme on se

» se l'imaginoit : qu'ainsi ils deman-
» doient qu'on ne les attaquât point, &
» qu'on ne les forçât point à en venir à
» un combat qu'ils souhaitoient d'éviter
» par toutes les voies de douceur &
» d'honnêteté qu'il leur seroit possible,
» pour suivre en cela les ordres & les
» intentions de Gonzale Pizarre : mais
» qu'enfin si on les réduisoit à la néces-
» sité de combattre, ils feroient tous leurs
» efforts pour n'être pas vaincus. » Casaos
& ceux de son parti, appuyoient aussi de
leur côté la justice de leur cause par plu-
sieurs raisons, disant : « Que c'étoit une
» chose suspecte, & qui leur donnoit de
» justes sujets de crainte, de voir Hinoio-
» sa entrer dans le pays, les armes & la
» force à la main : que quand le Gou-
» vernement de Gonzale Pizarre seroit
» juste & son autorité legitime & bien
» fondée, comme ils le prétendoient,
» Panama n'étoit point de sa Jurisdic-
» tion, & qu'il n'avoit point droit de se
» mêler de ce qui s'y passoit. Qu'au reste
» Bachicao, quand il vint dans leur
» Ville, sembloit aussi ne respirer que
» la paix, & n'avoir aucune mauvaise
» intention : mais que quand il s'y étoit
» vû maître, il y avoit fait tous les
» maux & tous les désordres qu'on fai-

» soit maintenant profession de vouloir
» réparer. Les Commissaires nommés de part & d'autre, ayant examiné les raisons des deux partis, chercherent un temperamment pour accorder aux uns ce qu'ils souhaitoient, & prévenir en même tems les inconveniens que les autres craignoient. On convint donc, « que Hinoiosa
» sa pourroit entrer dans la Ville & y de-
» meurer trente jours, & pour sa sûre-
» té & celle de l'accord, être accompa-
» gné de cinquante de ses Soldats : mais
» que sa flotte avec les autres s'en iroient
» aux Isles des Perles, où ils pourroient
» trouver les ouvriers & les materiaux
» necessaires pour la réparation de leurs
» vaisseaux ; & qu'enfin aussi-tôt après
» les trente jours, Hinoiosa & les siens
» s'en retourneroient au Pérou. » Cette convention étant faite & jurée de part & d'autre, avec promesse reciproque de l'observer ponctuellement, & pour plus grande assurance, des ôtages donnés des deux côtés, Hinoiosa entra dans la Ville avec cinquante hommes ; il y loua une maison, où il donnoit à manger à tous ceux qui y alloient, & leur permettoit de causer, de jouer, & de se divertir comme bon leur sembloit ; si bien que dans fort peu de jours pres-

que tous les Soldats de Jean d'Yllanes & plusieurs fainéans qui étoient dans la Ville, s'engagerent avec lui. On assuroit que tous ces gens-là lui avoient déja promis par lettres de se jetter dans son parti pendant le combat, en cas qu'il y en eût. La principale raison qui obligea les Capitaines de Panama d'entendre à un accommodement, fut aussi cette défiance qu'ils avoient de leurs gens, qu'ils savoient très-bien ne respirer qu'après la commodité de passer au Pérou. Il étoit donc aisé à juger que la trouvant commode & avantageuse, puisqu'on les passoit, qu'on les nourrissoit, & qu'on leur donnoit encore quelque paie, ils ne manqueroient pas d'accepter ce parti. Aussi Hinoiosa ayant de cette maniere assemblé peu-à-peu un assez grand nombre de Soldats, & Jean d'Yllanes & Jean de Gusman se trouvant de leur côté presque abandonnés de tous les leurs, & voyant d'ailleurs qu'on observoit mal l'accord dont on étoit convenu, ils prirent secretement une barque & s'enfuirent avec quinze hommes qui leur restoient, prenant la route de Carthagene. Peu après Jean d'Yllanes fut pris par un Capitaine de Hinoiosa, qui le suivit par mer : se voyant pris, il promit de s'enga-

ger au ſervice de Pizarre; ce qu'il fit en effet, & ſe trouva dans ſon parti au combat qui fut donné à Nombre de Dios contre Melchior Verdugo, comme on le dira dans la ſuite. Hinoioſa demeura cependant tranquillement à Panama, ſans que perſonne oſât lui faire la moindre oppoſition du monde : il y faiſoit ſubſiſter ſes Troupes & en augmentoit le nombre, ſans permettre qu'elles fiſſent ni tort ni outrage à perſonne, & ſans ſe mêler lui-même d'autre choſe que de ce qui regardoit ſes Soldats. Il avoit trouvé à Panama Dom Pedro de Cabrera, & Herman Mexia de Guſman ſon gendre, que le Viceroi y avoit exilés; il les envoya avec quelques Soldats à Nombre de Dios, pour garder ce Port, & être en lieu commode pour lui pouvoir donner les avis neceſſaires pour ſa ſûreté, tant du côté d'Eſpagne, que des autres endroits.

CHAPITRE XXX.

Melchior Verdugo ſe déclare pour Sa Majeſté à Truxillo. Ce qu'il fait enſuite.

IL y avoit dans la Ville de Truxillo un homme puiſſamment riche, à qui appartenoit la Province de Caxamalca, il

étoit de la Ville d'Avila en Eſpagne, & s'appelloit Melchior Verdugo. Auſſi-tôt que le Viceroi Blaſco Nugnez Vela fut arrivé au Pérou, Verdugo s'engagea à le ſervir, & à faire tout ce qu'il pourroit en ſa faveur, comme étant compatriotes. Pour cet effet, il demeura auprès de lui & à ſon ſervice dans la Ville de los Reyes, juſqu'au tems que le Viceroi prit la réſolution de dépeupler cette Ville, & de l'abandonner pour ſe retirer à Truxillo. Alors il envoya devant Melchior Verdugo, pour s'aſſurer de la place, & y aſſembler tout ce qu'il pourroit de Soldats & d'armes, lui donnant pour cela les ordres & les commiſſions néceſſaires. Verdugo ayant déja fait embarquer ſes hardes & ſon bagage pour aller par mer, le même jour qu'il devoit mettre à la voile arriva la priſon du Viceroi; & comme on faiſoit arrêter tous les vaiſſeaux, ainſi que nous l'avons marqué ci-devant, il ne put partir. Gonzale Pizarre & ſes Capitaines haïſſoient Verdugo, à cauſe de ce qu'on vient de dire; ainſi il fut un des vint-cinq que Carvajal fit mettre en priſon dès le premier ſoir qu'il fut arrivé à los Reyes, lorſqu'il fit pendre Pierre de Barco & quelques autres. Depuis il courut ſouvent riſque de

perdre la vie jusqu'à ce qu'enfin Gonzale Pizarre lui pardonna & le reçut en grace; ce ne fut pourtant pas sans avoir toujours des soupçons contre lui : mais il ne trouva pas la commodité de s'en défaire en le faisant mourir, comme il fit quelques autres, jusqu'au tems que Carvarjal partit de Quito pour marcher contre Diegue Centeno. Il esperoit en chemin faisant, surprendre Verdugo, si celui-ci en ayant quelque soupçon, ne se fût sauvé, en se retirant parmi ses Indiens à Caxamalca; comme on l'a dit. Après que Carvajal fut passé, Verdugo retourna à Truxillo : mais ne doutant pas que si Gonzale Pizarre le pouvoit avoir en sa puissance, il ne lui fît sentir les effets de sa haine, il résolut de quitter le Pays; mais de faire en le quittant, quelque chose qui pût chagriner Gonzale Pizarre. En attendant une occasion favorable pour cela, il se mit à faire dans sa maison tous les préparatifs qu'il jugeoit necessaires pour son entreprise : il assembloit chez lui le plus de gens qu'il lui étoit possible; il achetoit secretement des armes, & faisoit faire à un ouvrier qu'il avoit dans sa maison, des arquebuses, des chaînes de fer, des ceps & des menotes. Pendant qu'il attendoit

ainſi quelque commodité pour l'execution de ſon deſſein, il arriva au Port de Truxillo, un vaiſſeau qui venoit de Lima. Auſſi-tôt Verdugo fit appeller le Maître & le Pilote de ce bâtiment, ſous prétexte qu'il vouloit faire charger quelques Marchandiſes, des Etoffes & du Maïs, pour envoyer à Panama. Ils vinrent incontinent, & ne furent pas plutôt entrés chez lui, qu'il les fit mettre dans une chambre profonde & obſcure préparée à deſſein dans ſa maiſon. Quand ils y furent, il les laiſſa-là, & retourna à ſon appartement, où s'étant fait bander les jambes, il feignit d'être fort incommodé par certaines verrues malignes, à quoi il étoit ſujet. La fenêtre de ſa chambre regardoit ſur la Place où les Magiſtrats & les principaux Bourgeois de la Ville avoient accoutumé de s'aſſembler tous les jours. Quand les Magiſtrats y furent venus ce jour-là il les pria de vouloir entrer chez lui, parcequ'il ſouhaitoit de faire paſſer quelques Actes en leur préſence, & que ſon incommodité l'empêchoit de pouvoir ſortir. Ils ne furent pas plutôt entrés, qu'il les conduiſit inſenſiblement juſqu'au lieu où il avoit fait mettre le Maître & le Pilote dont on a parlé; là il leur fit ôter les marques de

leurs charges, & leur fit donner des chaînes, puis retourna à sa chambre, laissant la porte de la prison gardée par six Arquebusiers. Il se mit comme auparavant auprès de sa fenêtre, & à mesure qu'il paroissoit quelqu'un sur la Place, il l'appelloit sous prétexte de quelque affaire, ou d'avoir quelque chose à lui communiquer; puis si-tôt qu'il étoit entré, il le faisoit mettre prisonnier avec les autres. De cette maniere, ceux qui venoient ensuite, ne savoient rien de ce qui étoit arrivé à ceux qui les avoient précedés : si bien qu'en peu de tems il se trouva avoir en sa puissance jusqu'à vingt personnes des principaux de la Ville, c'est-à-dire à peu près tous, parceque Gonzale Pizarre avoit emmené les autres avec lui à Quito. Verdugo laissa ses prisonniers dans le lieu de sûreté où il les avoit enfermés, & sortit, se promenant par la Ville, accommpagné de quelques Soldats, & criant, *Vive le Roi*. Il ne trouva que peu de gens qui se missent en défense, qu'il prit aisément. Alors retournant à ceux qu'il avoit laissés dans sa maison, qui étoient plus considerables, il leur dit les sujets de plainte qu'il avoit contr'eux, de ce qu'ils avoient embrassé le parti de Gonzale Pizarre :

leur

» leur déclarant qu'il avoit resolu de sor-
» tir de dessous sa tyrannie & de partir
» pour aller chercher le Viceroi avec
» tout ce qu'il pourroit assembler de
» gens & d'armes : ajoûtant, que pour
» l'exécution de son dessein il avoit be-
» soin d'argent : Qu'ainsi il leur deman-
» doit de lui en fournir chacun selon son
» pouvoir ; puisqu'il étoit bien juste qu'ils
» contribuassent quelque chose pour le
» service de Sa Majesté, l'ayant si sou-
» vent fait pour celui de Gonzale Pizar-
» re. Il exigea donc qu'ils écrivissent
» chacun ce qu'il pouvoit fournir, pour
» le donner incontinent & sans délai, ou
» qu'autrement il les emmeneroit prison-
» niers avec lui. » Chacun donc écrivit & signa pour une certaine somme, qu'ils firent payer aussi-tôt. Verdugo après cela traita avec le Maître du Navire, où il fit mettre l'équipage & les provisions dont il avoit besoin. Il emmena ses prisonniers avec leurs fers, sur des chariots, jusqu'au bord de la Mer, puis il s'embarqua avec environ vingt soldats, & une bonne somme d'argent qu'il avoit tirée, tant des habitans de la Ville, que de la Caisse Royale, & de ses propres revenus, étant homme fort riche. Il laissa les prisonniers sur les chariots, &

ayant mis à la voile il ſuivit la côte, & rençontra un navire ſur lequel il y avoit quantité de meubles & de hardes, qui étoient au Capitaine Bachicao, qui les avoit pris & pillés à Terre-ferme : il prit le tout & le partagea entre ſes ſoldats. Il avoit quelque envie d'aller à la Buenaventura pour y débarquer, & de là aller chercher le Viceroi : mais ne croyant pas qu'il y eût aſſez de ſûreté pour lui de prendre cette route, à cauſe du peu de monde qu'il avoit, & qu'il pouvoit rencontrer la flotte de Gonzale Pizarre, il changea d'avis, & prit la route de la Province de Nicaragua, où il débarqua, & donna avis de ſa venue aux Gouverneurs de la province, leur demandant du ſecours pour ſa défenſe. Voyant qu'il n'y avoit pas grande choſe à eſpérer de là, il s'adreſſa à l'Audience, qui réſidoit ſur les frontieres de Nicaragua, & demanda au Préſident & aux Auditeurs leur ſecours & leur protection ; ce qu'ils lui promirent, & envoyerent pour cet effet le Licencié Ramirez d'Alarcon, un des Auditeurs, à Nicaragua, pour donner ordre aux Habitans de cette Ville, de ſe tenir prêts à marcher avec leurs armes & leurs chevaux. Dans ce tems-là, on apprit à Panama ce que Verdugo avoit

fait à Truxillo, & comment il avoit pris la route de Nicaragua. Si bien que Hinoiosa craignant qu'il se fortifiât, & ne se mît en état de lui donner de la peine, il envoya contre lui le Capitaine Jean Alfonse Palomino, avec deux Navires & six vingts Arquebusiers. Palomino étant arrivé sur les côtes de Nicaragua, se rendit aisément maître du Vaisseau de Verdugo qu'il y trouva : mais voulant descendre à terre, il trouva que les habitans des Villes de Grenade & de Leon, qui sont les principales de cette Province, s'étoient assemblés, & que le Licencié Ramirez & Verdugo y étoient, qui s'opposerent à sa descente. Voyant donc que les ennemis étoient plus forts que lui, tant par le nombre, que parcequ'ils avoient de la Cavalerie, il demeura là quelques jours sans rien entreprendre, attendant une occasion favorable pour faire une descente, & rafler quelque chose, s'il ne pouvoit mieux : mais ne l'ayant pu trouver, il fut obligé de remettre à la voile, & ainsi emmenant avec lui quelques Vaisseaux, & faisant mettre le feu à d'autres qu'il ne put emmener, il retourna à Panama. Melchior Verdugo ayant assemblé jusqu'à cent hommes bien équipés, & considérant

que presque toutes les forces de Hinoiosa étoient à Panama : & que s'il avoit quelques gens à Nombre de Dios, ils étoient en petit nombre & vivoient dans une grande sécurité, sans craindre qu'on les allât attaquer sur-tout par ce côté-là : il résolut de les surprendre. Ayant donc fait préparer trois ou quatre barques, il s'y embarqua avec ses gens, & se rendit par le Canal du Lac de Nicaragua dans la Mer du Nord. A l'embouchure de la Riviere qu'on nomme Chagre, il rencontra un Bateau; il s'informa fort soigneusement de ceux qui étoient dedans, de tout ce qui se passoit à Nombre de Dios, des Capitaines qui y étoient, du nombre de leurs soldats & des endroits où ils étoient logés; puis se faisant conduire par quelques uns de ces gens, vers la minuit il débarqua, & s'en alla droit à la maison, de Jean de Zabala, où étoient logés les Capitaines Dom Pedro de Cabrera & Herman Mexia, avec quelques soldats, qui s'étant réveillés au bruit, se mirent en défense. Les soldats de Verdugo voyant cela, mirent le feu à la maison, qui se trouvant bien-tôt embrasée, le feu parvint à un escalier que Herman Mexia défendoit avec quelques soldats. Ils se virent par-

là contraints à sortir, & tâcher à se sauver en passant au travers des ennemis, ce qu'ils firent avec assez de peine & de danger, étant aidés par l'obscurité de la nuit, qui leur fut favorable en cette occasion pour la conservation de leur vie. Ils prirent le chemin de Panama à pied, & demeurerent quelque temps cachés dans les bois, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le moyen de se rendre dans cette Ville. Ils apprirent à Hinoiosa ce qui s'étoit passé, & la peine qu'ils avoient eue à se sauver. Il en eut beaucoup de chagrin, & résolut de s'en venger; il voulut pourtant donner à sa vengeance quelque couleur de justice, pour y réussir d'autant plus aisément. Il fit donc porter des plaintes par quelques habitans de Nombre de Dios, au Docteur Ribera qui en étoit Gouverneur, avec de grandes exagérations de l'attentat insolent de Verdugo contre son autorité, sans avoir aucun droit ni même aucun prétexte de faire ce qu'il avoit fait, ayant de sa propre autorité levé des deniers, pris prisonniers les Magistrats & mis la ville en trouble & en confusion. On prioit donc Ribera de vouloir marcher lui-même en personne pour châtier une telle insolence, & pour cela Hinoiosa s'of-

frit de l'accompagner, & de le fecourir avec fes gens, puifqu'il auroit fans doute befoin d'avoir des troupes pour l'exécution d'un tel deffein. Le Docteur Ribera prit la réfolution de faire ce qu'on lui demandoit, & accepta les offres qu'on lui faifoit. Ainfi Hinoiofa & fes Capitaines lui prêterent ferment avec promeffe d'obéir exactement à fes ordres, le reconnoiffant pour leur Général dans cette expédition : on mit donc les troupes en état, & ils partirent de Panama. Melchior Verdugo en étant averti, mit auffi fes gens en ordre, & fit prendre les armes aux Habitans de Nombre de Dios, puis les fit tous affembler fur la place, réfolu d'attendre les ennemis : mais après, remarquant que les gens de la ville n'avoient guere envie de combatre, & qu'ainfi fi le combat fe donnoit fur la place, ils ne manqueroient pas de le retirer dans leurs maifons, & le laifferoient dans le péril, cela lui fit prendre la réfolution de fortir de la Ville. Il l'exécuta comme il l'avoit réfolu, fe posta fur le bord de la mer, dont il fit approcher fes barques, & prenant par force quelques bateaux qui étoient fur la plage, il attendit Hinoiofa : celui-ci s'étant avancé, le combat commença & dès le pre-

mier choc, il y eut quelques gens tués, & même des personnes considérables. Les Habitans de Nombre de Dios qui étoient avec Verdugo, voyant que le Docteur Ribera leur Gouverneur, commandoit en qualité de Général ceux qui les attaquoient, se retirerent du côté d'un bois qui étoit là près, & les soldats de Verdugo les voulant retenir, se mirent en désordre, si bien qu'il se vit contraint de se retirer dans ses barques, & de se mettre même dans l'eau pour y entrer. Puis s'étant approché des Navires qui étoient là, il prit le plus grand, y fit mettre l'artillerie des autres pour battre la Ville : mais comme elle est située dans un fond, il ne pouvoit faire aucun dommage aux maisons ; ce qu'ayant remarqué, & d'ailleurs manquant de provisions, & la plûpart de ses gens étant demeurés à terre, il se retira avec ses barques & ce navire qu'il avoit pris, dans le port de Carthagene pour y attendre la commodité de faire quelque mal aux ennemis. Le Docteur Ribera & Hinoiosa, après avoir rétabli la tranquillité à Nombre de Dios ; & y avoir laissé une garnison un peu plus forte que celle qui y étoit auparavant sous le commandement des mêmes Capitaines, Dom Pedro de

Cabrera, & Fernand de Mexia, s'en retournerent à Panama pour attendre quels seroient les ordres que Sa Majesté enverroit d'Espagne.

CHAPITRE XXXI.

Le Viceroi fait de nouvelles troupes & retourne à Quito. Il donne bataille, est vaincu par Gonzale Pizarre, & tué dans le combat.

APRÈS que le Viceroi fût arrivé au Popayan, comme on l'a dit, il fit amasser tout le fer qu'on put trouver dans la Province, fit chercher des ouvriers, & préparer des forges, si bien qu'en peu de temps il fit faire deux cens arquebuses, & d'autres armes offensives & défensives, & se pourvut de toutes les autres choses nécessaires pour la guerre. De plus, ayant appris que le Gouverneur Benalcazar avoit envoyé un de ses Capitaines, brave & expérimenté, nommé Jean Cabrera, avec cent cinquante hommes pour conquérir une Province d'Indiens avec qui il étoit en guerre, il écrivit à Cabrera, & lui fit porter ses lettres par des messagers exprès. « Il lui fasoit une relation assez étendue de

» tout ce qui étoit arrivé depuis sa venue au Pérou, du soulevement & de » la tyranie de Gonzale Pizarre, & comment il l'avoit chassé du pays. Après » cela il lui disoit qu'il étoit résolu quand » il auroit assemblé des troupes suffisantes, d'aller chercher son ennemi, & » qu'ainsi il le prioit instamment qu'aussi-tôt qu'il auroit reçu ses lettres, il le » vînt trouver au Popayan, & lui amenât » les Soldats qu'il avoit avec lui pour les » joindre aux siens, & prendre ensemble » la route de Quito, & aller chercher & » combattre le Tyran. Il lui représentoit » dans des termes forts, le grand & signalé service qu'il rendroit en cela à » Sa Majesté ; & qu'à l'égard des avantages qu'il devoit espérer en lui accordant ce qu'il demandoit, ils étoient » incomparablement plus grands que » ceux qu'il pouvoit attendre de l'expédition qu'il avoit entreprise ; puisque si » les choses réussissoient en sorte que » Gonzale Pizarre fût défait, il partageroit les terres que lui & ses partisans » possédoient, & qu'il lui promettoit » de lui donner abondamment de quoi » vivre à lui & à ses gens dans les meilleurs endroits du pays. Il lui mandoit » aussi par les mêmes lettres ce qui se

» paſſoit à l'autre extrêmité du Pérou ;
» comment Diegue Centeno s'y étoit
» déclaré pour Sa Majeſté, le grand nom-
» bre de gens qui ſe joignoient à lui
» tous les jours : Qu'ainſi allant attaquer
» Pizarre dans ces conjonctures, il étoit
» preſque impoſſible qu'il pût réſiſter, &
» s'empêcher d'être bien-tôt défait ;
» d'autant plutôt que tous les habitans
» du Pérou étoient ſi las de ſa tyrannie,
» de ſes extorſions & de ſes violences,
» qu'ils étoient fort diſpoſés à ſe décla-
» rer contre lui, & le feroient ſans doute
» à la premiere occaſion favorable qu'ils
» trouveroient. Pour engager encore plus aiſément Cabrera à venir, & afin que ſes gens fuſſent mieux diſpoſés à le ſuivre, le Viceroi lui envoya un ordre de pouvoir prendre juſqu'à la valeur de trente mille peſos d'or des Caiſſes Royales de Carthagene, d'Encelme, de Cali, d'Antioche, & de quelques autres lieux, pour en payer ſes Soldats. Outre cela, le Viceroi fit enſorte que le Gouverneur Benalcazar comme ſupérieur à Cabrera, & qui l'avoit envoyé à la conquête où il alloit, lui écrivît, & lui ordonnât de venir incontinent. Cabrera n'eut pas plutôt reçu ces dépêches, qu'il prit ſans perdre tems, la ſomme qu'on lui don-

noit ordre de prendre, la diſtribua à ſes ſoldats, & partit auſſi-tôt pour ſe rendre au Popayan & ſe joindre au Viceroi, avec cent ſoldats aſſez bien équipés. Outre cela le Viceroi avoit auſſi envoyé au nouveau Royaume de Grenade, & à la Province de Carthagêne des dépêches à-peu-près ſemblables à celles qu'il avoit envoyées à Cabrera. Il faiſoit ainſi toutes les diligences poſſibles, demandant du ſecours de tous côtés, ſi bien que par ce moyen ſes troupes ſe groſſiſſoient auſſi tous les jours. Il apprit alors la nouvelle de la priſon de ſon frere Vela Nugnez, & de la défaite de Jean Yllanes & de ſes troupes, de ſorte qu'il n'attendoit plus de nouveaux ſecours d'aucun endroit. Dans ce tems-là Gonzale Pizarre auroit fort ſouhaité de trouver quelque moyen de faire tomber le Viceroi entre ſes mains; ne ſe tenant pas en ſureté, tandis qu'il ſeroit vivant & auroit des troupes ſur pied. Il ſe ſervit donc d'une ruſe pour engager s'il pouvoit le Viceroi à venir en lieu où il le pût ſurprendre: c'eſt pourquoi il fit courir le bruit qu'il avoit deſſein de partir de Quito pour aller vers l'autre extrêmité du Pérou dans la Province des Charcas, appaiſer par ſa préſence les troubles que

Diegue Centeno y avoit causés, & de laisser seulement à Quito le Capitaine Pierre de Puelles, avec trois cens hommes, pour faire tête au Viceroi. Il se mit en devoir d'exécuter ce dessein comme si c'eût été sa véritable intention : Il choisit parmi ses troupes ceux qui devoient l'accompagner, & ceux qui devoient demeurer avec Puelles : il fit donner une montre, & aux uns & aux autres, & partit en effet après avoir fait faire la revûe de toutes ses troupes. Il fit aussi ensorte que cela vînt à la connoissance du Viceroi, par le moyen d'un espion du Viceroi même, qu'il avoit envoyé pour être averti des démarches de son ennemi. Cet espion trahit celui qui l'avoit envoyé, se découvrit à Pizarre, & lui donna l'explication & l'intelligence du chiffre dont il se servoit. On fit donc écrire au Viceroi par cet homme, tout ce qui vient d'être dit des desseins apparens de Pizarre, & Pierre de Puelles écrivit aussi à quelques amis qu'il avoit au Popayan, leur apprenant comment il demeuroit à Quito avec trois cens hommes, & qu'il espéroit néanmoins être en état de résister au Viceroi, quelque nombre de gens qu'il amenât contre lui. Il envoya ces lettres d'une maniere qu'elles

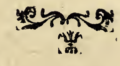
puſſent aiſément être ſurpriſes par les gens du Viceroi. Outre tout cela encore, on fit publier les mêmes choſes par des Indiens qui avoient été préſens à la revûe des troupes, & qui virent partir Gonzale Pizarre, & ſurent exactement le nombre des gens qu'il menoit avec lui, & de ceux qu'il laiſſoit. Il partit donc en effet; mais il s'arrêta à deux ou trois journées de Quito, ſous prétexte de ſe trouver incommodé. Le Viceroi ayant reçu tous ces avis, & conſidérant le grand avantage qu'il avoit ſur Pierre de Puelles, qui outre le petit nombre de ſes gens, ne pouvoit eſpérer aucun ſecours d'ailleurs, réſolut de partir du Popayan, & de prendre la route de Quito. Sur toute cette route il ne put rien apprendre de Gonzale Pizarre ni de ſes gens, par le bon ordre qu'on avoit mis par tout ſur les chemins, en faiſant occuper les paſſages tant par des Chrétiens que par des Indiens. Cependant Pizarre avoit l'avantage de ſavoir toutes les démarches du Viceroi, par le moyen des Indiens Cagnares, qui ſont gens fins & ruſés. Ainſi quand il jugea qu'il étoit tems, il retourna à Quito, & s'étant joint avec Pierre de Puelles, ils ſortirent enſemble de la Ville, pour marcher contre le

Viceroi qui étoit à Oravalo à douze lieues de Quito. Gonzale Pizarre paroiſſoit fort aiſe de ſe voir en état d'aller combattre ſon ennemi, bien qu'on l'aſſurât qu'il avoit huit cens hommes, & que même à meſure qu'ils s'approchoient, leur nombre alloit toujours en croiſſant. Mais Pizarre s'aſſuroit beaucoup ſur la valeur & l'expérience de ſes troupes, où il y avoit beaucoup de perſonnes des plus conſidérables du pays, & des ſoldats aguerris, accoutumés aux périls, & encouragés par pluſieurs victoires qu'ils avoient remportées. Il faiſoit tout ſon poſſible pour bien perſuader ſes troupes de la juſtice de ſa cauſe, & leur répétoit continuellement les raiſons qui pouvoient juſtifier ſes deſſeins, & autoriſer ſon entrepriſe; leur repréſentant » comment ſes freres & lui avoient conquis » le Pérou : les faiſant ſouvenir des cruautés du Viceroi, qu'il avoit fait paroître tant par la mort du Commiſſaire » Yllan Suarez, que par celle de pluſieurs » de ſes propres Capitaines. Qu'enſuite » après avoir été chaſſé par les Auditeurs, afin qu'il allât rendre compte » de ſa conduite à Sa Majeſté, non-ſeulement il n'avoit pas voulu y aller, mais » il cherchoit à troubler le repos & la

» tranquillité du Pays & y causer des soulévemens : qu'il avoit assemblé pour cela des troupes en d'autres endroits » pour les faire passer au Pérou, au préjudice & à la ruine de ceux qui y étoient établis. Pizarre ajoûtoit plusieurs autres choses de même nature pour animer ses gens contre le Viceroi. Aussi ils s'offrirent tous avec empressement de marcher contre lui & de le combattre. Les uns étoient poussés à cela par un motif d'intérêt, afin d'empêcher l'execution des ordonnances qui leur étoient préjudiciables : d'autres par un desir de vengeance, & quelques autres enfin par la crainte qu'ils avoient du Viceroi, pour s'être toujours trouvés dans un parti opposé au sien : mais il faut avouer que la plûpart agissoient par un motif de crainte, redoutant la sévérité de Gonzale Pizarre & de ses Capitaines, qu'ils avoient vû faire pendre plusieurs personnes, pour avoir seulement témoigné quelque froideur pour son service. Il fit faire une revûe pour savoir exactement le nombre & l'état de ses troupes : on trouva qu'il y avoit cent trente Cavaliers bien armés & bien équipés, deux cens Arquebusiers & trois cens cinquante Piquier ce qui faisoit en tout près de

ſept cens hommes. Il avoit une quantité ſuffiſante de bonne poudre. Ayant appris que le Viceroi s'étoit campé à deux lieues de Quito, ſur le bord de la riviere, il ſortit de la Ville avec ſes troupes. Jean d'Acoſta & Jean Velez de Guevara étoient Capitaines d'Arquebuſiers, Hernan Bachicao commandoit les Piquiers, & Pierre de Puelles & Gomez d'Alvarado commandoient la Cavalerie : il n'y avoit point de Meſtre de Camp général dans cette bataille. Gonzale Pizarre fit marcher ſon étendart avec ſoixante & dix Cavaliers qui s'avancerent pour occuper un paſſage qui étoit ſur la riviere, où il eſpéroit défaire aiſément le Viceroi. Ce fut un Samedi quinziéme de Janvier de l'an mil cinq cens quarante-ſix. De cette maniere ils demeurerent là toute la nuit, ſe tenant ſoigneuſement ſur leurs gardes. Le Viceroi étoit campé ſi près d'eux, que les plus avancés des deux partis ſe pouvoient parler & ſe parloient en effet, s'appellant les uns les autres traîtres & rebelles, chacun de leur côté prétendant être les bons & fideles ſujets du Roi : ils paſſerent donc ainſi toute la nuit en attente. Outre les Capitaines que nous avons nommés, Gonzale Pizarre étoit accompagné

accompagné par le Licencié Benoît Suarez de Carvajal, frere du Commiſſaire Yllan Suarez de Carvajal. Dès le commencement de la guerre, Benoît étoit ſorti de Cuſco, pour s'éloigner de Gonzale Pizarre, & s'aller joindre au Viceroi. Etant arrivé à vingt lieues de los Reyes, il apprit la mort de ſon frere : ainſi il n'oſa ſe hazarder d'aller dans cette Ville juſqu'à ce que le Viceroi eût été pris & embarqué. Depuis, Gonzale Pizarre l'ayant fait prendre priſonnier, fut ſur le point de lui faire couper la tête : mais étant prêt à partir pour la guerre de Quito, il le reçut en grace. Carvajal de ſon côté, voulut bien l'accompagner & le ſervir contre le Viceroi, pour venger la mort de ſon frere le Commiſſaire : & non-ſeulement il le ſervoit de ſa perſonne mais il étoit ſuivi par une trentaine de ſes parens & de ſes amis, qui formoient une compagnie ſéparée, dont il ſe nommoit Capitaine.



CHAPITRE XXXII.

De la bataille de Quito, & comment le Viceroi y est tué.

LE Viceroi étoit dans un village nommé Tuza, à vingt lieues de Quito, quand il apprit que Gonzale Pizarre étoit dans cette Ville, avec une armée d'environ huit cens hommes. Il ne voulut pas que cela fût su publiquement; mais il le dit seulement à ses Capitaines, à qui il donna ordre de tenir toutes choses en état de pouvoir donner bataille. Quand il fut arrivé tout prêt des ennemis, au pied de la colline sur laquelle étoit Gonzale Pizarre, il résolut de l'aller prendre par derriere, & marcha pour cela secretement par un chemin différent de celui que les ennemis gardoient. Il se flattoit de tirer de-là un grand avantage parceque les Arquebusiers de Pizarre & ses principales forces étoient sur la Colline du côté qu'ils croyoient que le Viceroi devoit venir, & à l'arriere-garde étoit la Cavalerie, sans aucun soupçon qu'on vînt commencer l'attaque par elle. C'étoit la raison qui avoit obligé le Viceroi à se venir loger si près des ennemis,

comme on a dit qu'il étoit. Dès la premiere nuit qu'il fut là, il quitta son camp, laissant ses tentes comme elles étoient, & y laissant aussi des Indiens & des chiens avec des feux allumés en plusieurs endroits pour tromper les ennemis, & leur faire croire que toute son armée y étoit. Cependant il partit sans bruit avec toutes ses troupes, & prit ce chemin secret par lequel on lui avoit dit qu'il avoit quatre lieues à faire. Comme ce chemin étoit peu fréquenté, & qu'il y avoit long-tems qu'on n'y passoit point, il y trouva tant de difficultés & de mauvais pas, qu'il étoit jour avant qu'il pût faire ce qu'il s'étoit proposé. Il se trouva alors à une lieue des ennemis, sans espérance de pouvoir les surprendre, comme il en avoit eu dessein. Cela lui fit prendre la résolution d'aller à Quito, où il pouvoit aisément entrer; parcequ'il n'y avoit que fort peu de gens dans la Ville, qui n'étoient point en état de s'opposer à son entrée. Il espéroit y trouver quelques fideles sujets de Sa Majesté qui auroient cherché quelques prétextes, & allégué quelques excuses pour se dispenser de suivre le Tyran. Le Viceroi espéroit aussi d'y trouver quelques armes qu'on y auroit laissées. Quand il fut entré

dans cette Ville, ses soldats apprirent ce qu'il leur avoit caché si soigneusement, qui est, que Gonzale étoit là en personne avec toutes ses troupes, qu'il commandoit lui-même. Le matin les coureurs de Pizarre s'étant avancés, & n'entendant pas grand bruit dans le camp du Viceroi, ils y entrerent, & ayant appris des Indiens ce qui se passoit, ils le firent savoir à Gonzale Pizarre, qui apprit aussi peu de tems après, que le Viceroi étoit à Quito. Il marcha promptement de ce côté-là, à dessein de combattre l'ennemi en quelque lieu qu'il le rencontrât. Le Viceroi connoissoit bien les avantages que Pizarre avoit sur lui, néanmoins il prit avec beaucoup de courage la résolution de le combattre & de s'exposer au hazard d'une bataille : il sortit donc de la Ville, & marcha droit aux ennemis, avec autant de hardiesse & de résolution, que s'il eût été assuré de la victoire. Ses Capitaines étoient Dom Alfonse de Montemayor, qui commandoit la premiere compagnie avec l'Etendart Royal : le Viceroi voulut que tous lui obéissent dans cette journée comme à son Lieutenant Général. Cepeda & Bazan commandoient la Cavalerie, & Ahumada portoit le grand Etendart;

Sancho Sanchez d'Avila, François Hernandes Giron, Pierre d'Heredia & Rodrigue Nugnez de Bonilla étoient Capitaines d'Infanterie : Jean de Cabrera en étoit le Meſtre de Camp, & combattit à pied. Tous les principaux ſupplierent le Viceroi de ne combattre point à l'avant-garde, comme il le vouloit faire, mais de demeurer à l'arriere-garde avec quinze Cavaliers, pour donner du ſecours où il verroit que le beſoin le demanderoit. Néanmoins quand le combat fut ſur le point de commencer, & que les troupes s'avancerent pour donner, le Viceroi ſe mit à côté de Dom Alfonſe au devant de l'Etendart. Il étoit monté ſur un cheval gris, & portoit un habit d'une toile des Indes blanche, avec de grandes taillades qui laiſſoient voir une veſte de ſatin cramoiſi avec une frange d'or. Comme il ſe vit tout près des ennemis, il dit à ſes gens : *Mes amis, je n'entreprens pas de vous encourager par mes paroles ou par mon exemple, j'eſpere de l'être moi-même par le vôtre : je ſuis perſuadé que vous ferez votre devoir comme bons & fideles ſujets du Roi, notre commun maître ; & connoiſſant comme je fais votre inviolable fidélité à ſon ſervice, je n'ai rien à vous dire, ſinon que c'eſt ici la cauſe de*

Dieu, ce qu'il répéta encore, *c'eſt ici la cauſe de Dieu, c'eſt ici la cauſe de Dieu.* En même-tems le Viceroi, Dom Alfonſe, & Bazan s'avançant du côté où étoit le Licencié Carvajal qui ſe joignit à eux, ils commencerent le choc. Gonzale Pizarre avoit auſſi voulu ſe mettre à ſon avant-garde, & les ſiens l'obligerent de ſe poſter avec ſept ou huit Cavaliers au côté de l'eſcadron. La Cavalerie commença donc le combat, & d'abord on rompit les lances, puis on combattit avec des haches, des maſſues & des épées. La Cavalerie du Viceroi fut fort incommodée par une ligne d'Arquebuſiers. Le Viceroi combattant vigoureuſement, renverſa un nommé Montalve; mais à même-tems Fernand de Torres le vint attaquer, & lui donna un coup de hache ſur la tête, dont il fut ſi étourdi qu'il tomba à terre : auſſi lui & ſon cheval étoient ſi fatigués du travail de la nuit précédente, pendant laquelle ils avoient toujours marché ſans manger ni dormir, qu'il ne falloit pas un fort grand effort pour le faire tomber. Dans le même-tems l'Infanterie jettoit de ſi grands cris, & faiſoit un ſi grand bruit, qu'on eût cru qu'il y avoit beaucoup plus de gens qu'il n'y en avoit en effet. Dès les premiers

coups Jean Cabrera fut tué. Sancho Sanchez d'Avila attaqua un Escadron des ennemis, marchant à la tête des siens avec une épée à deux mains, dont il se servoit avec tant de force & d'adresse, qu'il avoit déja rompu & défait la moitié de l'escadron : mais comme ceux du parti de Pizarre étoient en beaucoup plus grand nombre que ceux qui suivoient Avila, il se trouva enveloppé de toutes parts & fut tué, lui & la plûpart des siens. Le combat avoit été assez opiniâtre & la victoire bien disputée par l'Infanterie, jusqu'à ce qu'on eût vû tomber le Viceroi : mais ceux de son parti commencerent à se relâcher & à perdre cœur, si bien qu'ils furent vaincus & plusieurs tués. Le Licencié Carvajal courant çà & là sur-le-champ de bataille, rencontra le Capitaine Puelles qui vouloit achever de tuer le Viceroi, bien qu'il fût déja sans sentiment, & presque mort de sa chute, & d'un coup d'arquebuse qu'il avoit reçu. Carvajal lui fit couper la tête, disant *que c'étoit pour venger la mort de son frere*, & ajoûtant, *que c'étoit là l'unique but qu'il s'étoit proposé en allant à cette expédition, plutôt que le service de Gonzale Pizarre*. Le combat fini, & Pizarre victorieux, il fit son-

ner la retraite pour rassembler toutes ses troupes qui poursuivoient encore les fuyards. Il demeura sur le champ de bataille du côté du Viceroi environ deux cens hommes, & il n'y en eut que sept de tués du parti opposé. On fit enterrer les morts, en mettant sept ou huit ensemble dans une même fosse. Pizarre fit porter à Quito le corps du Viceroi, & celui de Sancho Sanchez, & les fit enterrer avec beaucoup de pompe & de solemnité, allant lui-même à l'enterrement & prenant le deuil. Peu de jours après il fit pendre dix ou douze personnes qui s'étoient cachées dans les Eglises & ailleurs. Le Licencié Alvarez, le Capitaine Benalcazar, & Dom Alfonse de Montemayor furent blessés & pris prisonniers. Pizarre vouloit faire couper la tête à Dom Alfonse : mais comme il avoit beaucoup d'amis, il y en eut plusieurs qui intercéderent pour lui, faisant entendre à Pizarre qu'il ne pouvoit échaper de ses blessures. Quelque tems après Gomez d'Alvarado avertit Benalcazar qu'on avoit résolu de les empoisonner, ce qui fit qu'ils prirent de grandes précautions, tant à l'égard des alimens qu'à l'égard des remedes qu'on leur donnoit. Aussi-est-il vrai que le Licencié Alvarez qui

qui ne pouvoit pas ſi facilement prendre les mêmes précautions, parcequ'il étoit logé dans la maiſon de Cepeda, mourut peu de tems après, & on ne douta point qu'il n'eût été empoiſonné dans un amandé. Pizarre voyant qu'il n'avoit pû réuſſir, comme il le ſouhaitoit, à ſe défaire ſecretement de Dom Alfonſe par le poiſon, & déſeſperant d'ailleurs de gagner jamais ſon amitié, il réſolut de l'envoyer en exil au Chili, qui étoit à plus de mille lieues de là, & d'y envoyer auſſi en même tems Rodrigue Nugnez de Bonilla, Tréſorier de Quito, & ſept ou huit autres qui avoient toujours ſuivi le parti du Viceroi, & s'étoient trouvés en tous les combats qui s'étoient donnés pour ſes interêts. Il ne voulut pas les faire mourir, parceque pluſieurs perſonnes intercederent pour eux; il ne vouloit pas auſſi les retenir auprès de ſoi, par la défiance qu'il en avoit : de les renvoyer en quelque endroit du Pérou que ce pût être, ne lui paroiſſoit pas non plus un bon parti à prendre, parceque partout ils pouvoient lui nuire. Cela lui fit donc prendre la réſolution de les envoyer au Chili, & pour cet effet il les mit entre les mains d'un de ſes Capitaines, nommé Antoine d'Ul-

loa qu'il y envoyoit avec quelques soldats. Ce Capitaine leur avoit déja fait faire plus de quatre cens lieues, la plûpart d'eux à pied, & sans que leurs blessûres fussent entierement guéries, lorsque le chagrin de se voir traités de cette maniere, & le desir de la liberté leur firent prendre la résolution de se tirer de ses mains en l'attaquant lui & les siens, & de mourir ou se sauver de la captivité où ils étoient. Après s'être recommandés à Dieu, ils entreprirent la chose avec tant de courage & de résolution, qu'elle réussit selon leur desir. Ils prirent Antoine d'Ulloa, & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient. Dom Alfonse s'étant chargé du soin de garder les prisonniers, envoya quatre de ses Compagnons au Port le plus voisin du lieu où ils étoient. Ils y trouverent un navire dont ils se rendirent maîtres par leurs soins & leur adresse, ayant eu bien de la peine à en venir à bout, parcequ'il y avoit sur ce vaisseau quelques soldats & quelques autres personnes qui étoient dans le parti de Gonzale Pizarre, & qui suivoient ses sentimens. Dom Alfonse étant averti de ce qu'avoient fait ses Compagnons, & comment ils étoient maîtres d'un navire, il partit

lui & les autres qui étoient demeurés avec lui, & laiſſant là leurs priſonniers, ils ſe rendirent au vaiſſeau, & ſe mirent en mer ſans Pilote, ſans Matelots, & ſans qu'aucun d'eux entendît la navigation ; ainſi avec beaucoup de peine & de péril, ils ſe rendirent à la nouvelle Eſpagne. Pizarre ne ſe contentant pas de témoigner ſa haine à ceux qui étoient tombés entre ſes mains le jour du combat, envoya le Capitaine Guevara à la Ville de Paſto, pour y prendre quelques perſonnes contre qui il avoit du chagrin ; il en fit pendre un, & bannit les autres ; il pardonna à Benalcazar, à condition & ſous promeſſe ſolemnelle d'être toujours de ſon parti & de prendre ſes interêts ; & ainſi il le renvoya dans ſon Gouvernement avec une partie des gens qu'il en avoit amenés. Après la bataille il raſſembla auſſi tout ce qu'il put des ſoldats du Viceroy, qui s'étoient ſauvés, à qui il repréſenta premierement les raiſons qu'il avoit de ſe plaindre d'eux, puis il ajoûta qu'il leur pardonnoit néanmoins, parcequ'il ſavoit que les uns avoient été trompés, & les autres forcés, pour leur faire faire ce qu'ils avoient fait ; qu'ainſi il leur promettoit, s'ils le vou-

loient ſuivre & faire leur devoir, qu'il les conſidéreroit & les traiteroit de la même maniere que les autres qui avoient toujours été à ſon ſervice, & qu'ils pourroient attendre de lui les mêmes graces & les mêmes récompenſes. Ainſi il les fit demeurer dans ſon Camp, défendant expreſſément que perſonne ne les maltraitât ni de fait ni de paroles, bien qu'au fond il les ſoupçonnât toujours, & ne ſe fiât pas beaucoup en eux. Il dépêcha des meſſagers de tous côtés pour porter la nouvelle de ſa victoire, encourager ceux qui tenoient ſon parti, & affermir par ce moyen de plus en plus ſa tyrannie. Il envoya le Capitaine Alarçon à Panama porter cette nouvelle à Hinoioſa, avec ordre d'amener avec lui en retournant, Vela Nugnez, & les autres priſonniers qui avoient été pris quelque tems auparavant par les gens d'Hinoioſa. Il y avoit quelques-uns de ceux qui accompagnoient Pizarre, qui lui conſeilloient d'envoyer ſa flotte le long des côtes de la nouvelle Eſpagne & de Nicaragua, pour prendre ou brûler tous les vaiſſeaux qu'ils y trouveroient, afin qu'on ne pût les venir attaquer par mer, & qu'après cela on feroit revenir toute la flotte à los

Reyes. *De cette maniere, disoient-ils, lorsqu'il viendra quelques dépêches & quelques ordres de la part de Sa Majesté à Terre-Ferme, & qu'on n'y trouvera aucune commodité pour passer de là au Pérou, ce sera une raison suffisante pour faire qu'on se trouve obligé, & même dans une nécessité indispensable de vous faire un parti avantageux, & de vous accorder à peu près ce que vous souhaiterez.* Gonzale Pizarre ne voulut point suivre ce conseil, & crut que ce seroit faire paroître trop de défiance & de foiblesse, de prendre tant de précautions. Il avoit beaucoup de confiance en Hinoiosa & en ceux qui l'accompagnoient, & croyoit qu'à cet égard il ne falloit que se reposer sur leurs soins & leur vigilance; d'ailleurs il étoit si fier de la victoire qu'il avoit remportée sur le Viceroi, qu'il se croyoit en état d'agir ouvertement, & de résister à tout. Alarcon partit donc, fit heureusement son voyage, amena les prisonniers, & avec eux le fils de Gonzale Pizarre. Quand il fut près de Porto Viejo, il fit pendre Sayavedra & Lerma, deux des plus considérables entre les prisonniers, pour quelques paroles qu'on lui rapporta qu'ils avoient dites. Il voulut aussi faire pendre Rodrigue Me-

xia ; mais le fils de Gonzale Pizarre lui sauva la vie par ses sollicitations, & le témoignage qu'il rendit des bons traitemens qu'il en avoit reçus. Alarcon mena Vela Nugnez à Quito, où Gonzale Pizarre lui pardonna le passé, en lui recommandant de prendre soigneusement garde à sa conduite & à ses démarches à l'avenir, parceque le moindre sujet de soupçon qu'il donneroit lui seroit fatal. De cette maniere il le menoit avec lui sans qu'il fût ni prisonnier, ni aussi en pleine liberté, & ainsi quand il retourna à los Reyes, Nugnez fut aussi du voyage. Le Licencié Cepeda, un des Auditeurs, suivit & accompagna toujours Gonzale Pizarre dans toute cette expédition. Il avoit tiré cet Auditeur de los Reyes, & l'avoit emmené avec lui pour rompre l'Audience Royale, parceque de quatre Auditeurs dont elle étoit composée, le Licentié Alvarez s'en étoit allé avec le Viceroy, le Docteur Texada étoit parti pour l'Espagne. Ainsi Cepeda accompagnant Pizarre, il ne restoit plus des quatre que Zarate, qui ne pouvoit tenir seul l'Audience, d'autant plutôt qu'il étoit infirme, & presque toujours malade. De plus, on avoit un peu moins de défiance de lui, qu'on n'avoit

eu autrefois, depuis que Gonzale Pizarre lui avoit pris presque par force une de ses filles, & l'avoit mariée avec Blas Soto son frere. Ce n'est pas qu'à la verité le Licencié Zarate ne fût toujours bien intentionné pour le service de Sa Majesté, bien qu'il fût obligé par la nécessité du tems & la disposition des affaires, de dissimuler & faire quelques complimens au Tyran.



LIVRE SIXIEME,

Où il eſt parlé du voyage du Licencié de la Gaſca au Pérou, comment il vainquit Gonzale Pizarre, & établit la paix dans le Pays.

CHAPITRE PREMIER.

Le Capitaine Carvajal ſuit ſa route, & marche contre Diegue Centeno, qu'il battit en diverſes occaſions.

ON a rapporté dans le Livre précédent, comment le Capitaine Carvajal étoit parti de Cuſco avec trois cens hommes; grand nombre de chevaux, d'arquebuſes & d'autres armes. Il paſſa par le Collao, prenant la route de la Province de Paria où étoit Diegue Centeno, avec environ deux cens cinquante hommes, réſolu d'attendre ſon ennemi, & de lui donner bataille. Quand Carvajal fut arrivé à deux lieues de la Ville de Paria, Diegue Centeno ſe retira un peu, & paſſa de l'autre côté de la Ville, pour ſe

poster sur le bord de la riviere, où le poste lui parut plus avantageux & plus sûr. Le Capitaine Carvajal se logea avec tous les siens dans le Tambo de Paria, à une lieue des ennemis. Le lendemain Diegue Centeno envoya quinze Arquebusiers fort bien montés, pour présenter la bataille à Carvajal. Ils s'avancerent jusqu'à un jet de pierre de son camp, de sorte qu'ils se pouvoient parler les uns aux autres. Ils s'adresserent donc à Carvajal, & lui dirent *que Diegue Centeno étoit prêt de combattre pour les intérêts de Sa Majesté; mais que si lui qui avoit vieilli au service du Roi, vouloit penser à lui-même, considerer la mauvaise cause qu'il défendoit, & rentrer dans son devoir, ils seroient tous gloire de lui obéir.* Carvajal étoit à la tête de ses Troupes, & ne faisoit que rire & se mocquer de ce que disoient les gens de Centeno, si bien que de part & d'autre ils commencerent à se dire des injures, & à s'appeller mutuellement traîtres & rebelles: les quinze Cavaliers firent leur décharge, puis retournerent à leurs gens, ayant à peu près reconnu le nombre & la disposition des ennemis. C'étoit le Vendredi-Saint de l'an mil cinq cent quarante-six. Incontinent Carvajal dé-

campa, & se mit en marche pour aller attaquer les ennemis. Ils ne jugerent pas alors à propos de l'attendre, mais ils se retirerent dans un poste avantageux, où il n'étoit pas aisé de les aller attaquer, à dessein de ne point hazarder la bataille, mais de se contenter d'escarmoucher, & faire quelques attaques pendant la nuit, parcequ'on leur avoit rapporté le mécontentement de la plûpart de ceux qui suivoient Carvajal, & qu'ainsi ils esperoient que plusieurs l'abandonneroient pour se rendre à eux, ensorte qu'ils vaincroient de cette maniere sans peine & sans risque. On craignoit le succès d'une journée, à cause du grand nombre d'Arquebusiers qu'avoit Carvajal, bien qu'ils eussent de leur côté un grand avantage sur lui par le nombre de leur Cavalerie. A la vérité cette résolution de se retirer avoit été contre le sentiment de Centeno, qui vouloit qu'on attendît les ennemis pour les combattre; mais comme tous les Habitans de la Ville de Plata qui l'accompagnoient furent d'un avis contraire, il résolut de s'y conformer, toujours dans le dessein pourtant de ne refuser pas la bataille, si l'occasion s'en présentoit favorable. Il se retira donc, & fit une marche

de quinze lieues dans le jour & la nuit. Carvajal le ſuivit toujours de près, & ſe campa le plus proche qu'il put des ennemis, donnant cette nuit la garde à ceux en qui il ſe fioit le plus. Sur la minuit Diegue Centeno envoya quatre-vingts Cavaliers faire une attaque au camp des ennemis, ce qu'ils firent vigoureuſement avec pluſieurs décharges de leurs arquebuſes. Carvajal de ſon côté fit mettre ſes gens en bataille, & les tint toute la nuit en ordre, ſans permettre qu'aucun quittât ſon poſte, ni ſortît des rangs, parcequ'il craignoit auſſi que quelques-uns l'abandonnaſſent, & ſe rangeaſſent dans le parti de ſes ennemis. Ainſi par ſes ſoins & ſa vigilance, il empêcha que la choſe n'arrivât, & paſſa toute la nuit ſans perdre un ſeul homme. Dès le matin à la pointe du jour, Diegue Centeno décampa, & fit ce jour-là dix lieues toujours avec la même diligence. Carvajal le ſuivit d'aſſez près, & rencontra ſur le chemin un Soldat qui étoit demeuré derriere par la laſſitude qui l'avoit empêché de pouvoir ſuivre; il le fit pendre ſur le champ, jurant qu'il en feroit de même de tous ceux qu'il attraperoit. Il continua donc toujours ſa pourſuite, & Diegue Centeno étant re-

tourné par un autre chemin à Paria, il prit la route du Collao, sans que Carvajal cessât de le poursuivre avec plus de précipitation & de diligence qu'il ne semble être possible à des gens de guerre. En effet il y eut des jours qu'ils firent jusqu'à douze ou quinze lieues presque toujours en vûe les uns des autres. Carvajal étant arrivé à Hayohayo, y trouva douze des soldats de Dom Diegue qu'il fit tous pendre, & passa outre. Comme il faisoient de si grandes journées, il y eut plusieurs gens de l'un & de l'autre parti qui demeuroient derriere de fatigue & de lassitude, & qui se cachoient le mieux qu'il leur étoit possible. Diegue Centeno voyant que plus il alloit en avant, moins il se trouvoit en état de résister à son ennemi, il se plaignoit de ses Capitaines & de ses amis, qui l'avoient empêché de donner bataille lorsqu'il le vouloit faire. Il trouvoit que tout le Pays par où il passoit, étoit declaré pour Gonzale Pizarre; ainsi il jugea à propos de marcher vers la côte de la mer, & prit le chemin d'Arequipa. Il envoya cependant le Capitaine Ribadeneyra, afin que s'il trouvoit quelque navire le long de la côte, il s'en rendît maître par argent ou par adresse, & l'amenât à Arequi-

pa, & qu'ainsi il le trouvât tout prêt à s'y embarquer, dès le moment qu'il seroit arrivé dans ce lieu-là. Ribadeneyra trouva par hazard un navire qui étoit prêt à partir pour s'en aller au Chili : la nuit il prit un bateau qui le conduisit au navire, où il entra & s'en rendit facilement maître, & le trouva fort bien pourvû des choses nécessaites. Diegue Centeno arriva alors à Arequipa, & un peu moins de deux jours après y arriva aussi Carvajal qui le poursuivoit. Diegue Centeno attendoit avec impatience un vaisseau; mais voyant qu'il n'en avoit aucunes nouvelles, que cependant son ennemi s'approchoit, & qu'il ne lui restoit plus qu'environ quatre-vingts hommes, il résolut de les congédier, afin qu'ils se sauvassent séparement, les uns d'un côté, les autres de l'autre le mieux qu'ils pourroient. Lui-même se sauva comme il put dans les montagnes, avec deux de ses amis; il demeura caché dans une caverne sans pouvoir être découvert, quelque soin qu'on y prît, & cela jusqu'au tems que le Licentié de la Gasca vint au Pérou. Le Cacique du Pays où étoit Centeno, lui donnoit à manger sans le découvrir à personne. Carvajal arriva à la côte d'Arequipa, & ayant appris que Centeno

étoit caché, & ses gens disperſés ça & là, il envoya un Capitaine avec vingt Arquebuſiers à la pourſuite de Lope de Mendoze, qu'il apprit qui n'étoit pas loin de là avec ſept ou huit ſoldats. Mendoze ſe retira ſi diligemment avec ſon petit nombre de gens, qu'encore qu'on le pourſuivît à grand'hâte plus de quatre-vingts-lieues durant, on ne le put jamais joindre; ainſi ceux qui le pourſuivoient s'en retournerent, & lui continua ſon chemin, tirant vers l'embouchûre de la riviere de la Plata, où il lui arriva ce que nous dirons bien-tôt. Carvajal étant cependant entré à Arequipa, on vit paroître à la côte le navire qu'amenoit Ribadeneyra, & Carvajal apprit de quelques-uns des ſoldats de Centeno qui étoient demeurés dans cette Ville, la raiſon pourquoi on amenoit ce navire, & qui étoient ceux qui l'amenoient. Il s'informa auſſi du ſignal concerté entre Centeno & Ribadeneyra; & l'ayant ſû, il fit cacher vingt Arquebuſiers ſur le bord de la mer, & fit faire le ſignal, eſpérant ſe rendre maître du navire. Ribadeneyra crut d'abord que cela ſe faiſoit de la part & de l'ordre de Centeno, & il envoya la chaloupe à terre; néanmoins ayant quelque défiance & quelque ſoup-

çon de ce qui pouvoit être arrivé, il donna ordre à ceux qui étoient dans la chaloupe d'être fort ſur leurs gardes, & de reconnoître ſoigneuſement s'il n'y avoit point quelque ſupercherie, avant que de hazarder d'aller à terre. Ils le firent, comme il leur avoit recommandé, & ne voulurent point s'approcher fort près du bord, qu'on ne leur fit voir Diegue Centeno; ils connurent donc aiſément par cette précaution la tromperie qu'on vouloit leur faire; & s'étant promptement retirés à leur navire, ils mirent à la voile, & s'en allerent dans la Province de Nicaragua, laiſſant Diegue Centeno caché, comme nous avons dit, avec ſes deux Compagnons, & quelques-uns des ſiens qui avoient fui. Il y en eut de ceux qui s'étoient cachés en divers endroits ſur les montagnes, qui y furent tués par les Indiens, ſuivant les ordres du Capitaine Carvajal, qui leur commanda expreſſément de le faire; ſi bien qu'il ne reſtoit plus perſonne de toute l'armée de Centeno, qui pût donner le moindre ſujet de crainte. Après cela Carvajal prit la réſolution d'aller demeurer pour quelque tems dans la Ville de Plata, tant parce qu'il apprit que Diegue Centeno, & ceux qui l'avoient ſuivi, avoient caché

dans ce lieu-là de grandes richesses, & tout ce qu'ils pouvoient avoir de plus considérable, que pour être en état de tirer & d'amasser tout l'argent qui venoit des mines. Il vouloit bien en faire part à Gonzale Pizarre pour subvenir aux frais de la guerre; mais il pensoit encore plus à son propre interêt, & à s'enrichir lui-même, parcequ'il étoit fort avide des richesses, comme on l'a déja remarqué. Il prit donc le chemin de Plata, & arriva dans cette Ville, qui se rendit à lui sans aucune résistance : il y fit quelque séjour, faisant de toutes parts amas d'argent autant qu'il lui étoit possible, jusqu'à ce qu'il fût obligé d'en sortir, par la raison qu'on va dire dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

Lope de Mendoze fuyant Carvajal, rencontre quelques gens qui venoient de la riviere de la Plata. Ils se joignent, & retournent tous ensemble contre Carvajal.

LOPE de Mendoze ayant évité de tomber entre les mains du Meſtre de Camp, & de ceux qu'il avoit envoyés à ſa pourſuite, continua ſon chemin pendant quelque tems le long de la côte, avec cinq ou ſix Habitans de la Ville de Plata, entre leſquels étoient Alfonſe de Camargo & Louis Pardomo. Comme ils virent que Gonzale Pizarre étoit maître paiſible de tout le Royaume du Pérou, & qu'il ne ſe trouvoit plus perſonne qui oſât s'oppoſer à lui, ou qui fût en état de le faire, & qu'ainſi il n'y avoit plus de ſureté pour eux en aucun endroit, ils réſolurent de percer plus loin juſqu'au Gouvernement de Diegue de Roiıs. Ils ſuivirent le chemin que Diegue Centeno avoit pris lorſqu'Alfonſe de Toro le pourſuivoit, tant parcequ'ils étoient perſuadés qu'ils ne ſeroient

pas pourſuivis par cette route, qu'à cauſe que les Indiens qui appartenoient à Lope de Mendoze & à Diegue Centeno, étoient de ce côté-là, & qu'ils eſperoient d'en recevoir du ſecours, des proviſions, & quelques-autres choſes qui leur étoient néceſſaires. De cette maniere, comme ils cheminoient par ces lieux déſerts, ils rencontrerent Gabriel Vermudez de la Ville de Cuellar, qui avoit accompagné Diegue de Roias, quand il alla à la conquête de la riviere de la Plata. Vermudez s'étonnant de trouver-là des Eſpagnols, les aborda; & s'étant reconnus les uns les autres, il leur conta » comment Diegue de Roias, Philippe » Gutierrez & Pierre d'Heredia allant » à cette découverte, & combattans en » chemin contre les Indiens, Diegue de » Roias avoit été tué; qu'après ſa mort » il y avoit eu de grands démêlés entre » François de Mendoze ſon ſucceſſeur, » & les autres Officiers, à cauſe de quoi » Philippe Gutierrez avoit été chaſſé & » banni; qu'après cela continuant leurs » découvertes, ils trouverent la riviere » de la Plata, & apprirent qu'il y avoit » de grandes richeſſes dans le Pays d'a- » lentour, où il y avoit des Eſpagnols » qui étoient entrés dans cette riviere

» par la mer du Nord, & avoient fait
» des établissemens dans le voisinage. Il
» ajouta qu'ils avoient trouvé les forts
» de Sebastien Gaboto ou Gabot, di-
» sant plusieurs choses surprenantes &
» merveilleuses de ce Pays-là; qu'après
» cela, comme ils étoient dans le dessein
» de passer outre, Pierre d'Heredia avoit
« poignardé François de Mendoze, &
» que cette mort ayant causé de gran-
» des divisions parmi eux, ils s'étoient
» trouvés, tant par cette raison qu'à
» cause de leur petit nombre, hors d'é-
» tat d'entreprendre une conquête si im-
» portante; & qu'ainsi ils avoient pris
» les uns & les autres la résolution de re-
» tourner au Pérou, afin que Sa Majes-
» té, ou ceux qui commandoient en son
» nom & de sa part, leur donnassent
» pour Chef & pour Commandant quel-
» qu'un à qui ils obéissent tous d'un
» commun accord, & qu'ainsi leurs di-
» visions ne fussent plus un obstacle à
» leur entreprise; qu'ils avoient aussi
» espéré que la connoissance qu'on au-
» roit de la richesse du Pays dont ils ve-
» noient, engageroit plusieurs person-
» nes à se joindre à eux, & que par ce
» moyen ils seroient en état d'entre-
» prendre cette conquête, & d'y réussir

» heureusement & sans beaucoup de
» peine. Que c'étoient là les raisons de
» leur retour, après avoir découvert six
» cens lieues d'un Pays fort plein, fort
» aisé à traverser, & passablement pour-
» vû de vivres & d'eau, à compter de-
» puis la Ville de Plata; que depuis
» peu de jours il avoit appris par quel-
» ques Indiens qui avoient commerce
» dans le Pais des Charcas, la révolte
» du Pérou; mais qu'ils n'avoient pû
» lui en dire la raison, ni ce qui l'avoit
» causée; qu'ainsi il avoit pris les de-
» vans pour s'instruire de ce qui se pas-
» soit, & savoir l'état des choses, &
» qu'il étoit chargé de la part des Ca-
» pitaines & des Principaux, d'offrir
» leurs secours au parti qui tenoit pour
» Sa Majesté, s'il pouvoit le trouver,
» & s'y joindre, & que ce secours
» qu'il avoit à leur offrir, n'étoit pas
» méprisable, puisqu'ils avoient plu-
» sieurs bons chevaux, & des armes en
» quantité. Lope de Mendoze ayant
oui ce récit, raconta aussi à Vermudez
la révolte du Pérou, depuis le commen-
cement jusqu'à l'état présent des choses,
avec tout ce qui s'étoit passé. Là des-
sus Vermudez en vertu de sa commis-
sion, lui offrit au nom de tous, de

marcher contre le Mestre de Camp Carvajal, puis ils s'avancerent ensemble à la rencontre des Troupes qui n'étoient pas fort éloignées. Quand elles eurent appris ce qui se passoit, ils reçurent tous Lope de Mendoze avec des témoignages de joie & d'affection, & confirmerent les offres que Vermudez lui avoit faites de leur part pour le service de Sa Majesté contre Gonzale Pizarre & ses partisans. » Lope de Mendoze les » remercia beaucoup, & leur représenta » combien il leur seroit honorable & » glorieux de prendre le parti du Roi » leur légitime Souverain ; mais qu'outre cela il pouvoit les assurer qu'ils » auroient amplement de quoi vivre à » leur aise, puisque remettant le Pays » sous l'obéissance de Sa Majesté, elle » leur accorderoit sans doute les possessions dans les meilleurs endroits. » Ainsi Mendoze s'étant mis à leur tête, les conduisit jusqu'au Village de Pocona, qui est à quarante lieues de la Ville de Plata. De-là il envoya des gens en quelques lieux secrets & retirés, où lui & Diegue Centeno avoient caché en terre plus de mille marcs d'argent en barre : on les lui apporta, & il voulut les distribuer à ceux qu'il avoit si heureusement

rencontrés, & qui l'avoient si généreusement suivi; mais la plûpart ne voulurent rien prendre, tant parcequ'ils étoient riches, que parcequ au Pérou dans toutes les guerres dont nous avons parlé jusqu'ici, les soldats n'ont jamais volu prendre une paie & une solde réglée; & si quelques uns recevoient de l'argent, c'étoit toujours ou sous prétexte de quelque secours présent dont ils avoient besoin, ou pour acheter des chevaux & des armes. La raison qu'on donne de cela, c'est qu'il n'y a point de si misérable soldat qui ne croye mériter par ses services, que ceux à qui il les rend, réussissant dans leurs desseins, lui doivent faire donner un partage fort avantageux dans les meilleurs endroits du Pays, tant les richesses qui s'y trouvent leur font concevoir de grandes espérances. Lope de Mendoze se trouva donc ainsi bien accompagné par ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, au nombre de cent cinquante hommes, tous Cavaliers bien armés & bien équipés. Ce fut un malheur que Diegue Centeno se cacha comme il fit, au lieu de prendre le chemin que prit Lope de Mendoze, ainsi qu'il y avoit apparence qu'il le dût faire comme il l'avoit fait

autrefois, parceque s'il l'eût fait effectivement, on ne peut presque douter que les affaires n'eussent mieux réussi qu'elles ne firent.

CHAPITRE III.

Carvajal marche contre Lope de Mendoze & ses gens, les combat, remporte la victoire, & fait mourir les principaux.

CARVAJAL étoit en chemin pour aller d'Arequipa à la Ville de Plata avec dessein d'y faire du séjour, parcequ'il avoit déja appris les heureux succès de Gonzale Pizarre, qui ne trouvoit plus aucune opposition dans le Pays, & qui lui avoit écrit, & lui avoit mandé sa victoire & la mort du Viceroi. Etant arrivé à Paria, il y apprit la nouvelle de ces gens qui venoient de la riviere de la Plata, & comment ils avoient rencontré Lope de Mendoze. Il sut aussi en même tems qu'ils n'étoient pas tous bien unis, ni d'un même sentiment, & qu'ils marchoient séparément & par petites troupes, sans reconnoître la plûpart ni Capitaine, ni Chef, ni aucun Supérieur.

Cela lui fit juger que pour bien réussir contr'eux, & les combattre à son avantage, il falloit user de diligence, & les attaquer avant qu'ils eussent eu le tems de prendre quelques mesures pour se mieux unir, & se mettre en ordre de gens de guerre avec des Officiers & un Commandant à qui ils obéissent. Ainsi dans deux jours de tems Carvajal fit mettre ses Troupes en état le mieux qu'il put, & fut rejoint alors par les vingt Arquebusiers qui retournoient de la poursuite de Lope de Mendoze. Il partit donc le plus promptement qu'il lui fut possible, marchant à grandes journées, & encourageant ses gens par les assurances qu'il leur donnoit d'une victoire aisée, sans péril, & sans perte d'un seul homme, parcequ'il avoit, leur disoit-il, des lettres des principaux Capitaines des ennemis qui lui offroient leurs services; qu'ainsi toute leur peine consistoit dans la marche qu'ils avoient à faire pour arriver aux ennemis. D'ailleurs s'il en connoissoit quelques-uns parmi les siens qui fussent mal disposés, il les intimidoit par des menaces. Il continua donc sa marche, & par le chemin il joignit trente hommes à ceux qu'il avoit déja, de sorte qu'il se trou-

va en avoir deux cens cinquante en tout. De cette maniere il arriva à Pocona, qui est à quatre-vingts lieues de Paria ; & un jour vers les quatre heures après midi, il parut en bon ordre avec ses Troupes sur une hauteur. Lope de Mendoze étoit alors occupé à distribuer de l'argent à ceux qui en vouloient. Aussi-tôt qu'il vit Carvajal, de la venue duquel il avoit déja eu avis, il mit les Troupes en ordre ; & considérant que toute leur force consistoit dans la Cavalerie, parceque presque tous les Cavaliers étoient des gens considérables, bien montés & bien armés, il les posta dans une plaine, à la vue du Village dans lequel ils laisserent tout leur bagage, & Mendoze son argent, en disant qu'il esperoit de leur valeur qu'ils seroient bien-tôt en état de le reprendre, & d'y joindre même celui de leurs ennemis Carvajal étant descendu de dessus la colline, se posta dans un lieu que Lope de Mendoze venoit de quitter qui étoit une grande place enceinte de murailles, avec des ouvertures ; en quelques endroits. Il choisit ce lieu pour y passer la nuit, parcequ'il lui sembla commode pour empêcher que ses ennemis ne lui pussent faire aucun mal avec leur Cavalerie, quand ils vou-

droient tenter de l'attaquer. Ce n'eſt pas qu'auſſi-tôt qu'il fut entré dans ce lieu, ſes gens ayant appris que Lope de Mendoze & les ſiens avoient laiſſé tout leur bagage dans la Bourgarde, ils ſe débanderent pour l'aller piller; de maniere qu'il ne demeura pas quatre-vingts hommes au Camp; enſorte que ſi Lope de Mendoze les eût attaqués alors, il auroit pû les défaire fort aiſément, & auroit eu raiſon de regarder comme une adreſſe & une ruſe de guerre, de laiſſer le bagage expoſé à la diſcrétion & à l'avidité des ennemis, puiſque ſouvent un ſemblable artifice a fait remporter des victoires ſignalées. Carvajal, voyant ce déſordre dans lequel étoient ſes gens, fit battre une fauſſe allarme qui ne fut pas ſans effet; la plûpart ſe rendirent au Camp: mais l'amour du gain & l'envie de piller étoient ſi forts, que la plus grande partie de la nuit ſe paſſa avant qu'on pût les raſſembler tous. Il y avoit alors quelques complots ſecrets parmi les gens de Carvajal pour le tuer, à cauſe des mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus dans les guerres paſſées, quand il s'étoit vû victorieux. Le chef du complot étoit un nommé Pierre d'Avendano, Secretaire de Carvajal, & en qui il avoit

beaucoup de confiance. Afin de pouvoir plus aiſément mettre ſon deſſein en exécution, il envoya un Indien adroit & ruſé à Lope de Mendoze pour l'en avertir, & le prier de faire cette nuit-là quelque attaque qui lui donnât la commodité d'exécuter ſon entrepriſe. Mendoze avoit eu deſſein de ſe retirer à quatre ou cinq lieues de-là dans une plaine dont la ſituation lui auroit été fort avantageuſe pour combattre, à cauſe de ſa Cavalerie. Mais ſur cet avis d'Avendano il fit préparer ſes gens pour attaquer les ennemis après que la Lune ſeroit couchée. Il prit cette précaution d'attendre qu'il fît obſcur, pour éviter en partie le péril des armes à feu ; alors il s'avança en bon ordre vers les ennemis, ayant envoyé devant quelques coureurs qui prirent un des Soldats de Carvajal ; on interrogea cet homme, & après en avoir tiré les éclairciſſemens qu'on jugea à propos, on s'avança vers les entrées du Clos où étoient poſtées les Troupes ennemies. Ces entrées étoient gardées par des Arquebuſiers & par des Piquiers. On les attaqua vigoureuſement & avec beaucoup de courage ; ils ſe défendirent de même. Le bruit des arquebuſes & les cris des combattans empêchoient qu'ils

ne se pussent entendre les uns les autres, & l'obscurité de la nuit augmentoit la confusion & la terreur. Le Mestre de Camp couroit de toutes parts pour animer ses gens, donner ses ordres, & pourvoir à tout ce qui lui paroissoit nécessaire. Dans ce tems-là Pierre d'Avendano prit avec lui un Arquebusier qui étoit de son cmplot, & lui montrant Carvajal, l'encouragea à le tirer, & ne manquer pas son coup. Celui-ci tira en effet ; mais l'obscurité fut cause qu'il n'ajusta pas son coup comme il auroit souhaité, & lui donna seulement dans les fesses. Carvajal se sentant blessé, & voyant bien que le coup qu'il avoit reçu venoit de quelques-uns des siens, & non des ennemis, il jugea à propos de dissimuler pour l'heure ; & prenant avec soi Avendano, de qui il n'avoit aucun soupçon, il se retira un peu à quartier, où il prit un vieux habit brun & un méchant chapeau, puis retourna au lieu du combat. Pierre d'Avendano le montra derechef à un autre Arquebusier qui le tira sans le toucher : Cependant ceux de dehors demandoient à haute voix, si Carvajal étoit mort. Voyant qu'on ne leur répondoit point, & qu'on défendoit toujours vigoureusement les

entrées, sans qu'il leur fût possible de les forcer, Lope de Mendoze fit retirer les siens, & Carvajal demeura dans le Clos. Le nombre des morts de part & d'autre fut quatorze en tout, & il y eut quelques blessés. Carvajal se fit panser secretement, dissimulant pour lors sa blessure; de sorte qu'elle ne vint point à la connoissance de ses Troupes. Dans ce tems-là un Soldat de l'armée de Carvajal, nommé Palencia, quitta son Camp, & s'en alla trouver Lope de Mendoze à qui il apprit tout ce qui s'étoit passé, & de plus lui donna avis que le bagage de Carvajal étoit à cinq ou six lieues de là dans un lieu qu'il lui marqua, & qu'il y avoit quantité d'or & d'argent, quelques chevaux, des arquebuses & de la poudre. Lope de Mendoze sur cet avis partit incontinent, & marcha pendant la nuit avec ses gens, étant conduit par le Soldat qui lui avoit donné cet avis. Il arriva donc à l'improviste au lieu ou étoit ce bagage; & comme la nuit étoit fort obscure, il y eut plus de soixante-dix de ses gens qui s'égarerent & demeurerent derriere: néanmoins, étant arrivé quelque tems avant le jour, avec ceux qui le purent suivre, il se rendit aisément maître de tout sans trouver aucune résistance. Après cela,

considérant qu'il n'avoit pas assez de monde pour résister à Carvajal, & se mettre en état de l'attendre, il prit la résolution de se retirer par ce même désert dont on a parlé, & qui avoit servi d'asyle à Diegue Centeno. Il emmena avec lui ceux qui le purent suivre, qui furent au nombre de cinquante hommes seulement, parceque tous les autres étoient demeurés en arriere : Ainsi ils arriverent à une riviere qui est à deux lieues & demie de Pocona. Carvajal ayant appris ce qui se passoit, décampa, & poursuivit les ennemis avec tant de diligence, qu'il les joignit sur le bord de cette riviere où ils s'étoient postés. Comme ils avoient beaucoup fatigué pendant toute la nuit, pour se délasser, les uns dormoient, les autres mangeoient. Carvajal avec cinquante hommes seulement qui l'avoient pû suivre, par la diligence avec laquelle il avoit marché, & la difficulté des chemins, les attaqua sur le Midi. Ils crurent qu'il étoit suivi de tous ses gens, & ainsi ils se débanderent, & se mirent en fuite, chacun se sauvant comme il pouvoit. Lope de Mendoze & Pierre d'Heredia furent pris, & on leur fit incontinent couper la tête, avec six ou sept autres

des Principaux qu'on traita de la même maniere. Carvajal prit tout leur bagage, tant celui qu'ils lui avoient enlevé, que celui qu'ils avoient d'ailleurs, & s'en retourna ainsi à Pocona. Il promit de ne faire aucun mal à tous ceux qui avoient échappé à la premiere furie du Soldat, & leur fit même rendre leurs armes & leurs chevaux, avec tout le reste de ce qui leur avoit été pris. Il n'en retint que fort peu auprès de lui, & envoya les autres à Gonzale Pizarre. Après cela il partit avec ses Troupes, emmenant avec lui Alfonse de Camargo & Louis Perdomo, qui sont ceux que nous avons dit qui avoient fui avec Lope de Mendoze, & auxquels Carvajal accorda la vie, parcequ'ils lui découvrirent beaucoup d'argent, que Diegue Centeno avoit caché en terre auprès de Paria. En effet il y trouva plus de cinquante mille écus, & s'en alla ainsi avec cet argent & ses troupes à la ville de Plata, dans la résolution d'y faire pendant quelque tems sa résidence. Quand il y fut arrivé, il y établit des Juges & des Magistrats de sa main, & envoya des Messagers par tout le Royaume pour publier ses heureux succès. Il demeura cependant à Plata, amassant de toutes parts

& avec grand ſoin tout l'argent qu'il lui étoit poſſible, ſous prétexte d'envoyer du ſecours à Gonzale Pizarre, mais à la vérité il en retenoit la plus grande partie pour lui-même.

CHAPITRE IV.

On découvre les Mines de Potoſi: Le Capitaine Carvajal s'en rend maître.

LE Capitaine Carvajal ayant ſi bien réuſſi dans toutes ſes entrepriſes, & les évenemens ayant toujours ſi bien répondu à ſes deſirs, qu'il ne trouvoit plus aucune oppoſition dans le pays où il étoit, il ſemble que la fortune, comme on parle, le voulût mettre au comble du bonheur par la découverte des plus riches mines dont on eût encore oui parler. Voici comment. Quelques Indiens qui appartenoient à Jean de Ville Roel, habitant de la Ville de Plata, trouverent à dix-huit lieues de cette Ville, en voyageant de ce côté là, une montagne fort haute, & ſeule au milieu d'une plaine dont elle étoit environnée: ils reconnurent par quelques indices qu'il y avoit des mines d'argent; ils en tirerent pour eſſai, & l'ayant fondu &

épuré, ils trouverent que la mine étoit fort bonne & fort riche, parceque tout ce qu'ils en tirerent étoit de l'argent très fin, & que là où elle rendoit le moins, ils tiroient d'un quintal quatre-vingt marcs, ce qui eſt plus que tout ce qu'on a vû ou entendu dire d'aucune autre mine. Quand on apprit cela dans la Ville de Plata, les Magiſtrats ſe tranſporterent ſur le lieu, & firent une repartition entre les Habitans de la Ville, mettant des bornes pour marquer où chacun auroit à faire travailler, ſelon les endroits qui paroiſſoient plus avantageux à chacun, & qu'ils pouvoient obtenir. Les Indiens Yanaconas (c'eſt-à-dire qui appartenoient aux Chrétiens, comme leurs ſerviteurs) qui allerent pour travailler à ces mines, furent en ſi grand nombre, qu'en peu de tems il s'y en trouva plus de ſept mille établis dans le voiſinage. Ils travaillerent auſſi avec tant de ſoin & d'induſtrie, que par accord fait avec leurs maîtres, chaque Indien fourniſſoit au ſien deux marcs d'argent par ſemaine; ce qu'ils faiſoient avec tant de facilité, que chacun en pouvoit encore retenir autant & plus pour lui-même. La Mine ou Marcaſſite qu'on tire des veines de cette montagne, eſt de telle na-

ture, qu'on ne la peut fondre de la maniere ordinaire avec les soufflets, comme on fait les autres tirées d'ailleurs: mais il faut nécessairement pour en venir à bout, se servir de ces Guairas, ou petis fourneaux des Indiens, où l'on met du charbon & de la fiente de brebis qui s'allument d'eux-mêmes par le vent sans aucun autre instrument. On nomma ces Mines, les Mines de Potosi, parceque c'étoit le nom de tout ce canton-là. La facilité que les Indiens y trouvoient, & le grand profit qu'ils en retiroient pour eux-mêmes, outre ce qu'ils en donnoient à leurs Maîtres par la convention faite avec eux, furent cause que quand ils y étoient une fois entrés on ne pouvoit plus les obliger à en sortir pour les faire travailler ailleurs. En effet ils étoient à couvert dans ce lieu-là de tous les périls, & exempts de toutes les peines à quoi ils étoient exposés, & qu'ils avoient à supporter dans les autres Mines par les soufflets, la fumée & les exhalaisons du charbon & de la matiere même qui se fond. On ne manqua pas de faire incontinent porter de ce côté-là les vivres nécessaires; cependant le nombre des gens qui s'y rendoient étoit si grand, que la nécessité s'y fit bien-tôt

ſentir ; en ſorte que le ſac de Maïs y valut jusqu'à vingt écus, & le ſac de Froment le double, un petit ſac de Coca trente peſos ; cela paſſa même plus loin dans la ſuite. La grande richeſſe de ces Mines fit abandonner les autres de ce voiſinage, particulierement celles de Porco, d'où Fernand Pizarre avoit pourtant trouvé le moyen de tirer de grandes richeſſes. Tous ceux qui travailloient à tirer de l'or à Carabaya & dans les rivieres, quitterent & ſe rendirent à Potoſi, où ils trouvoient incomparablement plus de profit que dans les autres lieux. Ceux qui ſont entendus en ces ſortes de choſes, croient par pluſieurs ſignes qu'ils remarquent que cette Mine continuera toujours d'être bonne, & ne s'épuiſera pas aiſément. Carvajal ne manqua pas de profiter d'une occaſion ſi favorable, & commença à amaſſer de l'argent avec beaucoup de ſoin & d'empreſſement. Premierement il s'appropria tous les Indiens Yanaconas qui appartenoient aux Habitans qui lui avoient été contraires, & qui étoient morts, ou s'en étoient fuis : de plus il aſſembla plus de dix mille moutons qui ſervoient à porter des vivres, & qui appartenoient aux Indiens de Sa Majeſté ou aux autres : ſi bien qu'en

peu de tems il amassa près de 200000 francs sans en faire aucune part aux Soldats qui l'avoient suivi. Cela les chagrina & les irrita si fort contre lui, qu'ils comploterent de le tuer : les chefs de l'entreprise étoient Louis Pardomo, Alfonse de Camargo, Diegue de Balsameda & Diegue de Luxan, qui avec plusieurs autres jusqu'au nombre de trente, avoient résolu d'exécuter la chose environ un mois, ou un peu plus après que Carjaval fut arrivé à la Ville de Plata. Quelque obstacle qu'ils rencontrerent à l'exécution de leur dessein, le leur fit différer, & remettre à un autre jour que celui qu'ils avoient pris. On ne sait comment cependant la chose vint à la connoissance de Carvajal, qui fit mourir cruellement Louis Pardomo, Camargo, Orbaneia, Balsameda & dix ou douze autres des principaux, & bannit les autres. Ces exécutions séveres & cruelles qu'il faisoit sans miséricorde en de pareilles occasions, intimiderent si fort tout le monde, que personne après cela n'osoit plus entreprendre rien de semblable; parceque non-seulement l'intention & la volonté d'attenter quelque chose contre lui, quand elle étoit connue, passoit pour un crime irrémissi-

ble ; mais ſur les moindres ſoupçons même, il n'y alloit pas moins que de la vie : ainſi un frere n'oſoit là-deſſus ſe fier à ſon frere. On peut par là répondre à ce que pluſieurs perſonnes conſidérables ont imputé aux ſerviteurs de Sa Majeſté, en les accuſant de foibleſſe ou de négligence, de n'avoir pas fait périr Carvajal, comme il le méritoit. En effet, il ſemble qu'il y avoit aſſez de gens qui avoient intérêt à l'entreprendre, pour ſe tirer d'une ſervitude ſi cruelle & ſi périlleuſe que celle où on étoit avec lui ; mais la ſurpriſe qu'on peut avoir là-deſſus, doit ceſſer, quand on conſidérera qu'il ſe forma en effet pluſieurs complots contre lui, mais qui vinrent toujours à ſa connoiſſance, & que quatre ou cinq qu'il découvrit, coûterent la vie à plus de cinquante perſonnes. Cela faiſoit donc que toute le monde étoit intimidé, d'autant plutôt que donnant de groſſes récompenſes à ceux qui lui découvroient quelque deſſein formé contre lui, il y en avoit peu qui oſaſſent ſe hazarder à en former ; on aimoit mieux temporiſer & attendre un tems & des conjonctures plus favorables pour ſe voir délivrer de ce cruel Tyran. Il demeura donc ainſi paiſible & tranquille dans la Ville de Plata, fai-

ſant ſouvent ſavoir des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Gonzale Pizarre, & lui envoyant auſſi bonne quantité d'argent, tant de ce qui lui appartenoit de droit, que du quint Royal qu'il prenoit, & des biens de ceux qu'il faiſoit mourir, dont il prenoit les Indiens, & en tiroit les revenus, ſous prétexte de les employer pour les frais de la guerre.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre part de Quito, & va à los Reyes : ce qu'il y fait & comment il y agit.

APRÈS la défaite & la mort du Viceroi, Gonzale demeura aſſez longtemps à Quito, dépêchant pluſieurs commiſſions pour les gens de guerre qu'il envoyoit en divers endroits. Il en envoya quelques-uns avec l'Adelantado Benalcazar, à qui il pardonna, & qu'il reçut en ſes bonnes graces ; d'autres avec le Capitaine Ulloa, qui étoit venu du Chili, de la part de Pierre de Valdivia, pour demander du ſecours, afin de pouvoir faire des conquêtes en ce pays-là. Il en envoya auſſi d'autres en d'autres

lieux, si bien qu'il demeura avec environ cinq cens hommes, se réjouissant & faisant des fêtes presque continuelles, depuis le dix-huit de Janvier de l'an mil cinq cent quarante-six, jour auquel se donna la bataille où le Viceroi fut tué, jusquà la mi-Juillet de la même année. On parloit diversement des raisons qui l'obligeoient à faire un séjour si considérable dans cette Ville. Les uns disoient que c'étoit pour être plus promptement informé des nouvelles, & des ordres qui viendroient d'Espagne: les autres pensoient que c'étoit à cause du grand profit qui lui revenoit des Mines d'or qu'on avoit découvertes en ce pays-là; mais il y en avoit aussi qui étoient persuadés qu'il étoit retenu par l'amour qu'il avoit pour cette femme dont on a parlé, & dont il avoit fait tuer le mari par ce Vincent Pablo, qui fut condamné à mort, & exécuté pour ce crime à Valladolid. Cette femme se trouva grosse après la mort de son mari; son pere fit mourir l'enfant qu'elle mit au monde, & pour ce crime Pierre de Puelles le fit pendre. Enfin Gonzale Pizarre résolut de partir de Quito, pour aller à los Reyes, & faire quelque séjour. On disoit qu'une des principales

raiſons qui lui avoient fait prendre cette réſolution, étoit les ſoupçons qu'il avoit contre ſon Lieutenant dans cette Ville, le Capitaine Lorenço d'Aldana, qui étoit ſi aimé de tout le monde qu'il ſe trouvoit à-peu-près en état de réuſſir en tout ce qu'il auroit voulu entreprendre. Pizarre avoit auſſi quelques ſoupçons contre ſon Meſtre de Camp Carvajal, qu'il craignoit qu'il ne s'enorgueillit par tant de victoires qu'il avoit remportées, & qui ſe voyant fort éloigné de lui, pourroit aiſément ſe mettre dans l'eſprit de ſecouer le joug de ſon autorité, & ſe rendre indépendant. Il partit donc de Quito, y laiſſant pour ſon Lieutenant & Capitaine général Pierre de Puelles, avec trois cens hommes. Il avoit beaucoup de confiance en lui, parcequ'il l'avoit ſecouru à propos & dans ſon grand beſoin, lors qu'il alloit de Cuſco à los Reyes, & que ſon armée étoit ſur le point de ſe diſſiper & de l'abandonner, ſi Puelles n'y fût arrivé à propos pour les encourager tous. Outre cela encore, il lui ſembloit de voir en ce Capitaine pluſieurs qualités, qui lui promettoient une entiere ſûreté de ſa part, & que même ſi Sa Majeſté envoyoit quelques gens par le Gouvernement de Benalcazar, Pierre de

de Puelles seroit homme à les empêcher de pouvoir entrer dans le pays, & à leur résister vigoureusement. Sur la route, Gonzale Pizarre agissoit, & étoit traité par tout en homme qui jouissoit paisiblement & tranquillement de son autorité de Gouverneur du Pérou, & qui sembloit en si grande sûreté, qu'il n'avoit aucun revers à craindre, & que Sa Majesté même seroit obligée de lui faire quelque parti avantageux. D'ailleurs ses serviteurs & ses Soldats lui obéissoient & le respectoient, comme des gens qui paroissoient pleinement persuadés qu'ils avoient à dépendre toute leur vie de lui, & passer le reste de leurs jours soumis à son autorité. On tenoit pour bonnes & sûres les répartitions d'Indiens qu'il faisoit & on ne doutoit pas qu'elles ne fussent de longue durée. Lui & ses principaux Officiers feignoient & publioient qu'ils recevoient souvent des lettres de plusieurs grands Seigneurs d'Espagne, qui le louoient & approuvoient ce qu'il avoit fait, le justifiant par les infractions qu'on avoit faites aux priviléges & aux droits légitimes dont on jouissoit au Pérou, & lui offrant même leur faveur & leur crédit pour appuyer ses intérêts. Ce n'est pas que les gens un peu éclairés ne connuss-

ſent clairement que ce n'étoit qu'un artifice, & une choſe inventée à plaiſir & ſans aucun fondement dans la vérité. Quand il fut arrivé à la ville de Saint Michel, ayant appris qu'il y avoit dans ce voiſinage pluſieurs Indiens non ſoumis, il donna ordre qu'on fît un nouvel établiſſement dans la Province de Garrochamba, afin de pouvoir aiſément les attaquer de là : il laiſſa pour Chef de cette entrepriſe le Capitaine Mercadillo, avec cent trente hommes, réglant entr'eux par avance le partage du Pays & des conquêtes qu'ils y feroient. Il envoya le Capitaine Porcel avec ſoixante hommes pour continuer ſa conquête des Bracamoros. En tout cela il vouloit faire croire qu'il agiſſoit ainſi pour le bien & l'avantage du Pays : mais ſon intention principale étoit de tenir toujours des gens de guerre en état & en haleine, en cas qu'il vînt à en avoir beſoin. Outre ce qu'on vient de dire Gonzale Pizarre avoit envoyé en partant de Quito, le Licencié Carvajal, avec quelques Soldats, par mer, dans les Navires que le Capitaine Jean Alonſe Palomino avoit amenés de Nicaragua, de la pourſuite de Verdugo : & lui avoit donné ordre de pourvoir en

chemin faiſant, à tout ce qu'il jugeroit néceſſaire pour la ſureté de la côte. Carvajal ſe rejoignit à Pizarre dans la Ville de Truxillo, & ils allerent enſemble par terre avec deux cens hommes juſqu'à los Reyes. Quand ils furent arrivés auprès de la Ville, il y eut divers ſentimens ſur les cérémonies qu'on feroit pour l'entrée & la réception de Pizarre. Ses Capitaines diſoient qu'il falloit ſortir au-devant de lui avec le dais, ſous lequel il marcheroit à la maniere des Rois : d'autres, par une flatterie encore plus outrée, vouloient qu'on abbatît une partie des murailles de la Ville, & quelques maiſons, & qu'on lui fît ainſi un nouveau chemin pour ſon entrée, afin de conſerver d'autant mieux le ſouvenir de ſa victoire, comme on faiſoit autrefois à Rome à ceux à qui on accordoit l'honneur du triomphe. Gonzale Pizarre ſuivit en cela, comme il faiſoit dans toutes les choſes importantes, le ſentiment & l'avis du Licencié Carvajal, qui fut d'entrer à cheval, précédé par ſes Capitaines, qui marchoient à pied, tenant leurs chevaux par la bride : il avoit à ſes côtés l'Archevêque de los Reyes, l'Evêque de Cuſco, l'E-

vêque de Quito, & l'Evêque de Bogota, qui étoit venu par la voie de Carthagêne, pour se faire consacrer au Pérou. Pizarre étoit aussi accompagné dans son entrée, par son Lieutenant Lorenço d'Aldana, & tous les Magistrats & les Habitans de la Ville, sans qu'il en manquât aucun. Les rues étoient propres & bien ornées, jonchées d'herbes & de fleurs : les cloches de toutes les Eglises & de tous les Monasteres sonnoient, & devant lui marchoit une Musique composée de Trompettes, de Tymbales, & de plusieurs autres Instrumens. Pizarre fut conduit ainsi en pompe jusqu'à la grande Eglise, puis de là jusques à sa maison. Depuis ce tems-là il commença à agir avec beaucoup plus de hauteur, & marquer plus d'orgueil qu'il n'avoit encore jamais fait, suivant les grandes idées qu'il s'étoit fait de soi même par tous ces dehors, selon le caractere des petits esprits. Il avoit une garde de quatre-vingts Halebardiers, outre plusieurs Cavaliers qui l'accompagnoient toujours. Personne n'osoit s'asseoir en sa présence, & il y avoit fort peu de gens pour qui il se découvrit. Toutes ces façons de faire, & ces hauteurs, jointes aux paroles désobligean-

tes & injurieuſes qu'il diſoit ſouvent à pluſieurs, mécontenterent tout le monde. Il faut ajouter encore qu'il donnoit un autre ſujet de mécontentement aux gens de guerre, en ne les payant point. Tout cela ne manqua pas de produire ſon effet dans la ſuite, comme on le verra, bien qu'on diſſimulât ſans découvrir ſes ſentimens, juſqu'à ce qu'on en trouvât une occaſion favorable.

CHAPITRE VI.

Le Licencié de la Gaſca reçoit des ordres & commiſſion de Sa Majeſté, pour rétablir la paix, & remettre les choſes en bon état au Pérou : Il s'embarque & arrive à Terre-Ferme.

SA Majeſté Charles V, Empereur & Roi d'Eſpagne, étoit en Allemagne avec toute ſa Cour, dans le tems qu'il apprit ce qui ſe paſſoit au Pérou : il étoit alors occupé à ruiner & à détruire le parti des Luthériens, & des autres qui s'étoient ſéparés de l'Egliſe Romaine, pour les réduire & les ramener par la force, à la reconnoître & à lui obéir. Ce Monarque voulut parler lui-même à

Diegue Alvarez de Cueto, beau-frere du Viceroi, & à François Maldonat, envoyé par Gonzale Pizarre : ils étoient allés l'un & l'autre pour rendre compte à Sa Majesté de ce qui s'étoit passé au Pérou : mais on ne savoit encore rien à la Cour de la mort du Viceroi Blasco Nugnez Vela, & en effet il étoit impossible qu'on en eût alors pû apprendre la nouvelle. On commença donc à examiner quels remedes il faudroit apporter aux maux qu'on connoissoit : Il est vrai que l'affaire tira un peu en longueur, parceque Sa Majesté n'étoit pas en Espagne, & que souvent même il étoit attaqué de maladie. Enfin, la résolution fut prise d'envoyer au Pérou le Licencié Pierre de la Gasca, qui étoit alors du Conseil de la sainte & générale Inquisition. C'étoit un homme dont les lumieres & la prudence étoient fort connues par les diverses expériences qu'on en avoit faites en plusieurs affaires, & particulierement par les bons ordres qu'il avoit mis, & les préparatifs qu'il avoit faits peu d'années auparavant dans le Royaume de Valence contre la flotte des Turcs & des Maures qu'on y attendoit, comme aussi dans les autres choses concernant les nouveaux Convertis de ce

Royaume, qui se passerent pendant le tems qu'il y étoit occupé à l'expédition de quelques affaires concernant le saint Office, & pour lesquelles Sa Majesté lui avoit donné commission. Le titre qu'on lui donna en l'envoyant au Pérou, fut celui de Président de l'Audience Royale de ce Royaume-là avec un plein pouvoir pour tout ce qui concernoit le gouvernement du pays, pour en calmer tous les mouvemens, & y rétablir la paix, & pardonner comme il jugeroit à propos toutes les fautes commises avant son arrivée, comme aussi celles qui se commettroient pendant son séjour. Il emmena avec lui pour Auditeurs, le Licencié André de Ganas, & le Licencié Renteria. On lui donna aussi tous les pouvoirs & les ordres nécessaires pour lever des Troupes, en cas de besoin. Il est vrai que ses ordres furent secrets, & qu'on ne voulut pas les publier ni en faire bruit, parcequ'on vouloit tenter les voies de la douceur, & qu'ainsi il ne parloit que de grace & de pardon, & d'employer tous les moyens les plus doux qu'il lui seroit possible de trouver, pour le rétablissement de la paix & de la tranquillité de ce pays-là. Il s'embarqua & mit à la voile dans le mois de Mai

de l'an mil cinq cent quarante-six, sans emmener avec lui aucuns Soldats, mais seulement ses Valets & les Officiers de sa maison. En arrivant à Sainte Marthe, il apprit comment Melchior Verdugo avoit été battu & défait par les gens de Hinoiosa, & qu'avec ce qu'il avoit pû sauver de sa déroute, il l'attendoit à Carthagêne. Cela lui fit prendre la résolution de passer à Nombre de Dios pour ne donner aucun soupçon à Hinoiosa & à ses gens & ne les effaroucher point. Il savoit qu'ils haïssoient extrêmement Verdugo, & que s'il lui parloit ou l'emmenoit avec lui, il ne leur en faudroit pas davantage pour les empêcher de le recevoir ou de l'écouter lui-même. Il alla donc mouiller au Port de Nombre de Dios, où Hinoiosa avoit laissé Hernan Mexia de Gusman avec cent quatre-vingts hommes pour garder ce lieu-là & le voisinage contre Melchior Verdugo. Le Président fit mettre à terre le Maréchal de Camp Alfonse d'Alvarado qui étoit venu avec lui d'Espagne; Alvarado parla à Hernan Mexia, & lui fit savoir la venue du Président, lui apprenant qui il étoit, & pourquoi il venoit. Après plusieurs discours, ils prirent congé l'un de l'autre, & se séparerent sans s'être

s'être ouverts ni avoir déclaré leurs sentimens, parceque chacun d'eux avoit ses soupçons & se tenoit sur ses gardes. Alfonse d'Alvarado retourna au vaisseau, & Fernand Mexia envoya supplier le Président de vouloir débarquer & venir à terre, ce qu'il fit : Mexia étant allé au devant de lui dans une barque avec vingt Arquebusiers, & ayant laissé le reste de ses Troupes en ordre sur le bord de la mer, il entra dans la chaloupe du Président, & le conduisit à terre, où il lui fit faire une salve & le fit recevoir avec beaucoup d'honneur. Après cela le Président l'ayant tiré à part, lui parla en particulier, & lui dit le sujet & les raisons de sa venue. Mexia de son côté lui ouvrit son cœur, & lui témoigna « que son intention étoit d'obéir à Sa Majesté, & lui » rendre ses services : Que pour cela il » y avoit long tems qu'il désiroit de voir » venir quelqu'un de sa part. Qu'heureusement les choses se trouvoient dans » une disposition très-favorable pour se » découvrir, & faire ce qu'il avoit résolu, sans que personne s'y pût opposer, » parcequ'il se trouvoit alors à la tête, » & seul Commandant de la plûpart des » Troupes de Gonzale Pizarre qui étoient » dans le voisinage, & dont la plus consi-

» derable partie étoit dans cette Ville de
» Nombre de Dios. Que Hinoiosa & les
» autres Capitaines étant allés à Panama,
» il se trouvoit en état, si le Président le
» jugeoit à propos, de se déclarer haute-
» ment & ouvertement pour Sa Majesté,
» & qu'il étoit tout prêt de le faire; qu'ils
» pourroient aller ensemble à Panama,
» & se rendre aisément maîtres de la flot-
» te, par les moyens qu'il lui expliqua.
» Que de plus il jugeoit par des con-
» jonctures assez vraisemblables, que
» Hinoiosa & ses Capitaines, étant bien
» instruits des intentions du Président &
» du dessein de sa venue, ne lui feroient
» aucune opposition, mais le recevroient
» avec plaisir. » Le Président le remer-
cia de ses bonnes intentions, & lui dit;
» Qu'il falloit, autant qu'il seroit possi-
» ble, prendre les voies de la douceur,
» parceque l'intention de Sa Majesté étoit
» qu'on remît le calme & la tranquillité
» dans le Pays, sans être obligé d'en ve-
» nir à la guerre s'il y avoit moyen; &
» qu'ainsi il avoit dessein de faire tout ce
» qu'il pourroit pour cela, & qu'il étoit
» bien aise que tout le monde en fût aver-
» ti. Que personne ne pouvant ignorer
» qu'une des principales causes des mou-
» vemens & des désordres qu'on voyoit

» dans le Pays, avoit été la rigueur excessi-
» ve du Viceroi, il étoit juste de faire
» connoître à tous la douceur avec la-
» quelle le Roi vouloit qu'on y remediât.
» Qu'on pouvoit esperer que cela étant
» connu & publié, & chacun trouvant
» par ce moyen sa sureté dans son de-
» voir, il n'y en auroit guéres qui ne se
» fissent un plaisir d'y rentrer, & de té-
» moigner à Sa Majesté leur respect &
» leur obéissance par leurs services, plu-
» tôt que de vouloir passer pour des su-
» jets rebelles à leur Souverain. Qu'ainsi
» son intention étoit de ne rien entre-
» prendre jusques à ce qu'il eût fait con-
» noître à tout le monde ce qu'il venoit
» de dire. » Hernan Mexia témoigna au Président, qu'il étoit prêt de suivre ses ordres, & de se soumettre à tout ce qu'il jugeroit à propos; mais qu'il croyoit être obligé de l'avertir, « Qu'ils se trouvoient
» alors maîtres des gens de guerre, & en
» état d'en disposer, & de faire réussir les
» choses comme ils desiroient, sans au-
» cun péril. Qu'il n'en seroit pas de mê-
» me quand ils seroient à Panama, où les
» Soldats seroient en la puissance de Hi-
» noiosa & suivroient ses ordres, ce qui
» pourroit rendre le succès plus douteux
» & plus incertain. » Cependant le Prési-

dent persista dans sa résolution, & Mexia s'y conforma, tenant la chose secrette entr'eux deux, jusques à ce que les affaires eussent pris le tour qu'on dira dans la suite.

CHAPITRE VII.

Ce que fit Hinoiosa ayant appris la venue du Président, & la réception que Fernant Mexia lui avoit fait.

PIERRE Alfonse de Hinoiosa, Général de Gonzale Pizarre, ayant appris à Panama la reception que Hernan Mexia avoit fait au Président, en eut beaucoup de chagrin, tant parcequ'il ignoroit quels étoient les ordres du Président, que parceque Mexia avoit fait la chose sans la lui communiquer. Il lui écrivit donc là-dessus d'une maniere forte, & même dure; & quelques amis que Mexia avoit à Panama, lui écrivirent aussi de n'y point aller, parceque Hinoiosa étoit fort mécontent de lui. Nonobstant tout cela, après en avoir conferé avec le Président, pour éviter que le retardement ne fît naître dans l'esprit des Soldats quelques soupçons fâcheux sur le sujet de sa venue &

de ses desseins, ils convinrent que Mexia partiroit incontinent pour Panama, afin de communiquer l'affaire à Hinoiosa. Il se mit donc au-dessus des soupçons qu'on vouloit lui donner, & des frayeurs qu'on vouloit lui faire, se confiant dans l'amitié de Hinoiosa, & dans la connoissance qu'il avoit de son humeur. Ainsi il partit & se rendit à Panama, où il expliqua les raisons de sa conduite, & pourquoi il avoit reçu le Président; ajoûtant pour se mieux disculper, que quelque parti qu'on voulût prendre, ce qu'il avoit fait ne pouvoit être d'aucun préjudice. Hinoiosa fut satisfait de ses raisons, après quoi Mexia retourna à Nombre de Dios, & le Président s'en alla à Panama. Quand il y fut arrivé, il entretint séparément sur le sujet de sa venue, Hinoiosa & tous ses Capitaines, ce qu'il fit avec tant de prudence & de secret, que sans qu'ils s'entrecommunicassent rien les uns aux autres, il les sut si bien gagner, qu'il se mit en état de pouvoir leur parler ouvertement & publiquement à tous, pour les amener à ses sentimens, & les engager à suivre ses intentions. A l'égard des soldats, il leur fournissoit ce dont ils avoient besoin, regardant comme un des principaux moyens pour bien réussir dans ses

deſſeins, la douceur & l'honnêteté qu'il avoit pour tout le monde. Auſſi eſt-il vrai que c'étoit un fort bon moyen pour gagner l'affection des ſoldats, ſurtout en ce Païs-là. Néanmoins le Préſident faiſoit cela ſans baſſeſſe, & ſans faire aucun tort à ſon rang & à ſon autorité. Le Maréchal Alfonſe d'Alvarado lui fut fort utile, & le ſervit beaucoup dans toutes ces négociations, tant par le grand nombre de ſes amis, que parceque ceux mêmes qui n'en étoient pas, voyant un homme de ſon mérite & de ſon poids, qui étoit depuis ſi long-tems dans les Indes, & qui avoit eu des liaiſons fort étroites d'amitié & d'obligation avec le Marquis & ſes freres, prendre alors le parti qu'il prenoit; cela leur paroiſſoit une raiſon ſuffiſante pour leur donner au moins de violens ſoupçons contre celui de Gonzale Pizarre, & les diſpoſer à l'abandonner. Hinoioſa ne s'étoit pourtant point encore déterminé ni déclaré pour le Préſident. Il avoit même mandé ſa venue à Gonzale Pizarre. Il y avoit auſſi de ſes Capitaines & des principaux de ceux qui l'accompagnoient, qui avoient écrit à Pizarre, même avant que le Préſident arrivât à Panama, qu'il ne leur ſembloit pas à propos qu'on le laiſſât entrer au Pérou.

Dans la ſuite ils changerent d'avis par les moyens que nous avons dits. Cependant le Préſident ſut ſi bien tourner les choſes, & ſi bien ménager l'eſprit de Hinoioſa qu'il viſitoit fort ſouvent, que de ſon conſentement il envoya un de ceux qu'il amenoit d'Eſpagne à Gonzale Pizarre, pour lui porter des Lettres, & lui apprendre ſa venue & ſes intentions. Il y en avoit une de Sa Majeſté, que le Préſident accompagna d'une des ſiennes. Ce fut Pierre Hernandez Paniagua, de la Ville de Plaiſance en Caſtille, qui fut porteur de ces dépêches. On dira dans la ſuite ce qui lui arriva quand il fut arrivé au Pérou; mais il faut auparavant voir ce que fit Gonzale Pizarre, quand il apprit la venue du Préſident.



Voici la Lettre de Sa Majesté à Gonzale Pizarre.

LE ROI.

» GONZALE Pizarre, par vos lettres & » par quelques relations d'autres person- » nes, nous avons appris les mouvemens » du Pérou, & les désordres qui y sont » arrivés dans toutes ses Provinces, après » l'arrivée de Blasco Nugnez Vela, que » nous y avions envoyé en qualité de » Viceroi, & celle des Auditeurs de » l'Audience Royale, qui y étoient aussi » allés avec lui : Nous avons donc sû » que tous les inconvéniens étoient ve- » nus de ce qu'on avoit voulu faire exé- » cuter à la rigueur les nouvelles Loix & » les nouveaux Réglemens, que nous » avions jugés convenables pour le bon » Gouvernement de ce pays-là, & pour » le bon traitement que nous desirons » qui soit fait aux Habitans naturels du » Païs. Nous sommes persuadés que vous » & ceux qui vous ont suivi, n'avez pas » eu intention de rien faire contre notre » service; mais seulement de vous oppo- » ser à la rigueur excessive, & à la du- » reté inéxorable du Viceroi, qui ne vou-

» loit abſolument rien accorder aux ſup-
» plications qu'on lui faiſoit, & aux Re-
» quêtes qu'on lui préſentoit là-deſſus.
» Étant donc bien informés de tout cela,
» & ayant oui là-deſſus François Maldo-
» nat, en tout ce qu'il a voulu nous dire,
» tant de votre part, que de celle des ha-
» bitans de ces Provinces : Nous avons
» jugé à propos d'y envoyer pour notre
» Préſident le Licencié de la Gaſca qui eſt
» de notre Conſeil de la ſainte & géné-
» rale Inquiſition, auquel nous avons
» donné commiſſion & pouvoir de faire
» ce qu'il jugera convenable pour remet-
» tre le repos & la tranquillité dans le
» pays, y diſpoſer les affaires, & y don-
» ner les ordres d'une maniere propre
» pour l'avancement du ſervice & de la
» gloire de Dieu, pour le bien & l'avan-
» tage du pays, & pour l'utilité, tant de
» nos Sujets qui ſont allés s'y établir,
» que de ſes Habitans naturels. C'eſt
» pourquoi nous voulons & entendons,
» & vous recommandons très expreſſé-
» ment, que vous ayez à obéir ponctuel-
» lement à tout ce que ledit Licencié vous
» ordonnera de notre part, comme ſi
» nous mêmes vous l'ordonnions de no-
» tre propre bouche. Que de plus vous
» l'aſſiſtiez & lui donniez aide & faveur

» en tout ce qu'il vous requerra, & qui
» sera nécessaire pour l'exécution des or-
» dres que nous lui avons donnés, sui-
» vant & de la maniere qu'il vous les fe-
» ra connoître, & vous en sommera de
» notre part, & selon la confiance que
» nous avons en votre fidélité. Vous as-
» surant aussi de notre côté, que nous
» nous souvenons & nous souviendrons
» en tems & lieu des services que vous
» & le Marquis Dom François Pizarre
» votre frere nous avez rendus, pour fai-
» re sentir à ses enfans & à ses freres les
» effets de notre bienveillance. De Ve-
» nelo le seizieme de Fevrier mil cinq
» cent quarante-six. Signé,

MOI le ROI.

Par ordre de Sa Majesté,

François d'Eraso.

LETTRE

du Président, à Gonzale Pizarre.

MONSIEUR,

„ Dans l'espérance que j'avois de par-
„ tir promptement pour me rendre au
„ Pérou, je ne vous ai pas jusqu'ici en-
„ voyé la Lettre de Sa Majesté Impériale
„ notre légitime Souverain, ni ne vous
„ ai non plus écrit pour vous faire sa-
„ voir mon arrivée en ces quartiers, parce-
„ qu'il me paroissoit plus conforme au
„ respect & à l'obéissance que je dois
„ à Sa Majesté, de vous remettre moi-
„ même sa Lettre entre les mains, sans
„ la faire précéder par quelqu'une des
„ miennes. Cependant, Monsieur, voyant
„ que mon départ de ce lieu est différé,
„ & apprenant que vous faites assembler
„ à Lima les Habitans du Païs pour con-
„ sulter sur les affaires qui se sont passées,
„ & voir ce qu'il y aura à faire dans les
„ conjonctures présentes ; j'ai cru qu'il
„ étoit à propos de ne tarder pas plus
„ long-tems à vous envoyer la Lettre de

» Sa Majesté, & que je la devois accom-
» pagner de celle-ci ; ce que je fais en
» vous les envoyant par le présent por-
» teur, Pierre Hernandez Paniagua, qui
» est une personne d'honneur & du méri-
» te, & qui fait profession d'être du nom-
» bre de vos amis & de vos serviteurs.
» Je puis bien vous dire, Monsieur, qu'on
» a déliberé & consulté fort mûrement
» & fort soigneusement en Espagne sur
» tout ce qui s'est passé au Pérou, de-
» puis que le Viceroi Blasco Nugnez Ve-
» la y fut arrivé ; & qu'après un soigneux
» examen, Sa Majesté ayant oui les sen-
» timens de ses Conseillers, & bien con-
» sideré toutes choses, elle jugea qu'il
» n'y avoit rien eu en tout cela, qui dût
» faire croire qu'on eût été poussé par un
» esprit de rébellion & de désobéissance :
» mais que les Espagnols habitans du
» Pérou avoient cru que la rigueur in-
» flexible avec laquelle le Viceroi fai-
» soit executer les Réglemens, nonobs-
» tant toutes leurs supplications & leurs
» appellations à Sa Majesté, les mettoit
» en droit de se défendre contre un pro-
» cedé si rigoureux, au moins jusqu'à ce
» qu'ils eussent eu le tems d'apprendre
» plus précisément la volonté, & recevoir
» les ordres de Sa Majesté sur leurs re-

» montrances. C'est cela même qui pa-
» roît aussi, Monsieur, par la Lettre que
» vous avez écrite à Sa Majesté, dans la-
» quelle vous lui marquez que la princi-
» pale raison qui vous a obligé d'accep-
» ter la Charge de Gouverneur, c'est
» parce qu'elle vous a été donnée par
» l'Audience Royale, au nom & sous le
» sceau de Sa Majesté, comme un emploi
» dans lequel vous lui pouviez rendre de
» bons services en l'acceptant, & dont
» elle pouvoit au contraire recevoir
» quelque préjudice si vous le refusiez.
» Que c'étoit donc-là le motif qui vous
» l'avoit fait accepter, jusqu'à ce qu'il
» plût à Sa Majesté d'en ordonner ce
» qu'elle jugeroit à propos, à quoi vous
» étiez résolu d'obéir en bon & fidele su-
» jet. Ce que Sa Majesté ayant vû & con-
» sideré, elle m'a envoyé expressément
» pour remettre le calme & la tranquilli-
» té dans le pays, par la révocation des
» Ordonnances en question, avec pou-
» voir de pardonner de sa part tout le
» passé, & de prendre le sentiment & les
» avis des habitans sur ce qui paroîtra
» plus convenable & plus avantageux
» pour le service & la gloire de Dieu, le
» bien du pays, & l'avantage de tous ceux
» qui y habitent. A l'égard des Espagnols

» qu'on ne pourra pas pourvoir dans le
» pays, & à qui on ne pourra pas donner
» comme aux autres des répartitions
» d'Indiens, j'ai aussi ordre pour remé-
» dier aux inconvéniens qui en pour-
» roient naître, de leur donner de l'em-
» ploi en les envoyant faire de nouvelles
» découvertes, afin qu'ils y trouvent de
» quoi vivre commodément, & qu'ils y
» acquierent de l'honneur & des riches-
» ses, comme ont déja fait plusieurs au-
» tres par ce qui a été découvert & con-
» quis par eux. Je vous supplie donc,
» Monsieur, de faire là-dessus des réfle-
» xions sérieuses, & de bien considérer
» les choses, premierement en Chrétien,
» puis en Cavalier & en Gentilhomme
» d'honneur, sage & prudent. Comme
» vous avez toujours fait paroître beau-
» coup d'affection & d'attachement pour
» le bien & l'avantage de ce païs, & de
» ceux qui y habitent, vous avez assu-
» rément grand sujet de rendre graces à
» Dieu de ce que dans une affaire si im-
» portante & si délicate, ni Sa Majesté,
» ni ceux qui sont auprès d'elle, n'ont pas
» pris ce que vous avez fait comme une
» rébellion & une révolte contre l'auto-
» rité légitime de votre Souvérain, mais
» plutôt comme une juste défense de vos

» droits & de ceux des autres Espagnols
» habitans du Pérou, en attendant la dé-
» cision de Sa Majesté sur vos supplica-
» tions & vos Requêtes préseutées là-
» dessus. Ainsi, Monsieur, puisque Sa
» Majesté comme un Prince véritable-
» ment Catholique qui aime l'équité
» & la justice, vous a accordé à vous &
» aux autres ce qui vous appartenoit, &
» que vous demandiez par vos Requêtes,
» en vous déchargeant de l'observation
» des Réglemens dont vous vous plai-
» gniez, & que vous disiez vous être si
» préjudiciables; il est juste que de votre
» côté vous agissiez aussi en bon & fide-
» le sujet, & que vous fassiez paroî-
» tre votre soumissiou & votre fidélité à
» votre Souverain, par une respectueuse
» obéissance à ses ordres. En faisant cela,
» Monsieur, non-seulement vous agirez
» en bon & fidele sujet, mais aussi en
» Chrétien soumis & obéissant aux or-
» dres de Dieu, qui nous ordonne tant
» par la loi de la nature que par sa pa-
» role écrite, de rendre à chacun ce qui
» lui appartient, & en particulier de
» rendre aux Rois l'obéissance qui leur
» est due, sous peine de mort & de dam-
» nation éternelle pour ceux qui ne s'ac-
» quitteront pas de ce devoir. Ajoutez

» encore que vous êtes obligé à cela,
» même en qualité de Cavalier & de
» Gentilhomme d'honneur, puiſque vous
» ſavez que vos prédeceſſeurs ont mé-
» rité & ont acquis ce glorieux titre qu'ils
» vous ont laiſſé, par leur fidélité en-
» vers leur Prince & les ſervices qu'ils
» lui ont rendus, s'avançant & s'éle-
» vant par ce moyen beaucoup plus que
» pluſieurs autres qui n'ont pas eu le
» même zèle & le même attachement à
» ſon ſervice. Vous ne voudriez pas ſans
» doute, Monſieur, dégénérer de cette
» vertu qu'ont fait paroître ceux qui vous
» ont précédé, & mettre par ce moyen
» dans votre famille une tache qui en
» obſcurciſſe la gloire. Après le ſalut
» éternel de l'ame, rien ne doit paroître
» plus conſidérable, ni être plus cher à
» un honnête homme, que l'honneur,
» dont la perte le doit plus toucher que
» celle de toute autre choſe, qui ne re-
» garde pas le ſalut & la vie à venir. Sur
» tout, Monſieur, une perſonne dans
» l'état & la ſituation où vous êtes, doit
» ſoigneuſement prendre garde à ne fai-
» re point de tort à la gloire de ſes pré-
» déceſſeurs, ni à l'honneur de ſes pa-
» rens & au ſien propre ; ce que vous
» feriez ſans doute en manquant à votre
» devoir

» devoir envers votre Roi. En effet, un
» homme qui manque de fidélité à Dieu
» ou à ſon Prince, non-ſeulement ſe fait
» tort à lui même, mais de plus, il déſ-
» honore en quelque maniere ſa famille
» & ſes parens. Faites encore là-deſſus,
» Monſieur, les réflexions que la ſeule
» prudence humaine vous peut aiſément
» ſuggerer : conſidérez la grandeur & la
» puiſſance de notre Roi, & qu'il vous
» ſeroit abſolument impoſſible de lui
» réſiſter, quand vous le voudriez entre-
» prendre. Bien que vous n'ayez jamais
» été à ſa Cour, ni dans ſes Armées, &
» qu'ainſi vous n'ayez pas vû de vos pro-
» pres yeux ſa puiſſance & les moyens
» qu'il a de châtier ceux qui le fâchent,
» vous n'avez qu'à faire réflexion ſur ce
» que vous en avez oui dire. Repréſen-
» tez-vous, par exemple, la puiſſance
» du Grand Turc, qui eſt venu en per-
» ſonne avec plus de trois cens mille
» combattans, & qui, quand il s'eſt vû
» dans le voiſinage de Vienne auprès de
» Sa Majeſté, n'oſa lui donner bataille,
» voyant bien qu'il la perdroit infailli-
» blement s'il ſe hazardoit à la donner.
» Il ſe trouva même ſi preſſé, qu'ou-
» bliant ſa grandeur & ſa fierté, il fut
» contraint de ſe retirer ; & afin de ſe

» pouvoir faire plus ſurement, il fut
» obligé de perdre beaucoup de cavale-
» rie qu'il avoit fait avancer pour occu-
» per Sa Majeſté, afin qu'on ne s'apper-
» çût pas qu'il ſe retiroit avec le reſte
» de ſon armée. Faites encore réflexion
» ſur la grandeur & la puiſſance du Roi
» de France, qui avoit paſſé en Italie
» avec toutes ſes forces, & ſe trouvoit
» en perſonne à la tête de ſon armée, ſe
» flattant de ſe rendre aiſément maître
» de tout ce que Sa Majeſté poſſedoit en
» ce pays-là. Cependant après bien du
» tems & bien des efforts employés aſſez
» inutilement, l'armée de notre Roi com-
» mandée, non par lui-même, ſeule-
» ment par ſes Généraux, donna batail-
» le, remporta une glorieuſe victoire
» ſur les François, & prit leur Roi pri-
» ſonnier, qui fut enſuite envoyé en Eſ-
» pagne. Conſidérez encore la grandeur
» de Rome, & néanmoins combien ai-
» ſément l'armée de notre Roi y entra,
» s'en rendit maîtreſſe & la pilla, ſe ſai-
» ſiſſant de ceux qui étoient dans la Vil-
» le. Dans la ſuite le Sultan des Turcs
» conſidérant qu'il avoit été obligé de
» ſe retirer honteuſement ſans oſer don-
» ner bataille, & le Roi de France ſe
» trouvant auſſi trop foible de ſon côté

» pour pouvoir réſiſter à Sa Majeſté, ils
» ſe liguerent enſemble contr'elle, &
» mirent en mer la plus nombreuſe flotte
» qu'on ait vûe il y a fort long-tems, com-
» poſée de galéres, galiotes, fuſtes, &
» autres ſortes de vaiſſeaux. Néanmoins
» notre grand Monarque eut aſſez de
» forces pour réſiſter à deux ſi puiſſans
» ennemis joints enſemble, & empêcher
» par ſa prudence & par ſa valeur qu'ils
» ne puſſent prendre ſur lui un ſeul pou-
» ce de terre pendant deux ans que leurs
» armées navales furent jointes. Au con-
» traire la premiere année de leur union
» Sa Majeſté prit les Duchés de Guel-
» dres & de Juliers & quelques Places
» ſur les Frontieres de Flandres. Le Roi
» de France dans cette occaſion ſe re-
» connut ſi bien inférieur, qu'encore
» qu'il ſe fût avancé avec toutes ſes for-
» ces de ce côté-là, il n'oſa entrepren-
» dre de ſecourir les places que Sa Ma-
» jeſté attaquoit, ni même s'en appro-
» cher beaucoup, par la crainte qu'il
» avoit qu'on le forçât à combattre. Il
» eſt vrai que comme la ſaiſon fut avan-
» cée, & qu'on ſe vit en hiver, il fit
» mine de vouloir donner bataille pour
» obliger Sa Majeſté à lever le ſiége de
» devant une place qu'elle avoit atta-

» quée : mais après cela il n'oſa l'atten-
» dre, & ſe retira dans un lieu fort, où
» il ſe croyoit à peu près en ſureté. Ce-
» pendant dès la nuit ſuivante, ayant ap-
» pris que l'Empereur avoit donné ordre
» qu'on l'attaquât dans ſon fort, il l'a-
» bandonna honteuſement, & ſe retira
» avec une précipitation qui lui fit peu
» d'honneur, emmenant avec lui quel-
» que Cavalerie, & laiſſant ordre à ſon
» fils d'abandonner auſſi le lieu peu de
» tems après, & le ſuivre avec le reſte
» de ſon armée. De cette maniere le Roi
» marcha toute la nuit & tout le jour
» ſuivant avec tant de précipitation, que
» quand il entra dans la Ville de Saint
» Quentin, il ne ſe trouva accompagné
» que de trois Cavaliers, qui étoient les
» ſeuls qui avoient pu le ſuivre. L'année
» ſuivante Sa Majeſté entra en France &
» en occupa un grande partie, ſans que
» le Roi osât s'avancer pour le com-
» battre & s'oppoſer à ſes progrès. Ainſi
» ces deux puiſſans Princes, le Grand
» Turc & le Roi de France, ayant vû
» que leur ligue & leur confédération
» n'avoit pas produit de grands effets,
» & qu'ils n'avoient remporté aucuns
» avantages ſur Sa Majeſté, mais qu'au
» contraire le François avoit eu le déſa-

» vantage que nous avons marqué, ils
» ſéparerent leurs flottes : le Turc fit trê-
» ve avec Sa Majeſté, & le Roi de Fran-
» ce rechercha la paix. On peut aiſement
» juger que dans l'état où il ſe trouve,
» une des choſes qu'il ſouhaite le plus
» eſt, que cette paix continue, & que Sa
» Majeſté veuille bien l'entretenir. Je
» vous ai repréſenté cela, Monſieur, par-
» ceque je ſais qu'il arrive ſouvent aux
» hommes de faire grand cas de ce qui
» ſe paſſe en leur préſence, & qu'ils
» voient de leurs yeux, bien qu'au fond
» ce ſoit peu de choſe, tandis qu'ils font
» fort peu d'attention à ce qu'ils n'ont ni
» vû ni éprouvé, l'eſtiment peu, & le né-
» gligent, quelque conſidérable qu'il ſoit.
» Je ſouhaite de tout mon cœur par un
» principe de charité chrétienne & par
» l'amour fraternel que nous devons
» avoir les uns pour les autres, que ni
» vous ni tous les autres qui ſont dans
» ce pays, ne vous abuſiez pas, & ne vous
» faſſiez pas à vous-même une illuſion
» dangereuſe, en vous flattant de vos
» forces & de votre puiſſance, qui ne
» ſont rien en comparaiſon de celles de Sa
» Majeſté. En effet, s'il lui plaiſoit d'ar-
» rêter les mouvemens, & faire ceſſer les
» troubles qui ſont dans ce pays, non par

» la voie de la douceur & de la clémen-
» ce qu'il a choisie, & qu'il a plû à Dieu
» de lui inspirer; mais par la rigueur &
» par la force des armes, il auroit plutôt
» besoin de consulter sa prudence & sa
» modération pour n'y pas envoyer un
» trop grand nombre de Troupes qui
» pourroient ruiner le pays, que de faire
» quelque effort pour se mettre en état
» d'y en envoyer suffisament. Vous de-
» vez aussi considérer, Monsieur, qu'à
» l'avenir les affaires prendront sans
» doute un tour bien different de celui
» qu'elles ont eu jusqu'à présent. Ci-
» devant ceux qui se joignoient à vous,
» le faisoient de tout leur cœur, poussés
» par leur propre interêt, parceque non-
» seulement ils regardoient Blasco Nu-
» gnez comme vôtre ennemi, & sa cause
» comme mauvaise, & la vôtre comme
» bonne & juste : mais aussi chacun d'eux
» le regardoit comme son ennemi pro-
» pre, qu'on croyoit qui en vouloit
» non seulement aux biens, mais encore
» à la vie même de ceux qui lui étoient
» contraires, ou ne favorisoient pas ses
» desseins. Ainsi, Monsieur, ceux à qui
» vous étiez si nécessaires pour les défen-
» dre de leur ennemi, ne pouvoient
» manquer de s'attacher à vous, & de

» ſuivre conſtamment votre parti, puiſ-
» que votre cauſe étoit la leur. En défen-
» dant vos droits & vos interêts, ils dé-
» fendoient les leurs, & cela vous pou-
» voit ſervir d'aſſurance ſuffiſante de leur
» fidélité & de leur attachement invio-
» lable pour vous : mais à l'avenir com-
» me leur vie eſt miſe en ſureté par le
» pardon & l'amniſtie qu'on leur accor-
» de, & que leurs biens y ſont auſſi mis
» par la révocation des Réglemens : Vous
» devez conſidérer qu'au lieu d'un en-
» nemi, les Eſpagnols qui ſont au Pérou
» verront paroître celui qui eſt leur ami
» naturel, leur Protecteur & leur Souve-
» rain légitime, à qui nous ſommes tous
» obligés d'obéir & d'être fideles. En
» effet cette obligation naît avec nous,
» & elle nous vient comme par droit de
» ſucceſſion de nos peres, de nos ayeux,
» & de tous nos ancêtres depuis plus
» de treize cens ans qu'ils nous en ont
» donné l'exemple, & ont par-là forti-
» fié l'engagement naturel que nous
» avons à nous acquitter de ce devoir.
» Faites ſérieuſement réflexion là-deſſus,
» Monſieur, & penſez bien que dans l'é-
» tat où ſont les choſes dès-à-préſent, &
» dans le tour qu'elles prendront infail-
» liblement à l'avenir, vous ne pourrez

» plus vous fier à perſonne ſi vous pre-
» nez un mauvais parti : il vous faudra
» continuellement être ſur vos gardes,
» en crainte & en défiance de tout le
» monde, & même de vos plus proches.
» Nos peres, nos freres & nos plus par-
» ticuliers amis, ſont ſans donte plus
» obligés de travailler au ſalut éternel
» de leurs ames, en ſuivant les mouve-
» mens d'une bonne conſcience, que de
» s'employer à la conſervation des biens,
» des avantages, ou de la vie même de
» leurs enfans, de leurs freres ou de leurs
» plus intimes amis. Ainſi, puiſque par
» la rébellion contre l'autorité de ſon
» Souverain légitime, on viole le droit,
» on bleſſe ſa conſcience & on riſque ſon
» ſalut, il eſt évident qu'il n'y a aucun
» lien ſi étroit de parenté ou d'amitié
» qui doive nous obliger à prendre le
» parti des rebelles. Auſſi, arrive-t-il ſou-
» vent que la conſidération de ce devoir
» envers ſon Prince l'emporte ſur toute
» autre, comme cela s'eſt vû dans les
» derniers ſoulevemens d'Eſpagne. Vous
» avez encore un frere, Monſieur, qui
» eſt un homme plein de cœur, & qui ſe
» croira ſans doute plus obligé à conſer-
» ver ſon honneur & celui de ſa fa-
» mille, qu'à ſuivre vos ſentimens, s'ils

» ne sont pas droits ; & on peut aisé-
» ment croire que pour donner à son
» Roi des preuves de sa fidélité, & effa-
» cer par ce moyen la tache par laquelle
» on auroit terni l'honneur de sa famille,
» il deviendroit votre plus grand ennemi,
» & seroit le premier à chercher l'occasion
» de vous punir d'un tel attentat. Nous
» avons vû depuis peu un exemple remar-
» quable de deux freres Espagnols, dont
» l'un demeuroit à Rome, où ayant appris
» que son frere qui étoit en Saxe s'étoit
» fait Luthérien, il en fut vivement tou-
» ché, lui semblant que c'étoit-là une ta-
» che honteuse dans sa famille. Il prit donc
» la résolution d'y remédier ; & pour ce-
» la il partit de Rome & s'en alla en Al-
» lemagne, à dessein de convertir son fre-
» re, & s'il ne pouvoit en venir à bout,
» de le tuer. Il exécuta la chose comme
» il l'avoit résolu : car après avoir de-
» meuré quinze ou vingt jours avec son
» frere, & employé pendant ce tems-là
» tous ses soins pour le convertir, & ef-
» facer par ce moyen le deshonneur
» qu'il faisoit à leur famille, n'en pou-
» vant venir à bout * il le tua, sans que

* Il ne le tua pas lui même de sa propre main, mais le fit tuer par un assassin, comme on le voit dans Sleidan, Liv. 17. de son Histoire.

» ni les liens du ſang, ni la force de l'a-
» mour fraternel, ni la crainte qu'il
» devoit avoir d'y perdre lui-même la
» vie, fuſſent capables de le retenir. En
» effet le péril étoit fort grand pour lui
» dans une telle entrepriſe, de maſſacrer
» ainſi ſon frere, parcequ'il étoit Lu-
» thérien dans un pays de Luthériens :
» mais ce deſir de conſerver ſon hon-
» neur eſt ſi fort dans les honnêtes gens,
» qu'il l'emporte non-ſeulement ſur tous
» les devoirs de la proximité, mais mê-
» me ſur l'amour de la vie. Penſez donc,
» Monſieur, que votre propre frere con-
» ſidérant ce qu'il ſe doit à ſoi-même
» pour la conſervation de ſon honneur,
» & encore pour le ſalut éternel de ſon
» ame, ſe croira incomparablement plus
» obligé à conſerver ſa vie & ſes biens,
» en faiſant ſon devoir, que de s'expo-
» ſer à les perdre en ſuivant vos ſenti-
» mens & votre parti. Suppoſant donc,
» Monſieur, que vous fuſſiez aſſez mal-
» heureux pour vous révolter contre vo-
» tre Souverain, il ſeroit aiſé à com-
» prendre qu'en vous ſuivant, non-ſeu-
» lement on perdroit ſon ame & ſon hon-
» neur, mais qu'auſſi on ne pourroit évi-
» ter d'y perdre enfin & ſes biens & ſa
» vie. Il vous faut encore penſer une cho-

» ſe : c'eſt que ceux même qui auroient
» eu le plus d'attachement à votre parti,
» & qui auroient le plus fait pour vous,
» étant ſans doute conſidérés comme les
» plus coupables, comprendoient aiſé-
» ment que le ſeul moyen d'obtenir gra-
» ce, & même quelque récompenſe de la
» part de leur Roi, ſeroit de lui rendre
» quelque ſervice conſidérable à votre
» préjudice, non-ſeulement en vous
» abandonnant & faiſant tout leur poſſi-
» ble contre votre parti, mais même
» contre votre propre perſonne. De cet-
» te maniere vous auriez ſujet d'être dans
» des inquiétudes perpétuelles, puiſque
» vous ne pourriez vous aſſurer en vos
» plus particuliers amis, qui ſeroient
» ceux dont vous auriez peut-être le plus
» à craindre & à vous garder : parceque
» quelque aſſurance qu'ils vous euſſent
» donnée de leur fidélité à votre ſervice,
» & quelque promeſſe même avec ſer-
» ment qu'ils euſſent pû vous faire & de-
» vant Dieu & devant les hommes, tout
» cela ne pourroit vous être des garants
» ſuffiſans ; puiſque de ſemblables pro-
» meſſes contraires à ce qu'on doit à ſon
» Souverain légitime, ſont oppoſées aux
» loix du Chriſtianiſme, & que par con-
» ſéquent on fait mal de les faire, & plus

» mal de les garder. Ajoûtez encore à
» cela, Monſieur, que non-ſeulement
» vous auriez tout à craindre de la part
» de vos amis par les raiſons qu'on vient
» de dire; mais de plus, que vos grands
» biens vous deviendroient un nouveau
» ſujet d'inquiétude; parceque l'eſpé-
» rance d'en obtenir quelque partie, en-
» gageroit bien des gens à ſe déclarer
» contre vous. Penſez auſſi quel ſera le
» péril de ceux qui en petit nombre ſe
» trouveront exceptés du pardon que ſa
» Majeſté veut bien accorder aux habi-
» tans du Pérou; pendant que ceux qui
» auront accepté ce pardon, vivront en
» repos ſans crainte & ſans inquiétude.
» Je vous ſupplie donc, Monſieur, de
» bien conſidérer tout ce que je vous dis,
» & de faire auſſi réflexion ſur le zele &
» l'attachement que vous avez fait paroî-
» tre pour le bien & l'avantage du Pays,
» & de ceux qui y habitent, comme vous
» y êtes obligé. En contribuant mainte-
» nant de votre part à faire ceſſer les
» troubles & les mouvemens qui ont agi-
» té & ébranlé ce Royaume, tous ſes ha-
» bitans vous auront l'obligation entiere
» d'avoir maintenu leurs droits, fait écou-
» ter favorablement leurs requêtes &
» leurs ſupplications, empêché l'exécu-

» tion des Reglemens, & fait en sorte que
» Sa Majesté a trouvé bon d'envoyer une
» personne exprès pour les ouir & remé-
» dier aux maux & aux inconvéniens
» dont ils se plaignoient. Au contraire
» si vous prenez un autre parti, vous
» perdrez tout le mérite de l'obligation
» qu'on semble vous avoir pour le passé,
» parcequ'en faisant continuer les trou-
» bles, après avoir obtenu ce que vous
» demandiez comme nécessaire au bien
» commun de tous, on jugera que ce n'é-
» toit pas cette considération du bien pu-
» blic qui vous faisoit agir, mais plutôt
» votre intérêt particulier & votre ambi-
» tion déméfurée. De cette maniere au
» lieu d'être utile aux Espagnols qui habi-
» tent au Pérou, vous leur nuiriez beau-
» coup, & ils auroient grande raison de
» vous regarder comme leur ennemi;
» puisque par là non-seulement vous leur
» causeriez des peines & des fatigues
» continuelles, mais qu'aussi vous les
» tiendriez toujours en inquiétude & en
» péril de perdre & leurs biens & leur
» vie, sans leur laisser ni le repos ni la
» commodité nécessaires pour pouvoir
» jouir & profiter de ces biens que la
» bonté de leur Souverain leur laisse. Ils
» auroient donc sans doute autant & plus

» de raiſon de vous regarder comme leur
» ennemi, qu'ils en avoient de regarder
» comme tel Blaſco Nugnez Vela ; puiſ-
» que s'ils craignoient de ſa part la perte
» de leurs biens & de leur vie, ils au-
» roient ſujet de craindre de la vôtre non-
» ſeulement la même choſe, mais de plus
» la perte du ſalut éternel de leur ame
» par la déſobéiſſance & la révolte où vous
» voudriez les engager contre leur légiti-
» me Souverain. Il faut auſſi que vous
» conſidériez, Monſieur, qu'en voulant
» ſoutenir la guerre, vous ſeriez cauſe
» qu'il faudroit faire paſſer un grand nom-
» bre de troupes au Pérou, & qu'ainſi
» votre conſcience ſeroit chargée de tous
» les inconvéniens & de tous les maux
» qui arriveroient par la ruine & la déſo-
» lation du pays & de ſes habitans. Cela
» ſans doute vous attireroit la haine de
» tous, & particulierement des plus con-
» ſidérables, des Marchands & des per-
» ſonnes riches, par les grands domaines
» qu'elles poſſedent. A l'égard de ceux
» mêmes qui n'ont ni biens ni poſſeſſions
» dans le Pays, & qui vivent avec beau-
» coup de peine dans une honteuſe oiſi-
» veté, on ne laiſſeroit pas de leur faire
» beaucoup de tort en les employant dans
» ces démêlés : car ſans parler de ceux

» qui y perdroient la vie, n'est-il pas
» évident que ceux qui s'en sauveroient,
» se trouvant si éloignés de leur patrie,
» dans des climats fort différens où leur
» santé est fort exposée, s'éloigneroient
» par là extrêmement du dessein qui leur
» a fait entreprendre un si long voyage,
» qui est sans doute de gagner de quoi
» vivre à leur aise, & s'en retourner ri-
» ches dans leur pays natal, ou vivre ho-
» norablement dans celui où ils sont ve-
» nus ? Mais ceux-ci dont on parle n'ont
» de moyen de réussir dans ce dessein,
» qu'en travaillant à de nouvelles décou-
» vertes, puisqu'ils ne trouvent pas d'oc-
» cupation ni de partage dans celles qui
» sont déja faites. Ils n'avancent donc
» point vers leur but, mais plutôt ils s'en
» éloignent, & perdent leur tems en ser-
» vant comme ils font dans ces guerres
» civiles puisqu'ils tirent si peu de pro-
» fit de leurs services, que s'ils vouloient
» retourner en Espagne, la plûpart se-
» roient obligés de mendier pour payer
» leur passage. Je me suis étendu à vous
» représenter toutes ces choses peut-être
» plus au long qu'il n'étoit nécessaire,
» parcequ'étant Chrétien comme vous
» êtes, & de plus un Gentilhomme sage,
» prudent & plein d'honneur, l'affection

» que vous avez pour les habitans de ce
» pays, & l'intérêt que vous prenez en
» leurs affaires, sont sur votre esprit des
» motifs plus que suffisans pour vous en-
» gager à faire votre devoir. Ne croyez
» pas pourtant, Monsieur, que ce que je
» vous ai dit, parte de quelque doute ou
» de quelque défiance de votre piété, de
» votre générosité, ou de votre fidélité
» envers votre Prince : Ce sont là en
» effet des qualités que j'ai toujours oui
» dire que vous possédiez : ainsi, Mon-
» sieur, cela m'a engagé à vous parler
» avec liberté & avec franchise ; d'autant
» plutôt que je souhaite de tout mon
» cœur votre bien & votre avantage ;
» non-seulement en Chrétien, qui doit
» aimer son prochain ; mais aussi comme
» votre serviteur, & comme un homme
» affectionné au bien du pays & de ses
» habitans en général, & qui voudroit
» par conséquent empêcher, s'il lui étoit
» possible, qu'il ne leur arrivât aucun
» mal. Je vous prie donc de recevoir ce
» que je vous écris, comme venant d'un
» homme qui ne se propose en ceci
» que l'honneur & la gloire de Dieu, en
» procurant la paix que son Fils notre
» Sauveur nous a tant recommandée, l'o-
» béissance qu'il doit aux ordres de son

» Souverain, & l'utilité & l'avantage
» de ſon prochain, tant à votre égard en
» particulier, Monſieur, qu'à l'égard de
» tous les autres habitans de ce pays,
» à qui je ſouhaite de pouvoir procurer
» une bonne paix, & un état de repos &
» de tranquillité dans lequel ils puiſſent
» commodément travailler au ſalut de
» leur ame, & à la conſervation de leur
» honneur, de leurs biens & de leur vie;
» puiſqu'en effet dans le trouble & dans
» la guerre, il eſt mal-aiſé de s'employer
» utilement à la conſervation de toutes
» ces choſes. Je puis bien vous dire ſin-
» cérement que ce zele & cette affection
» que je vous témoigne, m'ont rendu
» votre ſolliciteur dans les affaires
» préſentes, & m'a engagé à n'épargner
» ni peines, ni ſoins, ni fatigues pour
» vous rendre ſervice, & à expoſer mê-
» me avec joie ma vie aux dangers d'un
» périlleux voyage, pour mettre les vô-
» tres en ſureté. Auſſi puis-je bien vous
» aſſurer que ſi j'en viens heureuſement à
» bout comme je le ſouhaite, je croirai
» ma peine fort bien employée, & je re-
» tournerai content & ſatisfait en Eſpa-
» gne; ſinon je me conſolerai au moins
» par la penſée d'y avoir fait de mon
» mieux & d'avoir agi en Chrétien en

» m'acquittant de mon devoir en bonne
» conſcience, en fidéle ſujet de Sa Majeſ-
» té qui aura obéi à ſes ordres, & en hon-
» nête homme qui aura ſuivi les regles
» de la charité Chrétienne, en tâchant
» de faire du bien à mes compatriotes.
» Auſſi quand je ſuis parti pour ce voya-
» ge, ma conſolation a toujours été que
» ſi je venois à y mourir, je mourrois en
» faiſant mon devoir envers Dieu, & en-
» vers mon légitime Souverain, & tâchant
» de procurer le bien & l'avantage de
» mes prochains & de les garantir du mal
» qui les menace. J'oſe donc vous dire,
» Monſieur, que puiſque vous & tous les
» habitans de ce pays, êtes ſi redevables
» à mes bonnes intentions, il eſt juſte
» que vous faſſiez attention à ce que je
» vous dis pour en profiter; puiſque cela
» même eſt la ſeule preuve que je vous
» demande de votre reconnoiſſance, &
» le ſeul ſalaire que je deſire de tous mes
» ſoins & de toutes mes peines. Je
» vous ſupplie auſſi inſtamment, Mon-
» ſieur, de communiquer ce que je vous
» dis à quelques perſonnes ſages & pieu-
» ſes, zélées pour le ſervice & pour la gloi-
» re de Dieu; puiſque ce ſont ces ſortes
» de perſonnes dont les avis ſont les plus
» ſûrs & les meilleurs à ſuivre, parce-

» qu'on ne les peut ſoupçonner de les
» donner par intérêt, ou par quelque au-
» tre mauvais motif. Je prie Dieu qu'il
» couvre de ſa protection, & vous & tout
» ceux qui vous accompagnent, Mon-
» ſieur, & qu'il vous inſpire dans cette
» affaire les ſentimens les plus propres
» pour avancer le ſalut éternel de vos
» ames, & faire ce qui eſt convenable à
» la conſervation de votre honneur, de
» votre vie & de vos biens, & qu'il pren-
» ne toujours en ſa garde votre illuſtre per-
» ſonne. » Je ſuis Monſieur &c. Signé,
le Licencié Pierre Gaſca. De Panama le
vingt-ſix de Septembre de l'an mil cinq
cent quarante-ſix. La ſuſcription de la
lettre étoit en ces termes : A l'illuſtre
Seigneur Gonzale Pizarre en la Ville de
los Reyes.



CHAPITRE VIII.

Ce que fit Gonzale Pizarre dans la Ville de los Reyes, après qu'il eut appris la venue du Président.

GONZALE Pizarre étoit arrivé depuis peu à los Reyes, où Lorenço d'Aldana étoit ſon Lieutenant, lorſqu'il y reçut les premieres Lettres que Pierre Alfonſe de Hinoioſa lui écrivoit auſſitôt qu'il avoit été informé de la venue du Préſident. Ces Lettres lui causerent beaucoup de trouble & d'inquiétude; il les communiqua à ſes Capitaines & aux principaux de ceux qui étoient auprès de lui. Les avis furent fort partagés ſur les meſures, qu'il faudroit prendre, & ſur ce qu'il ſeroit à propos de faire là-deſſus. Les uns diſoient qu'il faudroit trouver moyen de ſe défaire du Préſident, en le faiſant tuer ou tout ouvertement, ou au moins en ſecret, ſi on ne vouloit pas le faire d'une autre maniere. Les autres diſoient qu'il faudroit l'engager à venir au Pérou, parceque quand il y ſeroit une fois, il ſeroit facile de l'obliger à leur accorder tout ce

qu'ils demanderoient ; mais que quand même il ne le voudroit pas faire, on le pourroit toujours amuser pendant long-tems, en lui disant qu'il faudroit assembler des Députés & des Procureurs de la part de toutes les Villes du Royaume, & les faire venir à los Reyes pour délibérer sur le sujet de sa réception, & savoir si on devoit le recevoir ou non ; qu'au reste, comme le Pérou étoit d'une si grande étendue & qu'il y avoit des lieux si éloignés les uns des autres, on pourroit aisément faire traîner cette Assemblée pendant plus de deux ans, & que cependant le Président pourroit demeurer en l'Isle de Puna avec des soldats en qui on se fieroit, qui le garderoient, & qu'ainsi on l'empêcheroit d'écrire à Sa Majesté qu'il y eût aucune rebellion dans le Pays, parcequ'on le tiendroit toujours en suspens, en lui disant qu'on faisoit cette assemblée pour le recevoir, & que la grande distance des lieux étoit cause que cela ne se pouvoit faire plus promptement. Les avis les plus modérés alloient tout au moins à le renvoyer en Espagne. Dans cette Assemblée on remit aussi sur le tapis la proposition d'envoyer à Sa Majesté des Députés de la part de tout le Royaume, pour lui en

expliquer l'état & les besoins, & lui rendre compte de ce qui étoit nouvellement arrivé, surtout pour excuser la derniere bataille & la mort du Viceroi, en rejettant toute la faute sur lui qui avoit été l'agresseur; & étoit venu les chercher. On entendoit aussi que ces Députés seroient chargés de supplier très-humblement Sa Majesté, d'accorder le Gouvernement du Pérou à Gonzale Pizarre, & que pour cela ils seroient munis de la part des Villes, de tous les pouvoirs qu'on jugeroit leur être nécessaires. On vouloit encore qu'en chemin faisant quand ils seroient arrivés à Panama, ils s'informassent soigneusement quels étoient les ordres & les pouvoirs du Président, & le priassent de ne point entrer au Pérou jusqu'à ce que Sa Majesté informée par eux de l'état des choses, envoyât de nouveaux ordres de ce qu'il y auroit à faire pour son service; que si nonobstant cela le Président vouloit passer outre, il falloit s'en rendre maître, & le conduire en sûreté à los Reyes; & quelques-uns disoient là-dessus qu'il faudroit le faire mourir en chemin, d'autres qu'il falloit l'empoisonner à Panama même, & tuer Alfonse d'Alvarado. On publioit qu'il s'étoit dit plusieurs autres

choſes à-peu-près de même nature : mais comme tout cela ſe paſſoit dans leurs Aſſemblées ſecretes, il eſt difficile d'en être aſſuré. Outre cela on convint que ceux qu'on enverroit porteroient au Préſident des Lettres qui lui ſeroient écrites par les Principaux Habitans de la Ville, & par leſquelles ils s'oppoſeroient fortement au deſſein qu'il avoit de paſſer au Pérou, & lui parleroient là-deſſus en des termes forts qu'on pourroit bien juſtement appeller inſolens. Après pluſieurs délibérations ſur le ſujet des perſonnes qu'il faudroit envoyer en Eſpagne, on convint de nommer pour cela Dom Frere Jerôme de Loayſa, Archevêque de los Reyes, Lorenço d'Aldaпa, Frere Thomas de Saint Martin, Provincial des Dominicains, & Gomez de Solis qui étoit de la Ville de Caceres. A la vérité le Provincial leur étoit fort ſuſpect, & ils ne croyoient pas que ſes ſentimens fuſſent favorables à leur parti, ce qu'ils jugeoient par quelques-unes de ſes actions, & par quelques paroles qu'il avoit dites, tant en public dans ſes Sermons, qu'en particulier dans la converſation. Néanmoins ils jugerent à propos de donner cette commiſſion & à lui & aux autres dont ils avoient à-peu-près la

même opinion, non-seulement pour donner plus de poids & de crédit à leur ambassade, mais de plus par une espece de nécessité, parcequ'on n'en trouvoit point d'autres dans le Pays qui osassent entreprendre de se présenter devant Sa Majesté, à cause de la part qu'ils avoient eue dans tous les mouvemens passés, dont ils craignoient le châtiment. On considéra aussi en faisant ce choix, qu'au cas que ces Députés qu'on enverroit fussent disposés à se déclarer en Espagne contre ceux qui les auroient envoyés, comme on les en soupçonnoit, ce seroit toujours un avantage de s'être délivrés d'eux par cet emploi, parceque si les affaires venoient à prendre un tour qui ne fût pas favorable à Gonzale Pizarre & à ses Partisans, ces mêmes personnes qu'ils se proposoient d'envoyer, pourroient beaucoup leur nuire étant dans le Pays, & étant considérables comme elles l'étoient par leur rang & leurs qualités. Gonzale Pizarre voulut aussi envoyer avec eux son Maître d'Hôtel Gomez de Solis; il est vrai que quelques-uns disoient qu'il l'envoyoit seulement pour porter quelque argent, & quelques provisions à Hinoiosa & à ses gens, & les autres que c'étoit pour aller jusqu'en Espagne avec

avec les autres Députés. Outre ceux qu'on a nommés, ils prierent aussi l'Evêque de Sainte-Marthe de vouloir être du voyage, & fournirent aux uns & aux autres l'argent qui leur étoit néceſſaire pour le faire. Lorenço d'Aldana s'embarqua incontinent & fort à la hâte pendant que les autres ſe préparoient. Gonzale Pizarre lui avoit donné ordre de lui faire ſavoir le plus promptement qu'il ſeroit poſſible, le tour que les affaires prendroient, & le ſuccès de ſon envoi. Il comptoit que Lorenço d'Aldana partant comme il faiſoit du Port de los Reyes dans le mois d'Octobre de l'an mil cinq cent quarante-ſix, il pouvoit avoir de ſes nouvelles de Panama vers Noël, ou au plus tard dans le commencement de l'année ſuivante. Ainſi il donna ordre qu'on poſtât en divers endroits des Couriers, tant Chrétiens qu'Indiens, afin qu'auſſi-tôt qu'il ſeroit arrivé quelque nouvelle à la côte du Pérou, on pût la lui porter en fort peu de tems. Les Evêques s'embarquerent peu de jours après Aldana, & ſe rendirent fort heureuſement à Panama.

Nous avons parlé ci-devant de Vela Nugnez, frere du Viceroi, qui étoit comme priſonnier auprès de Gonzale Pizar-

re ; mais à qui on donnoit pourtant une assez grande liberté, puisqu'on lui permettoit d'aller à la chasse, & de se promener sur sa mule sans armes, quoiqu'on lui eût aussi d'ailleurs fort recommandé de prendre soigneusement garde à sa conduite & à ses démarches. Dans ce tems-là il lui arriva une aventure qui fut cause de sa mort : voici comment. Un Soldat nommé Jean de la Tour, qui étoit de Madrid, dont nous avons parlé ci-devant, & remarqué qu'il avoit passé du service du Viceroi à celui de Gonzale Pizarre, avec Gonzale Diaz & ses gens, quand on les envoya pour prendre Pierre de Puelles & les Habitans de Guanuco ; ce Soldat découvrit par son adresse dans la vallée de Hica une certaine fosse où autrefois il y avoit déja long-tems que les Indiens offroient de l'or & de l'argent à une de leurs Idoles. On dit qu'en effet il en tira pour la valeur de plus de soixante mille écus en or, sans compter une grande quantité d'Eméraudes & de Turquoises. Il mit cela entre les mains du Gardien des Moines de S. François pour le lui garder ; & lui dit un jour en confession qu'il avoit dessein de retourner en Espagne, pour y jouir en repos des richesses que son bonheur lui avec procu-

rées ; mais que considérant qu'il avoit suivi le parti de Gonzale Pizare, & qu'ainsi il avoit offensé Sa Majesté, il souhaitoit avant de partir pour son voyage faire quelque chose de considérable pour le service de son Prince, qui pût l'engager à lui pardonner le passé. Voici donc ce qu'il dit qu'il avoit dessein de faire : c'étoit de s'embarquer avec son argent sur un des Navires qui étoient au Port, & de s'en aller à Nicaragua, où il se proposoit de faire quelques Soldats, & d'équiper & armer un ou deux vaisseaux pour aller en course contre Gonzale Pizarre & ses partisans ; qu'il mettroit quelquefois pied à terre, & pilleroit les lieux où il n'y auroit point de Troupes, & où on ne seroit pas en état de lui faire résistance. Il ajoûta que ne se trouvant ni d'un âge convenable, ni d'une autorité ou d'une capacité suffisante, pour une telle entreprise, il vouloit chercher quelqu'un qui eût toutes les qualités nécessaires pour cela, & qui voulût bien être le Chef & le Conducteur. Qu'il avoit jetté les yeux sur Vela Nugnez, qui étoit un Cavalier expérimenté dans les affaires de la guerre, & qui étoit en quelque sorte obligé de chercher l'occasion de venger la mort du Viceroi son frere & de tant

d'autres de ses parens & de ses amis que Gonzale Pizarre avoit fait mourir ; qu'il se mettoit entre ses mains, & lui confieroit sa personne & son argent, & seroit le premier à lui obéir exactement, & qu'il faudroit que Vela Nugnez parlât à quelques créatures du Viceroi qui étoient dans la Ville, afin de pouvoir les emmener avec eux. Ce Soldat pria le Gardien de vouloir communiquer la chose à Vela Nugnez, ce qu'il fit ; & parceque Vela Nugnez se tenoit sur ses gardes, & craignoit que ce ne fût un artifice pour le surprendre & l'engager dans un mauvais pas, Jean de la Tour leva tous ses doutes, & le satisfit pleinement en présence du Gardien, par un serment solemnel qu'il fit de la sincérité de ses intentions, sur un Autel consacré. Vela Nugnez accepta donc le parti, & commença à traiter avec quelques-uns qui avoient été amis & créatures du Viceroi. On ne sait comment la chose fut découverte ; mais elle le fut si bien, que Gonzale Pizarre fit prendre Vela Nugnez, lui fit faire son procès, & lui fit publiquement couper la tête, sa Sentence portant qu'il étoit condamné comme traître & rebelle au Roi. Comme Vela Nugnez étoit un brave & honnête Gentilhomme, fort aimé

de tout le monde, il fut auſſi fort regreté, & on peut dire que ſa mort affligea tout le Royaume. Dans le même-tems il arriva une aventure tragique à Cuſco. Alfonſe de Toro qui y étoit Lieutenant du Gouverneur, y fut poignardé par ſon beau pere, pour quelques paroles qu'ils avoient eues enſemble. Gonzale Pizarre en fut fort fâché par le beſoin qu'il avoit de lui, & les ſervices qu'il en pouvoit attendre; il nomma en ſa place Alfonſe de Hinoioſa pour ſon Lieutenant à Cuſco, lequel avoit déja été élû pour cela même, par les Magiſtrats du lieu. De ſon tems il arriva dans cette Ville quelque tumulte & quelques troubles qui cauſerent la mort à Lope Sanchez de Valenzuela & à Diegue Perez Bezerra qui en avoient été les Promoteurs. Quelques autres qui y avoient auſſi eu part, furent bannis par le même Hinoioſa, & par le Prevôt Pierre de Villacaſtin, qui s'employerent ſoigneuſement pour remettre le calme dans la Ville.

CHAPITRE IX.

Ce qui se passe à Panama à l'arrivée des Députés du Pérou.

LES personnes qui devoient aller en Espagne pour les affaires du Pérou, étant nommés comme on l'a dit dans le Chapitre précédent, Gonzale Pizarre fit partir incontinent Lorenço d'Aldana, & lui donna les dépêches qu'il jugea à propos. On sut que Pizarre, & quelques-uns de ses Capitaines avoient écrit des Lettres fort peu respectueuses qui pourtant ne parurent point, & on croit que Lorenço d'Aldana qui étoit bien intentionné, les déchira, ne jugeant pas à propos qu'elles parussent pour ne pas rendre les affaires plus mauvaises. Etant arrivé à Panama, il alla loger avec Hinoiosa, parcequ'ils étoient fort amis, & qu'il y avoit même quelque parenté entr'eux; & aussi tôt après son arrivée il alla rendre ses respects au Président, & lui baiser les mains. Dans cette premiere visite on ne parla que de choses générales, sans venir à l'affaire principale dont il s'agissoit; ensorte qu'Aldana ne se découvrit

point pendant les deux premiers jours, agiſſant en homme prudent & ſage, & voulant premierement connoître les ſentimens & les intentions des Capitaines. En effet après qu'il en fut inſtruit, il s'ouvrit au Préſident, & s'offrit à lui pour le ſervice de Sa Majeſté. La confiance qu'on eut en lui, fit prendre la réſolution de traiter ouvertement de l'affaire avec Hinoioſa; de ſorte que Hernan Mexia l'ayant tiré à part pour l'entretenir en particulier, lui repréſenta tout ce qui s'étoit paſſé, & *comment les choſes ſe trouvoient alors en état qu'on y pût apporter le remede convenable par la venue du Préſident, pourvû qu'ils vouluſſent tous le favoriſer & lui offrir leurs ſervices, comme ils y étoient obligés, par ce qu'ils devoient à Sa Majeſté, & que s'ils laiſſoient échapper l'occaſion favorable qui ſe préſentoit alors, ils ne la trouveroient peut-être pas telle de long-tems.* Hinoioſa répondit *qu'il étoit fort ſerviteur au Préſident, & qu'il lui avoit déja fait connoître clairement ſes ſentimens, qui étoient que ſi Sa Majeſté après avoir oui la demande de Gonzale Pizarre, ne jugeoit pas à propos de la lui accorder, lui qui parloit ſeroit toujours prêt de ſe conformer à la volonté de ſon Souverain, ne voulant en aucune maniere s'attirer le juſte reproche*

de lui être rebelle. La vérité est que Hinoiosa en bon Soldat, entendoit bien la guerre, mais peu les affaires du Cabinet. Il avoit cru bonnement que tout ce qui s'étoit passé n'avoit rien d'injuste ni de criminel, & qu'on avoit été bien fondé à le faire, en conséquence des supplications & des requêtes qu'on avoit présentées, & qui sembloient mettre en droit ceux qui les présentoient, d'employer tous leurs soins, & n'oublier aucune diligence pour les faire réussir. Il ne manquoit pas même de gens éclairés & lettrés, qui appuyoient en cela ses sentimens, & l'y confirmoient. Aussi fut-il toujours assez retenu & assez réservé dans l'exercice de sa Charge, pour ne passer point au-de-là des bornes du dessein principal, sans faire mourir personne, ni ôter le bien à personne, comme faisoient les autres Capitaines. Hernan Mexia voyant l'erreur dans laquelle il étoit, s'ouvrit plus particulierement à lui, & lui dit franchement, » que con-
» noissant comme ils faisoient la volonté
» & l'intention de Sa Majesté, par les or-
» dres & la commission du Président, il
» n'étoit plus question d'attendre une
» nouvelle déclaration ni une autre ré-
» ponse ; qu'au reste, il vouloit bien
» lui-

» lui dire nettement que toutes les Trou-
» pes étoient résolues de faire ce que le
» Président leur ordonneroit, & que lui
» qui parloit, étoit aussi dans la même ré-
» solution, & seroit le premier à leur en
» donner l'exemple; qu'ainsi il prît garde
» à ne se laisser point tromper, sous le
» prétexte spécieux d'être fondé sur le
» sentiment de personnes éclairées: qu'il
» devoit considérer que ces gens de let-
» tres, qui lui conseilloient de demeurer
» ferme dans le parti de Gonzale Pizarre,
» étoient sans doute ses partisans déclarés
» qui s'intéressoient dans sa cause: mais
» qu'au fond il n'y avoit personne qui ne
» pût aisément connoître la vérité, dans
» l'état où étoient les choses, & juger
» quel parti il falloit suivre, pour être fi-
» dele sujet à son Prince. » Hinoiosa lui
demanda un jour de tems pour répon-
dre & se déterminer là-dessus, & le len-
demain il l'envoia querir, résolu de sui-
vre son conseil, si bien qu'ils allerent
ensemble au logis du Président, à qui
Hinoiosa offrit ses services, & promit
de lui obéir en conséquence des ordres
de Sa Majesté. Après cela on fit appeller
les Capitaines, qui tous ensemble pro-
testerent & promirent solemnellement
d'obéir au Président, & de garder le se-

cret juſqu'à nouvel ordre. Ils le firent comme ils l'avoient promis : enſorte que les Soldats n'apprirent point diſtinctement ce qui ſe paſſoit, & qu'on ne leur dit pas ouvertement les choſes, quoique quelques-uns le conjecturaſſent ſans peine, parcequ'ils voyoient que le Préſident donnoit ſes ordres dans toutes les affaires qui ſe préſentoient, & que les Capitaines alloient & venoient fort ſouvent chez lui, & le traitoient tant en public qu'en particulier comme leur Superieur. Le Préſident, conſiderant les inconvéniens que le retardement pouvoit apporter, réſolut de dépêcher promptement le même Lorenço d'Aldana, avec trois ou quatre navires, & environ trois cens hommes, pour aller le long des côtes du Perou, & ſe rendre au port de los Reyes, pour y recueillir & y raſſembler ceux qui ſeroient bien intentionnés pour le ſervice de Sa Majeſté. On vouloit par ce moyen empêcher, s'il étoit poſſible, que Gonzale Pizarre apprenant ce qui ſe paſſoit, n'eût le tems de mettre à ſes affaires tout l'ordre qu'il ſouhaiteroit, & de faire mourir ceux qu'il auroit pour ſuſpects, & qu'il croiroit favoriſer le parti de Sa Majeſté, comme ſouvent ſes Capitaines avoient délibéré, & preſque

résolu de le faire. On équipa & arma donc en diligence quatre navires, dont on donna le commandement à Lorenço d'Aldana, & on nomma pour Capitaines Hernan Mexia, Jean Alfonse Palomino, & Jean d'Yllanes. Pour cela on fit une revue générale, & on remit publiquement tous les Drapeaux au Président, qui les rendit incontinent aux mêmes Officiers, au nom de Sa Majesté, & nomma Hinoiosa pour Général de toutes les Troupes, comme il l'étoit auparavant. Après cela on fit embarquer les trois cens hommes, en donnant paie à ceux à qui il fut nécessaire, & ainsi ils mirent à la voile, emmenant avec eux le Provincial des Dominicains, comme un homme de considération & de mérite, & dont l'autorité paroissoit suffisante pour obliger tous ceux qui seroient encore dans quelque incertitude, à se déterminer pour le parti qu'ils le verroient suivre. ils portoient aussi avec eux plusieurs copies des Provisions Royales & de l'Amnistie; & ils avoient ordre de n'aborder en aucun lieu du pays, pour n'être point découverts, s'il leur étoit possible, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au Port de los Reyes, parcequ'il leur paroissoit important de surprendre Gonzale Pizarre, ce qui pourtant ne

ſe put faire par la raiſon qu'on en dira. Dans ce tems-là l'Archevêque de los Reyes & Gomez de Solis arriverent à Panama; ils furent fort aiſes d'apprendre ce qui s'étoit paſſé, & ſe declarerent en faveur du Préſident, lui offrant leurs ſervices. Le Préſident envoya Dom Jean de Mendoze à la nouvelle Eſpagne, avec des lettres pour le Viceroi Dom Antoine de Mendoze, par leſquelles il le prioit d'envoyer à ſon ſecours tout ce qu'il pourroit amaſſer de Soldats en ce pays-là : il envoya auſſi Dom Balthazar de Caſtille à Guatimala & à Nicaragua pour faire la même choſe, & encore d'autres perſonnes à S. Domingue, afin de tirer, s'il lui étoit poſſible, du ſecours de tous ces endroits, croyant que cela lui ſeroit néceſſaire.



CHAPITRE X.

Ce qui arriva à Pierre Hernandez Paniagua dans son voyage du Perou pour exécuter sa commission. Ce que fit de son côté Gonzale Pizarre, quand il soupçonna que sa flotte, qui étoit à Panama, pouvoit avoir été remise entre les mains du Président.

NOUS avons dit ci-devant que le Président avoit envoyé Pierre Hernandez Paniagua pour porter ses lettres à Gonzale Pizarre. Paniagua arriva au Perou justement dans le tems que Pizarre attendoit des nouvelles de ce qui se seroit passé à Panama, après l'arrivée de Lorenço d'Aldana; ce fut vers la mi-Janvier de l'an mil cinq cens quarante-sept; il débarqua à Tumbez, & de là se rendit à S. Michel: aussi-tôt qu'il y fut arrivé, Villalobos qui étoit Lieutenant dans ce lieu pour Gonzale Pizarre, le fit arrêter, & lui ôta ses dépêches, qu'il envoya promptement à los Reyes par Diegue de Mora, Lieutenant du même à Truxillo. Gonzale Pizarre n'eut pas plutôt appris la chose, qu'il envoya

une perſonne en qui il ſe fioit, pour lui amener Paniagua, avec ordre de ne le laiſſer parler à perſonne par le chemin. Cet ordre fut fort bien exécuté. On conduiſit donc Paniagua à los Reyes, où en préſence de tous les Capitaines de Gonzale Pizarre, il lui remit entre les mains ſes lettres de créance & ſes dépêches : Pizarre lui commanda de dire tout ce dont il étoit chargé, l'aſſurant qu'à cet égard, & pour tout ce qui regardoit ſa commiſſion, il ne lui ſeroit fait aucun mal ni aucun outrage : Mais que ſi hors de là il traitoit avec qui que ce pût être, ſoit publiquement, ſoit en ſecret, d'aucune choſe qui concernât le Préſident, il pouvoit compter que la moindre preuve & le moindre indice qu'on auroit, ſuffiroient pour lui faire couper la tête. Paniagua expliqua hardiment le ſujet de ſon envoi & ſa commiſſion, & quand il eut achevé de parler, on le fit ſortir. Quelques-uns étoient d'avis qu'on le fît mourir, parcequ'il communiquoit, diſoient-ils, ſes affaires & ſes ſentimens à quelques perſonnes en qui il avoit de la confiance. Gonzale Pizarre ne fit voir à aucun de ſes Capitaines la lettre que le Préſident lui écrivoit, ni celle qu'on lui rendit de la part de Sa Majeſté. Tous

ſes partiſans lui diſoient qu'il ne falloit point laiſſer entrer le Préſident au Pérou, parlant de lui d'une maniere fort injurieuſe, & même parlant de Sa Majeſté avec fort peu de reſpect, à quoi Pizarre ſembloit prendre plaiſir. Il écrivit alors au Capitaine Carvajal, qui étoit à Plata, & lui manda de partir incontinent pour venir à los Reyes, & d'apporter avec lui tout l'or & l'argent qu'il pourroit, comme auſſi les arquebuſes, & les autres armes qu'il auroit. Ces ordres n'étoient pas tant fondés ſur le beſoin qu'on crut avoir de toutes ces choſes pour ſe défendre ou pour attaquer, puiſqu'on ne ſavoit pas alors ce qui s'étoit paſſé à Panama, & que même on ne le pouvoit encore ſavoir, que pour remédier aux grandes plaintes qu'il y avoit contre Carvajal, à cauſe de ſes meurtres & de ſes pillages continuels. Quelques-uns diſoient qu'on le faiſoit venir pour le châtier comme il le méritoit, & le punir en ſa perſonne; d'autres, que c'étoit ſeulement pour lui ôter plus de cent cinquante mille écus qu'il avoit pillés dans cette conquête. Dans ce tems-là tout étoit plein de ſoupçons à Lima; perſonne n'oſoit ſe fier à qui que ce fût, ni ouvrir la bouche pour rien dire ſur le ſujet des af-

faires présentes ; parceque le moindre mot, & le plus leger prétexte suffisoient pour mettre un homme en danger de perdre la vie. Gonzale Pizarre prenoit de fort grandes précautions, & étoit fort soigneusement sur ses gardes ; jusques-là qu'ayant remarqué en plusieurs occasions, que le Licentié Zarate n'étoit pas bien intentionné pour lui, quoique le frere de Pizarre eût épousé la fille de Zarate, & que celui-ci fût malade, on tient pour certain qu'il le fit empoisonner, par le moyen de quelques poudres qu'il lui envoyoit comme un remede ; & dans la suite cette opinion fut confirmée par le rapport de quelques gens qui étoient au service de Pizarre, qui soit qu'il fût coupable ou non de ce crime, se réjouit beaucoup de la mort de Zarate. Cependant Pierre Hernandez Paniagua commença à faire négocier pour son retour par l'entremise du Licentié Carvajal, contre le sentiment des autres Capitaines qui ne vouloient point qu'on le laissât partir. Véritablement on peut dire qu'il fut fort heureux d'être parti de los Reyes, quand on y apprit que la flotte qui étoit à Panama, avoit été remise entre les mains du Président : on ne le savoit pas encore alors, néanmoins on

commençoit à avoir de grands ſoupçons, parcequ'on ne recevoit point de nouvelles de ce lieu. Auſſi ces ſoupçons parurent aſſez bien fondés à Gonzale Pizarre, pour l'obliger d'écrire à Pierre de Puelles qui étoit à Quito, & à tous ſes autres Capitaines d'être ſoigneuſement ſur leurs gardes, & ſe tenir toujours prêts, & leurs gens en état. Dans ce tems-là le Capitaine Carvajal arriva venant de la Province des Charcas avec cent cinquante Soldats, trois cens arquebuſes, & plus de trois cens mille écut. Le jour qu'il arriva à los Reyes, on l'y reçut en pompe; Gonzale Pizarre ſortit lui-même de la Ville avec tous les Habitans ſans exception, pour aller au devant de lui avec des inſtrumens de muſique, & de grands ſignes de réjouiſſance. On reçut auſſi alors des nouvelles de Porto Viejo; qu'on y avoit vu paroître les quatre navires dont on a parlé dans le Chapitre précédent, & qu'après s'être approchés aſſez près de terre, comme pour reconnoître, ils avoient reviré pour ſe mettre en mer, ſans jetter l'ancre, ni ſe mettre en devoir de prendre aucunes proviſions, comme les autres vaiſſeaux avoient accoutumé de faire; ce qui fut pris pour un mauvais ſigne,

& pour une preuve qu'ils étoient ennemis.

CHAPITRE XI.

Les navires du Président arrivent au Port de Truxillo: Diegue de Mora & quelques autres le reçoivent, & se déclarent pour le parti de Sa Majesté.

APRES que Gonzale Pizarre eut reçu la nouvelle que nous venons de dire de ces vaisseaux qui avoient paru à la côte, il fut quelque tems sans pouvoir être bien éclairci de la vérité, tant parcequ'ils ne s'approchoient gueres de terre, qu'à cause que Diegue de Mora, Lieutenant de Pizarre à Truxillo, retenoit les lettres qu'on écrivoit sur ce sujet. Ainsi on faisoit plusieurs conjectures là-dessus à los Reyes, sans pouvoir s'assurer de la vérité. Cependant cela donnoit de l'inquiétude à Gonzale Pizarre, & l'obligeoit à prendre des précautions, & à faire faire soigneusement garde, tant le jour que la nuit, par les Soldats & par les Habitans qui paroissoient tous le faire avec soin & avec plaisir, comme s'ils l'eussent fait de fort bon cœur. Alors

Lorenço d'Aldana arriva avec ses navires au Port qu'on nomme Mal-abri, qui est à cinq ou six lieues de Truxillo. Diegue de Mora avoit appris la venue de ces vaisseaux, par le Messager qui avoit apporté la nouvelle qu'ils avoient paru à Porto Viejo : mais il ne pouvoit savoir ni juger certainement qui étoient ceux qui le montoient, ni quel dessein ils pouvoient avoir. Il s'embarqua à Truxillo avec plusieurs Habitans du lieu, dans un navire qui étoit au port, avec des munitions de guerre & de bouche, à dessein d'aller chercher ces quatre navires & de les aborder en quelque lieu qu'il les rencontrât, ce qu'il croyoit pouvoir faire sans aucun péril, de quelque parti qu'ils fussent ; parceque s'ils étoient de celui de Gonzale Pizarre, il pouvoit leur dire qu'il étoit allé pour apprendre des nouvelles, & pour leur porter des rafraîchissemens ; & si au contraire ils étoient du parti de Sa Majesté, cela s'accordoit encore mieux avec ses intentions, & il se joindroit à eux, lui & ses gens. Il sortit donc du Port, & fut assez heureux pour rencontrer les quatre navires dès le premier jour : ils s'éclaircirent mutuellement les uns les aurres de leurs véritables intentions, & ainsi se joigni-

rent avec beaucoup de plaisir pour concourir tous au même but. Diegue de Mora fournit à la flotte les rafraichissemens dont elle avoit besoin, & dès la nuit suivante ils se rendirent au Port de Truxillo ; ils ne jugerent pas à propos de mettre leurs gens à terre, mais on prit seulement la résolution que Diegue de Mora, & tous les Habitans de Truxillo, se retireroient dans la Province de Caxamalca pour y pouvoir attendre avec plus de sûreté le tems qu'on auroit besoin d'eux, & assembler cependant tout ce qu'ils pourroienr de gens en faveur du parti qu'ils prenoient. En même tems on envoya des Messagers avec des lettres & des ordres aux Chachapoyas, à Guanuco, à Quito, & aux passages que gardoient Mercadillo & Porcel, afin que tous ceux qui seroient bien intentionnés se pussent déclarer en faveur de Sa Majesté. Les nouvelles de ce qui s'étoit passé à Truxillo furent bien tôt portées à Gonzale Pizarre par le moyen d'un Moine de la Merci, qui l'avoit toujours suivi & favorisé ; mais cet homme ne pouvoit dire autre chose, sinon le départ de Diegue de Mora, & des habitans de Truxillo, sans pouvoir rien assurer sur le sujet de leur intelligence & de leur union

avec ceux qui étoient ſur la flotte. Gonzale Pizarre conjectura ſur le rapport de ce Moine, que Diegue de Mora & les Habitans de Truxillo s'en étoient allés à Panama pour ſe joindre au Préſident ; c'eſt pourquoi il envoya promptement pour ſon Lieutenant en cette ville de Truxillo, le Licentié Garcias de Leon, qu'il avoit toujours mené avec lui juſqu'alors. Il l'envoya par mer avec quinze ou vingt Soldats, à qui il donnoit les Indiens de tous ceux qui s'en étoient allés avec Diegue de Mora. Pizarre envoya auſſi avec Garcias de Leon le Supérieur des Moines de la Merci de cette Ville, pour prendre & faire embarquer les femmes de ceux qui s'en étoient fuis, & les emmener à leurs maris à Panama, où il croyoit qu'ils étoient allés. A l'égard des veuves, il envoyoit des gens ſortables avec qui elles ſe pourroient marier, & ſi elles ne le vouloient pas faire, ſes ordres étoient qu'on les emmeneroit avec les autres à Panama. On tâchoit de couvrir cela de pluſieurs prétextes ſpécieux : mais la véritable raiſon étoit que non ſeulement Gonzale Pizarre vouloit ſe rendre maître, & diſpoſer à ſa fantaiſie des Indiens de ceux qui s'en étoient fuis, mais auſſi de leurs mai-

ſons & de tous leurs biens, ſans y trouver aucune oppoſition de la part des femmes qui ne manqueroient pas d'y en faire autant qu'il leur ſeroit poſſible, ſi elles étoient préſentes, & que tout au moins il faudroit nourrir & entretenir, ſi on leur ôtoit leurs biens. Le Licentié Garcias de Leon étant donc parti, rencontra peu de jours après qu'il fut en mer, les quatre navires commandés par Aldana; il ſe joignit à eux, & embraſſa le parti de Sa Majeſté avec tous ceux qui l'accompagnoient: les uns le firent de bonne volonté, parcequ'il y avoit longtems qu'ils ſouhaitoient d'en trouver l'occaſion, les autres le firent par néceſſité & par la crainte qu'ils eurent qu'Aldana ne les fît punir. On renvoya le Superiéur de la Merci par terre à los Reyes, avec ordre d'apprendre à Gonzale Pizarre ce qui ſe paſſoit, & la raiſon de la venue de ces quatre vaiſſeaux ſur les côtes du Perou: on lui avoit auſſi donné ordre de parler ſous ce prétexte à pluſieurs particuliers qu'il connoiſſoit bien intentionnés, & de leur faire ſavoir, que pourvu qu'ils ſe puſſent rendre au Port, ils y trouveroient toujours des chaloupes prêtes pour les recevoir & les conduire aux vaiſſeaux. Gonzale Pizarre

ayant ſu la choſe, envoya ordre au Superieur de ſe retirer, avec défenſes expreſſes de parler ni de traiter avec perſonne, ni en public ni en particulier, & faiſant alors de grandes plaintes de Lorenço d'Aldana, pour s'être ainſi moqué de lui, & l'avoir trompé comme il l'avoit fait : ajoutant que s'il avoit ſuivi les ſentimens de ſes principaux Officiers, Aldana ne lui auroit pas joué ce tour, puiſqu'il l'auroit fait mourir il y avoit déja long-tems. Auſſi diſoit-on aſſez hautement que Pizarre ne devoit ſe prendre qu'à lui même du mal qui lui arrivoit alors d'avoir laiſſé Aldana impuni. Quand donc on eut appris ſi certainement la venue de la flotte, & la néceſſité qu'il y avoit de ſe préparer à la guerre, tandis que cette flotte s'avançoit de Truxillo à los Reyes, où il faut un tems conſidérable à ſe rendre par mer, bien que la diſtance d'un lieu à l'autre ne ſoit que de quatre-vingts lieues, Gonzale Pizarre commença à mettre ſes affaires en ordre, & aſſembler ſes troupes, parceque juſqu'alors la ſureté pleine & entiere où il ſe croyoit, lui avoit fait négliger de ſemblables ſoins. Il nomma donc de nouveaux Capitaines, à qui il donna le commandement de ſes Troupes, nom-

mant pour Capitaines de Cavalerie le Licencié Carvajal & le Licencié Cepeda, comme des perſonnes qui devoient avoir de l'attachement pour lui par les obligations qu'ils lui avoient. Il fit Capitaines d'Arquebuſiers Jean d'Acoſta, Jean Velez de Guevara, & Jean de la Tour: & Capitaines des Piquiers Fernand Bachicao, Martin de Robles, & Martin d'Almendras. Il voulut que François de Carvajal fût ſon Meſtre de Camp, ou ſon Lieutenant Général, comme il l'avoit été juſques-là, & qu'il eût pour ſa garde cent Arquebuſiers, de ceux qu'il avoit amenés de la Province des Charcas, qui étoient tous fort bien équipés. On fit battre le Tambour, & publier que tous les Habitans de la Ville & tous ceux qui s'y trouvoient alors, de quelque qualité & condition qu'ils puſſent être, euſſent à prendre les armes, & à ſe ranger ſous les Etendarts, pour y recevoir la ſolde & la paie qu'on leur donneroit. Ces ordres furent publiés ſur peine de la vie pour ceux qui ne lui obéiroient pas, & on regla la paie de la maniere qui ſuit. On donna aux deux Capitaines de Cavalerie cinquante mille écus, avec ordre de faire chacun cinquante Cavaliers: mais outre cela pluſieurs Marchands & autres perſonnes

perſonnes peu propres à la guerre, ſe rangerent ſous leurs Etendarts. On n'ignoroit pas que c'étoit des gens qu'on ne devoit point compter pour le combat; mais on vouloit en tirer de l'argent, comme on fit; car ils ſe libererent en fourniſſant des armes & des chevaux, & ceux qui n'en avoient pas, en donnant de l'argent. On donna à Martin de Robles vingt-cinq mille écus pour faire cent trente Piquiers. A Fernand Bachicao auſſi vingt mille écus pour cent douze Piquiers. A Jean Velez de Guevara la même ſomme pour cent quarante Arquebuſiers; & autant encore à Jean d'Acoſta pour un ſemblable nombre. On donna douze mille écus à Jean de la Tour pour cinquante Arquebuſiers qui étoient de la garde ordinaire de Gonzale Pizarre. On donna auſſi autres douze mille écus à Martin d'Almendras pour faire quarante-cinq Piquiers. On nomma pour porter le grand Etendart Antoine Altamirano, un des plus conſidérables Habitans de la ville de Cuſco, en lui donnant le commandement de quatre-vingts chevaux deſtinés pour la garde de l'Etendart, & on lui donna douze mille écus, non pour la paie de ceux qu'il commandoit, qui

n'en avoient pas beſoin, étant tous choiſis d'entre les plus riches Habitans du pays, mais pour quelques autres beſoins. Auſſi-tôt que tout fut en ordre, on fit aſſembler toutes les Troupes pour en faire la revue. Le Licencié Cépeda fit peindre dans ſon Etendart une image de la Vierge, & le Licencié Carvajal fit mettre ſur le ſien un S. Jacques. Le Capitaine Carvajal retint la même baniere qu'il avoit portée à la guerre des Charcas. Le Capitaine Guevara fit peindre ſur la ſienne une cuiraſſe avec un chiffre, par lequel il vouloit déſigner le nom de Pizarre. Le Capitaine Bachicao fit mettre ſur ſon Drapeau un G, entrelacé avec un P, (ces deux lettres voulant dire Gonzale Pizarre) avec une couronne Royale par-deſſus; & ainſi des autres, chacun choiſiſſant la figure qu'il lui plaiſoit faire mettre; enſorte qu'il n'y avoit que le grand Etendart où on vît paroître les Armes Royales. Auſſi-tôt après on fit la diſtribution des poſtes, & on aſſigna à chacun le ſien, pour faire ſoigneuſement la garde, ſur-tout pendant la nuit. Gonzale Pizarre prenoit grand ſoin de ſecourir pluſieurs Soldats qui n'étoient point ſous les enſeignes, & il faiſoit des préſens à d'autres qui y étoient, & qu'il croyoit en

avoir besoin ; car outre ce qu'ils avoient déja reçu, il donnoit à quelques-uns des sommes fort considérables, selon qu'il connoissoit qu'ils le méritoient. Il fit faire une revue générale ; & se mit à pied avec l'Infanterie. Il avoit assemblé en tout mille hommes, aussi-bien armés & aussi-bien équipés & fournis de tout ce qui leur étoit nécessaire, qu'aucunes Troupes qu'on ait vues en Italie, dans le tems que les choses y étoient dans la plus grande prospérité. La plupart outre leurs armes qui étoient bonnes, avoient des hauts-de chausses & des pourpoints de soie ; plusieurs même en avoient de toile d'or & de brocard ; d'autres en avoient de brodés & chamarrés d'or & d'argent, avec de la broderie d'or à leurs chapeaux, sur leurs boîtes à poudre & sur les poches ou étuis de leurs arquebuses. Il étoit fort bien fourni de poudre, & il donna ordre que tous ses Soldats fussent pourvus de quelques montures, achetant pour cet effet toutes les jumens, mulets & chevaux qu'il pût trouver, & en prenant plusieurs sans les payer. La dépense qu'il fit pour tous ces préparatifs, se monta à plus de cinq cens mille écus. Il envoya Martin Silvera à la ville de Plata, pour en tirer

tous les hommes & tout l'argent qu'il y pourroit trouver. Il envoya auſſi Antoine de Roblez à Cuſco, pour en tirer les Troupes qui y étoient ſous le commandement d'Alfonſe de Hinoioſa Lieutenant de Pizarre dans cette ville. Il écrivit à Lucas Martin ſon Lieutenant à Arequipa, lui mandant de le venir incontinent trouver avec les Soldats qui étoient dans ce lieu-là. Il envoya auſſi ordre à Pierre de Puelles, ſon Lieutenant à Quito, de le venir joindre avec les Troupes de cette Province, & manda de même aux Capitaines Mercadillo & Porcel, de laiſſer les paſſages qu'ils gardoient, & ſe rendre avec leurs gens à Lima. Il envoya les mêmes ordres au Capitaine Sayavedra qui étoit ſon Lieutenant à Guamanga. De cette maniere on peut dire que Gonzale Pizarre ne négligea rien, & qu'il envoya des Meſſagers de toutes parts pour aſſembler des Troupes, & faire porter à ſes Officiers tous les ordres & toutes les inſtructions qu'il jugea néceſſaires. Il leur commandoit ſur-tout de ne laiſſer dans les lieux qu'ils abandonnoient, ni armes, ni chevaux, ni rien qui pût donner à ceux qui demeuroient dans ces lieux-là, occaſion ou moyen d'aller trouver le Préſident: juſtifiant autant

qu'il pouvoit sa conduite, par les raisons les plus spécieuses qu'il pouvoit trouver. Il leur représentoit qu'ayant envoyé le Capitaine Lorenço d'Aldana, tant en son nom, qu'au nom de tout le Royaume, pour informer Sa Majesté de tout ce qui étoit arrivé dans le pays, Aldana s'étoit ligué avec le Président, & venoit maintenant contre lui avec les mêmes vaisseaux dont il lui avoit confié le commandement, & qui leur avoit coûté plus de quatre-vingt mille écus à équiper. Qu'à l'égard du Président, Sa Majesté l'envoyoit pour travailler à rétablir le repos, la paix & la tranquillité dans le Royaume; mais qu'au lieu de s'y employer comme il devoit, il avoit de sa propre autorité assemblé des Troupes, & venoit avec tout ce qu'il en avoit pû ramasser, pour punir ceux qui avoient eu quelque part aux mouvemens & aux troubles passés; qu'ainsi puisqu'ils savoient les uns & les autres qu'ils y avoient eu part aussi-bien que lui qui leur parloit, ils devoient penser que c'étoit ici une affaire qui les regardoit tous. Qu'au reste il ne falloit pas se flatter du pardon & de l'amnistie qu'on disoit que le Président apportoit, & qu'il accorderoit à ceux qui le suivroient; qu'on avoit sujet de soup-

çonner en cela de l'artifice & de la fraude ; mais que quand on ſuppoſeroit que la choſe fût véritable, & qu'il y eût une amniſtie, toujours étoit-il certain qu'elle ne pouvoit regarder que le paſſé, & que la bataille donnée contre le Viceroi, & ſa mort n'y pouvoient être compriſes, puiſque cela étoit arrivé depuis que le Préſident étoit parti d'Eſpagne. Qu'ainſi juſqu'à ce que Sa Majeſté fût informée du tout, & qu'elle envoyât de nouveaux ordres là-deſſus, il étoit réſolu de s'oppoſer à l'entrée du Préſident dans le pays ; d'autant plutôt qu'il étoit bien informé par pluſieurs perſonnes qui le lui avoient écrit d'Eſpagne, que Sa Majeſté n'envoyoit pas le Préſident pour lui ôter le Gouvernement du Royaume, mais ſeulement pour préſider dans l'Audience Royale : qu'il étoit fort aſſuré de ce qu'il diſoit, parceque François Maldonat qu'il avoit envoyé à Sa Majeſté, le lui avoit écrit, & que le Préſident même n'avoit pu s'empêcher d'avouer en quelque maniere la choſe dans ſa lettre qu'il avoit reçue par Pierre Hernandez Paniagua : que depuis à la vérité ſes propres Capitaines avoient ſéduit le Préſident, & l'avoient engagé à entrer au Perou à main armée : que ſans doute Sa Majeſté

ſeroit fort mécontente d'un tel procédé quand elle en ſeroit informée. Pizarre prétendoit donc par ces raiſons & autres ſemblables, que le Préſident étoit fort coupable, d'avoir retenu ceux qu'on envoyoit en Eſpagne, & que cela ſeul étoit une raiſon ſuffiſante, pour lui pouvoir juſtement faire la guerre.

CHAPITRE XII.

Le Licencié Carvajal eſt nommé pour aller avec quelques Soldats le long de la côte ; mais après on changea d'avis, & on ne l'envoya pas, parcequ'on le tenoit pour ſuſpect.

DANS ce tems-là Gonzale Pizarre, ſon Meſtre de Camp, & les autres qui étoient de ſon Conſeil, prirent un nouveau tour & de nouvelles meſures, pour juſtifier leur conduite, & faire croire aux Soldats & au Peuple, que leur cauſe étoit bonne. Ils firent aſſembler tous les gens de lettres qui étoient dans la ville de los Reyes, leur propoſerent le crime dont ils prétendoient que le Préſident étoit coupable, pour avoir retenu leurs navires, & être entré dans le

pays avec des gens de guerre & à main armée, contre la commiſſion & les ordres qu'il avoit de Sa Majeſté, voulant ainſi perſuader à ceux qu'ils avoient aſſemblés, qu'il étoit juſte & raiſonnable de procéder juridiquement contre le Préſident, & ſes Capitaines & adhérens, & leur faire leur procès dans les formes. Ces ſavans aſſemblés n'oſerent contredire Gonzale Pizarre, ni s'oppoſer à ſa volonté ; ils s'accorderent donc à ce qu'il diſoit : ainſi on commença à faire des procédures dans les formes, & inſtruire le procès & peu de jours après on donna un Jugement qui portoit en ſubſtance, que *vû les crimes qui réſultoient des informations faites contre le Licencié de la Gaſca & ſes Capitaines, on trouvoit qu'ils étoient coupables, & meritoient d'être condamnés, & qu'ainſi on les condamnoit, ſavoir, le Licencié de la Gaſca à avoir la tête coupée, Lorenço d'Aldana & Hinoioſa à être écartelés.* Ils condamnoient de même les autres Commandans à diverſes ſortes de ſupplices, ſelon qu'ils le jugeoient à propos. On fit ſigner cette ſentence au Licencié Cepeda Auditeur, & on l'envoya après pour la faire de même ſigner à d'autres perſonnes lettrées. Il ſe trouva parmi ceux à qui on propoſa

proposa cette signature, un Licentié nommé Polo Hondegardo, qui étoit de Valladolid, lequel fut assez franc & assez hardi pour aller trouver Gonzale Pizarre, & lui représenter qu'il n'étoit nullement à propos de prononcer un tel jugement, parcequ'il pourroit arriver que ses Capitaines, qui étoient alors au service du Président, eussent dans la suite envie de retourner au sien, mais qu'ils ne l'oseroient faire, quand ils auroient une fois appris cette cruelle sentence donnée contr'eux; que de plus il falloit considérer que le Président étoit une personne sacrée étant Prêtre, & qu'ainsi ceux qui signeroient une telle Sentence contre lui, encourroient la peine de l'excommunication majeure. Ces raisons empêcherent qu'on ne passât outre, & qu'on ne publiât cette Sentence. Gonzale Pizarre apprit alors que les vaisseaux de Lorenço d'Aldana étoient partis de Truxillo, & s'avançoient le long de la côte. Là-dessus il commanda Jean d'Acosta, avec cinquante Arquebusiers à cheval, pour courir promptement d'un lieu à l'autre sur le bord de la mer, & empêcher qu'ils ne pussent descendre en aucun lieu pour prendre les choses dont ils pourroient avoir besoin. Acosta alla

jusqu'à Truxillo, où il n'osa demeurer qu'un jour, craignant que Diegue de Mora ne vînt de Caxamalca pour l'attaquer, & aussi parcequ'il apprit que les navires étoient au Port de Santa, & résolut d'y aller. Lorenço d'Aldana fut averti de sa venue par quelques Espagnols; il lui dressa une embuscade, faisant cacher cent cinquante Arquebusiers dans des roseaux, sur le chemin par lequel Jean d'Acosta devoit passer. Celui-ci n'auroit sans doute pas manqué d'y être surpris & défait, si son bonheur ne lui avoit fait rencontrer quelques espions de la flote qu'il prit, & qu'il vouloit faire pendre, s'ils n'eussent trouvé le moyen de sauver leur vie, en l'avertissant de cette embuscade, & lui disant de plus, que s'il quittoit ce chemin pour s'approcher plus près de la mer, il trouveroit quelques Matelots faisant aiguade. Il envoya les prisonniers à Gonzale Pizarre. La chose vint à la connoissance de ceux qui étoient en embuscade : mais comme ils étoient à pied, & leurs ennemis à cheval, & le Pays fort sablonneux, ils ne furent nullement en état d'ôter à Acosta ses prisonniers : il s'en retourna au Port de Guavra, où il attendit de nouveaux ordres. Cependant Gonzale Pizarre reçut

très bien les prisonniers, leur fit rendre leurs armes, & leur fit donner des habits & assigner des logemens, leur donnant le choix de toutes les Compagnies, pour se mettre en celle qu'il leur plairoit. Il apprit par eux le nombre de ceux qui étoient sur les vaisseaux, tout ce qui étoit arrivé à Panama, & les secours que le Président avoit envoyé demander en divers endroits des Indes : ils lui dirent encore comment Lorenço d'Aldana avoit fait mettre à terre Pierre d'Ulloa Dominicain en habit séculier, pour publier partout l'amnistie. Pizarre le fit chercher ; on le trouva, & on le lui amena ; il le fit mettre dans un cachot qui étoit près du vivier de son jardin, où il y avoit quantité de crapauds & de couleuvres, jusqu'à ce qu'à l'occasion de la venue de la flotte il recouvra la liberté. Alors on résolut d'envoyer le Licencié Carvajal avec trois cens Arquebusiers à cheval, & les Soldats de Jean d'Acosta, le long de la côte & jusqu'à Caxamalca, pour attaquer & défaire Diegue de Mora. Le Licencié fit ses préparatifs pour cette expédition, & tout étant prêt & ses gens en état, le Mestre de Camp Carvajal alla dès le matin trouver Gonzale Pizarre, & lui représenta » qu'il n'étoit

» nullement à propos de donner une telle
» commiſſion au Licencié Carvajal, parce-
» qu'on ne pouvoit pas prendre une en-
» tiere confiance en lui. Que ſi jufqu'a-
» lors il avoit ſuivi leur parti, il l'avoit
» fait pour ſe venger du Viceroi, &
» qu'étant content à cet égard, il ne
» voyoit pas qu'il y eût grand fonde-
» ment à faire ſur ſa fidélité. Qu'il fal-
» loit ſe ſouvenir que tous les freres du
» Licencié étoient ſerviteurs de Sa Ma-
» jeſté, particulierement l'Evêque de
» Lugo, qui étoit dans les grands em-
» plois. Qu'il ne falloit donc pas ſe flat-
» ter que celui-ci fût de bon cœur dans
» un parti oppoſé à celui où étoient tous
» ſes proches, & qu'il y demeurât ferme.
» Qu'enfin il falloit ſe ſouvenir qu'on
» avoit tenu priſonnier ſans aucun fon-
» dement valable, ce même homme dont
» il s'agiſſoit, & qu'il s'étoit vu ſi près
» d'être conduit au ſupplice, qu'on lui
» avoit ordonné de faire ſon teſtament,
» & de ſe confeſſer, & qu'il ne falloit
» pas ſe flatter que de ſemblables outra-
» ges s'effaçaſſent aiſément de l'eſprit. »
Ces raiſons frapperent Gonzale Pizarre, le firent changer d'avis, ſi bien qu'au lieu du Licencié Carvajal, il envoya le même Jean d'Acoſta, avec deux cens

quatre-vingts hommes pour l'exécution de cette entreprise. Celui-ci partit donc & prit le chemin de Truxillo ; mais étant arrivé à Barança, qui est à vingt-quatre lieues de los Reyes, il ne passa pas outre, par les raisons qu'on verra dans la suite. Dans ce tems-là le Capitaine Saavedra, Lieutenant de Pizarre à Guanuco, reçut des Lettres de Lorenço d'Aldana, par lesquelles il le sollicitoit de prendre le bon parti, qui étoit celui de Sa Majesté leur légitime Souverain. Saavedra résolut de le faire ; ainsi sous prétexte d'exécuter les ordres de Gonzale Pizarre, qui lui avoit ordonné de l'aller trouver avec Hernando Alonso, Habitant de la même Ville, il assembla ce qu'il put de Soldats, sortit de la Ville avec eux, & leur déclara que son dessein étoit de s'engager au service de Sa Majesté. Tous s'offrirent à le suivre, excepté trois ou quatre qui s'enfuirent, & allerent rapporter ce qui se passoit à Gonzale Pizarre. Il envoya incontinent un Capitaine avec trente soldats, pour piller & détruire entierement le lieu ; mais ils y trouverent de l'opposition, car les Indiens du voisinage s'étoient armés, & s'étoient saisis du lieu par l'ordre même de leurs Maîtres ; de sorte qu'ils

empêcherent les Espagnols que Pizarre avoit envoyés, d'y entrer; ainsi ils furent contraints de s'en retourner à los Reyes, & se contenter d'emmener ce qu'ils purent attrapper de bétail, jumens & autres bêtes. Cependant le Capitaine Saavedra avec quarante Cavaliers qui le purent suivre, se rendit à Caxamalca, où il se joignit à Diegue de Mora, & les autres qui étoient avec lui, & s'étoient déclarés comme lui pour le parti de Sa Majesté.

CHAPITRE XIII.

Antoine de Robles va à Cusco comme Lieutenant de Pizarre: Diegue Centeno sort du lieu où il avoit été long-tems caché, assemble des gens, va attaquer Robles, le défait, & se rend maître de la Ville.

ANTOINE de Robles que Gonzale Pizarre envoyoit à Cusco pour y commander en sa place, étant arrivé dans cette Ville, Alfonse de Hinoiosa qui jusques-là y avoit exercé la Charge de Lieutenant du Gouverneur, & commandé en cette qualité les Troupes qui y étoient, remit à Robles & le commandement &

les Troupes, ce qu'il ne fit pas, à ce qu'on croit, ſans chagrin & ſans mécontentement. Antoine de Robles ramaſſa tout ce qu'il put d'hommes & d'argent, & étant ſorti de Cuſco, il s'avança juſqu'à Xaquixaguana, qui en étoit éloigné de quatre lieues. Là il apprit que Diegue Centeno après avoir été plus d'un an caché dans une Caverne, venoit tout nouvellement d'en ſortir, ſur ce qu'il avoit appris la venue du Préſident, & la plûpart des choſes qui ſe paſſoient dans le Pays. En effet, Centeno étoit véritablement ſorti de ſa retraite, & des lieux ſecrets qui lui avoient ſervi d'azile, & il n'en avoit pas plutôt été hors, qu'il avoit commencé à raſſembler quelques gens de ceux qui l'avoient ſuivi autrefois, & s'étoient cachés en divers endroits dans les bois & dans les montagnes, pour éviter la fureur de Gonzale Pizarre & de ſon Meſtre de Camp. De cette maniere Centeno aſſembla juſqu'à quarante hommes, dont une partie étoit à pied, & quelques uns avoient encore les chevaux avec leſquels ils s'étoient ſauvés. Ils n'étoient pas auſſi bien armés & auſſi bien équipés qu'il eût été à ſouhaiter; néanmoins il réſolut d'attaquer Cuſco avec autant d'aſſurance que s'il avoit eu cinq

cens hommes. Les principaux de ceux qui l'accompagnoient, étoient Louis de Ribera, Alfonſe Perez d'Eſquivel, Diegue Alvarez, François Negral, Pierre Hortiz de Zaratte, & Dominique Ruiz, Clerc, qu'on appelloit communément le Pere Vizcayno. Centeno s'avança donc avec ſes gens du côté de Cuſco, & s'en approcha fort près. On ne doute pas que quelques-uns des principaux de la Ville, pour ſe délivrer de la domination d'Antoine de Robles, qui étoit un jeune homme de baſſe condition & de peu d'eſprit, n'euſſent écrit à Diegue Centeno de venir, & ne lui euſſent promis leur ſecours, pour le faire réuſſir dans ſes deſſeins. Il y en a qui diſent qu'Alfonſe de Hincioſa même, dans le reſſentiment qu'il avoit contre Gonzale Pizarre, avoit envoyé offrir ſon ſecours à Centeno. On peut aiſément croire l'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux, parcequ'autrement c'eût été une grande imprudence & une témérité inexcuſable à Diegue Centeno, d'attaquer avec le peu de gens qu'il avoit, une Ville dans laquelle, ſans compter ſes Habitans, il y avoit plus de cinq cens ſoldats, & néanmoins ſe flatter de l'eſperance de s'en pouvoir rendre maître avec quarante hommes ſi mal armés, que la

plupart avoient leurs épées ou leurs poignards liés à des perches pour leur servir de lances ou de piques. Antoine de Robles étant averti de la marche de Centeno, retourna à Cusco, où il commença à faire les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires; puis apprenant que l'ennemi n'étoit qu'à une journée de là, il fit prendre les armes à ses gens; & ayant assemblé trois cens hommes sur la place, il envoya pour battre l'estrade, François d'Aguirre, frere de Peruche d'Aguirre, que le Capitaine Carvajal avoit fait pendre. François s'en alla trouver Diegue Centeno, se joignit à lui, & lui dit tout ce qui se passoit, & l'état des choses dans la Ville. La nuit qui précéda la Fête-Dieu de l'an mil cinq cent quarante-sept, ils s'avancerent par un chemin différent de celui où étoient postées les Troupes de Robles; ainsi ils les attaquerent par le flanc avec beaucoup de courage, & une ferme résolution de vaincre ou de mourir. Comme cette attaque se fit pendant l'obscurité de la nuit, le bruit & la confusion empêchoient qu'on ne se pût entendre, & faisoient que ceux de Cusco se tuoient souvent les uns les autres, sans pouvoir se reconnoître. Diegue Centeno se servit d'une ruse qui lui réussit fort

heureusement; il fit desseler & débrider les chevaux qu'il avoit, & les fit mettre sur le chemin où les ennemis étoient postés, les faisant suivre par des Indiens, qui les poussoient devant eux. Ces Chevaux pressés par ceux qui les suivoient, se mirent à courir de toute leur force, & mirent le désordre & la confusion parmi les Troupes de Robles, avant qu'on eût le loisir de les tuer, ni qu'on pût s'assurer s'il y avoit quelqu'un dessus ou non. Ce stratagême de Centeno paroît à peu près semblable à celui dont usa ce Capitaine Carthaginois, qui se trouvant enfermé par ses ennemis dans un vallon, en sortit en faisant marcher devant lui des taureaux & des vaches, avec des bottes de pailles embrasées, attachées à leurs cornes. Enfin Diegue Centeno & les siens combattirent avec tant de courage, que ceux de Cusco furent défaits & mis en fuite. Cela acquit beaucoup de gloire à ce Capitaine, parcequ'on a rarement vû un si petit nombre de gens en vaincre un beaucoup plus grand que le leur, beaucoup mieux armés qu'eux, & qui à plusieurs égards avoient de grands avantages. On dit que les premiers qui prirent la fuite, furent quelques gens d'Alfonse de Hinoiosa, qui en userent ainsi

par ses ordres; mais eux-mêmes ne l'avouent pas, pour ne pas se deshonorer; ni Centeno non plus, pour ne pas diminuer l'honneur de sa victoire. Diegue Centeno étant ainsi entré dans Cusco, il fut d'abord élu pour Commandant & Capitaine Général dans cette Ville, au nom de Sa Majesté. Dès le lendemain il fit publiquement couper la tête à Antoine de Robles, & fit le partage & la distribution de cent mille écus qu'il trouva dans le lieu appartenant à Gonzale Pizarre, traitant d'ailleurs fort humainement tout le monde. Après cela il nomma pour Capitaines d'Infanterie Pierre des Rivieres, & Jean de Vargas, frere de Garcilaso, & pour Capitaine de Cavalerie Negral, nommant pour son Mestre de Camp Général Louis de Ribera. De cette maniere il sortit de Cusco beaucoup mieux accompagné qu'il n'y étoit entré, ayant à sa sortie jusqu'à quatre cens hommes, avec lesquels il prit le chemin de la Ville de Plata, à dessein de faire ce qu'il pourroit par ses sollicitations, pour obliger Alfonse de Mendose, qui étoit là pour Gonzale Pizarre, d'embrasser le parti de Sa Majesté, & au cas qu'il refusât opiniâtrement de le faire, d'attaquer la Ville, & s'en rendre le maître par for-

ce. Dans ce tems-là Lucas Martin, que Gonzale Pizarre avoit envoyé à Arequipa, pour lui amener les gens qui étoient dans cette Ville, en sortit avec cent trente hommes, pour s'en retourner à los Reyes; mais à quatre lieues d'Arequipa, ses propres soldats le prirent, & ayant choisi pour Capitaine Jerôme de Villegas, ils marcherent jusques à ce qu'ils eussent rencontré Diegue Centeno pour se joindre à lui. Il étoit alors au Collao, attendant l'issue de quelques négociations qu'avoit entreprises Pierre Gonzale de Zarate, Maître d'Ecole de Cusco. Il apprit dans ce lieu-là, que Jean de Silveira, Sergent Major de Gonzale Pizarre, envoyé par lui pour emmener à los Reyes les gens de cette Province, avoit fait prendre cinq ou six hommes qu'il avoit rencontrés sur sa route, & qui étoient au nombre de ceux qui avoient suivi Centeno. Il apprit encore que le même Silveira conduisoit environ trois cens hommes. On dira dans la suite ce qui leur arriva.



CHAPITRE XIV.

Gonzale Pizarre fait venir Jean d'Acosta à los Reyes, pour l'envoyer à Cusco contre Diegue Centeno. Il fait couper la tête à Antoine Altamirano & à Lorenço Mexia, & fait prêter serment en sa faveur aux Habitans de los Reyes.

GONZALE Pizarre ayant appris tout ce qui étoit arrivé à Cusco, le soulevement de Centeno, & la mort d'Antoine de Robles, & jugeant aussi par quelques conjectures, que les gens de Saint-Michel s'étoient déclarés pour Sa Majesté ; que de plus, les Capitaines Mercadillo & Porcel s'étoient joints avec Diegue de Mora à Caxamalca, de maniere qu'il ne pouvoit plus compter pour lui que les gens qu'il avoit à los Reyes, & ceux de Pierre de Puelles, sur qui il s'assuroit, & étoit pleinement persuadé qu'il ne lui manqueroit pas. Tout cela lui fit prendre la résolution d'envoyer contre Diegue Centeno, le Capitaine Jean d'Acosta avec ceux qu'il commandoit, & de lui donner même un plus grand nombre de gens s'il étoit besoin, résolu de suivre

lui-même Acosta avec toute son armée ; au nombre de neuf cens hommes, parmi lesquels on voyoit les principaux Habitans du Pays. Son dessein étoit de réduire & ramener à son obéissance tout le Pays d'enhaut, & après cela faire la guerre au reste de ceux qui s'étoient soustraits de son obéissance. Au reste, en cas que les choses ne lui réussissent pas comme il souhaitoit, & qu'il se trouvât trop pressé, on pouvoit juger par plusieurs conjectures vrai-semblables, que son dessein étoit alors d'aller tenter quelques nouvelles découvertes vers la riviere de la Plata vers le Chili, ou en quelques autres endroits vers ces côtés-là. Ce n'est pas qu'il dit cela ouvertement, ni qu'il en fît même confidence à personne, croyant que ce seroit marquer trop de défiance & trop peu de courage, mais, comme on vient de le dire, on ne laissoit pas de le conjecturer. Il envoya donc ordre à Jean d'Acosta de revenir à los Reyes, ce qui surprit fort les gens qui accompagnoient ce Capitaine, & causa quelques murmures & quelques troubles parmi eux, de maniere que sept ou huit s'enfuirent, ayant pris pour leur Chef Jerôme de Soria, Habitant de Cusco. Il y en auroit eu sans doute un grand

nombre d'autres qui auroient ſuivi l'exemple de ces premiers, ſi Acoſta n'avoit prévenu cet inconvénient par ſa ſévérité, en faiſant couper la tête à Lorenço Mexia, gendre du Comte de la Gomera, & à un autre ſoldat qu'il ſoupçonnoit qui s'en vouloit aller. Il en fit auſſi arrêter quelques-autres, qu'il conduiſit priſonniers à los Reyes. Peu de jours avant qu'il y arrivât, Gonzale Pizarre ayant eu quelques ſoupçons contre Antoine Altamirano qui portoit ſon grand Etendart, parcequ'il lui ſembloit agir un peu trop froidement, ſans avoir pourtant aucune preuve contre lui, ni même aucun ſoupçon conſidérable, il le fit prendre priſonnier, le fit lier comme un criminel, & étrangler pendant la nuit, puis enſuite le fit attacher publiquement aux fourches patibulaires. Altamirano étoit un des plus riches du Pays ; Pizarre ſe ſaiſit de tous ſes biens, & les diſtribua comme il le jugea à propos. Après celà il donna l'Etendart Royal à Dom Antoine de Ribera, qui étoit venu depuis peu de Guamanga avec environ trente hommes, quelques armes, & quelque bétail qu'il avoit tiré des Habitans qui étoient demeurés dans le lieu. Gonzalo Pizarre ſe trouvoit cependant aſſez em-

barrassé, il voyoit que ses affaires prenoient un méchant tour, & alloient tous les jours en empirant; qu'il ne pouvoit presque plus compter que sur les seules forces qu'il avoit à los Reyes, au lieu que peu de jours auparavant il étoit maître absolu de tout le Royaume. Il craignoit que si les Provisions Royales, l'Amnistie & la révocation des Ordonnances que le Président apportoit, venoient une fois à la connoissance de ceux qui lui restoient, tous ne l'abandonnassent : car il faut remarquer que jusques-là il avoit eu l'adresse de cacher tout cela à ses partisans. Dans cette inquiétude il prit le parti qu'il jugea le meilleur & le plus propre pour s'assurer de ceux qui le suivoient; ce fut de faire assembler tous les Bourgeois & toutes les personnes les plus considerables de la Ville, dans sa maison. Quand ils furent assemblés, il leur représenta » les grands embarras, & les dangereux engagemens » dans lesquels il s'étoit mis pour eux, » les travaux qu'il avoit supportés, les » périls où il s'étoit exposé, & les guerres » qu'il avoit soutenues pour leurs intérêts, » & pour la conservation de leurs biens » dont ils étoient redevables aux soins » & à la valeur du Marquis Dom François

» çois Pizarre son frere. Que dans l'oc-
» casion présente ils devoient considérer
» que sa cause & la leur étoient la même,
» & qu'ils avoient les uns & les autres
» suffisamment dequoi justifier leur con-
» duite par les démarches qu'ils avoient
» faites en envoyant des Députés de leur
» part par devers Sa Majesté, pour lui
» rendre compte de tout ce qui s'étoit
» passé. Que le Président avoit arrêté
» & retenu les Envoyés à Panama;
» qu'il avoit séduit & débauché ses Ca-
» pitaines, & s'étoit ainsi emparé de sa
» flotte, qui lui avoit tant coûté à équi-
» per. Qu'au reste on ne pouvoit pas
» douter que le Président n'en usât de
» la sorte pour ses intérêts particuliers;
» puisqu'il étoit évident, que s'il avoit
» eu quelque ordre de Sa Majesté pour
» faire la guerre, il n'auroit sans doute
» pas manqué de le lui faire savoir par
» Pierre Hernandez Paniagua : mais que
» non content de tous les outrages qu'il
» lui avoit faits jusques-là, il entroit dans
» son Gouvernement à main armée, lui
» faisoit la guerre, & faisoit répandre
» partout le Royaume des libelles contre
» lui, comme cela étoit connu de tout le
» monde. Qu'ainsi il étoit résolu de
» s'opposer à un homme qui le traitoit

» en ennemi, sans qu'il lui en eût donné
» sujet. Que leurs intérêts de tous étoient
» les mêmes que les siens, puisqu'il
» étoit assez évident, que prenant les
» choses à la rigueur comme on faisoit,
» on ne manqueroit pas de leur deman-
» der compte, & de les rendre respon-
» sables de toutes les suites funestes qu'a-
» voient eues les guerres passées, des meur-
» tres, & des pillages qu'elles avoient
» causés. Qu'il les prioit de faire soi-
» gneusement réflexion là-dessus, & de
» considérer que si jusques-là il s'étoit
» agi de la défense & de la conservation
» de leurs biens, il s'agissoit maintenant
» non-seulement de la même chose, mais
» encore de plus, de la conservation de
» leur honneur & de leur vie. Que cela
» lui avoit fait juger nécessaire de les as-
» sembler pour leur représenter comme
» il faisoit l'état présent des choses, &
» savoir quels seroient là-dessus leurs
» sentimens, qu'il les prioit de lui dire
» franchement & ouvertement, leur pro-
» mettant foi de Cavalier & de Gentil-
» homme d'honneur, & prêt de leur en
» faire un serment solemnel & dans tou-
» tes les formes s'il étoit nécessaire, qu'il
» ne seroit fait à qui que ce fût aucun
» mal, ni dans sa personne, ni dans ses

» biens, pour avoir dit librement son
» avis, quel qu'il pût être; & que même il
» laisseroit chacun en pleine liberté, non
» seulement de se déclarer pour le parti
» qu'il jugeroit à propos, mais aussi de
» se retirer où bon lui sembleroit. Qu'ainsi
» ceux qui avoient intention de le sui-
» vre, eussent à le déclarer franchement
» & ouvertement, parcequ'il exigeroit
» pour celà leur signature & leur pro-
» messe par écrit: qu'ils prissent donc
» bien garde à ce qu'ils lui promettroient,
» puisqu'après qu'ils lui auroient une fois
» donné leur parole, s'ils la violoient
» ou paroissoient tiedes & languissans
» dans les occasions où il faudroit agir
» jusques à ce que la guerre fût finie,
» il leur feroit couper la tête, & que
» des soupçons tant soit peu vraisembla-
» bles seroient suffisans pour cela. Incon-
tinent tous lui répondirent unanime-
ment qu'ils le suivroient, & feroient
tout leur possible pour bien exécuter
ses ordres: qu'ils lui offroient de bon
cœur leurs personnes, leurs biens &
leur vie. Quelques-uns passerent même
jusqu'à cet excès de dire » qu'ils expose-
» roient de bon cœur pour son service le
» salut éternel de leur ame. » Ils cher-
choient à l'envi des raisons pour justifier

la guerre qu'on alloit entreprendre, & relevoient l'obligation qu'ils avoient tous à Gonzale Pizarre de vouloir bien se charger de cette entreprise. Il y en avoit même qui disoient là-dessus des choses si extravagantes & si outrées, par une basse & lâche flaterie, & pour mieux contenter & rassurer ce Tyran, qu'elles sont indignes d'être rapportées ici. Incontinent Gonzale Pizarre tira un papier où étoit écrit fort au long ce qu'il venoit de proposer; il fit écrire au bas de ce papier par le Licencié Cépéda une promesse solemnelle d'accomplir ce qui y étoit contenu, & d'obéir à Gonzale Pizarre en tout ce qu'il commanderoit: puis il lui fit signer cette promesse avec serment de l'observer exactement, & après Cépéda tous les autres qui étoient présens la signerent de même. Quand cela fut fait, on fit partir Jean d'Acosta avec trois cens hommes pour aller à Cusco par le chemin de la Montagne: on lui donna pour Mestre de Camp général qui commanderoit sous lui, Paez de Sotomayor; pour Capitaine de Cavalerie, Martin d'Olmos; pour Capitaine d'Arquebusiers, Diegue de Gumiel; & pour commander les Piquiers, Martin d'Almandras: on donna l'Etendart à Martin d'A-

ſarcon, & de cette maniere ils partirent, prenant la route de Cuſco, pour marcher contre Diegue Centeno.

CHAPITRE XV.

Jean d'Acoſta fait ſortir ſes gens de los Reyes pour prendre le chemin de Cuſco. Les navires du Préſident arrivent au Port de los Reyes : ce que fait-là-deſſus Gonzale Pizarre.

JEAN d'Acoſta ayant ſes gens en état, & bien pourvus de tout ce qui leur étoit néceſſaire, il les fit ſortir de la ville de los Reyes, & prit la route de Cuſco, par le chemin de la Montagne. Dans le même-tems Gonzale Pizarre eut avis que la flotte commandée par Lorenço d'Aldana avoit paru à quinze lieues du port de los Reyes. Il conſulta là-deſſus avec ſes Officiers, & on convint qu'il étoit à propos de ſortir de la Ville avec toutes les troupes, & de s'aller poſter près de la mer : parcequ'on craignoit que ſi une fois les vaiſſeaux entroient dans le port, cela ne causât de grands troubles, & beaucoup de confuſion dans la Ville, à cauſe qu'il y faudroit donner

les ordres à la hâte, & faire tout avec précipitation. Qu'ainsi ceux qui seroient mal intentionnés, pourroient se sauver pendant la confusion, & se rendre aux ennemis, pour s'embarquer sur leurs vaisseaux; & qu'à l'égard de quelques autres qui seroient chancelans & incertains, on n'auroit pas non plus le tems de penser à eux, pour les obliger à se déterminer. On prit donc le parti que nous venons de dire, de sortir de la Ville & de faire crier publiquement, que personne de quelque âge & de quelque condition qu'il fût, n'eût à y demeurer, sur peine de la vie; Pizarre avertissant qu'il feroit couper la tête à quiconque y demeureroit contre ses ordres; & que marchant lui-même à la tête de ceux qui sortiroient, il laisseroit son Mestre de Camp dans la Ville, pour faire exécuter la peine dont on les menaçoit. Tout le monde étoit si étonné & si épouvanté sur ces menaces, & par la crainte de la mort, qu'ils n'osoient presque se parler les uns aux autres, & qu'ils n'avoient pas le courage, ni de fuir, ni de savoir ce qu'ils devoient faire: Quelques-uns pourtant qui eurent plus de commodité de se cacher que les autres, se cacherent dans des

roſeaux, ou dans des cavernes, & cacherent auſſi en terre ce qu'ils avoient de plus conſidérable. Le jour avant celui que Gonzale Pizarre avoit marqué pour la ſortie, on vit dans le port de los Reyes trois vaiſſeaux, ce qui émut tout le monde; on commença à ſonner l'allarme, & Gonzale Pizarre ſortit de la Ville avec tout autant de monde qu'il put, & s'alla camper à moitié chemin, enſorte qu'il étoit à une lieue du port, & autant de la Ville, afin de faire tête à ſes ennemis, & s'oppoſer à leur deſcente, & empêcher en même tems que les ſiens ne s'allaſſent rendre à leurs vaiſſeaux. De plus il ne vouloit pas paroître abandonner la Ville, & avant de s'en éloigner, il vouloit ſavoir plus préciſément qu'elles étoient les intentions de Lorenço d'Aldana, & tenter par quelque négociation, ou par ruſe, de ſe rendre maître des navires, parcequ'il n'avoit aucun moyen de leur réſiſter, ni de les empêcher de prendre le port; un de ſes Capitaines ayant un peu auparavant, contre le ſentiment des Principaux de l'armée, fait couler à fond cinq navires qui étoient dans ce port. La réſolution de ſortir étant donc priſe, Gonzale Pizarre fit aſſembler toutes ſes trou-

pes, tant Cavalerie qu'Infanterie dans la place de los Reyes, & sortit aussi-tôt après de la Ville avec cinq cens cinquante hommes, marchant enseignes déployées. Il alla se poster dans le lieu que nous avons déja dit, à moitié chemin de la Ville au port; & fit mettre en embuscade, tout près de la mer, huit Cavaliers pour empêcher que personne, sortant des vaisseaux, ne pût donner ou recevoir aucunes lettres, parler à quelqu'un, ou faire quelque chose de semblable à son préjudice, & contre ses intérêts. Ils demeurerent dans cet état jusqu'au lendemain, que Gonzale Pizarre fit mettre Jean Hernandez, habitant de los Reyes, dans une barque pour aller aux navires, dire de sa part à Lorenço d'Aldana, que s'il vouloit lui envoyer quelqu'un des siens pour traiter du sujet de sa venue, lui Hernandez demeureroit cependant en ôtage sur les vaisseaux. Dès qu'il parut s'avançant vers les navires, on envoya au-devant de lui dans une chaloupe Jean Alfonse Palomino, qui le reçut & le conduisit à bord de l'Amiral, où Lorenço d'Aldana l'ayant écouté, il le retint pour ôtage, conformément à sa proposition, & envoya cependant de sa part le Capitaine Penna

vers

vers Gonzale Pizarre, qui donna ordre qu'on attendît la nuit pour le faire entrer dans son Camp, afin qu'il ne pût parler à personne. Penna ayant été conduit à la tente de Pizarre, lui mit entre les mains un écrit contenant les ordres qu'avoit le Président, l'Amnistie generale que Sa Majesté accordoit à tous, & la révocation des Ordonnances. » Il ajouta » de bouche les grands avantages qui re-» viendroient à tout le monde de se sou-» mettre & d'obéir aux ordres de Sa Ma-» jesté, qui ne jugeroit pas à propos de » laisser le Gouvernement du Pérou à » Gonzale Pizarre, & qui ayant appris » ce qui s'étoit passé en ce pays-là, y » avoit envoyé le Président avec des or-» dres & des pouvoirs suffisans de pour-» voir à tout ce qu'il jugeroit à propos. » Pizarre répondit fiérement qu'il fe-» roit punir rigoureusement, & tirer à » quatre chevaux tous ceux qui étoient » sur la flotte, & qu'il châtieroit l'audace » du Président, se plaignant hautement » de l'outrage qu'on lui avoit fait de re-» tenir ses Envoyés, & faisant aussi de » grandes plaintes de Lorenço d'Aldana » qui venoit maintenant contre lui en en-» nemi, après avoir reçu son argent & » sa commission pour aller de sa part en

» Eſpagne rendre compte de ſa conduite
» au Roi. Après cette réponſe & quelques autres diſcours à peu près ſemblables, tous les Capitaines de Gonzale Pizarre ſortirent de ſa tente, de ſorte qu'il demeura ſeul avec le Capitaine Penna ; alors il s'étendit fort au long pour lui faire comprendre tout ce qui pouvoit ſervir à ſa juſtification dans ce qui s'étoit paſſé, & ce qui ſe paſſoit encore alors ; & enfin après bien des diſcours, il lui offrit cent mille écus, s'il vouloit faire en ſorte de le rendre maître du Gallion de la flotte qui en faiſoit preſque toute la force. Penna lui répondit qu'il n'avoit pas l'ame aſſez baſſe & aſſez intéreſſée pour faire une ſemblable trahiſon, & qu'il étoit inutile de le tenter là-deſſus, quelque promeſſe qu'on pût lui faire, & que Pizarre ne ſe faiſoit pas d'honneur à lui-même par une telle propoſition. On commit cette nuit Penna à la garde d'Antoine de Ribera pour le faire coucher dans ſa tente, avec ordre de ne le laiſſer parler à perſonne. Le lendemain on le renvoya à la flotte, & Jean Fernandez retourna au Camp de Pizarre, après avoir réſolu & promis de s'employer pour le ſervice de Sa Majeſté en tout ce qu'il pourroit. Lorenço d'Al-

dana jugeant qu'un des meilleurs moyens pour bien réussir dans leurs desseins, étoit de faire ensorte que les Soldats eussent connoissance du pardon que Sa Majesté accordoit à tous, on prit pour cela des mesures assez propres pour leur faire savoir ce qu'on vouloit, mais en même tems fort délicates & fort dangereuses pour Jean Fernandez, qui se chargeoit de la chose. Voici donc ce qu'on fit. Lorenço d'Aldana lui donna toutes ses dépêches doubles, & lui donna aussi des lettres pour quelques personnes considérables qui étoient au Camp. Fernandez cacha ce qu'il jugea à propos dans ses brodequins, & donna le reste à Gonzale Pizarre : puis l'ayant tiré à part, il lui dit en secret que Lorenço d'Aldana lui avoit voulu persuader de publier dans le Camp l'amnistie que Sa Majesté accordoit à tous, & qu'il avoit jugé à propos de ne faire point difficulté de s'en charger avec ses autres dépêches, tant pour amuser Aldana par l'espérance de faire ce qu'il lui avoit promis, que pour tirer de lui ce dont il s'agissoit, afin que Pizarre le pût voir. Jean Fernandez faisoit ainsi semblant de ne savoir en aucune maniere, que Gonzale Pizarre eût quelque connoissance de cela, parcequ'il

avoit tenu la chose fort secrete, & ne l'avoit jamais dite à personne. Pizarre le remercia fort de ses bons avis, & témoigna lui en être fort obligé, prenant là-dessus beaucoup de confiance en lui : il prit tous les papiers que Fernandez lui présentoit, faisant de grandes menaces & de grands sermens de punir rigoureusement celui qui les avoit donnés, comme il avoit puni ceux qui jusques là avoient eu l'audace de l'offenser. Jean Fernandez ayant si bien joué son personnage, trouva moyen de rendre quelques-unes de ses lettres, & faire tomber les autres comme par hazard, & comme s'il les eût perdues, entre les mains de ceux à qui elles s'adressoient. Gonzale Pizarre demeura dans son Camp tout le Mercredi & le Jeudi suivans, sans qu'il se passât rien de nouveau,



CHAPITRE XVI.

Quelques personnes s'enfuient du Camp de Gonzale Pizarre : il envoie après eux : ce qui se passe dans cette occasion.

QUAND Gonzale Pizarre sortit de los Reyes pour s'aller camper dans le lieu qu'on a marqué, il laissa dans cette ville, pour y exercer la Charge de grand Prévôt, un nommé Pierre Martin de Cicile, qui avoit suivi son parti avec beaucoup d'attachement & d'affection dès le commencement des troubles. Ce Pierre Martin étoit un vieux homme âgé de soixante & dix ans, mais fort & robuste, rude & cruel, qui n'avoit gueres ni pieté, ni crainte de Dieu; il étoit de fort basse naissance, d'un lieu nommé Dom Benito, dans le territoire de Medelin. Pizarre lui avoit donné ordre en partant, de faire pendre sans rémission & sans délai tous ceux qui se trouveroient avoir demeuré dans la ville sans sa permission, ou y être venus du Camp sans son congé. Martin observa si soigneusement ces ordres rigoureux, qu'ayant rencontré une fois un

homme qui étoit dans le cas, il n'eut pas la patience d'attendre quelques momens pour le faire pendre, mais il le poignarda lui-même ſur-le-champ. Il ſe faiſoit ordinairement ſuivre par le Bourreau chargé de cordes, jurant qu'il feroit pendre tous ceux qu'il trouveroit venans dans la ville ſans permiſſion; car il y en avoit quelques-uns qui venoient du Camp avec congé de Gonzale Pizarre. Il arriva un jour que quelques Bourgeois de la ville y vinrent avec un ſemblable congé pour faire quelques proviſions dont ils avoient beſoin : les principaux étoient Nicolas de Ribeira, Juge de Police du lieu, Vaſco de Guevara, Hernan Bravo de Lagunas, François d'Ampuero, Diegue Tinoco, Alfonſe Ramirez de Soſa, François de Barrionuevo, Alfonſe de Barrionuevo, Martin de Meneſes, & Diegue d'Eſcovar accompagnés de quelques autres. Quand il eurent fait leurs proviſions à los Reyes, ils en ſortirent avec leurs armes & leurs chevaux, & au lieu de retourner au Camp, ils prirent le chemin de Truxillo; ils furent apperçus par quelques eſpions, qui en donnerent incontinent avis à Gonzale Pizarre; il envoya d'abord après eux le Capitaine Jean de la Tour, avec quelques Arque-

busiers à cheval. Ce Capitaine les suivit jusqu'à huit lieues de là ; où il rencontra Vasco de Guevara & François Ampuero ; qui étoient demeurés derriere, pour avertir les autres de ce qui se passeroit, en cas qu'ils fussent poursuivis : se voyant en péril, ils se défendirent courageusement ; & comme c'étoit la nuit, on ne pouvoit ajuster les coups d'arquebuses ; ainsi ils trouverent moyen de se sauver par la fuite sans être blessés. Jean de la Tour & les siens ne les purent joindre, parce que leurs chevaux étoient fort fatigués, pour avoir beaucoup couru en les poursuivant. Il retourna donc, considerant que quand même il les auroit joints, il ne seroit pas en état de leur faire beaucoup de mal, ni de les prendre par force, parce qu'ils étoient tous des personnes de qualité, qui se feroient plûtôt tuer, que de se laisser prendre. Comme il retournoit au Camp, il rencontra en chemin Hernan Bravo de Lagunas, qui avoit demeuré derriere, soit par l'esperance de n'être pas si-tôt découvert, étant seul ; soit par quelque autre raison : il le prit & le mena à Gonzale Pizarre, qui ordonna qu'il fût pendu. Dona Ynez Bravo, femme de Nicolas de Ribeira, un de ceux qui s'en étoient

fuis, & sœur du prisonnier, ayant su le péril où il étoit, courut incontinent avec son pere au Camp de Gonzale Pizarre, & s'étant jettée à ses pieds, elle le supplia avec beaucoup d'instance & de larmes, de lui accorder la vie de son frere Hernan Bravo. D'abord Pizarre la refusa; mais la plûpart de ses Capitaines joignant leurs sollicitations à ses prieres, & elle-même les renouvellant avec de grandes instances, & étant d'ailleurs une des plus belles & des plus considerables femmes du pays, enfin il se laissa fléchir, & lui accorda ce qu'elle demandoit. On a jugé à propos de rapporter ceci, tant parceque le courage & l'amitié fraternelle de cette vertueuse Dame le merite, qu'à cause que cet exemple est singulier, & que Hernan Bravo est le seul qui ait offensé Gonzale Pizarre pendant tout le tems de sa tyrannie, & soit tombé entre ses mains sans en être puni. Il arriva encore une autre chose remarquable dans cette occasion, c'est qu'un des Capitaines de Gonzale Pizarre, nommé Alfonse de Caceres, qui se trouva présent lorsqu'il accorda la vie à Hernan Bravo, baisa avec respect ce Gouverneur, en lui disant : O Grand Prince, maudit soit quiconque

penſera à vous abandonner, & ne ſera pas toujours prêt à ſe ſacrifier pour votre ſervice, & néanmoins trois heures après le même Capitaine Hernan Bravo, & quelques autres abandonnerent le Camp & s'enfuirent. On fut ſurpris que Hernan Bravo eût oſé tenter pour la ſeconde fois, & ſur-tout ſi promptement, une pareille entrepriſe, ayant eu à peine le tems de reſpirer, & de ſe remettre un peu de la frayeur & du trouble où il avoit dû être, en ſe voyant la corde au cou, & prêt à être étranglé. La fuite de ces derniers cauſa beaucoup d'émotion & de trouble dans l'armée, parcequ'il y en avoit parmi eux qui avoient ſuivi Gonzale Pizarre, & s'étoient attachés à lui dès le commencement, & avoient de grands engagemens à ſon ſervice; ſi bien qu'il n'avoit pas le moindre ſoupçon du monde qu'ils euſſent aucune penſée de l'abandonner. Il étoit donc ſi troublé, & ſi inquiet que perſonne n'oſoit preſque ni l'aborder, ni lui parler, & il donna ordre qu'on tuât ſur le champ & ſans autre examen, tous ceux qu'on trouveroit hors du Camp. La même nuit le Capitaine Martin de Robles envoya avertir Diegue Maldonat, Juge de Police de Cuſco, nommé com-

munément le Riche, que Gonzale Pizarre le vouloit faire mourir, & qu'il l'avoit ainsi résolu, après avoir consulté la chose avec ses Capitaines. Maldonat ne douta point que cela ne fût veritable, & qu'il ne dût profiter de cet avis, & il le crut d'autant plus aisément, que non seulement il avoit été un de ceux de Cusco, qui étoient allés offrir leurs services au Viceroi : mais que même depuis, après que Gonzale Pizarre lui eut pardonné, comme il l'accompagnoit dans son voyage de Quito, marchant contre le Viceroi, on eut encore quelque nouveau soupçon contre lui, à l'occasion d'une lettre qui fut trouvée aux pieds de Gonzale Pizarre, & qui fut cause qu'on fit souffrir des tourmens assez rigoureux à Maldonat. Cette lettre contenoit plusieurs verités fâcheuses au desavantage de Pizarre, à quoi il étoit fort sensible ; & bien que depuis on eût découvert les auteurs de la lettre, cette aventure ne pouvoit revenir dans l'esprit de Maldonat, sans y faire beaucoup d'impression. De plus il faisoit reflexion sur ce qu'il avoit été fort ami d'Antoine Altamirano, que Gonzale Pizarre avoit fait mourir. Tout cela fit donc que Maldonat ne doutant point que l'avis qu'on lui avoit don-

né, ne fût bien fondé, il ſortit incontinent de ſa tente avec l'épée & la cape ſeulement, ſans ſe donner le tems de faire ſeller un cheval, quoiqu'il en eût de fort bons, & ſans rien dire à aucun de ſes ſerviteurs. Il marcha donc à pied toute la nuit, bien qu'il fût un homme fort âgé, & enfin il ſe rendit auprès de la mer, & ſe cacha dans des roſeaux, à trois lieues de l'endroit où étoient les navires, craignant que le matin, dès qu'on s'appercevroit de ſon abſence, on ne fît courir après lui, & qu'on ne le trouvât aiſement; il ſe découvrit à un Indien qu'il rencontra, & à qui il fit faire une eſpece de barque plate ou de radeau de paille ou de roſeaux, & s'étant mis deſſus avec l'Indien qui ſe ſervoit d'un pieu pour ramer, il ſe rendit aux navires avec beaucoup de peine & de péril : en effet quand il y arriva, ſon radeau étoit preſque tout défait, & ne le pouvoit plus porter, de maniere qu'il ſe ſeroit infalliblement noyé, s'il eût eu plus loin à aller. Dès le matin, Martin de Robles alla à la tente de Diegue Maldonat, & ne l'ayant point trouvé, il alla incontinent trouver Gonzale Pizarre, & lui dit » que » Maldonat s'en étoit fui, & ajouta que » conſidérant combien ſon armée s'affoi-

» bliſſoit tous les jours par le nombre &
» la qualité de ceux qui l'abandonnoient
» ainſi, il prenoit la liberté de lui dire,
» qu'il croyoit à propos de décamper de
» ce lieu-là, & de marcher du côté qu'il
» s'étoit propoſé, ſans accorder à qui
» que ce fût la permiſſion d'aller à la vil-
» le, parcequ'autrement il étoit à crain-
» dre que la plûpart ne priſſent encore le
» parti de s'enfuir. Robles lui dit de
» plus, que pluſieurs de ceux de ſa com-
» pagnie vouloient demander cette per-
» miſſion, parcequ'ils avoient beſoin de
» quelques proviſions, mais qu'il jugeroit
» plus à propos d'y aller lui-même avec
» un petit nombre de ſes Soldats, pour
» faire les proviſions néceſſaires, réſolu
» de les obſerver de fort près, & de ne
» les perdre pas de vûe, & qu'en chemin
» ſon deſſein étoit d'entrer dans le Mo-
» naſtere des Dominicains, pour en tirer
» Diegue Maldonat qu'on lui avoit dit
» qui s'y étoit retiré, & le lui mener
» pour le faire punir publiquement, afin
» de donner de la terreur aux autres &
» empêcher que perſonne n'eût à l'ave-
» nir une ſemblable hardieſſe. » Gonzale
Pizarre approuva ce que lui diſoit Martin de Robles; & ayant beaucoup de
confiance en lui, parcequ'il avoit eu une

grande part dans toutes les affaires passées, il lui dit d'exécuter ce qu'il venoit de lui proposer. Robles prit les chevaux de Diegue Maldonat & les siens, & emmena avec lui tous les Soldats de sa Compagnie, en qui il se fioit fort. Quand il fut arrivé à los Reyes, il prit le chemin de Truxillo avec trente Cavaliers, disant hautement qu'il alloit trouver le Président, pour lui offrir ses services; que Gonzale Pizarre étoit un tyran, & que tous étoient obligés de suivre les ordres de Sa Majesté. La chose fut bien tôt sue au Camp, où cela causa un si grand trouble, qu'il sembloit inévitable que l'armée se séparât & se dissipât entierement, ou que même on massacrât Gonzale Pizarre. Il tâcha de calmer les esprits le mieux qu'il lui fut possible, témoignant faire peu de cas de tous ceux qui s'en étoient fuis; après cela il prit la résolution de décamper le lendemain dès le matin, & la nuit Lope Martin de Cusco s'enfuit, & partit presque à la vûe de toute l'armée. Le lendemain matin, selon la résolution que Gonzale Pizarre avoit prise, il décampa, & fit marcher ses Troupes jusqu'à un Aqueduc qui étoit à deux lieues de là. Il prit de grandes précautions, pour empêcher

qu'aucun de ſes gens ne pût s'enfuir ; mettant des gardes, & envoyant des coureurs de divers côtés pour cela. La principale difficulté lui paroiſſoit à peu près levée, pourvû qu'il les pût éloigner juſqu'à dix ou douze lieues de los Reyes. Il donna ordre au Licentié Carvajal de veiller pendant la nuit, afin que perſonne ne pût s'enfuir ; mais celui-ci prenant ſon tems, quand il jugea que la plûpart des gens dormoient, il s'en alla du côté de los Reyes, & de là prit le chemin de Truxillo, accompagné de Polo Hondegardo, de Marc de Retamoſo, ſon Enſeigne, de Pierre Suarez d'Eſcovedo, de Francois de Mirande, Hernand de Vargas, & pluſieurs autres qui étoient de ſa Compagnie. Quelques heures après le Capitaine Gabriel de Roias fit la même choſe : Pizarre lui avoit donné le grand Etendart, afin de laiſſer Dom Antoine de Ribera à la garde de la ville, parcequ'il ſe fioit fort en lui. Gabriel de Roias eut pour Compagnons de fuite Gabriel Vermudez, & Gomez de Roias, ſes neveux, & pluſieurs autres perſonnes de qualité : ils ſortirent du Camp, ſans que perſonne s'en apperçût, par le quartier où avoit été le Licentié Carvajal, & où il n'y

avoit plus de difficulté à ſortir, depuis qu'il s'en étoit allé. Le matin venu, & Gonzale Pizarre ayant appris ce qui s'étoit paſſé pendant la nuit, il y fut fort ſenſible, comme auſſi la choſe le meritoit; mais ſur-tout il fut fort fâché de la fuite du Licentié Carvajal. Il fit pluſieurs réflexions ſur les motifs qui pouvoient l'avoir porté à cela, & il ne pouvoit s'empêcher de s'accuſer lui-même d'avoir mal-à-propos donné du chagrin à Carvajal, en lui ôtant la commiſſion qu'il lui avoit premierement donnée, & dont il chargea enſuite Jean d'Acoſta, ne doutant point qu'il n'en eût toujours conſervé beaucoup de reſſentiment. Pizarre ſe repentoit encore fort de n'avoir pas marié Carvajal avec ſa niéce Dona Franciſca Pizarre, fille du Marquis, comme on en avoit fait la propoſition, parceque par ce moyen il l'auroit peut-être engagé à ne le pas abandonner, en le mettant entierement dans ſes interêts par une telle alliance. Ce départ du Licentié Carvajal fit un fort méchant effet ſur l'eſprit de la plûpart des Soldats, & les découragea beaucoup. Ils conſidéroient qu'il ſavoit tous les ſecrets de Gonzale Pizarre; qu'il avoit de grands engagemens avec lui, ſur-tout depuis la

mort du Viceroi, & même à cause de cette mort; que de plus il laissoit au Camp la valeur de plus de quinze mille écus, tant en chevaux, qu'en or & en argent, ce qui fut incontinent saisi & partagé; qu'il falloit donc sans doute que les affaires de Gonzale Pizarre fussent en fort mauvais état, tant à l'égard de ses forces, que par rapport à son droit, & à la justice prétendue de sa cause. La plûpart étoient donc résolus de se retirer, & les choses allerent jusqu'à ce point, que le lendemain comme l'armée étoit en marche, deux Cavaliers l'un nommé Jean Lope, & l'autre Villadant, poussant leurs chevaux en présence de tout le monde & à la vûe de Pizarre lui-même, donnerent des deux, en criant à haute voix : *Vive Sa Majesté, & meure Pizarre qui est Tyran.* Ils en userent de la sorte, & firent paroître cette hardiesse par la confiance qu'ils avoient en la bonté & en la vîtesse de leurs chevaux. Pizarre se défioit si fort alors de tout le monde, qu'il défendit expressément que personne n'eût à les suivre, craignant que cette poursuite ne fût un prétexte à plusieurs pour s'enfuir aussi. Il marcha à grande hâte par le chemin de la plaine, prenant la route d'Arequipa, & plusieurs Soldats

Soldats Arquebusiers & autres, s'enfuirent encore pendant cette route, bien qu'en trois ou quatre jours de tems il eût fait pendre jusqu'à dix ou douze personnes de considération, qu'il soupçonnoit de vouloir s'enfuir, & que même il ne leur eût pas donné le tems de se confesser. Enfin il se trouva n'avoir pas plus de deux cens hommes de reste, craignant extrêmement qu'on ne lui donnât quelque fausse allarme qui achevât de faire débander le reste de ses gens. De cette maniere il se rendit dans la Province de Nasca, qui est à cinquante lieues de los Reyes.

CHAPITRE XVII.

La Ville de los Reyes se déclare pour Sa Majesté; ce qui se passa là-dessus.

GONZALE Pizarre s'étant éloigné de la ville de los Reyes, de la maniere que nous venons de dire, Dom Antoine de Ribera, Martin Pizarre, Antoine de Leon, & quelques autres Habitans de cette ville, qui comme vieux & infirmes, avoient obtenu de Pizarre la liberté d'y demeurer, en fournissant seulement leurs

chevaux & leurs armes, ne l'en virent pas plûtôt éloigné, qu'ils arborerent l'Etendart de la ville ; & ayant aſſemblé le peu de gens qu'il leur fut poſſible, ils ſe rendirent ſur la place, & ſe déclarerent publiquement, & au nom de tous les Habitans, pour Sa Majeſté. Après cela ils firent publier les proviſions & les ordres du Préſident, qu'on leur avoit envoyés, puis ils firent incontinent ſavoir ce qui ſe paſſoit à Lorenço d'Aldana, qui ſe tenoit toujours près de terre pour recevoir tous ceux qui s'alloient rendre à lui. Outre cela le Capitaine Jean Alfonſe Palomino étoit pour le même deſſein à terre : ſe tenant ſur les côtes avec cinquante hommes, & les chaloupes toujours en état pour le recevoir lui & ſes gens en cas de beſoin, parcequ'on craignoit que Gonzale Pizarre apprenant ce qui s'étoit paſſé à los Reyes, n'y retournât pour attaquer la ville. Aldana fit encore poſter ſur le chemin douze Cavaliers de ceux qui avoient abandonné Pizarre, afin d'apprendre promptement par eux tout ce qui ſe paſſeroit. Car ils avoient ordre d'aller à toutes jambes l'avertir, ſoit du retour des ennemis, au cas qu'ils retournaſſent, ſoit de toutes les autres choſes tant ſoit peu conſidérables. De

plus il donna ordre au Capitaine Alfonſe de Caceres, de demeurer en la Ville de los Reyes, pour y recevoir & y raſſembler les gens qui s'y rendroient; puis il envoya Jean Yllanes avec une frégate le long de la côte, pour mettre à terre dans quelque lieu ſûr, un Moine & un Soldat pour porter à Diegue Centeno les dépêches du Préſident, & lui faire en même tems la relation de tout ce qui ſe paſſoit dans le pays, & faire auſſi la même choſe à Arequipa. Il envoya encore par terre des gens intelligens & adroits dans le même lieu d'Arequipa, avec des lettres pour diverſes perſonnes, & ordre de paſſer outre, & d'en porter auſſi au Capitaine Alfonſe de Mendoze & à Jean de Silvera. Aldana fit auſſi, par le moyen des Indiens de Xauxa qui lui appartenoient, tenir des lettres & des copies de l'amniſtie à pluſieurs perſonnes de ceux qui accompagnoient Jean d'Acoſta, afin de faire ainſi connoître dans tous les endroits du Royaume, la clemence dont Sa Majeſté vouloit uſer envers tout le monde. Preſque tout réuſſit fort bien, & on en tira les avantages qu'on marquera dans la ſuite. Pendant que tout cela ſe paſſoit, Lorenço d'Aldana ſe tint toujours ſur ſes vaiſſeaux avec cent cinquante hommes,

& de là il donnoit tous les ordres qu'il jugeoit néceſſaires. On apprit que Gonzale Pizarre recevoit des avis de tout ce qui ſe paſſoit, & on prenoit ſoin auſſi d'apprendre comment les choſes alloient dans ſon Camp; ſi bien que tous les jours il y avoit des courriers qui alloient & venoient, & on tâchoit de s'embarraſſer les uns les autres par les faux bruits qu'on faiſoit courir. Un jour on publia que Gonzale Pizarre retournoit avec ſes gens, ce qui cauſa beaucoup d'émotion & de trouble dans la ville. On ſut enſuite que Gonzale Pizarre lui-même & ſon Meſtre de Camp avoient fait courir ce bruit pour amuſer les gens de Lorenço d'Aldana, & s'empêcher par ce moyen d'être pourſuivis, ce qu'ils craignoient fort. En effet, Pizarre ſe fioit ſi peu en ſes gens, qu'il craignoit d'en être abandonné à la moindre allarme, & qu'ils s'enfuiroient tous. Auſſi y en eut-il un fort grand nombre qui le quitterent, quand ils virent que ſes affaires prenoient un ſi mauvais train, & qu'il ſe trouvoit peu en état de réſiſter à ſes ennemis. Ceux qui avoient des chevaux prenoient le chemin de Truxillo; les autres tâchoient de ſe rendre aux navires d'Aldana, & ſe cachoient le mieux qu'ils pouvoient dans

des lieux retirés, juſqu'à ce qu'ils appriſſent certainement que Gonzale Pizarre continuoit ſa mache, ce qu'il faiſoit avec beaucoup de précipitation. Alors tous ſe rendirent à la ville, & tous les jours on y en voyoit arriver de nouveaux qui abandonnoient l'armée ennemie, & par le moyen deſquels on apprenoit tout ce qui s'y paſſoit : ce fut de cette maniere qu'on apprit par ceux qui venoient des derniers, que Gonzale Pizarre craignoit extrêmement que ſes propres gens ne le tuaſſent, & qu'il prenoit de grandes précautions pour ſa ſûreté, & faiſoit auſſi fort ſoigneuſement faire garde, pour empêcher, autant qu'il lui étoit poſſible, que perſonne ne pût aiſément s'enfuir. Il ne faiſoit plus arborer d'autre Etendart que celui où étoient ſes Armes ; car depuis que le Licentié Carvajal, & Gabriel de Roias s'en étoient fuis, on ne voyoit plus paroître celui où étoient les Armes du Roi. Sa cruauté alloit en augmentant à proportion de ſon chagrin, & il ne ſe paſſoit point de jour qu'il ne fît mourir quelqu'un. Lorenço d'Aldana faiſoit ſavoir tout cela au Préſident, lui envoyant des meſſagers par mer & par terre, & le ſollicitoit fortement de venir le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible, & ſans

perdre un moment, parceque ſelon les apparences le parti de l'ennemi acheveroit de ſe ruiner entierement par ſa venue. Le neuviéme de Septembre de l'an mil cinq cent quarante-ſept, Aldana ſachant que Gonzale Pizarre étoit déja à quatre-vingts lieues de los Reyes, débarqua avec tous ſes Officiers & les gens de la ville qui s'étoient rendus à lui & retirés ſur ſes vaiſſeaux. Tout le monde le reçut avec de grandes démonſtrations de joie, les gens qui pouvoient porter les armes, étant rangés en ordre. Il laiſſa avec toutes les formalités néceſſaires le commandement de la flotte à Jean Fernandez, un des Magiſtrats de la ville de los Reyes; puis il mit ſes gens en bon ordre, & fit tous les préparatifs qu'il jugea néceſſaires d'armes & d'autres choſes. Laiſſons-le pour quelque tems, & voyons ce qui ſe paſſoit alors parmi les Troupes que commandoit Jean d'Acoſta.



CHAPITRE XVIII.

Gonzale Pizarre envoie ordre à Jean d'Acosta de le venir joindre. Quelques-uns des gens d'Acosta l'abandonent ; il en fait punir qu'il soupçonnoit d'avoir eu part à leur fuite. Il va à Cusco, & de là à Arequipa, où il se joint à Gonzale Pizarre.

JEAN d'Acosta, comme on l'a dit cy-devant, étoit sorti de los Reyes pour aller à Cusco, & avoit pris le chemin de la Montagne, avec trois cens hommes bien équipés. Il apprit en chemin que Gonzale Pizarre avoit aussi quitté cette ville, & étoit en marche ; il lui envoya aussi-tôt Frere Pierre, Moine de la Merci, pour apprendre ce qu'il devoit faire dans cette occasion. Pizarre lui envoya ordre par le même Moine, de venir se joindre à lui dans un lieu convenable qu'il lui marqua. Frere Pierre étant arrivé avec un nommé Gonzale Mugnos, au lieu où étoit Jean d'Acosta, ils lui rendirent leurs dépêches, & lui réciterent tout ce qui s'étoit passé à l'armée de Gonzale Pizarre, & le

grand nombre de gens qui l'avoient abandonné, ce qu'Acosta ne savoit pas encore, bien qu'il y eût quelques-uns de ses Soldats qui le sussent par des lettres que les Indiens avoient apportées au Camp; mais ceux qui le savoient, n'avoient osé se communiquer la chose les uns aux autres, ni en parler à personne. Les messagers recommanderent fort à Jean d'Acosta de garder le secret dans cette occasion, jusqu'à ce qu'il se pût joindre à Gonzale Pizarre. Il commença donc à publier qu'il avoit reçu de bonnes nouvelles par Frere Pierre, par lesquelles on lui marquoit que Gonzale Pizarre avoit eu de fort heureux succès; que tous les jours il se joignoit des gens à lui, & qu'il avoit envoyé des personnes en qui il se fioit, mais qui feignoient de s'enfuir par mécontentement, afin que par ce moyen ils pussent plus aisément se rendre maîtres de la flote de Lorenço d'Aldana. Avec tout cela on eut beau faire, il fut impossible de déguiser si bien, que la verité ne vînt à la connoissance de Paëz de Sotomayor, Mestre de Camp, & du Capitaine Martin Dolmos. Quand ils surent l'état des choses, ils prirent la résolution de faire périr Jean d'Acosta, & ils formerent ce dessein

ſein ſéparément, & ſans oſer ſe communiquer l'un à l'autre leurs penſées là-deſſus, juſqu'à ce que par quelques indices, ils comprirent qu'ils étoient à peu près dans les mêmes ſentimens : alors s'étant ouverts, ils communiquerent de concert, la choſe à quelques ſoldats, en qui ils ſe fioient. Dans le tems qu'ils avoient choiſi pour l'exécution de leur entrepriſe, il arriva que Sotomayor apprit que Jean d'Acoſta étoit dans ſa tente en conférence ſecrette avec deux de ſes Capitaines ; l'un nommé Diegue Gil, & l'autre Martin d'Almendras, & qu'il avoit fait doubler ſa garde. Cela fit croire à Sotomayor, que leur complot ayant été communiqué à pluſieurs perſonnes, étoit ſans doute découvert, & étoit venu à la connoiſſance de Jean d'Acoſta. Craignant donc qu'il ne leur en arrivât quelque choſe de fâcheux, il prit ſes armes, monta à cheval, & fit avertir promptement tous ceux qui étoient de la partie avec lui. Ils monterent donc tous à cheval comme lui ; & à la vue de tout le monde ils ſortirent du Camp au nombre de trente-cinq, dont les principaux étoient Paëz de Sotomayor, Martin Dolmos, Martin d'Alarcon, qui portoit le grand Etendart,

Hernand d'Alvarado, Alfonse Regel, Antoine d'Avila, Garcias Gutierrez d'Escovedo, & Martin Monje. Tous les autres étoient aussi des personnes considerables expérimentées dans les affaires du pays : ils prirent le chemin de Guamanga. Jean d'Acosta les voyant ainsi s'en aller, envoya après eux soixante Arquebusiers à cheval, qui ne les pouvant joindre, furent obligés de s'en retourner. Acosta fit faire des informations là-dessus, & fit pendre quelques-uns de ceux qu'il découvrit, qui avoient eu connoissance de la chose ; il en retint prisonniers quelques autres, & il y en eut encore d'autres avec qui il dissimula, & fit semblant d'ignorer qu'ils eussent eu aucune part au complot. Cependant il continua toujours sa route vers Cusco, faisant mourir quelques-uns de ceux contre qui il avoit des soupçons, & d'autres qui cherchoient à s'enfuir. Etant arrivé à Cusco, il déposa les Magistrats que Diegue Centeno y avoit établis à leur place, & y laissa pour Directeur des affaires Jean Vasquez de Tapia, avec les ordres qu'il jugea nécessaires. Après cela il partit de cette ville, & prit le chemin d'Arequipa pour s'y joindre à Gonzale Pizarre. Dans cette route il y

eut encore jusqu'à trente de ses gens qui l'abandonnerent deux à deux, & trois à trois, selon qu'ils en trouvoient la commodité, & tous se rendoient à los Reyes, pour se joindre à Lorenço d'Aldaña. De plus, Acosta étant environ à dix lieues par delà Cusco, Martin d'Almandras avec vingt hommes des meilleurs de l'armée, l'abandonna aussi, & retourna à Cusco, où avec ces vingt qui l'accompagnoient, & ce qu'il trouva de gens dans la Ville qui étoient dans les mêmes sentimens que lui, il fut assez fort pour déposer à son tour les Magistrats qu'Acosta y avoit établis, dont il y en eut un qu'il envoya prisonnier à los Reyes pour quelque raison particuliere: puis il en établit d'autres au nom de Sa Majesté. Jean d'Acosta voyant combien le nombre de ses gens diminuoit chaque jour, crut que le meilleur parti pour lui, étoit de s'avancer le plus promptement qu'il lui seroit possible, & de marcher à grandes journées; ce qu'on comprenoit bien qu'il faisoit pour sa propre sureté, autant ou plus que pour le bien des affaires. Enfin de trois cens hommes qu'il avoit eus en sortant de los Reyes, il arriva à Arequipa, n'en ayant

plus que cent. il trouva là Gonzale Pizarre avec trois cens cinquante hommes seulement, quoique peu de tems auparavant il s'en fût vû dans la même Ville de los Reyes jusqu'à quinze cens, sans compter ceux qui étoient dispersés en divers endroits du Royaume sous différens Capitaines, & qui tous reconnoissoient ses ordres. Pizarre étoit fort irrésolu, & ne savoit gueres quel parti il devoit prendre : il ne se trouvoit pas assez fort pour attendre son ennemi, il lui paroissoit honteux, & pas trop sûr de fuir ou de se cacher. Laissons-le penser à ses affaires, & voyons cependant ce que fit Diegue Centeno, après qu'il fut parti de Cusco.

CHAPITRE XIX.

Diegue Centeno se joint avec le Capitaine Alfonse de Mendoze : ce qui leur arrive.

DIEGUE Centeno étoit au Collao attendant la réponse du Capitaine Alfonse de Mendoze au message qu'il lui avoit fait faire par Gonzale de Zarate, Maître d'Ecole de Cusco. Etant là, il reçut les dépêches du Président, que Lo-

renço d'Aldana lui envoyoit ; il apprit en même tems par là ce qui étoit arrivé à los Reyes, la fuite de Gonzale Pizarre, & comment ensuite Jean d'Acosta l'étoit allé joindre. Il envoya là-dessus un nouveau Messager, qui fut Louis Garcias de St. Mames habitant de Cusco, à Alfonse de Mendoze, pour lui apprendre ces nouvelles, & lui faire savoir aussi plus particulierement, quels étoient les pouvoirs & les ordres du Président : lui apprenant, que l'intention de Sa Majesté,
» n'étoit pas que Gonzale Pizarre fût
» Gouverneur du Pérou. Il lui marquoit
» aussi que la plûpart des Gentilshommes
» & des personnes considérables qui
» avoient suivi ce Tyran, l'abandonnoient
» à cause de sa tyrannie, de ses pilla-
» ges, de ses cruautés & de ses meurtres :
» mais sur-tout, parcequ'il s'étoit révol-
» té contre son Maître & son Souverain
» légitime, en refusant d'obéir à ses or-
» dres, & de recevoir celui que Sa Majes-
» té envoyoit pour regler toutes choses
» en son nom & en son autorité. Qu'ainsi
» il falloit considérer que ce qui s'étoit
» passé jusques-là pouvoit en quelque
» maniere être excusé, & couvert de spe-
» cieux prétextes ; qu'il n'en seroit plus de
» même à l'avenir, n'y ayant rien de plau-

» sible qu'on pût alleguer, mais qu'en
» suivant Gonzale Pizarre, & favorisant
» ses pernicieux desseins, on ne pouvoit
» éviter le juste & honteux reproche de
» passer pour traître & rebelle à son
» Roi. Il ajoutoit enfin, qu'il falloit
» oublier & mettre sous les pieds tous
» les intérêts particuliers, les différends
» passés, & les sujets de chagrin qu'on
» pouvoit avoir eus dans le tems du Ca-
» pitaine Carvajal, & d'Alfonse de To-
» ro, parcequ'il étoit juste de faire cé-
» der ses passions & ses ressentimens à
» l'obéissance & au service qu'on de-
» voit à Sa Majesté, à qui on pouvoit
» en rendre un très considérable dans
» cette occasion. » Alfonse de Mendoze étoit déja bien intentionné, & avoit dessein d'agir en bon & fidele Sujet, & d'obéir aux ordres de son Souverain, bien qu'il fût encore incertain comment il s'y prendroit, & de quel côté il se tourneroit. Ainsi le message de Diegue Centeno acheva aisément de le déterminer; ensorte que dès le moment même il se déclara pour Sa Majesté. Il y eut une convention faite entre Centeno & Mendoze, qui portoit que chacun d'eux commanderoit en chef ceux qui étoient sous lui: après quoi ce dernier partit de la Ville

de Plata ; & après quelques jours de marché, il se joignit avec Diegue Centeno. Cette jonction se fit avec de grandes démonstrations de joie de part & d'autre. Ils étoient fort aises de se voir des forces considérables, ayant ensemble plus de mille hommes ; ainsi ils résolurent d'aller chercher Gonzale Pizarre, & d'occuper un certain passage, afin qu'il ne pût s'enfuir, ne jugeant pas à propos pour lors de passer outre, tant parcequ'au-de-là ils n'auroient point trouvé de vivres, que pour quelques-autres inconvéniens. Il arriva dans ce tems-là, que presque tous les lieux du Pérou qui sont entre los Reyes & Quito, se déclarerent pour Sa Majesté, parceque le Capitaine Jean Dolmos, qui étoit Lieutenant de Gonzale Pizarre à Porto Viejo, voyant passer les vaisseaux de Lorenço d'Aldana devant le Port de Mante, qui est l'abord de cette Province d'un côté, il dépêcha à grand'hâte un exprès pour en donner avis à Gonzale Pizarre, lui disant qu'il prenoit pour un mauvais signe de ce que ces vaisseaux ne s'étoient point arrêtés, & n'avoient point entré dans le Port, & qu'il craignoit qu'ils ne vinssent comme ennemis. Dans le même tems il envoya aussi quelques Indiens sur une de leurs

barques plates, vers les Commandans des navires, pour ſavoir la raiſon de leur venue. Ces Indiens par leur retour lui apprirent ce qui en étoit, & lui apporterent même des lettres de Lorenço d'Aldana: qui lui donnoit ſon avis & ſon conſeil ſur le parti qu'il devoit prendre dans cette occaſion. Jean Dolmos ayant reçu ces lettres, les envoya au lieu nommé communément la Culata, qui eſt St. Jacques de Guayaquil, à Gomez Eſtacio qui y étoit Lieutenant pour Gonzale Pizarre, lui faiſant ſavoir que l'intention de Sa Majeſté n'étoit pas que Pizarre fût Gouverneur du pays, & qu'il envoyoit le Préſident pour faire connoître à tout le monde ſa volonté là-deſſus: qu'ainſi il lui ſembloit juſte & raiſonnable de le recevoir & de lui obéir, puiſqu'il venoit de la part & avec les ordres de leur Souverain. Eſtacio lui répondit que quand celui que Sa Majeſté envoyoit ſeroit arrivé en perſonne, il verroit ce qu'il auroit à faire, & pourroit alors l'aller trouver: mais que juſques-là il ne vouloit rien innover, & qu'ainſi chacun d'eux ſe tînt dans ſon Gouvernement & dans les bornes de ſon détroit. Jean Dolmos ayant reçu cette réponſe, il alla avec ſept ou huit de

ſes amis, voir Gomez Eſtacio, ſous prétexte de traiter avec lui tête à tête de cette affaire: puis ayant pris ſon tems un jour qu'il le trouva à propos ſans précaution & ſans gardes, il le poignarda, & fit déclarer le lieu pour Sa Majeſté, faiſant auſſi la même choſe dans ſon Gouvernement. Quand cela fut ſu à Quito, & que Pierre de Puelles qui en étoit Gouverneur, eut auſſi appris que la flotte avoit été remiſe entre les mains du Préſident, & tout ce qui s'étoit paſſé en conſéquence, il commença à ſe précautionner, & conſulter quelles meſures il auroit à prendre. Jean Dolmos lui envoya là-deſſus le Capitaine Diegue d'Urbina pour le ſolliciter, & tâcher s'il étoit poſſible de l'engager à ſe déclarer pour Sa Majeſté. Pierre de Puelles lui répondit, que s'il étoit une fois aſſuré que Sa Majeſté n'entendoit pas que Gonzale Pizarre fût Gouverneur du pays, & qu'il vît la perſonne envoyée de la part du Roi, il ſeroit prêt de la recevoir, & de lui obéir. Peu de jours après que Diegue d'Urbina fut de retour de Quito avec cette réponſe, Rodrigue de Salazar qui étoit à Tolede, & en qui Pierre de Puelles avoit beaucoup de confiance, fit complot avec quelques ſoldats

de ſes amis ; un matin il poignarda Puelles ; s'étant déclaré pour Sa Majeſté, il ſortit de la Ville avec trois cens Soldats, & prit le chemin de Tumbez pour aller chercher le Préſident. Ainſi il n'y avoit preſque aucun lieu dans tout le Pérou qui ne fût déclaré pour Sa Majeſté, avant que le Préſident fût arrivé dans le pays.



LIVRE SEPTIEME.

Où il eſt parlé de l'arrivée du Préſident au Perou, & de ce qu'il y fit juſques à la défaite de Gonzale Pizarre, & juſques à ce que le calme fut rétabli dans le pays.

CHAPITRE PREMIER.

Le Préſident arrive au Port de Tumbez, & de-là il prend le chemin de la Montagne, pour marcher contre Gonzale Pizarre.

DANS le tems que la plûpart des choſes que nous avons rapportées dans le livre précédent, ſe paſſoient au Perou, le Préſident s'embarqua à Panama avec le reſte de ſon armée, après avoir fait avec beaucoup de ſoin toutes les proviſions néceſſaires pour ſa flotte, tant de vivres & d'armes, que d'autres choſes dont on pouvoit avoir beſoin. Il avoit

cinq cens hommes, & il se rendit heureusement avec eux au port de Tumbez par un beau tems : il y eut néanmoins un de ses vaisseaux commandé par le Capitaine Dom Pedro de Cabrera, qui pour n'être pas bon voilier, ne put aborder la côte du Pérou, & fut obligé de relâcher au port de la Bonne-avanture : puis de-là tous ceux qui étoient sur ce vaisseau se rendirent par terre au Pérou. Aussi-tôt que le Président y fut arrivé, il reçut des lettres de divers endroits, de gens qui lui offroient leurs services, & qui lui disoient leurs sentimens, & lui fournissoient les moyens & les ouvertures qu'ils jugeoient les plus propres pour bien réussir dans ses desseins. Le Président répondoit à tous avec beaucoup d'honnêteté. Cependant il lui venoit de toutes parts un si grand nombre de gens, que cela lui paroissoit suffisant, sans qu'il fût obligé de tirer du secours des autres pays. Ainsi il jugea à propos d'envoyer des vaisseaux à la nouvelle Espagne, à Guatimala, à Nicaragua & à S. Domingue, avec des relations de l'état où il avoit trouvé les affaires du Perou, qui étoit tel, qu'il n'avoit pas besoin des secours qu'il avoit demandés dans tous ces lieux-là, dans un tems où il croyoit

qu'ils lui ſeroient néceſſaires. Après avoir fait ces diligences, il donna ordre à Pierre Alfonſe de Hinoioſa, ſon Général, de marcher avec ſes troupes, pour ſe joindre avec celles qui étoient à Caxamalca, & les ayant toutes jointes enſemble, en faire un ſeul corps d'armée. Paul de Meneſes demeura cependant ſur la flotte pour la commander & s'avancer le long de la côte, tandis que le Préſident, avec le nombre de gens qu'il jugea à propos de prendre, continuoit ſon chemin par la plaine juſques à la Ville de Truxillo, où il reçut de toutes parts des nouvelles de ce qui s'étoit paſſé, & du bon état des affaires. Il prit la réſolution de ne point entrer dans la Ville de los Reyes, juſqu'à ce qu'il fût venu à bout de ſon entrepriſe, qu'il eût vaincu ſon ennemi, & rétabli le calme & la paix dans le pays. Cependant il envoya des ordres en divers endroits du Royaume, afin que ceux qui s'y étoient déclarés pour Sa Majeſté, ſe vinſſent joindre à lui dans la vallée de Xauxa, qui étoit ſituée commodément pour y attendre & y combattre les ennemis, & où on pouvoit aiſément avoir des vivres en abondance. Il envoya donc ordre à Lorenço d'Aldana, & à tous ceux qui étoient avec lui à

los Reyes, de se rendre à Xauxa, où il les attendroit. Il prit alors le chemin de la Montagne; & s'étant joint avec son armée commandée par son Général Hinoiosa, & composée de plus de mille hommes, il suivit la route de Xauxa: tous ceux qui l'accompagnoient, témoignant goûter avec beaucoup de plaisir & de satisfaction l'espérance de se voir délivrés de la tyrannie de Gonzale Pizarre. Aussi est-il vrai que les principaux de ceux qui avoient suivi & favorisé ce Tyran dans le commencement, étoient fort scandalisés contre lui, & fort irrités de la cruauté par laquelle il avoit fait périr de leur connoissance, & à leurs yeux, par la corde, ou par le glaive, plus de cinq cens hommes, parmi lesquels il y en avoit plusieurs qui étoient des personnes fort considérables. Ainsi tous ceux qui se trouvoient auprès de lui ne pouvoient s'empêcher d'être toujours en crainte pour leur vie, & ne se croyoient presque pas un seul moment de tems en sureté.

CHAPITRE II.

Ce que fit Gonzale Pizarre, quand il apprit la jonction de Diegue Centeno & d'Alfonse de Mendoze.

NOUS avons déja dit comment Gonzale Pizarre arrivant à Arequipa, trouva la Ville dépeuplée, parceque tous les habitans s'étoient allés joindre avec le Capitaine Diegue Centeno, après qu'il se fut rendu maître de la Ville de Cusco, comme on l'a rapporté ci-devant. Pizarre étant donc à Arequipa, & prenant grand soin d'apprendre autant qu'il lui étoit possible, des nouvelles de tout ce qui se passoit, il sut que Diegue Centeno étoit au Collao prés du Lac de Titicaca, & qu'il s'étoit joint & ligué avec Alfonse de Mendoze, si bien qu'avec les troupes de Cusco, des Charcas & d'Arequipa, au nombre d'environ mille hommes, ils occupoient les passages, & qu'ainsi il étoit comme impossible de les aller attaquer. Il demeura ainsi à Arequipa près de vingt jours, y attendant le Capitaine Jean d'Acosta qui y arriva enfin avec ses gens, dont le nombre étoit

fort diminué, tant parceque plusieurs l'avoient abandonné, que parcequ'il en avoit fait pendre beaucoup, qu'il soupçonnoit de le vouloir abandonner comme les autres. Quand Acosta fut arrivé, Gonzale Pizarre fit faire une revue, & trouva qu'il avoit cinq cens hommes. Il écrivit alors au Capitaine Diegue Centeno, lui faisant le recit de tout ce qui s'étoit passé, pour le lui remettre devant les yeux, & le faire souvenir » de la maniere » favorable dont il l'avoit toujours traité, & particulierement de la grace qu'il » lui avoit faite, lorsqu'il fit mourir Gaspard Rodriguez & Philippe Guttierrez: » puisqu'encore qu'il fût coupable du » même crime qu'eux, il lui avoit pardonné contre le sentiment de tous les » Capitaines. Pizarre ajoûtoit à cela de » grandes offres, promettant de lui faire » tel parti qu'il lui plairoit, s'il vouloit » se venir joindre à lui, l'assurant qu'il » lui pardonnoit de bon cœur tout le » passé, d'autant plutôt que Lope de » Mendoze, & les autres qui en avoient » été la cause, en avoient aussi porté la » peine. Il envoya ces lettres par un nommé François Voso, qui les donna à Diegue Centeno, & en les lui donnant, lui offrit ses services, & lui donna avis que

que Diegue Alvarez, qui portoit ſon Etendart, avoit intelligence avec Gonzale Pizarre. Diegue Centeno étoit déja inſtruit de ce fait par Alvarez même, qui lui avoit avoué la choſe, en l'aſſurant qu'il ne l'avoit pas fait pour le trahir, mais pour un tout autre deſſein; ainſi il lui avoit pardonné. Il jugea à propos de répondre aux Lettres de Pizarre, & y répondit en effet d'une maniere fort honnête, » en le remerciant » très-humblement de ſes offres, & » reconnoiſſant franchement les graces » qu'il avoit reçues de lui. Après cela il » ajoûtoit, que pour lui en témoigner ſa » reconnoiſſance, il croyoit ne pouvoir » mieux faire que de le ſupplier, com» me il le faiſoit très humblement, de » bien conſiderer l'état des affaires, la » clémence de Sa Majeſté, & le pardon » qu'elle accordoit, tant à lui qu'à tous » ceux qui avoient eu quelque part dans » les troubles paſſés; que s'il vouloit » venir ſe joindre à lui, & obéir aux or» dres de Sa Majeſté, il le ſerviroit de » tout ſon poſſible auprès du Préſident, » & emploieroit ſes ſoins & ſes ſollici» tations pour lui faire obtenir le parti le » plus honorable & le plus avantageux » qui ſe pourroit, l'aſſurant qu'il ne

» courroit aucun risque, ni pour sa per-
» sonne ni pour ses biens. Qu'au reste,
» s'il s'agissoit de tout autre que de Sa
» Majesté, à qui ils étoient tous obligés
» d'obéir, il pouvoit compter qu'il n'au-
» roit pas un ami plus fidele que lui, ni
» un secours plus assuré que le sien. » Les Lettres de Centeno contenoient encore plusieurs autres choses à peu près de même nature; il les donna à François Voso, qui s'en retourna au Camp de Gonzale Pizarre. Le Capitaine Carvajal alla au-devant de lui, & l'ayant rencontré en chemin, il s'informa soigneusement de tout ce qui s'étoit passé, & lui recommanda fort de ne pas dire que Diegue Centeno avoit plus de sept cens hommes, puis il le conduisit au Camp. Gonzale Pizarre ayant appris la résolution de Centeno, ne daigna pas lire sa Lettre, mais il la fit brûler en présence de plusieurs personnes, & résolut de partir incontinent avec toutes ses Troupes, & de marcher vers la Province des Charcas. Il y avoit des gens qui croyoient que Pizarre, quand même il pourroit forcer les passages qui étoient bien gardés, ou que Diegue Centeno le laisseroit volontairement passer, n'avoit pas pourtant dessein de donner bataille. D'autres assu-

roient le contraire, & que ſon intention étoit & avoit toujours été, de hazarder le combat. Il marcha donc droit vers le lieu où il ſavoit qu'étoient Diegue Centeno & Alfonſe de Mendoze. Dans cette marche le Capitaine Carvajal commanda toujours l'avant-garde, & fit pendre plus de vingt hommes qu'il rencontra en chemin, du nombre deſquels fut un Prêtre nommé Pantaleon, qu'il traita de cette maniere, parceque ce Prêtre avoit porté des Lettres à Diegue Centeno; il le fit pendre avec un breviaire & une écritoire au cou. Ils continuerent donc ainſi leur marche, juſques à ce que le Jeudi dix-neuvieme d'Octobre de l'an mil cinq cent quarante-ſept, les Coureurs des deux Armées ſe rencontrerent & ſe parlerent, puis allerent de part & d'autre en porter les nouvelles à leurs Généraux. Gonzale Pizarre envoya un de ſes Chapelains prier Diegue Centeno de le laiſſer paſſer, & ne le forcer point à donner bataille, proteſtant, en cas de refus, de tous les maux qui en pourroient arriver, pour s'en diſculper lui même, & les remettre à la charge de Centeno, comme en étant ſeul coupable. L'Evêque de Cuſco qui étoit au Camp de Diegue Centeno, fit

prendre ce Chapelain, & le fit conduire à sa tente. Centeno cependant donna ordre que chacun fût soigneusement sur ses gardes, & que toutes ses Troupes fussent en bon état pour bien recevoir l'ennemi, au cas qu'il les vînt attaquer. Il y avoit plus d'un mois que Diegue Centeno étoit malade d'une fievre opiniâtre; il avoit déja été saigné six fois, sans qu'on vît de soulagement, de maniere qu'on ne croyoit pas qu'il en échapât; ainsi il n'étoit point en état d'agir, ni de quitter le lit. Cette même nuit on résolut dans l'Armée de Gonzale Pizarre d'envoyer Jean d'Acosta avec vingt hommes, & ordre de s'avancer secretement jusqu'au Camp des ennemis, & s'approcher s'il pouvoit, de la tente de Diegue Centeno, qu'on savoit qui étoit malade, & obligé de garder le lit. On croyoit qu'Acosta pourroit de cette maniere se saisir de la personne de Centeno, parceque sa tente étoit un peu à l'écart, pour éviter le bruit à cause de son mal: en effet, ce Capitaine de Pizarre s'avança si doucement & avec tant de précaution, qu'il surprit les sentinelles, sans qu'elles l'eussent ni entendu ni apperçu, mais en arrivant auprès de la tente, il fut vû par quelques Negres qui y étoient,

& qui donnerent l'allarme. Jean d'Acosta fit faire une décharge, ce qui causa de l'émotion & du trouble dans l'Armée : plusieurs coururent vers la tente de Centeno ; mais il y en eut, des gens de Valdivia, qui abandonnerent leurs armes, & s'enfuirent. Acosta étant ainsi découvert, fut obligé de se retirer & s'en retourner au Camp de Pizarre, ce qu'il fit fort heureusement, & sans perdre aucun des siens. Le lendemain dès le matin, on fit avancer des Coureurs de part & d'autre, & cependant les deux Armées s'avancerent aussi, & s'approcherent jusqu'à la vue l'une de l'autre. Diegue Centeno avoit dans son Armée près de mille hommes, entre lesquels il y avoit deux cens Cavaliers & cent cinquante Arquebusiers, tout le reste étoit des Piquiers. Il avoit pour Mestre de Camp Général Louis de Ribera, & pour Capitaines de Cavalerie Pierre des Rivieres, Jerôme Villegas & Pierre d'Ulloa : Diegue Alvarez portoit son grand Etendart ; & ses Capitaines d'Infanterie étoient Jean de Vargas, François Retamoso, le Capitaine Negral, le Capitaine Pantoia, & Diegue Lopez de Zuniga ; il avoit pour Sergent Major Louis Garcias de Saint-Mames. Gonzale Pizarre avoit

de ſon côté pour ſon Meſtre de Camp François de Carvajal, pour Capitaines de Cavalerie le Licentié Cepeda & Jean Velez de Guevara, & pour Capitaines d'Infanterie Jean d'Acoſta, Fernand Bachicao & Jean de la Tour; il avoit trois cens Arquebuſiers fort adroits, quatre-vingts chevaux, le reſte étoit des Piquiers, ayant en tout cinq cens hommes.

CHAPITRE III.

De la bataille qu'on nomme ordinairement la bataille de Guarina, qui ſe donna entre Gonzale Pizarre & Diegue Centeno.

Les deux Armées s'approcherent l'une de l'autre, comme on vient de dire dans le chapitre précédent, en bon ordre. Celle de Gonzale Pizarre s'avançoit au ſon des trompettes & de pluſieurs inſtrumens de muſique, & s'approcha juſqu'à ſix cens pas près des ennemis: alors le Capitaine Carvajal fit faire alte: l'Armée de Diegue Centeno s'avança encore cent pas, puis fit auſſi alte de ſon côté. Alors on détacha quarante Arque-

busiers de l'Armée de Pizarre pour escarmoucher & commencer le combat, & on en posta aussi quarante autres de chaque côté sur les aîles; Pizarre se posta entre son Infanterie & sa Cavalerie. Du côté de Diegue Centeno, on fit aussi avancer trente Arquebusiers pour l'escarmouche; si bien qu'ils commencerent en effet à escarmoucher les uns contre les autres. Carvajal voyant que l'Armée de Diegue Centeno l'attendoit en bon ordre, il voulut essayer d'y apporter quelque confusion, en l'attirant & en l'engageant à faire quelque nouveau mouvement; pour cela il fit avancer ses gens de quelques pas fort lentement. Ceux de Diegue Centeno voyant ce mouvement, ne manquerent pas de dire que les ennemis, quoiqu'inférieurs en nombre, vouloient avoir l'honneur de l'attaquer; ainsi ils commencerent aussi de leur côté à marcher, & l'Armée de Pizarre se prépara à les recevoir. Dès qu'ils furent assez près, le Capitaine Carvajal fit tirer quelques coups d'arquebuses, pour engager les ennemis à faire leur décharge, comme ils firent. Alors toute l'Infanterie de Centeno commença à marcher à grands pas, les piques baissées, & à faire une seconde décharge de leur

Arquebuſes, ſans aucune perte pour les ennemis, parcequ'ils étoient encore éloignés les uns des autres de trois cens pas. Carvajal de ſon côté ne permit point que ſes Arquebuſiers tiraſſent juſques à ce qu'il vît les ennemis approchés des ſiens à cent pas ou environ : alors il fit tirer quelques pieces d'artillerie ; & ſes Arquebuſiers qui étoient fort adroits & fort bons tireurs, firent une décharge ſi juſte & ſi à propos qu'ils tuerent plus de cent cinquante hommes, du nombre deſquels furent deux Capitaines ; de maniere que le bataillon commença à s'ouvrir, & fut entierement défait & mis en déroute, tout ce qui en reſtoit fuyant en déſordre, ſans que les cris & les exhortations du Capitaine Retamoſo, qui étoit par terre bleſſé de deux coups d'arquebuſe, puſſent les retenir. La Cavalerie de Centeno voyant ſon Infanterie ſi en déſordre, s'avança, & attaqua les ennemis avec beaucoup de courage, & leur fit beaucoup de mal : le cheval de Gonzale Pizarre fut tué ſous lui dans cette occaſion, & lui-même renverſé par terre, mais pourtant ſans être bleſſé. Pierre des Rivieres & Pierre d'Ulloa, Capitaines de Cavalerie de Centeno, avoient deſſein de prendre l'Infanterie des

des ennemis en flanc; & pour cela ils tournoient au tour de l'Armée, de maniere qu'ils rencontrerent les Arquebusiers qu'on avoit postés sur les aîles, qui leur firent beaucoup de mal, puisque dès les premiers coups Pierre des Rivieres & quelques-uns des siens y furent tués. Les autres qui restoient, voyant que toute leur Infanterie étoit défaite, & aussi une grande partie de leur Cavalerie, se sauverent par la fuite, chacun le mieux qu'il lui fut possible. Gonzale Pizarre marcha en bon ordre avec ses gens jusques aux tentes de Diegue Centeno, tuant tous ceux qu'ils rencontroient sur le chemin. D'autre part, plusieurs de ceux du parti de Centeno, en fuyant, passerent par le Camp de Gonzale Pizarre, où ils ne trouverent presque personne, si bien qu'ils purent aisément prendre les chevaux & les mules que l'Infanterie y avoit laissés, & s'en servir dans leur fuite, comme aussi piller tout l'or & l'argent qu'ils trouverent. Dans le tems que la Cavalerie de Centeno attaqua vigoureusement les ennemis, le Capitaine Bachicao voyant le désordre des siens, crut que la victoire se déclareroit contre Pizarre, & quitta son parti pour se jetter dans celui de Centeno. Après cela,

voyant que l'évenement n'avoit pas été tel qu'il avoit pensé, il s'imagina que si son action avoit été remarquée, son intention n'auroit pas été connue, & que la chose pourroit demeurer secrette, ou qu'en tout cas il la pourroit colorer de quelque prétexte spécieux; mais le Capitaine Carvajal l'ayant sû, & ayant rencontré Bachicao, il le fit pendre sur le champ & sans aucune forme de procès, ajoutant comme à son ordinaire, la raillerie à la cruauté, l'appellant amiablement son compere, parcequ'il l'étoit en effet, & lui tenant des discours mocqueurs. Dans le tems que la bataille se donna, Diegue Centeno étoit couché sur une espece de brancard porté par six Indiens; il étoit si mal, qu'il n'avoit presque aucun sentiment: néanmoins après la déroute de son Armée, il fut sauvé par les soins & la diligence de quelques-uns de ses amis. Ce combat fut sanglant; il y mourut de la part de Diegue Centeno plus de trois cens cinquante hommes, avec trente que le Capitaine Carvajal fit mourir après la victoire, du nombre desquels fut Frere Gonzale, Moine de la Merci, qui étoit Prêtre, & plusieurs autres personnes de considération. Le Mestre de Camp Louis

de Ribera & les Capitaines Retamoſo, Diegue Lopez de Zuniga, Negral, Pantoia & Diegue Alvarez, y furent tués avec pluſieurs de leurs ſoldats. Du côté de Gonzale Pizarre, le nombre des morts fut de cent hommes. Le Capitaine Carvajal avec quelque Cavalerie, pourſuivit les fuyards juſques à quelques journées de là ſur le chemin de Cuſco; il auroit fort ſouhaité de pouvoir attraper l'Evêque de cette Ville, dont il faiſoit de grandes plaintes, & à qui il en vouloit beaucoup, tant parcequ'il avoit ſuivi le parti de Centeno, qu'à cauſe qu'il s'étoit trouvé en perſonne à la bataille. Il ne le put pourtant joindre; mais il ſe vengea ſur pluſieurs autres qu'il rencontra ſur le chemin, & qu'il faiſoit pendre ſans miſéricorde, du nombre deſquels furent un frere de l'Evêque, & un Moine de l'Ordre de S. Dominique, ſon Compagnon. Quand Carvajal fut de retour de cette pourſuite, Gonzale-Pizarre fit une répartition des terres entre ſes ſoldats, avec promeſſe de les en faire jouir, quand le tems & les affaires le pourroient permettre. Il fit auſſi ſoigner & panſer les bleſſés, & enterrer quelques-uns des morts. Après cela il envoya Denis de Bovadilla avec

quelques gens à la Ville de Plata, & aux Mines, pour y ramasser tout l'or & l'argent qu'ils y pourroient trouver; il envoya aussi Diegue de Carvajal, qu'on nommoit le Galant, à Arequipa pour faire la même chose. Jean de la Tour fut envoyé à Cusco, où il fit condamner á mort & exécuter Vasquez de Tapia, & le Licentié Martel. Après cela Pizarre ordonna sur peine de la vie, que tous ceux qui avoient été soldats de Diegue Centeno eussent à se venir ranger sous ses Etendarts; ce qui étant fait, il pardonna à la plûpart tout le passé, exceptant seulement du pardon ceux qui avoient fait quelque chose de considerable pour le service de Sa Majesté. Puis il envoya Pierre de Bustincia avec quelques gens, pour prendre les Caciques d'Andaguaylas & des lieux voisins, pour les obliger à fournir des vivres à son Armée. Peu de jours après, Gonzale Pizarre vint à Cusco avec plus de quatre cens hommes, & commença à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires pour se mettre en état de résister au Président: car la bataille qu'il venoit de gagner à Guarina, lui avoit tellement enflé le cœur à lui & à ses gens, qu'ils se croyoient presque invincibles,

parcequ'ils avoient dans cette occasion entierement défait leurs ennemis, & leur avoient tué bien du monde, quoiqu'ils fussent en beaucoup moindre nombre qu'eux.

CHAPITRE IV.

Le Président assemble ses Troupes dans la Vallée de Xauxa, & se met en état pour combattre ses ennemis.

ON a déja dit ci-devant, que le Président n'ayant pas voulu entrer dans la Ville de los Reyes, avoit pris le chemin de la montagne pour se rendre dans la Vallée de Xauxa. Il conduisoit les Troupes qu'il avoit amenées de Terre-Ferme, & celles que les Capitaines Diegue de Mora, Gomez d'Alvarado, Jean de Sayavedra, Porcel & les autres avoient assemblées à Caxamalca. Il envoya aussi ordre au Capitaine Salazar, qui étoit à Quito, de se mettre en marche avec tout ce qu'il avoit de gens pour le venir joindre; il donna encore les mêmes ordres au Capitaine Lorenço d'Aldana, avec les Troupes de la flotte & celles qu'il pouvoit tirer de los Reyes. De cette

maniere le Président arriva à la Vallée de Xauxa avec cent hommes, & y entra le premier à leur tête, puis il commença à s'y pourvoir de toutes les choses qu'il jugeoit nécessaires, tant pour les munitions de guerre, que pour les vivres que ce Pays peut fournir en abondance, comme on l'a déja dit. Le même jour qu'il arriva dans ce lieu, le Licencié Carvajal & Gabriel de Royas s'y joignirent à lui, & aussi tôt après arriverent aussi Fernand Mexia de Gusman, & Jean Alfonse Palomino avec leurs Compagnies. Lorenço d'Aldana demeura à los Reyes avec les soldats de la Compagnie, pour y commander & tenir toutes choses en bon état, parcequ'il étoit fort important de demeurer toujours maîtres de cette Ville & de son port, afin de pouvoir s'en servir en cas de besoin. Dans peu de tems le Président assembla dans cette Vallée de Xauxa plus de quinze cens hommes, & prit fort grand soin de faire dresser des forges, & de se pourvoir d'ouvriers pour faire des arquebuses, raccommoder celles qui en avoient besoin, préparer des piques, & se bien pourvoir de toutes sortes d'armes. Il prenoit tous les soins nécessaires là-dessus, non-seulement avec application,

mais aussi avec beaucoup de capacité, comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie. Il visitoit soigneusement son Camp & les ouvriers qu'il faisoit travailler ; il prenoit aussi fort grand soin de faire traiter & soigner les soldats malades, de maniere qu'il sembloit comme impossible qu'un seul homme pût suffire à tant de choses différentes. Cela lui acquit entierement & en très-peu de tems l'affection de tout le monde. Dans ce temslà il reçut la nouvelle de la défaite de Diegue Centeno, dont il fut fort touché; bien qu'en public il témoignât que cela ne l'étonnoit en aucune maniere, & fît toujours paroître beaucoup de fermeté. Tous ceux de son Armée avoient toujours espéré le contraire de ce qui arriva, & même avec tant de confiance, que souvent ils avoient été d'avis que le Président n'assemblât point d'armée, parceque Diegue Centeno pouvoit aisément avec la sienne défaire Gonzale Pizarre. Dès que le Président eut appris cette Victoire de Pizarre, il envoya les Capitaines Lope Martin & Mercadillo avec cinquante hommes à la Ville de Guamanga, qui est à trente lieues par de-là la Ville de Xauxa, pour occuper les passages, tâcher de savoir ce que fai-

ſoient les ennemis, & recueillir ceux qui ſe ſauveroient de Cuſco. Il arriva, comme ils étoient là, que Lope Martin ayant appris que Pierre de Buſtincia étoit dans le Pays des Andaguayras pour le deſſein qu'on a marqué ci devant, il s'y rendit avec quinze Arquebuſiers, attaqua Buſtincia pendant la nuit, le prit lui & les ſiens, & après en avoir fait pendre quelques-uns, il retourna à Guamanga avec tous les Caciques du voiſinage qui s'étoient joints à lui, & par l'entremiſe deſquels on trouva moyen de faire ſavoir de tous côtés la venue du Préſident, qui étoit cependant à Xauxa, continuant à faire ſes préparatifs, & mettre toutes choſes en bon ordre & en bon état. Il envoya alors le Maréchal Alfonſe d'Alvarado à los Reyes, pour en tirer les ſoldats qui y étoient, quelques pieces d'artillerie de celles de la flotte, & des habits & de l'argent pour quelques ſoldats qui en avoient beſoin. Tout cela fut exécuté en fort peu de tems, & voici comment le Préſident régla le commandement de ſes Troupes. Pierre Alfonſe de Hinoioſa en demeura Général, comme il l'étoit lorſqu'il remit la flotte entre les mains du Préſident à Panama. Le Maréchal Alfonſe d'Alvarado fut

nommé pour Meſtre de Camp Général, & le Licentié Benoît de Carvajal pour porter le grand Etendart. Les Capitaines de Cavalerie furent Dom Pedro de Cabrera, Gomez d'Alvarado, Jean de Saavedra, Diegue de Mora, François Hernandez, Rodrigue de Salazar & Alfonſe de Mendoze. Les Capitaines d'Infanterie, Dom Baltazar de Caſtille, Pablo de Meneſes, Hernan Mexia de Guſman, Jean Alfonſe Palomino, Gomez de Solis, François Moſquera, Dom Fernand de Cardenes, l'Adelantado Andagoya, François Dolmos, Gomes Darias, le Capitaine Porcel, & les Capitaines Pardavel & Serna. Gabriel de Roias fut nommé pour commander l'artillerie. Le Préſident étoit accompagné par l'Archevêque de los Reyes, les Evêques de Cuſco & de Quito, le Provincial des Dominicains Frere Thomas de Saint-Martin, le Provincial des Moines de la Merci, & pluſieurs autres Religieux, Prêtres & Moines. Dans la derniere revue qu'il fit faire, on trouva qu'il avoit ſept cens Arquebuſiers & cinq cens Piquiers, & que ſa Cavalerie alloit au nombre de quatre cens hommes. Dans la ſuite, quand il arriva à Xaquixaguana, pluſieurs perſonnes s'é-

tant encore jointes à lui, ſon Armée ſe trouva monter juſqu'à dix-neuf cens hommes. Il partit de Xauxa le vingt-neuvieme de Décembre de l'an mil cinq cent quarante-ſept, & marcha en bon ordre, prenant le chemin de Cuſco, & cherchant quelqu'endroit où il pût paſſer, avec le moins de peine & de péril qu'il ſeroit poſſible, la riviere d'Avancay.

CHAPITRE V.

Pierre de Valdivia arrive à l'Armée du Préſident avec quelques autres Capitaines.

LE Préſident étant parti de la Vallée de Xauxa, le Capitaine Pierre de Valdivia ſe vint joindre à ſon Armée. Ce Capitaine, comme on l'a marqué ci-devant, étoit Gouverneur de la Province de Chili; il en étoit venu par mer, à deſſein de débarquer à los Reyes pour y lever du monde, & y faire proviſion de pluſieurs choſes dont il avoit beſoin, comme de munitions de guerre & de vêtemens, afin de ſe mettre par ce moyen en état d'achever la conquête de ce Pays-

là. Il ne fut pas plutôt arrivé à Lima, qu'il y apprit l'état où étoient alors les affaires du Pérou; cela lui fit prendre la résolution d'aller avec ceux qui l'accompagnoient, trouver le Président & se joindre à lui, ce qu'il fit, étant lui & les siens fort bien fournis d'argent. Sa venue fut fort agréable & prise à bon augure, parcequ'encore que le Président eût dans ses Troupes & parmi ses Capitaines plusieurs personnes riches, & considérables par leur capacité & par leur merite, aussi bien que par leur qualité, il n'y en avoit pourtant aucun qui eût tant d'expérience dans la maniere de faire la guerre, surtout en ce Pays-là, comme avoit Valdivia: ainsi on le trouvoit fort propre pour l'opposer à l'adresse & aux ruses du Capitaine François de Carvajal, qui par sa capacité avoit fait remporter tant de victoires à Gonzale Pizarre, & tout nouvellement celle qu'il venoit d'obtenir sur Diegue Centeno à Guarina. En effet tout le monde attribuoit l'honneur de cette derniere victoire à l'habileté de Carvajal, qui pour cela même étoit redouté par tous ceux de l'Armée du Président; de sorte qu'ils furent fort aises de la venue de Valdivia, & se sentirent fort encouragés par-là. A peu

près dans le même tems, le Capitaine Diegue Centeno se rendit aussi à l'Armée du Président avec plus de trente Cavaliers qui s'étoient sauvés avec lui de la défaite de Guarina. L'Armée continua sa marche avec beaucoup d'incommodités par le manquement des vivres, & se rendit à Andaguayras, où le Président jugea à propos de passer la plus grande partie de l'hyver, à cause des pluies fréquentes & abondantes qui tomboient presque sans cesser ni nuit ni jour, de maniere que les tentes se pourrissoient, parcequ'elles n'avoient pas loisir de sécher. Le Maïs qu'ils mangeoient étoit aussi toujours humide, ce qui fut cause que plusieurs furent malades du flux de ventre, & quelques uns en moururent, bien que le Président prît grand soin de les faire tous bien gouverner & bien traiter, par le moyen de François de la Rocha, Moine de l'Ordre de la Trinité, qui en avoit la charge, & qui avoit le soin de pourvoir à plus de quatre cens, & s'en acquittoit si bien, qu'ils ne manquoient ni de Médecins, ni de remedes, non plus que si on eût été dans une bonne Ville bien peuplée, & bien fournie de toutes les choses nécessaires. Aussi par ses soins & sa diligence, ils guérirent

presque tous. L'Armée étoit dans ce lieu-là, lorsque Valdivia & Centeno y arriverent : leur venue fut un grand sujet de réjouissance, ce qu'on fit paroître par des festins, des courses de bague, une musique de divers instrumens, & autres divertissemens de même nature. Aussitôt après Valdivia commença à s'appliquer soigneusement avec le Maréchal Alfonse d'Alvarado & le Général Hinoiosa aux affaires de la guerre, puis dès que le printems commença à venir, & que les pluies cesserent un peu, l'Armée partit d'Andaguayras, & s'alla camper près du pont d'Avançay, qui est à vingt lieues de Cusco, où elle demeura jusqu'à ce qu'on eût fait des ponts sur la riviere d'Apurima, qui est à douze lieues du Cusco, afin de la pouvoir passer commodément. Les ennemis avoient fait rompre tous les ponts qui étoient sur cette riviere, ensorte qu'il étoit impossible de la passer, qu'en faisant un tour de plus de soixante & dix lieues. On jugea donc qu'il valoit mieux entreprendre de rebâtir ces ponts, ou d'en faire de nouveaux, que de s'engager dans un si grand tour. Pour embarasser les ennemis, & afin qu'ils ne sussent en quel lieu courir pour s'opposer à la répara-

tion des ponts, le Président fit porter des matériaux en trois endroits différens; l'un sur le grand chemin Royal, l'autre dans la Vallée de Cotabamba qui est à douze lieues plus haut, & le troisieme dans un Village beaucoup au-dessus encore, appartenant à Dom Pedro Porto Carrero, où lui-même étoit en personne avec quelques soldats pour garder le passage. On faisoit en-deça de la riviere de ces cables & de ces cordes dont on a parlé dans le premier Livre *, & dont on se servoit au Pérou pour faire des ponts, afin que quand l'Armée seroit arrivée, on pût promptement les mettre sur les poutres & les piliers aussi préparés pour cela. Si Gonzale Pizarre avoit pû savoir le lieu où on avoit véritablement dessein de passer, il n'auroit pas manqué sans doute de s'y opposer, & de rendre fort difficile la réparation ou la construction des ponts; mais ne sachant en quel lieu ce seroit, il fut embarrassé, & se contenta sans vouloir diviser ses gens en tant d'endroits, de tenir des Espions en campagne pour le venir avertir du lieu où on commenceroit à travailler, afin d'y accourir promptement pour s'op-

* *Chap. XIV.*

poſer à l'ouvrage. Mais le lieu où on avoit véritablement deſſein de paſſer, fut tenu ſi ſecret, qu'il n'y avoit abſolument que le Préſident & ceux qui entroient au Conſeil de Guerre qui en euſſent connoiſſance. Après que tous les matériaux furent prêts, on prit le chemin de Cotabamba, qui étoit le lieu où on ſe propoſoit de paſſer la riviere, quoiqu'il y eût pour s'y rendre tant de mauvais pas à franchir dans des montagnes couvertes de neige, que pluſieurs Capitaines n'étoient pas d'avis qu'on prît cette route, & jugeoient plus à propos & plus ſûr de remonter juſqu'à cinquante lieues plus haut. Néanmoins le Capitaine Lope Martin qui gardoit le paſſage de Cotabamba, ſoutenoit toujours avec fermeté, qu'il étoit le meilleur & le plus ſûr. Sur cette différence de ſentimens, le Préſident envoya les Capitaines Valdivia, Gabriel de Royas, Diegue de Mora, & François Hernandez Aldana, pour viſiter les lieux, & examiner la choſe; & ſur leur rapport, qui fut que le paſſage de Cotabamba étoit le moins périlleux, on prit la réſolution que nous avons dit, de paſſer par-là. On commença donc à faire marcher l'Armée avec beaucoup de diligence, & dès que Lope Martin

ſut qu'elle approchoit, il ſe mit en devoir de faire travailler au pont par quelques Eſpagnols & quelques Indiens qu'il avoit avec lui, en leur faiſant tendre les cordes & paſſer juſqu'à l'autre côté de la Riviere. Il y en avoit trois d'attachées, quand les eſpions de Gonzale Pizarre arriverent; ils en couperent deux ſans aucune difficulté, & ſans trouver de réſiſtance. Quand cela fut ſû à l'Armée, le Préſident & tous les autres en eurent du chagrin, parceque cela leur fit croire que Pizarre ſe mettroit ſans doute en état de s'oppoſer à leur paſſage. Ainſi le Préſident accompagné de l'Archevêque, de ſon Général, d'Alfonſe d'Alvarado, de Valdivia, & de quelques Capitaines d'Infanterie, prit les devants, & ſe rendit promptement au pont. Dès qu'il y fut arrivé, il commanda quelques Capitaines d'Infanterie pour paſſer de l'autre côté de la riviere ſur des barques plates; ce qu'on regardoit comme une choſe fort périlleuſe, tant à cauſe de l'extrême rapidité de l'eau, que parcequ'on ne doutoit pas que les ennemis ne fuſſent en garde de l'autre côté. Un des premiers qui paſſa, fut le Licentié Polo Hondegardo, qui fut ſuivi par quelques ſoldats, après quoi on s'appliqua avec tant de

de ſoin & de diligence à en faire paſſer d'autres, que ce jour-là il y eut plus de quatre cens hommes qui paſſerent, dont quelques uns tenoient leurs chevaux par la bride, & les faiſoient paſſer à la nage à côté des barques, ayant attaché leurs armes & leurs arquebuſes ſur la ſelle. Il y eut pourtant plus de ſoixante chevaux qui ſe perdirent par la rapidité du courant qui les entraînoit contre des rochers, où ils ſe tuoient ſans pouvoir s'en tirer à la nage, à cauſe de cette grande impétuoſité de l'eau. Auſſi-tôt que les Troupes eurent ainſi commencé à paſſer, les eſpions de Pizarre coururent lui en donner avis, ſur quoi il envoya incontinent le Capitaine Jean d'Acoſta avec deux cens Arquebuſiers à cheval, & ordre de tuer ſans quartier tous ceux qui auroient paſſé la riviere, excepté ceux qui étoient nouvellement arrivés d'Eſpagne. Ceux qui étoient alors paſſés, dont le nombre n'étoit pas grand, occuperent une hauteur, & firent monter ſur les chevaux, dont la plûpart étoient paſſés, des Indiens & des Negres à qui ils donnerent des lances, & compoſerent ainſi un gros eſcadron, mettant des Eſpagnols à la premiere file. Ainſi quand Jean d'Acoſta envoya pour

les reconnoître, on les crut en grand nombre, si bien qu'il n'osa les attaquer, ne se croyant pas assez fort. Il retourna donc pour prendre un plus grand nombre de gens; & cependanr le Président eut le tems de faire passer toute son Armée sur le pont qui étoit achevé de dresser. On ne pût s'empêcher d'être surpris de la négligence ou de l'étourdissement de Gonzale Pizarre dans cette occasion, de ne s'être pas posté assez près de cette riviere, pour être toujours en état de s'opposer au passage de ses ennemis, parcequ'avec cent hommes seulement dans chacun des trois lieux où ils avoient fait des préparatifs pour passer, on auroit pû les en empêcher, ou au moins leur rendre le passage difficile & périlleux, & leur faire perdre bien du monde avant qu'ils le pussent forcer.

CHAPITRE VI.

Ce que fit le Président après avoir passé la riviere, jusqu'au tems de la bataille.

LE jour suivant, tout le reste de l'Armée du Président ayant passé sans qu'il en manquât un seul homme, Dom

Jean de Sandoval fut commandé pour battre l'eſtrade & aller à la découverte. Il revint quelque tems après, & rapporta qu'il avoit été juſqu'à trois lieues de-là, ſans avoir rien appris ni de Pizarre ni de ſon Armée. Le Préſident commanda que le Général Hinoioſa & Pierre de Valdivia, avec quelques Compagnies d'Infanterie, s'avançaſſent pour occuper le haut de la montagne voiſine, parceque ſi Gonzale Pizarre les prevenoit & l'occupoit avant eux, il pourroit aiſément leur faire beaucoup de mal avant qu'ils puſſent gagner le haut; car il y avoit pour cela plus d'une lieue & demie de chemin à faire en montant. Ils exécuterent fort heureuſement cet ordre ſans y trouver aucune oppoſition. Dans ce tems-là Jean d'Acoſta avoit envoyé avertir Gonzale Pizarre de ce qui ſe paſſoit, le priant de lui envoyer encore cent Arquebuſiers, outre les deux cens qu'il avoit déja, ce qui lui paroiſſoit ſuffiſant pour défaire ceux qui avoient alors paſſé la riviere, avant que tout le reſte de l'Armée la paſſât. Il étoit arrivé, lorſqu'Acoſta ne ſe trouvant pas aſſez fort, avoit retourné en arriere comme on a dit, qu'un de ſes gens nommé Jean Nugnez de Prado, qui étoit de Badajos,

s'en étoit fui, & avoit donné avis au Président de ce qui se passoit, & du secours qu'attendoit Acosta. On crut là-dessus, que sans doute Gonzale Pizarre s'avanceroit avec toute son armée, de sorte que le Président avec plus de neuf cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, qui étoient déja sur le haut de la Montagne, demeura toute la nuit en armes. Le lendemain Jean d'Acosta ayant reçu le secours qu'il demandoit, s'avança pour la seconde fois, & les Coureurs du Président l'ayant découvert, en vinrent donner avis. Là dessus, il donna ordre au Maréchal Alfonse d'Alvarado de retourner à la riviere, pour faire venir l'Artillerie, & rassembler & amener avec lui le reste des troupes. Comme les enseignes de Pizarre parurent avant que le Maréchal fût de retour, le Président avec ses neuf cens hommes, se mit en état de donner bataille, s'il s'y trouvoit obligé, & donna tous les ordres nécessaires pour cela ; mais peu de tems après, on vit bien qu'il n'étoit pas besoin de tant de précaution & de préparatifs pour le combat, parceque ceux qu'on voyoit, n'étoient que les trois cens Arquebusiers de Jean d'Acosta, qui se retira dès qu'il vit le nombre des ennemis,

& le fit incontinent savoir à Gonzale Pizarre. Le Président demeura là deux ou trois jours, jusques à ce que le reste de ses troupes l'eût joint, & que son Artillerie fût arrivée. Pendant qu'il y étoit, Gonzale Pizarre lui envoya un Prêtre pour lui demander de congédier son Armée, & ne point faire la guerre jusques à ce qu'il eût reçu de nouveaux ordres de Sa Majesté. L'Evêque de Cusco fit arrêter ce Prêtre. Un peu auparavant, Pizarre en avoit envoyé un autre, pour tâcher de gagner s'il étoit possible, le Général Hinoiosa & Alfonse d'Alvarado: mais celui-ci avoit usé d'adresse, & dans le dessein de ne plus retourner au camp de Pizarre, il avoit mis ordre à ses affaires, & pris des mesures avec un frere qu'il avoit, afin qu'il se sauvât avec lui en le suivant de près, comme il fit. Le Président écrivit de ce dernier lieu à Gonzale Pizarre, comme il avoit déja fait de plusieurs autres endroits sur le chemin, le sollicitant fortement d'obéir à Sa Majesté, & se soumettre à ses ordres, & lui envoyant une copie de l'amnistie. On donnoit ordinairement ces dépêches & ces ordres aux Coureurs de l'Armée, pour les remettre entre les mains de ceux de Pizarre quand

ils les rencontroient, & que ceux-ci les lui rendissent. Quand on eut appris à Cusco que le Président avec toute son Armée avoit passé la riviere, & occupé le haut de la montagne, Gonzale Pizarre sortit de la Ville avec neuf cens hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie. Il avoit cinq cens cinquante Arquebusiers, & six pieces de canon; & s'étant avancé jusqu'à cinq lieues de Cusco, il se campa à Xaquixaguana, dans une plaine où aboutissoit le chemin par lequel l'Armée du Président devoit descendre de la montagne. Pizarre se posta fort avantageusement dans un lieu où on ne pouvoit aller à lui que par un défilé fort étroit qui étoit au-devant de son Camp: il étoit couvert d'un côté par la riviere & par un marais, de l'autre par la montagne, & derriere par des frondrieres & des précipices. Aussi-tôt que les Armées furent ainsi proches l'une de l'autre pendant deux ou trois jours, jusques à ce que la bataille se donnât, Pizarre faisoit avancer quelquefois cent, & quelquefois jusques à deux cens hommes, pour escarmoucher avec un nombre à peu près égal des ennemis qui s'avançoient aussi de leur côté. Cependant le Président cherchoit un lieu commode

& avantageux pour ſe poſter en deſcendant de deſſus la montagne ; & après avoir pris ſes meſures, il s'avança avec ſon Armée aſſez près des ennemis & à leur vue, pour ſe poſter un peu plus loin qu'eux, ou au moins dans un endroit auſſi avancé. Gonzale Pizarre craignant que ſes gens ne perdiſſent courage en voyant que leurs ennemis étoient en beaucoup plus grand nombre qu'eux, & qu'ainſi pluſieurs ne l'abandonnaſſent, il les fit mettre derriere une colline qui étoit près de ſon Camp, feignant que c'étoit pour engager le Préſident qui ſe fioit dans le nombre & la bonne diſpoſition de ſes troupes, à le venir attaquer dans un lieu où ils avoient de ſi grands avantages, les croyant en fort petit nombre, parcequ'il ne les verroit pas tous. Le Préſident étant paſſé, & s'étant campé dans un lieu plein à la vue des ennemis, Gonzale Pizarre fit ranger ſon Armée en bataille, poſter ſes Arquebuſiers, & mettre tout en ordre comme pour combattre, puis il commença à faire jouer ſon artillerie, & faire faire quelques décharges par ſes Arquebuſiers, afin que le Préſident le vît & l'entendît. Ce jour-là il ſe leva un brouillard ſi épais, qu'il y eut des coureurs & des eſ-

pions des deux partis opposés, qui s'entreheurterent les uns les autres avant de se voir. Le Président voyant que les ennemis paroissoient disposés à attendre, ou même à lui présenter la bataille, il auroit souhaité que cela se pût différer, dans l'espérance que plusieurs de leur parti se viendroient rendre à lui s'ils en pouvoient trouver le tems. Néanmoins la situation & les circonstances où il se trouvoit, ne lui pouvoient permettre de demeurer que fort peu dans cet état, parcequ'il geloit & faisoit fort froid dans le lieu où ils étoient, & que pourtant ils n'y trouvoient point de bois pour faire du feu & se chauffer, quoiqu'ils en eussent fort grand besoin; de plus, ils y manquoient aussi de vivres & d'eau. Gonzale Pizarre ni son Armée n'avoient faute d'aucune de toutes ces choses, ayant d'un côté la riviere qui leur servoit de rempart, & leur fournissoit abondamment de quoi boire, & pour les vivres, ils leur venoient en abondance de Cusco; de plus, l'air étoit fort tempéré dans le lieu où ils étoient: car bien qu'ils fussent fort près les uns des autres, néanmoins on peut dire que le Président étoit encore dans la montagne, & ses ennemis dans la vallée ou dans la

plaine

plaine. On a déja remarqué que la difference de la temperature de l'air est si grande au Pérou d'un lieu à l'autre, qu'il arrive souvent que les gens qui sont sur la Montagne y souffrent un froid extrême, & qu'il y géle & y nége bien fort, pendant que ceux qui sont dans la plaine à deux lieues de là seulement, cherchent des remedes contre la grande & excessive chaleur qui les incommode. Gonzale Pizarre & son Mestre de Camp avoient résolu d'attaquer pendant la nuit l'armée du Présìdent par trois différens endroits; mais ils n'exécuterent pas cette résolution, parcequ'un de leurs Soldats nommé Nava, s'enfuit, & qu'ils ne douterent pas qu'il n'avertît les ennemis de leur dessein, comme il le fit en effet. Ce Nava & Jean Naquez de Prado conseillerent au Président de différer le plus qu'il lui seroit possible, d'en venir à la bataille, parcequ'ils étoient assurés que plusieurs de l'armée de Gonzale Pizarre, & sur-tout ceux qui avoient été avec Diegue Centeno, & qu'on avoit obligés après sa déroute, de passer dans le parti opposé, étoient fort bien intentionnés, & cherchoient une occasion favorable pour rentrer au service de Sa Majesté. L'armée du Président passa toute la nuit sous les armes, hors de ses tentes, & souffrant beaucoup

par le froid, ensorte qu'à peine plusieurs pouvoient tenir leurs armes, & attendoient avec beaucoup d'impatience que le jour vînt. Aussi-tôt qu'il parut, on fit sonner les trompettes & battre les tambours, parce-qu'on s'apperçut que plusieurs Arquebusiers de Pizarre s'avançoient pour gagner une hauteur, & faire une attaque par là. On fit marcher contr'eux les Capitaines Hernan Mexia & Jean Alfonse Palomino avec trois cens Arquebusiers ; Pierre de Valdivia & le Maréchal Alfonse d'Alvarado s'avancerent aussi, & on poussa si vigoureusement les ennemis, qu'on leur fit tourner tête, & qu'on les obligea à se retirer fort promptement. Pendant cette escarmouche le Président avec le gros de son armée, descendit par le derriere de cette hauteur du côté de Cusco; mais pour donner de l'inquiétude aux ennemis, il fit mine de faire descendre le Capitaine Pardaver avec trente Arquebusiers & quelque Cavalerie, par le même endroit où se donnoit le combat. Quand Pierre de Valdivia & le Maréchal furent arrivés sur le haut de la colline, ils firent avertir Gabriel de Royas d'y faire conduire l'Artillerie, ce qu'il fit. Après qu'elle fut arrivée, & mise en état de tirer, Royas promit aux Canoniers que pour chaque boulet qui don-

neroit au travers des troupes ennemies, ils auroient cinq cens écus, qu'il fit en effet payer depuis à un d'eux qui avoit donné dans la tente de Pizarre, qui étoit fort remarquable parmi les autres, & lui avoit tué un page. Cela fut cause que Pizarre fit abbatre toutes les tentes, parcequ'elles servoient comme de bute ou de mire aux Canoniers du Président. Dans le même tems l'Artillerie de Gonzale Pizarre jouoit aussi de son côté, & il tenoit ses Troupes en ordre & rangées en bataille. Il étoit lui-même à la tête de sa Cavalerie pour la commander avec le Licencié Cepeda, & Jean d'Acosta qui en étoient Capitaines. Le Mestre de Camp Carvajal commandoit l'Infanterie, dont les Capitaines étoient Jean de la Tour, Diegue Guillen, Jean Velez de Guevara, François Maldonat, & Sebastien de Vergara: Pierre de Soria commandoit l'Artillerie. Tous les Indiens qui suivoient Gonzale Pizarre en fort grand nombre, sortirent de son Camp, & se posterent sur le penchant d'une colline.



CHAPITRE VII.

De la bataille de Xaquixaguana, & quel en fut l'évenement.

PENDANT que l'Artillerie jouoit ainſi des deux côtés, l'Armée de Sa Majeſté acheva de deſcendre dans la plaine, les Troupes marchant ſans ordre avec le plus de diligence qu'il étoit poſſible. Les Cavaliers étoient à pied, tirant leurs chevaux par la bride, tant à cauſe de la difficulté du chemin extrémement raboteux, & qui ne pouvoit gueres permettre d'en uſer autrement, que pour éviter plus aiſément le mal que leur pouvoit faire l'Artillerie, s'ils euſſent marché en eſcadron, parcequ'ils y étoient fort expoſés, & n'avoient rien qui les en couvrît. A meſure qu'ils arrivoient en bas dans la plaine, ils ſe mettoient en ordre : ainſi ils formerent deux eſcadrons de leur Cavalerie, & deux bataillons de leur Infanterie. La Cavalerie qui étoit à l'aile gauche étoit commandée par les Capitaines Jean de Sayavedra, Diegue de Mora, Rodrigue de Salazar & François Hernandez Aldana. Dans l'eſcadron de l'aile droite

étoit l'Etendart Royal, porté par le Licencié Benoît Suarez de Carvajal, & pour la garde duquel étoient commis les Capitaines Dom Pedro de Cabrera, Alfonse Mercadillo, & Gomez d'Alvarado. L'Infanterie marchoit au milieu de ces deux escadrons, mais un peu plus avancée qu'eux : les Capitaines qui la commandoient étoient le Licencié Ramirez Auditeur des confins, Dom Baltazar de Castro, Gomez de Solis, Dom Fernand de Cardenas, Pabio de Meneses, Christoval Mosquera, Michel de la Cerna, Diegue d'Urbina, Jerôme d'Aliaga, Martin de Robles, Gomez Darias & François Dolmos. Le Capitaine Alfonse de Mendoze avec sa Compagnie de Cavalerie marchoit un peu devant pour commencer l'attaque; le Capitaine Centeno l'accompagnoit, fort résolu de bien faire son devoir pour avoir sa revanche de la déroute de Guarina. Pierre de Villavicentio étoit Sergent Major de l'armée, & Pierre Alfonse de Hinoiosa, en qualité de Général, avoit disposé les Troupes dans l'ordre qu'il avoit jugé convenable; il étoit accompagné par le Licencié Cianca. Le Président & l'Archevêque de los Reyes marchoient un peu devant, du côté de la Montagne par où le Maréchal Alvarado & Pierre de Val-

divia descendoient avec l'Artillerie, & les trois cens Arquebusiers commandés par les Capitaines Hernan Mexia, & Jean Alfonse Palomino, qui partagerent leurs gens en deux bandes, aussi-tôt qu'ils furent descendus dans la plaine. Hernan Mexia avec les siens prit la droite du côté de la riviere, & le Capitaine Pardaver se joignit à lui : Jean Alfonse Palomino prit avec les siens, à la gauche de la Montagne. Pendant que l'Artillerie descendoit, il y eut quelques personnes qui abandonnerent Pizarre, pour se rendre à l'armée du Président. Le Licencié Cepeda, qui avoit été un des Auditeurs de l'Audience Royale, Garcilaso de la Vega, & Alfonse de Piedra Hita furent de ce nombre avec plusieurs autres Cavaliers & personnes de marque, & aussi quelques Soldats. Pierre Martin de Cecile, avec quelques gens, les poursuivit & en blessa même quelque-suns, il tua le cheval de Cepeda sous lui d'un coup de lance, & le blessa lui-même, en sorte qu'il couroit risque d'être pris ou tué, s'il n'eût été secouru par ordre du Président. Cependant Gonzale Pizarre se tenoit en bon ordre, attendant les ennemis, & espérant qu'ils iroient l'attaquer avec quelque confusion, & se livrer eux-mêmes entre ses mains, comme cela étoit

arrivé à Guarina. Le Général Hinoiosa s'avançoit cependant avec l'armée au petit pas, & s'alla poster à la portée de l'Arquebuse des ennemis, dans un lieu un peu bas, où leur Artillerie ne pouvoit lui faire du mal, parceque tous les boulets passoient au-dessus de leurs têtes, quoique les Canoniers de Pizarre eussent employé tous leurs soins pour ranger les affuts de leurs canons de maniere qu'ils pussent tirer bas. Alors les pelotons des Arquebusiers qui étoient sur les aîles de part & d'autre, faisoient grand feu, & le Maréchal & Pierre de Valdivia prenoient grand soin de faire bien tirer les leurs. Le Président & l'Archevêque de leur côté, sollicitoient fortement les Canoniers à faire diligence & bien adresser leurs coups, faisant changer les batteries de situation pour tirer tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, selon qu'ils le jugeoient à propos. Diegue Centeno & Alfonse de Mendoze voyant que du côté qu'ils étoient, il y avoit plusieurs des gens de Pizarre qui l'abandonnoient, & qu'il les faisoit chaudement poursuivre, ce qui en mettoit quelques-uns en péril, ils jugerent à propos de s'avancer avec leurs gens jusques sur le bord de la riviere pour être mieux postés, afin de recevoir ceux qui voudroient se

rendre à eux. Tous ceux qui quittoient ainsi le Camp de l'ennemi, sollicitoient fort le Général de ne faire point davantage avancer les Troupes, ni ne les faire donner, parcequ'assurément la plûpart des gens de Pizarre l'abandonneroient, & qu'ainsi on le vaincroit aisement, sans péril & sans répandre beaucoup de sang. Aussi arriva-t'il dans ce moment qu'un peloton de trente Arquebusiers des Troupes ennemies se trouvant près de celles de Sa Majesté, s'y rendît, & abandonnna Pizarre : comme il reconnut leur dessein, il voulut envoyer après eux, mais cela fut cause d'un plus grand désordre parmi ses Troupes, qui commencerent à se débander presque toutes, les uns fuyant du côté de Cusco, les autres se rendant à l'armée du Président. Quelques-uns des Capitaines de Pizarre furent si étourdis de voir une désertion & une déroute si générale de leurs gens, qu'ils n'eurent le courage ni de combattre ni de fuir. Gonzale Pizarre lui-même voyant le mauvais état de ses affaires, se trouva forr déconcerté, perdit cœur, & dit : *Puisque tous se vont rendre au Roi, j'y vais aussi.* Le bruit courut que le Capitaine Jean d'Acosta avoit voulu l'encourager, & lui avoit dit : *Seigneur, donnons au travers des ennemis, & mourons*

en Romains; à quoi, dit on, Pizarre lui répondit : *Il vaut mieux mourir en Chretiens*. Là-dessus voyant près de soi le Sergent Major Villavicentio, il l'appella, & sachant qui il étoit, il lui dit qu'il se rendoit à lui, & lui remit nne épée longue & étroite qu'il tenoit en forme de lance, parcequ'il avoit rompu la sienne sur ses propres gens qui s'enfuyoient. Il fut conduit au Président, à qui il parla, & lui ayant tenu quelques discours qui ne parurent pas fort prudens ni fort respectueux, il fut remis entre les mains de Diegue Centeno pour le garder. Aussi-tôt après presque tous les Officiers de Pizarre furent pris : son Mestre de Camp Carvajal croyant se sauver par la fuite, & se cacher pendant la nuit dans les roseaux, son cheval s'embourba, & ses propres Soldats le prirent & le conduisirent prisonnier au Président.



CHAPITRE VIII.

Le Président fait poursuivre les fuyards : plusieurs sont tués, ou pris. Il fait punir Gonzale Pizarre & quelques autres.

COMME le Président de dessus la hauteur où il étoit, voyoit fuire du côté de Cusco quelques-uns de ceux de l'arriere-garde des ennemis, il crioit à haute voix à sa Cavalerie de les poursuivre, disant qu'ils s'enfuyoient à la débandade. Néanmoins personne ne branla ni ne quitta ses rangs, jusques à ce qu'on sonnât la charge, parcequ'ils étoient là-dessus fort bien instruits & bien disciplinés : mais aussi tôt qu'on vit clairement que les ennemis se débandoient, & prenoient en effet la fuite, on les poursuivit chaudement ; on en blessa, on en tua & on en prit prisonniers. Gonzale Pizarre & son Mestre de Camp Carvajal furent pris, comme on l'a déja dit ; Jean d'Acosta, Guevara, & Jean Perez de Vergara le furent aussi ; le Capitaine Soria fut tué. Aprés l'entiere défaite des ennemis, les Soldats coururent piller leur Camp, où ils trouverent beaucoup

d'or & d'argent, des chevaux, des mules & des mulets de bagage : ainſi pluſieurs s'y enrichirent, & il y en eut qui eurent pour leur part juſqu'à cinq ou ſix mille ducats. En effet, il y avoit dans ce Camp de grandes richeſſes, & il arriva à un ſoldat qu'ayant rencontré un mulet chargé, il coupa les cordes qui tenoient ſa charge, & la laiſſa tomber à terre, ſe contentant d'emmener le mulet : mais à peine étoit-il à vingt pas delà que trois autres ſoldats plus habiles que lui, défirent la charge pour la viſiter, & trouverent beaucoup d'or & d'argent envelopé en quelques mantes des Indiens, afin qu'on ne connût pas d'abord ce que c'étoit : cela leur valut plus de cinq ou ſix mille ducats. L'armée ſe repoſa un jour, parcequ'ils étoient tous extrêmement fatigués, pour avoir demeuré pluſieurs jours de ſuite, ſans quitter les armes. Le Préſident jugea à propos d'envoyer promptement à Cuſco : il y envoya donc les Capitaines Hernan Mexia & Martin de Robles avec leurs Compagnies, pour empêcher que pluſieurs ſoldats, qui avoient pourſuivi les fuyards de ce côté-là, n'entraſſent dans la Ville, ne la pillaſſent, & ne tuaſſent pluſieurs perſonnes, parceque c'étoit

un tems où chacun pouvoit aisément suivre sa passion, & chercher à se venger de ses ennemis par des mouvemens de haine & d'inimitié particuliere, sous prétexte d'assurer & d'affermir la victoire. Ces Capitaines avoient aussi ordre de prendre les Soldats de Pizarre qui s'en étoient fuis de ce côté-là. Le jour suivant, le Président donna ordre au Licentié Cianca, Auditeur, & à Alfonse d'Alvarado, son Mestre de Camp général, de travailler au procez des prisonniers. On n'eut pas besoin de chercher contre Pizarre d'autres preuves que sa propre confession & la notoriété publique des faits dont il étoit coupable. Il fut condamné à avoir le cou coupé, & que sa tête seroit mise dans une petite niche ou fenêtre, faite exprès sur les fourches patibulaires de la Ville de los Reyes, & garnie d'un treillis de fer par-devant, avec ces mots écrits au-dessus : *C'est icy la tête de Gonzale Pizarre, traître & rebelle à son Roi, qui se souleva contre son autorité au Pérou, & osa donner bataille dans la Vallée de Xaquixaguana, à l'armée qui marchoit sous l'Etendart Royal de Sa Majesté.* Sa Sentence portoit aussi que ses biens seroient confisqués, que ses maisons qu'il avoit à Cusco, seroient

rasées, qu'on y semeroit du sel, & qu'on éleveroit sur la place un pilier où seroient écrites à peu près les mêmes paroles que nous avons dit qui devoient être mises au lieu où seroit sa tête. Il fut exécuté dès le même jour, & mourut en bon Chrétien. Pendant le tems de sa prison, & jusques à sa mort, le Capitaine Diegue Centeno, à qui on l'avoit donné en garde, le fit toujours traiter fort honnêtement, sans permettre que personne lui dît aucunes paroles outrageantes. Lors qu'il fut sur le point d'être exécuté, il donna au bourreau tous les habits qu'il avoit sur lui, qui étoient fort riches & d'un prix fort considérable, car il avoit un juste-au-corps de velours en broderie d'or, & une semblable broderie à son chapeau. Diegue Centeno par honnêteté paya au bourreau la valeur des vêtemens qu'il devoit avoir, afin qu'il ne dépouillât point le corps de Pizarre avant qu'on l'emportât pour le faire enterrer. Dès le lendemain il fit emporter ce corps à Cusco, où il le fit enterrer fort honorablement; mais la tête fut portée à los Reyes, & exposée comme la Sentence le portoit. Le même jour que Pizarre fut décapité, on fit écarteler son Mestre de Camp Carvajal, & on fit pendre huit

ou neuf de ses Capitaines. Dans la suite on fit encore punir quelques-uns des principaux de son parti à mesure qu'on les prenoit. Peu de tems après le Président alla à Cusco avec toute son armée, & envoya le Capitaine Alfonse de Mendoze avec quelques gens dans la Province des Charcas, pour prendre ceux que Gonzale Pizarre y avoit envoyés querir de l'argent, & quelques autres qui s'y en étoient fuis : & comme on ne doutoit pas que la plûpart des gens ne se rendissent aux mines de Potosi, qui sont dans cette Province des Charcas, à cause de la richesse du pays, on y envoya pour Gouverneur & Capitaine général le Lieutenant Polo Hondegardo, avec ordre de châtier les coupables qu'il trouveroit en ce lieu-là, tant pour avoir favorisé Gonzale Pizarre, que pour n'être pas venus offrir leurs services au Président dans le tems qu'ils le pouvoient. On envoya aussi avec Hondegardo le Capitaine Gabriel de Royas, pour recevoir dans cette Province le quint Royal, & les autres tributs appartenans à Sa Majesté, comme aussi les amendes à quoi le Gouverneur pourroit en condamner quelques-uns. De tout cela le Licencié Polo rassembla en peu de tems & envoya

trois millions ſix cens mille livres, faiſant les fonctions & de Gouverneur & de Receveur, parceque Gabriel de Royas mourut peu de jours après qu'il fut arrivé en ce pays-là. Cependant le Préſident demeuroit à Cuſco, faiſant ſoigneuſement faire juſtice, ſelon la nature & la grandeur des crimes. Il faiſoit tirer à quatre chevaux les plus criminels, il en faiſoit pendre d'autres, & il y en avoit d'autres qu'on condamnoit au fouet, ou aux galeres. De plus, le Préſident prenoit fort grand ſoin de tout ce qui lui paroiſſoit néceſſaire pour rétablir entierement la paix, le repos & la tranquillité dans le pays. En conſéquence du pouvoir qu'il avoit de la part de ſa Majeſté, il pardonna à tous ceux qui ſe trouverent dans cette Vallée de Xaquixaguana, & ſe rangerent ſous l'Etendart Royal, toutes les fautes & tous les crimes dont ils auroient pû s'être rendus coupables pendant tout le tems de la rebellion de Gonzale Pizarre; les déchargeant ſeulement du crime, ſans préjudice des droits des parties en ce qui regardoit les biens & les interêts civils, conformément aux ordres qu'il avoit là-deſſus de la part de ſa Majeſté. Cette bataille, dont on parlera long-

tems au Pérou, fut donnée le Lundi neuviéme Avril de l'an mil cinq cent quarante-huit, le lendemain de la Quasimodo.

CHAPITRE IX.

La répartition que le Président fit du pays après sa victoire.

APRÈS la victoire, la défaite pleine & entiere du parti de Gonzale Pizarre, & la punition de ceux qui avoient contribué à établir & maintenir sa tyrannie, il se présentoit une affaire importante pour le repos & la tranquillité du pays, & qui n'étoit pas sans de grandes difficultés. Il s'agissoit de congédier les Troupes, afin que ce grand nombre de gens de guerre ne causât pas des inconveniens à peu près semblables à ceux qu'on avoit déja vûs par le passé. Pour y réussir heureusement, & sans que cela fût une nouvelle occasion de tumulte & de trouble, il falloit user de beaucoup de précautions & d'une grande prudence, parcequ'il n'y avoit presque point de Soldat, jusqu'aux moindres, qui ne crût meriter qu'on lui donnât une des meil-
leures

leures répartitions qui étoient vacantes ; & comme le nombre des Troupes étoit de plus de deux mille cinq cens hommes, & qu'il n'y avoit que cent cinquante répartitions à donner, il étoit évident qu'il n'y avoit pas dequoi contenter tous les demandeurs, mais qu'au contraire ils demeureroient presque tous mécontens, Après donc qu'on eût consulté & déliberé sur cet article, de la maniere dont il falloit s'y prendre pour congedier l'armée, comme l'affaire paroissoit délicate, & ne pouvoit pourtant souffrir de délai, on convint que le Président & l'Archevêque sortiroient de Cusco, & s'en iroient à douze lieuës de là dans la Province d'Apurima, pour y faire le partage dont il étoit question, & qu'ils ne meneroient avec eux qu'un seul Secretaire. Ils se retirerent de cette maniere, pour pouvoir agir avec plus de liberté, & éviter les importunités dont ils auroient sans doute été accablés autrement. Ils firent donc le partage le mieux qu'il leur fut possible, prenant soin de donner dequoi vivre aux Capitaines & autres personnes considerables, selon leur merite & les services qu'ils avoient rendu, augmentant le partage des uns, & en donnant de nouveaux à d'autres. On

trouva que ce qu'on avoit à partager, se montoit à la valeur de plus d'un million d'écus d'or de rente : parce que, comme on le peut aisément recueillir de cette Histoire, les principales & les plus considerables répartitions du pays étoient vacantes, Pizarre ayant fait mourir, ou par les supplices, sous pretexte de justice, ou dans les combats, ceux à qui ces répartitions étoient échues selon les ordres de sa Majesté. Puis le Président avoit fait punir par justice plusieurs de ceux à qui Pizarre les avoit données. Il faut encore remarquer que les plus considérables de ces réparatitions étoient tenues au nom de Pizarre même, sous prétexte des frais qu'il lui falloit faire pour la guerre : le Président retint sur les meilleures des pensions de trois ou quatre mille ducats en argent, plus ou moins, selon leur valeur, pour partager cet argent entre les soldats, à qui il n'avoit pas autre chose à donner, afin qu'ils se pourvussent d'armes, de chevaux & des autres choses nécessaires, pour les envoyer de divers côtés découvrir le pays. Après que tout cela fut reglé, le Président crut que le plus sûr & le meilleur étoit qu'il se retirât dans la Ville de los Reyes, & que l'Archevêque retournât à

Cuſco pour publier le réglement & le partage qu'ils avoient fait, & diſtribuer l'argent ſelon l'ordre qu'il en avoit. La choſe s'executa donc de cette maniere : mais cela n'empêcha pas qu'il n'y eût de fort grandes plaintes de la part des ſoldats, chacun croyant qu'il méritoit mieux qu'on lui donnât quelques repartitions d'Indiens, que pluſieurs de ceux à qui on les avoit données. Toutes les belles paroles & les promeſſes de l'Archevêque & des Capitaines ne pûrent empêcher qu'il n'y eût des murmures, & même quelques mouvemens & quelques complots ſéditieux pour prendre l'Archevêque, & les principaux Officiers, & envoyer le Licentié Cienca de la part des ſoldats au Préſident, pour lui demander qu'il révoquât les partages faits & qu'il en fit de nouveaux, qui ne fuſſent pas ſi fort à leur déſavantage, avec menaces de ſe ſoulever, & de s'emparer par force de ce qu'ils croyoient leur être dû, ſi on ne les ſatisfaiſoit pas. Le Licencié Cianca qui avoit été établi Juge-Mage, ou Lieutenant général de la Juſtice, à Cuſco, avoit mis ſi bon ordre à tout, qu'il fut averti de ces mouvemens ; ſi bien qu'en ayant fait prendre & punir

les principaux auteurs, il remit le calme & la tranquillité dans la Ville.

CHAPITRE X.

Le Président envoie prendre Pierre de Valdivia. Les frais & la dépense qu'il fit pour les affaires du Pérou, depuis qu'il fut arrivé à Terre-Ferme jusqu'à la fin de la guerre.

AVANT que le Président partît de Cusco, pour reconnoître les services que Pierre de Valdivia lui avoit rendus dans cette guerre, il lui confirma & lui donna de nouveau, au nom & en l'autorité de Sa Majesté, le gouvernement de la Province de Chili qu'il avoit administré jusques-là. Valdivia, pour se pourvoir de tout ce qui lui étoit nécessaire, d'hommes, de chevaux & d'armes, s'en alla à los Reyes, où il pouvoit plus aisément trouver toutes ces choses, & tout ce dont il auroit besoin, qu'en aucun autre lieu du Pérou. Après qu'il eût fait tous ses préparatifs, & assemblé le plus de gens qu'il lui fut possible, il les fit embarquer & mettre incon-

tinent à la voile : mais lui-même ne voulut pas s'embarquer de là, & demeura pour s'en aller par terre jusqu'à Arequipa. Là dessus on rapporta au Président, que parmi les gens que Valdivia emmenoit, il y avoit quelques Cavaliers & quelques Soldats de ceux qui avoient été bannis du Pérou, & même de ceux qui avoient été condamnés aux galeres pour les affaires de Gonzale Pizarre, à cause qu'ils avoient suivi son parti, & favorisé sa rebellion. Cela obligea le Président à envoyer son Général Pierre de Hinoiosa pour prendre Valdivia & le lui amener : Hinoiosa l'ayant joint, le pria fort de vouloir retourner avec lui pour rendre compte de sa conduite au Président : mais Valdivia refusa opiniâtrement de le faire, parcequ'à cause du nombre de ses gens il ne croyoit pas qu'on osât entreprendre de le lui faire faire par force : là-dessus le Général remarquant que Valdivia n'avoit aucun soupçon qu'il osât entreprendre de l'emmener par force, & qu'il vivoit à cet égard dans une entiere sécurité, & sans prendre aucune précaution, il se hazarda, avec six Arquebusiers seulement, de l'arrêter prisonnier. La chose lui réussit fort bien, & Valdivia se voyant pris, & ne pouvant s'empêcher

d'être conduit au Préſident, il prit le parti de faire la choſe de bonne grace, & de témoigner qu'il ne ſe faiſoit aucune peine de lui aller rendre raiſon de ſes actions. Ainſi lorſqu'ils furent arrivés, le Préſident, content des excuſes & des raiſons de Valdivia, le laiſſa en pleine liberté d'emmener tous ceux qu'il avoit engagés, & de continuer ſon voyage. Après cela le Préſident permit à tous les Bourgeois de ſe retirer chacun chez ſoi, pour ſe délaſſer des fatigues paſſées, & pour travailler au redreſſement de leurs affaires, qui avoient ſouffert par les dépenſes qu'il leur avoit fallu faire. Il envoya auſſi quelques Capitaines, pour faire de nouvelles découvertes : puis, avec ceux qui le ſuivoient, il prit le chemin de los Reyes, laiſſant le Licencié Carvajal pour Gouverneur de Cuſco. Dans ce tems-là, cent cinquante Eſpagnols arriverent à la Ville de la Plata; ils venoient avec Dominique d'Yrala, de la riviere de la Plata, par laquelle ils remonterent ſi loin, qu'ils vinrent juſques aux lieux qu'avoit découverts Diegue de Royas, & de-là ils prirent la réſolution de ſe rendre au Pérou, pour demander au Préſident qu'il leur donnât un Gouverneur. Il leur accorda

leur demande, & nomma pour être leur Gouverneur, le Capitaine Diegue Centeno, qui devoit aller avec eux, & assembler encore d'autres gens en plus grand nombre qu'il pourroit, pour retourner travailler à cette découverte & à cette conquête : mais comme tous leurs préparatifs étoient à-peu près faits, & qu'ils étoient sur le point de partir, Centeno mourut. Le Président nomma en sa place un autre Capitaine pour cette entreprise. Cette riviere de la Plata, dont on parle ici, prend sa source dans les hautes montagnes toujours couvertes de neiges, qui sont au Pérou entre la Ville de los Reyes & celle de Cusco, d'où sortent quatre rivieres, qui prennent leurs noms des premieres Provinces par où elles passent. On nomme l'une Apurima, l'autre Vilcas, la troisiéme Avancay, & la quatriéme Xauxa. Cette derniere sort d'un Lac de la Province qu'on nomme Bombon, qui est le pays le plus plat, le plus uni, & pourtant le plus élevé du Pérou : c'est pourquoi il y grêle ou nége presque toujours. Il y a beaucoup d'Indiens qui habitent sur les bords de ce Lac, qui est tout plein de petites Isles où on trouve grande quantité de joncs, de glayeuls, & autres sembla-

bles herbes, dont les Indiens nourriſſent leur bétail. Dans cette guerre dont nous venons de parler & de faire le recit, que le Préſident eut à ſoutenir contre Gonzale Pizarre, la dépenſe fut fort conſidérable, & il y fallut employer de grandes ſommes, tant pour la paie & montre des Soldats, que pour les armes, les chevaux, les munitions & les frais qu'il fallut pour l'équipage & l'armement des vaiſſeaux, l'artillerie, & tout ce qui en dépend. Ainſi à compter depuis que le Préſident arriva à Terre-ferme juſques à ſa victoire, il dépenſa pour mettre toutes choſes en bon état, afin de bien réuſſir, plus de neuf cens mille écus, dont il emprunta la plus grande partie de quelques Marchands & autres perſonnes particulieres : parcequ'à l'égard des revenus Royaux, il trouva que Gonzale Pizarre les avoit tous pris & diſſipés. Après donc qu'il ſe vît victorieux ; & qu'il eût rétabli le calme & la tranquillité dans le pays, il commença à amaſſer de l'argent autant qu'il lui étoit poſſible, tant du quint appartenant au Roi, que des confiſcations & des amendes : ſi bien qu'après ſes dettes payées, il ſe trouva avoir de reſte plus de quinze cens mille ducats qu'il avoit tirés de divers endroits

du

du Pérou, mais particulierement de la Province des Charcas, rassemblant le tout dans la Ville de los Reyes. Après cela il prit grand soin que conformément aux Ordonnances, on ne chargeât pas trop les Indiens, tant parceque par la fatigue des grands fardeaux qu'on leur faisoit porter, il en avoit péri un grand nombre, que parceque plusieurs Espagnols trouvant cette commodité de faire porter leurs hardes en voyageant, étoient presque toujours errans, sans se fixer en aucun lieu, & vivoient ainsi dans l'oisiveté, sans avoir aucune profession, ni s'occuper à aucun travail. De plus le Président après avoir établi l'Audience Royale à los Reyes, commença à s'appliquer soigneusement pour faire regler & fixer les tributs que les Indiens devroient payer aux Espagnols à l'avenir, ce qu'on n'avoit pû faire jusques-là, à cause des guerres & des grandes révolutions qui étoient arrivées dans le Pays depuis qu'il avoit été découvert. En effet chaque Espagnol tiroit de son Cacique le tribut qu'il pouvoit ou vouloit lui donner; & ceux qui n'en usoient pas avec tant de retenue, demandoient souvent aux Indiens plus qu'ils ne leur pouvoient donner, ou même le leur pre-

noient par force & par violence; il y en avoit même quelques-uns qui passoient plus loin, & tiroient de ces pauvres gens tout ce qu'ils avoient, en les tourmentant & leur faisant souffrir de grands maux; quelquefois même ils alloient jusqu'à les tuer, se flattant que pendant le trouble & la confusion que la guerre apportoit, leurs injustices & leurs violences ne seroient point sûes, ou que quand même elles seroient sûes, ils ne devoient pas pour cela en craindre aucun châtiment. Les taxes qui furent faites sur chaque Province, furent à peu près réglées selon le nombre des Indiens & des Espagnols qui y habitoient; de plus, le Président & les Auditeurs s'informoient aussi fort soigneusement de tout ce que produisoit la Province qu'on taxoit, s'il y avoit des mines d'or ou d'argent, ou beaucoup de bétail, & après avoir examiné soigneusement toutes ces circonstances, ils régloient leurs taxes là-dessus d'une maniere très-conforme à la raison.



CHAPITRE XI.

Le Président ayant mis ordre aux affaires du Pérou, s'embarque pour retourner en Espagne : ce qui lui arrive en chemin.

Le Président voyant que les affaires du Pérou étoient réglées, & que tout y étoit tranquille, les soldats ayant été dispersés en divers endroits, & la plûpart envoyés au Chili, à la Province de Diegue de Royas, & à d'autres découvertes, sous d'autres Capitaines; & qu'à l'égard de ceux qui étoient demeurés de reste au Pérou, ils s'étoient donnés à diverses occupations, pour gagner leur vie, chacun selon ce qu'il savoit faire, plusieurs ayant trouvé de l'emploi dans ce qui concernoit les mines; considérant de plus que l'Audience Royale & les Gouverneurs qu'elle nommoit, faisoient exercer la justice, sans qu'on y trouvât ni obstacle ni difficulté; cela lui fit prendre la résolution de retourner en Espagne, selon le pouvoir & la liberté qu'il avoit obtenu de Sa Majesté, d'y retourner quand il voudroit & qu'il le jugeroit à propos. Un des plus puissans

motifs qui l'obligea à penser à son départ, fut la grande quantité d'argent qu'il avoit appartenant au Roi, parceque n'ayant point de forces sur pied, ni de gardes qui le missent en sûreté, il lui sembloit que le bruit de ces grandes sommes pouvoit aisément exciter la convoitise de plusieurs, & causer quelques nouveaux troubles & quelques soulevemens dans le Pays pour avoir occasion de les piller. Ainsi après avoir fait embarquer son argent, & fait tous les préparatifs qu'il jugeoit nécessaires pour son voyage, sans avoir jusques-là communiqué son dessein à personne, il fit assembler les Magistrats de la Ville de los Reyes, & leur déclara son intention. Ils lui firent là-dessus plusieurs difficultés, & lui représenterent les inconvéniens qui pouvoient arriver de son départ, jusques à ce que Sa Majesté eût envoyé quelqu'autre pour tenir sa place, soit en qualité de Président ou en celle de Viceroi. Il répondit sagement à toutes leurs difficultés, ensorte qu'il les contenta; après quoi il s'embarqua incontinent, & de dessus son vaisseau, avant de mettre à la voile, il fit un second partage des Indiens qui étoient devenus vacans depuis le premier qu'il avoit fait

auprès de Cuſco. Le nombre en étoit conſidérable, parceque depuis ce tems-là Diegue Centeno, Gabriel de Royas, & le Licencié Carvajal étoient morts, & encore pluſieurs autres perſonnes riches, & qui tenoient rang dans le Pays. Ce qui obligea le Préſident à ne faire ce partage qu'après qu'il fut embarqué, fut le nombre des prétendans & les hautes prétentions que chacun d'eux avoit; car voyant bien qu'il ne pouvoit les contenter tous, il ne voulut pas être expoſé aux plaintes de ceux qui croiroient qu'il ne leur auroit pas fait juſtice. Il fit donc les partages, & en laiſſa les actes ſignés & ſcellés entre les mains du Secretaire de l'Audience, avec ordre de ne les ouvrir que huit jours après qu'il auroit mis à la voile. Il partit après cela, ce qui fut dans le mois de Decembre de l'an mil cinq cent quarante-neuf, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains & Jerôme d'Aliaga, qui avoient été nommés pour prendre ſoin des affaires du Pérou auprès de Sa Majeſté. Il y eut auſſi pluſieurs Gentils-hommes & autres perſonnes conſiderables qui accompagnerent le Préſident, à deſſein de retourner avec lui en Eſpagne pour y demeurer, emportant pour

cela tout ce qu'ils pouvoient de leurs biens. Ils arriverent tous fort heureusement à Panama, où ils débarquerent; après quoi ils employerent tous les soins & toute la diligence possible pour faire passer, tant ce qui appartenoit à Sa Majesté, que ce qui étoit à des Particuliers à Nombre de Dios, où ils se rendirent aussi eux-mêmes, pour faire les préparatifs qui leur étoient nécessaires pour s'embarquer sur la mer du Nord. Ils avoient tous le même respect pour le Président, qu'ils avoient eu pour lui au Pérou, & lui rendoient la même obéissance; il agissoit aussi avec eux tous avec beaucoup de douceur & d'honnêteté, tenant table ouverte pour tous ceux qui vouloient aller manger avec lui; cela se faisant aux dépens de Sa Majesté, parceque le Président avoit pris ses mesures là-dessus dès qu'il partit d'Espagne pour aller mettre ordre aux affaires du Pérou. En effet, considérant en homme prudent & sage, que les Gouverneurs de ce Pays-là avoient été accusés d'avarice dans leur maniere de vivre, par rapport aux grandes richesses qu'ils possedoient, ou qu'ils pouvoient aisément acquerir : d'ailleurs étant fort bien instruit de la maniere dont les choses se faisoient en Espagne, & assuré

qu'on ne lui aſſigneroit pas une penſion ſuffiſante pour fournir à tous les frais & à toute la dépenſe qu'il ſeroit obligé de faire pour l'entretien de ſa perſonne & de ſes domeſtiques, dans un Pays où il lui en faudroit faire beaucoup par la cherté de pluſieurs choſes néceſſaires, il ne voulut point qu'on lui aſſignât aucune penſion : mais il demanda & obtint la liberté de pouvoir prendre ſur les effets appartenans au Roi en ce Pays-là, tout ce qu'il lui faudroit pour ſa dépenſe, & l'entretien de ſa maiſon & de ſes domeſtiques, & eut la précaution de prendre par écrit des actes en forme de cette permiſſion qu'on lui accordoit. Dans la ſuite, il ſe ſervit de la liberté qu'on lui avoit donnée; mais il en uſa avec tant de précaution, de ſoin & d'exactitude, qu'il faiſoit écrire par un homme à qui il en avoit expreſſément donné la commiſſion, toute la dépenſe de ſa maiſon, & tout ce qu'il falloit acheter, tant pour l'entretien de la table, que pour les autres choſes dont on avoit beſoin, & ce qu'il falloit par conſéquent prendre pour cela de la Caiſſe Royale.



CHAPITRE XII.

Ce qui arriva à Fernand & Pierre de Contreras, qui partirent de Nicaragua pour aller chercher le Préſident.

APRÈS que Pierre Arias d'Avila eût découvert la Province de Nicaragua, & qu'il en eût été établi Gouverneur, il maria une de ſes filles nommée Dona Maria de Pennaloſa, avec Rodrigue de Contreras qui étoit de Segovie, homme riche & conſidérable. Quelque tems après, Pierre Arias étant mort, & ayant nommé ſous le bon plaiſir de Sa Majeſté, Rodrigue de Contreras ſon gendre, pour lui ſucceder dans le Gouvernement de cette Province, ſa nomination fut confirmée en conſidération de ſes ſervices & de ſon mérite. Ainſi Contreras fut pendant quelques années Gouverneur de ce Pays, juſques à ce qu'on y eût établi une nouvelle Audience, qui devoit réſider dans la Ville nommée Gracias à Dios; on l'appelloit l'Audience des Confins de Guatimala. Les Auditeurs non ſeulement ôterent la charge à Rodrigue de Contreras, mais

de plus en execution d'une des Ordonnances dont on a parlé ci-devant, qui regardoit en particulier les Gouverneurs des Provinces, ils le priverent lui & sa femme de tous leurs Indiens, & ôterent aussi à ses enfans ceux qu'il leur avoit donnés pendant le tems de son Gouvernement. Là-dessus, il alla en Espagne, pour demander justice & réparation du tort qu'il prétendoit qu'on lui eût fait : il fit tout ce qu'il put représentant les services de son beau-pere & les siens propres : mais Sa Majesté & les Seigneurs de son Conseil des Indes, jugerent que l'Ordonnance devoit être observée, & confirmerent ce qui avoit été fait par les Auditeurs. Quand Fernand & Pierre de Contreras, enfans de Rodrigue, apprirent le mauvais succès que leur pere avoit eu dans ses affaires, ils y furent fort sensibles, & prirent en jeunes gens imprudens & étourdis, la résolution de se soulever, & se rendre les maîtres en ce pays-là. Ils se flattoient d'avoir des forces suffisantes pour l'execution de leur dessein, & ils se fioient dans un certain Jean Bermejo, & en quelques autres soldats ses camarades qui étoient venus du Pérou, mécontens de ce que le Président ne leur avoit pas donné de-

quoi vivre, & ne les avoit pas récompensés comme ils croyoient le mériter, des services qu'ils lui avoient rendus dans la guerre contre Gonzale Pizarre. Il y en avoit encore d'autres qui avoient suivi le parti de Pizarre, & que le Président avoit bannis du Pérou. Tous ces gens encouragerent & animerent ces deux freres, & les engagerent dans cette entreprise, les assurant que si avec deux ou trois cens hommes qu'ils pouvoient aisément assembler, ils vouloient passer au Pérou, ayant des vaisseaux & tout ce qu'il leur falloit pour cela, d'abord presque tous les gens qui étoient demeurés en ce Pays-là, se joindroient sans doute à eux, parcequ'ils étoient fort mécontens de ce que le Licencié de la Gasca ne les avoit pas récompensés de leurs services comme ils le méritoient. Pour se mettre en état d'executer un tel dessein, ils commencerent à assembler secretement des soldats, & faire provision d'armes; & quand ils se crurent assez forts pour résister à la justice; ils ne voulurent pas differer plus long-tems à se mettre en action; & persuadés que l'Evêque de cette Province avoit toujours été contraire à leur pere dans toutes les affaires qui s'étoient présentées, ils com-

mencerent par lui à exercer leur vengeance. Un jour donc que l'Evêque, sans aucun soupçon, jouoit aux Echecs, ils envoyerent quelques soldats dans le lieu où il étoit, & le firent assassiner. Après cela ils assemblerent leurs gens & arborerent leur Etendart, prenant le titre d'*Armée de la liberté*, puis s'étant saisis des navires dont ils avoient besoin, ils s'embarquerent sur la mer du Sud à dessein d'attendre la venue du Présìdent, pour le prendre & piller tout ce qu'il avoit; car ils savoient qu'il se préparoit à venir à Terre-Ferme avec tout l'argent qui appartenoit à Sa Majesté. Ils crurent pourtant devoir commencer par aller à Panama, tant pour s'y assurer de l'état des affaires, que parceque la navigation étoit plus sûre & plus commode de là au Pérou, que de Nicaragua. Ils s'embarquerent donc environ trois cens hommes, & prirent la route de Panama; & avant que d'entrer dans le Port, ils s'informerent soigneusement de quelques gens qu'ils prirent, de l'état des choses, & de ce qui se passoit dans cette Ville. Le Présìdent y étoit déja arrivé avec son argent, & tous ceux qui l'accompagnoient. Il sembla donc aux deux freres que tout leur réussissoit à

ſouhait, & que leur bonheur leur avoit mis entre les mais la proie qu'ils cherchoient. Ils attendirent qu'il fût nuit : puis ils entrerent dans le port fort ſecretement & ſans bruit, croyant que le Préſident fût dans la Ville, & qu'ils pourroient executer leur deſſein fort aiſément ſans aucun péril, & ſans trouver aucune réſiſtance. Ils étoient mal informés, & leurs grandes eſpérances fort mal appuyées : car il y avoit déja trois jours que le Préſident & ceux de ſa Compagnie, aprés avoir envoyé tout leur argent à Nombre de Dios, y étoient auſſi paſſés eux-mêmes. A la verité on peut dire que le Préſident évita de cette maniere fort heureuſement un grand péril, ſans l'avoir prévû, & ſans en avoir aucun ſoupçon. Les deux Freres étant entrés à Panama, & ayant ſu que le Préſident n'y étoit point, coururent droit à la maiſon de Martin Ruys de Marchena, Tréſorier de ſa Majeſté, chez qui étoit la Caiſſe Royale dont ils ſe rendirent maîtres, & prirent tout l'argent qui y étoit, ſe montant à quatre cens mille peſos d'argent de bas aloi, qui étoit demeuré là, parcequ'on n'avoit pas eu de voitures ſuffiſantes pour le tranſporter. Après cela, ils emmenerent Marchena, Jean

de Larez, & quelques autres habitans ſur la place, les menaçant de les faire pendre, s'ils ne vouloient pas leur dire où étoient les armes & l'argent du pays. Néanmoins toutes leurs menaces furent inutiles, ils ne pûrent les obliger à leur rien découvrir : ainſi après avoir fait mettre dans leurs navires tout l'or & l'argent, & les autres choſes qu'ils avoient pillées, ils s'embarquerent promptement, croyant que tout le bon ſuccès de leur entrepriſe dépendoit de la diligence, & qu'il falloit ſe rendre promptement à Nombre de Dios pour y ſurprendre le Préſident avant qu'il pût être averti, & qu'il eût le tems de ſe préparer à la défenſe. Voici donc les meſures qu'ils prirent pour l'exécution de leur entrepriſe : C'eſt que Fernand de Contreras iroit à Nombre de Dios avec la plus grande partie de leurs gens ; ce qui leur paroiſſoit ſuffiſant, dans la penſée qu'ils avoient de pouvoir ſurprendre le Préſident à l'improviſte. Que cependant Jean de Bermejo demeureroit avec cent hommes campé ſur une hauteur auprès de Panama, tant pour favoriſer la marche de Fernand, & empêcher qu'on ne pût les pourſuivre lui & ſes gens, & leur donner en queue, que principalement

pour être prêts à recevoir le butin qu'ils espéroient envoyer, & à prendre & tuer ceux qui se sauveroient par la fuite de Nombre de Dios, tant des gens du Président que des Marchands & autres habitans du lieu : & que Pierre de Contreras demeureroit sur les vaisseaux avec un petit nombre de leurs gens qui leur paroissoit suffisant pour les garder. Les choses réussirent d'une maniere bien differente de ce qu'ils avoient esperé : car Marchena ayant eu quelque connoissance de leur dessein, dépêcha promptement deux Negres, gens adroits, & qui savoient fort bien le pays, pour avertir le Président de ce qui se passoit ; il envoya l'un par terre & l'autre par la riviere de Chagre, qui étoit la même voie qu'avoit pris le Président. Cette riviere de Chagre prend sa source dans des montagnes qui sont entre Panama & Nombre de Dios, & son cours semble d'abord tendre vers la mer du Sud pour y porter ses eaux ; mais tout d'un coup par une cascade qu'elle fait, elle se tourne vers la mer du Nord, où elle se rend par un cours de quatorze lieues de chemin : de sorte qu'en faisant un canal de quatre ou cinq lieues de longueur seulement depuis cette riviere jusqu'à la mer du Sud, on

pourroit joindre les deux mers, & aller par eau de l'une à l'autre. Il eſt vrai que comme il y auroit des montagnes à couper, & un terrein fort rude & plein de rochers, la choſe a paru impoſſible, à peu près comme le fut autrefois le deſſein de couper un moindre eſpace de terre dans le Peloponneſe, qu'on appelle aujourd'hui la Morée, pour joindre la mer Egée à celle d'Ionie : car cela fut tenté inutilement par divers Empereurs avec beaucoup de peine & de dépenſe, comme le rapportent les Hiſtoriens ; ainſi quand on part de Panama pour aller à Nombre de Dios par la voie de cette riviere, il faut faire cinq lieues par terre avant que de s'y pouvoir embarquer ; puis on arrive par-là dans la Mer du Nord, encore à cinq ou ſix lieues de Nombre de Dios. Le meſſager qu'on envoya par ce côté-là, rencontra le Préſident avant qu'il fût arrivé dans cette Ville, & lui apprit ce qui ſe paſſoit : le Préſident n'en fut pas plûtôt averti qu'il le communiqua au Provincial, & aux Officiers qui l'accompagnoient ſans faire paroître ni crainte, ni inquiétude, quoique la choſe fût d'aſſez grande conſequence pour croire qu'elle devoit lui en cauſer, & lui en cauſoit en effet.

Quand ils furent entrés dans la mer du Nord, le vent cessa entierement, de maniere qu'il leur étoit impossible de voguer, ce qui fit au Présîdent une peine qu'il ne put s'empêcher de faire paroître. Néanmoins conservant toujours sa présence d'esprit pour remedier à cet inconvenient, il envoya le Capitaine Hernan Nugnez de Segura par terre, & quelques Negres pour le guider, avec ordre de se rendre le plus promptement qu'il lui seroit possible, à Nombre de Dios, de faire prendre les armes aux habitans de cette Ville, & faire mettre en sureté l'argent du Roi & celui des particuliers. Segura suivant ses guides, marcha à pied avec beaucoup de peine & de fatigue par des lieux difficiles, étant obligé de passer plusieurs rivieres, quelques-unes même à la nage, parcequ'elles étoient fort enflées, ayant souvent à traverser des bois & des marais dans un chemin fort peu frequenté, & où personne n'avoit passé depuis fort longtems. Quand il fut arrivé à Nombre de Dios, il trouva que la nouvelle qu'il portoit, y étoit sûe par le moyen de l'autre messager qu'on avoit envoyé par terre, & qu'ainsi les habitans étoient préparés, & s'étoient mis en état de défense

fenſe le mieux qu'il leur avoit été poſſible, ayant tiré de neuf ou dix vaiſſeaux qui étoient dans le port, tout ce qu'ils avoient pû de gens capables de porter les armes. Le Préſident arriva à peu près comme on achevoit de mettre toutes choſes en ordre, & les gens dans le meilleur état qu'on pouvoit : auſſi-tôt après ſon arrivée il ſortit de la Ville à leur tête, prenant le chemin de Panama, & ayant pour ſon Lieutenant Sancho de Clavijo, Gouverneur de la Province pour Sa Majeſté, qui l'avoit toujours accompagné depuis Panama.

CHAPITRE XIII.

Fernand & Pierre de Contreras ſont vaincus & défaits par les gens de Panama.

APRÈS que les deux freres Fernand & Pierre de Contreras eurent pillé la Ville de Panama, & tué quelques perſonnes qui voulurent faire réſiſtance, ils convinrent, comme on l'a déja dit, que Pierre demeureroit à la garde de leurs navires & de leur butin, en état de recevoir celui qu'ils eſperoient lui envoyer de nouveau. On lui laiſſa pour cela le nom-

bre de Soldats qu'on jugea néceſſaires Jean Bermejo fut auſſi poſté avec cent hommes auprès de Panama pour le deſſein qu'on a marqué : & Fernand de Contreras avec le reſte de leur petite armée prit le chemin de Nombre de Dios. Martin Ruiz de Marchena & Jean de Larez voyant que ces Corſaires avoient ainſi diviſé leurs gens, ils crurent qu'ils pourroient ſe mettre en état d'attaquer & de défaire Jean Bermejo & les ſiens. Ainſi avec tout le ſoin & toute la diligence poſſible, ils raſſemblerent en moins de tems qu'on n'auroit cru, les habitans de la Ville, dont la plupart s'en étoient fuis dans les montagnes : ils raſſemblerent auſſi les Négres qui travailloient aux ouvrages de la campagne, & ceux qui ſervoient à conduire les mulets de charge. Après cela ils les armerent le mieux qu'il leur fut poſſible, & ayant laiſſé dans la Ville quelques gens pour la garder, & fermé les rues par quelques barricades de terre & de faſcines, afin que ceux qui étoient dans les navires, ne puſſent pas aiſément aller au ſecours de leurs gens, ou faire quelque nouveau pillage dans les maiſons des Bourgeois, ils marcherent contre Jean Bermejo & les ſiens, les attaquerent vigoureuſement, & après

quelque résistance les défirent entierement, en sorte qu'ils furent tous tués ou pris. Incontinent après Marchena résolut de prendre la route de Nombre de Dios, sur des conjectures bien fondées, & qui se trouverent en effet veritables. Il jugea donc que sans doute Fernand de Contreras auroit appris en chemin que non-seulement ceux de Nombre de Dios ayant su ce que les deux Freres avoient fait à Panama, se seroient mis sur leurs gardes, & préparés à la défense, mais qu'ils pourroient bien même marcher contre lui avec un plus grand nombre de gens qu'il n'en avoit : & qu'ainsi cela l'obligeroit à retourner pour se joindre avec jean Bermejo, & consulter ensemble s'ils se trouveroient assez forts pour résister à ceux qui les voudroient attaquer, ou sinon s'embarquer avec leur butin. En effet, Fernand de Contreras n'étoit qu'environ à moitié chemin, qu'il apprit que le Président & les siens avoient été avertis, & marchoient contre lui : cela lui fit d'abord prendre la résolution de retourner à Panama. Comme il retournoit, il trouva quelques Negres en chemin qu'il prit, & fut instruit par eux de la défaite de Jean Bermejo & des siens. Ils lui dirent de plus, que Man-

chena ſuivant ſa victoire s'avançoit contre lui : il en fut ſi déconcerté qu'il laiſſa aller tous ſes gens à la débandade, leur diſant lui même de ſe ſauver chacun le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, & de tâcher de ſe rendre ſur le bord de la mer, où ſon frere leur enverroit les chaloupes pour pouvoir gagner les navires, & s'y mettre en ſureté. Ils ſe ſéparerent donc de cette maniere, & Fernand avec quelques-uns des ſiens quitta le grand chemin, de peur de rencontrer Marchena; & comme le pays eſt fort rempli de bois, & fort coupé par pluſieurs rivieres & pluſieurs ruiſſeaux, après avoir eu bien de la peine, comme il n'étoit pas fort adroit, ni fort propre à ſurmonter de ſemblables difficultés, il ſe noya au paſſage d'une riviere : quelques uns de ſes gens furent pris, & on n'a jamais ſu ce qu'étoient devenus les autres qui ne le furent pas. On fit conduire les priſonniers à Panama, où conjointement avec ceux qui avoient été pris à la défaite de Jean Bermejo, il furent menés liés ſur la place de la Ville, & là tués à coups d'épée. Pierre de Contreras, qui étoit ſur les vaiſſeaux, ayant appris la malheureuſe fin de ſes gens, fut ſi épouvanté, qu'il ne crut pas avoir aſſez de tems

pour appareiller & mettre à la voile ; ainſi il ſe jetta précipitament dans une chaloupe avec quelques uns des ſiens, laiſſant les navires comme ils étoient, ſans rien emporter de ce qui y étoit. Il vogua terre à terre en ſuivant la côte, juſques à la Province qu'on appelle Nata, & depuis on n'a rien appris, ni de lui, ni de ceux qui l'accompagnoient : on conjecture qu'ils tomberent entre les mains de quelques Indiens ennemis, comme il y en a pluſieurs en ce pays-là, & qu'ils en furent maſſacrés. Le Préſident ayant eu avis de tout ce qui s'étoit paſſé, retourna avec ſes gens à Nombre de Dios, rendant graces à Dieu de ſe voir ainſi par les ſoins de ſa Providence délivré d'un péril inopiné, & qu'il n'avoit en aucune maniere prévenu, ni par ſes ſoins, ni par ſa prudence, puiſqu'il n'y penſoit nullement, & que ſi ces Corſaires étoient venus à Panama cinq ou ſix jours plûtôt qu'ils ne firent, ils pouvoient aiſément le prendre, & ſe rendre maître d'un butin auſſi conſidérable que jamais Pirates aient fait. Quand la tranquillité fut une fois rétablie, le Préſident s'embarqua, ayant fait armer les vaiſſeaux ſur leſquels étoit l'argent de ſa Majeſté, & il arriva heureuſement en

Eſpagne, ſans qu'il lui arrivât aucun accident fâcheux : ſeulement un des navires ſur lequel étoit Jean Gomez d'Annaya avec une partie de l'argent du Roi, fut ſéparé des autres, & obligé de relâcher au port de Nombre de Dios : mais peu de tems après, il ſe rendit heureuſement en Eſpagne auſſi-bien que les autres. Auſſi-tôt que le Préſident fut entré avec ſa flotte dans la Barre de Saint Lucar, il envoya en poſte le Capitaine Lope Martin en Allemagne, pour porter à ſa Majeſté qui y étoit, la nouvelle de ſon heureux retour du Pérou. Cette nouvelle lui fut très-agreable, & cauſa en même-tems de l'étonnement & de l'admiration par-tout où elle ſe répandit, parceque la plûpart des gens ne pouvoient s'imaginer que des affaires qui paroiſſoient ſi difficiles & ſi épineuſes qu'avoient paru celles du Pérou, ſe pûſſent terminer ſi promptement & ſi heureuſement : ainſi on ne put s'empêcher d'admirer en cela le bonheur de ſa Majeſté dans les heureux ſuccès dont il plaiſoit au Ciel de le favoriſer. Le Préſident étant arrivé à Valladolid, fut peu de jours après pourvû de l'Evêché de Palencia, vacant par la mort de Dom Louis Cabeza de Vaca, & ſa Majeſté lui

envoya en même-tems ordre de partir incontinent pour se rendre à sa Cour, afin qu'il lui fît une relation particuliere & exacte de tout ce qui s'étoit passé dans les affaires dont il l'avoit chargé. Il obéit promptement, & partit aussi-tôt de Valladolid, emmenant avec lui le Provincial des Dominicains & le Capitaine Jerôme d'Aliaga, qui venoient en qualité de Députés ou Procureurs du Pérou, & aussi plusieurs Gentilshommes & autres personnes considérables, qui espéroient recevoir quelque recompense de sa Majesté pour les bons services qu'ils lui avoient rendus en ce pays-là. Le nouvel Evêque s'embarqua avec tous ceux qu'on vient de dire à Barcelonne sur les galeres qui l'y attendoient, sur lesquelles il fit mettre, suivant les ordres qu'il en avoit reçu de la part de sa Majesté, la valeur de cinq cens mille écus en argent monnoyé, le tout en Risdales. Peu de tems avant cela, sa Majesté pourvut de la Viceroyauté du Pérou Dom Antoine de Mendoze, qui étoit Viceroy de la nouvelle Espagne, où elle envoya en sa place Dom Louis de Velasco, Commissaire général des Douannes de Castille.

F I N.



